



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

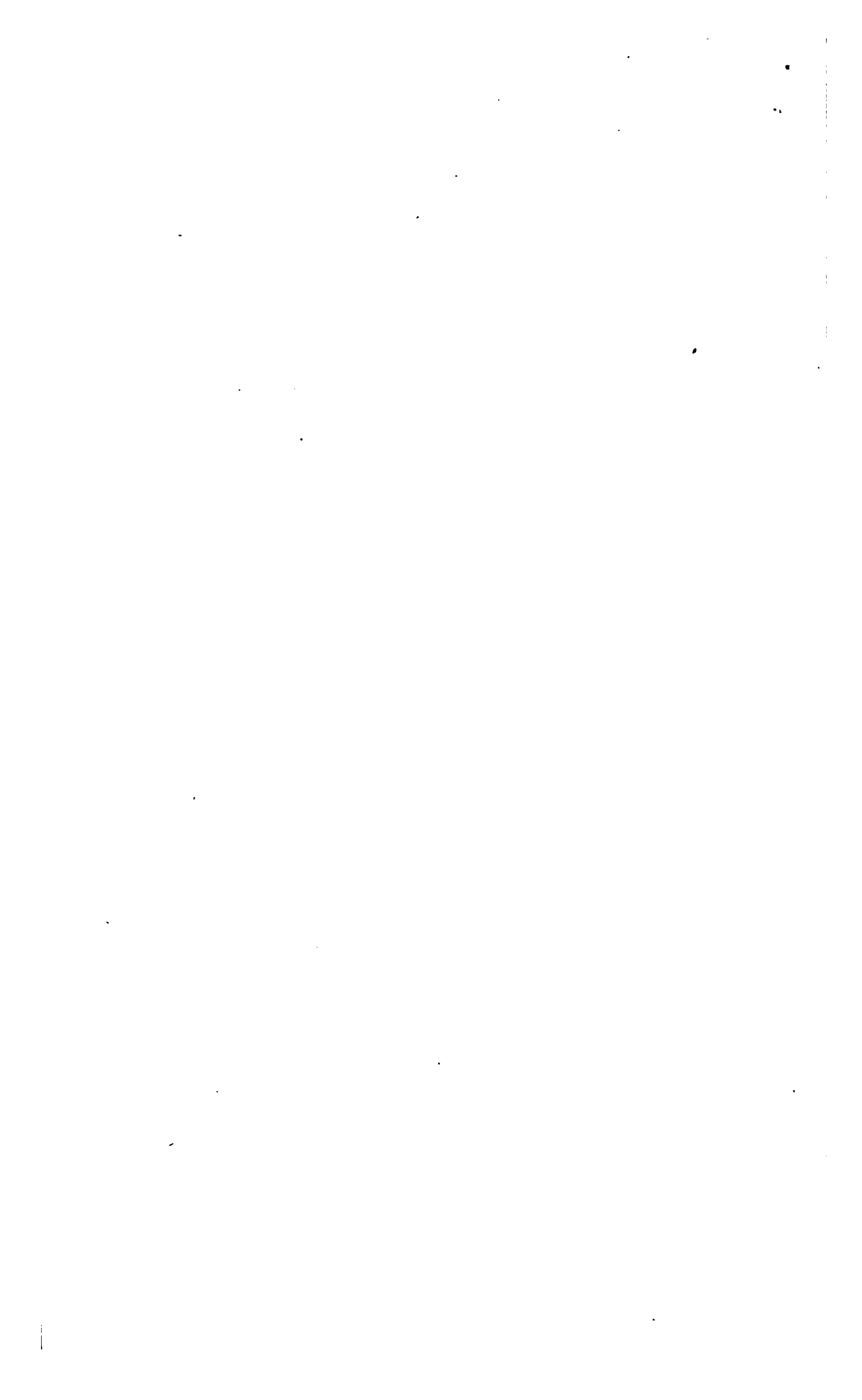


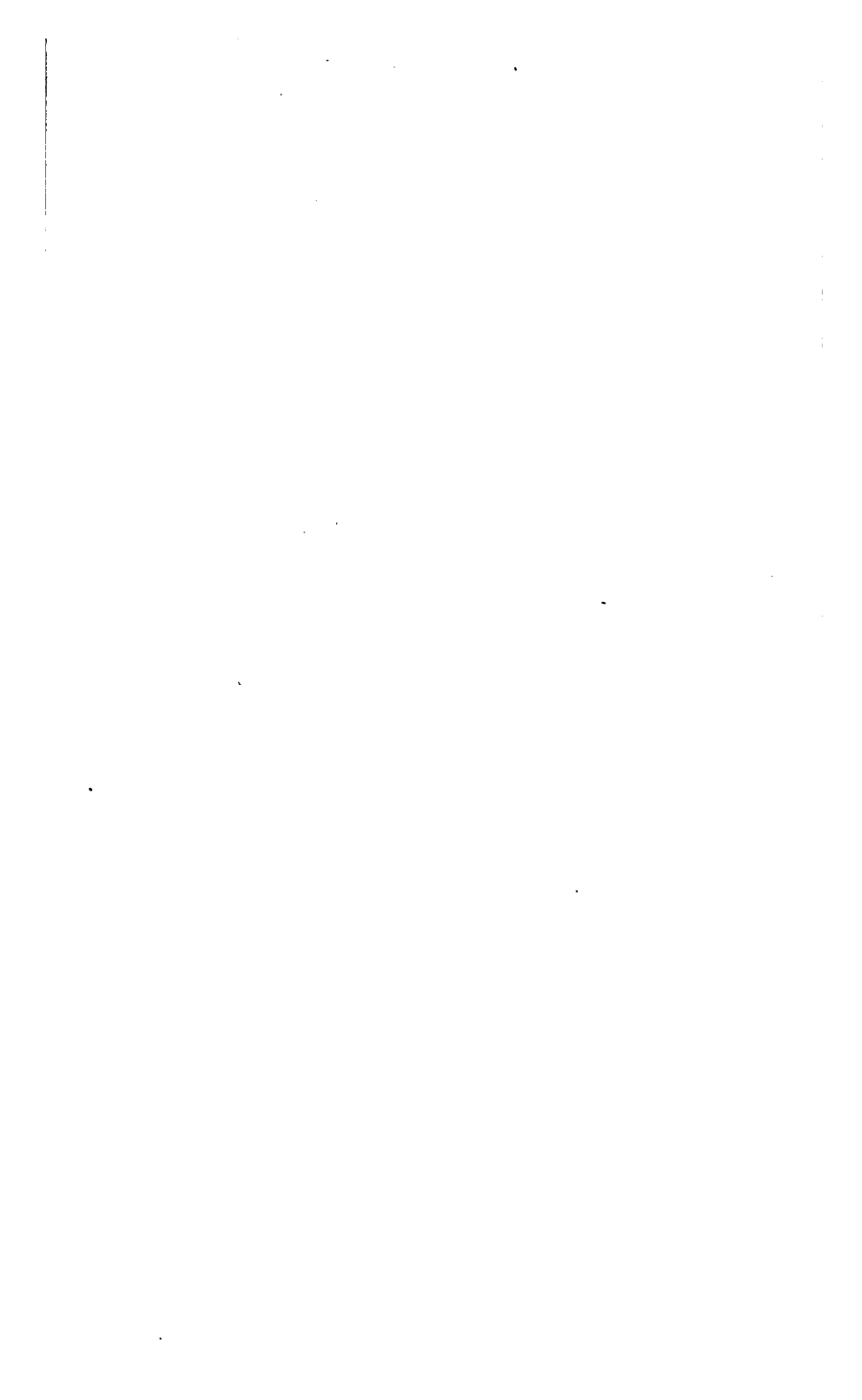
600051796Y











CHRONIQUES
ET
LÉGENDES POPULAIRES

DU POITOU
DES GAULOIS A L'AN 1000

RECUEILLIES SUR LES BORDS DE LA VIENNE, DU CLAIN ET DE LA CARTEMPE

PAR

M. le Comte de Longuemar.



POITIERS

HENRI OUDIN, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

RUE DE L'ÉPÉRON, N° 4.

VICTOR LÉTANG, LIBRAIRE,

RUE DE LA MAIRIE, N° 6.

1851

237. a. 200.

ERRATA.

- Page 33, ligne 2. — Suivait, *lisez* suivit.
Ibidem, ligne 25. — Pour ses besoins — pour leurs besoins.
Page 36, lignes 3 et 4 et 43. — De Vercingétorix — du V.
Ibidem, ligne 19. — Attendait — attend.
Page 41, ligne 1. — Francks — Franks.
Page 46, ligne 15. — Bâst — bât.
Page 88, ligne 26. — Des Antonin — des Antonins.
Page 161, ligne 19. — Barrère — Bavière.
Page 166, ligne 44. — Infiltrés — infiltrées.
Ibidem, ligne 24. — A la solstice — au solstice.
Page 174, ligne 20. — Qui se consacrait chef — qui les consacrait chefs.
Page 182, ligne 2. — Clos — clôt.
Ibidem, ligne 11. — Garrottés — garrotté.
Page 216, ligne 5. — D'honneur — d'honneurs.
Page 224, ligne 7. — S'efface — s'effaçait.
Page 227, ligne 47. — 458 — 428.
Page 228, ligne avant-dernière. — Ramenés etc., *lisez* : les deux frères ayant été ramenés devant l'idole, Savin etc.
Page 258, ligne 26. — Fatale — fatal.
Page 260, ligne 10. — La — sa.
Page 275, ligne 8. — Madon — madou.
Page 278, ligne 4. — *Après* Dolinus, *supprimez* répondit l'abbé.
Page 290, ligne 29. — Rendra — vaudra.
Page 203, ligne 14. — Polypique — polyptique.
Ibidem, ligne 13. — Terminerait — terminaient.
Page 318, ligne 12. — Communs — comme.
Page 344, ligne 9. — Instruit — instruits.
Page 348, ligne 44. — D'asiles — d'asile.
Ibidem, ligne 18. — Être — sa.
Page 353, ligne 8. — Chateaubin — Chateaubriant.
Page 370, ligne avant-dernière. — Le public — si le public.

.002 .A 522

TABLE DES MATIÈRES.

Préface.	I à VIII
------------------	----------

Prologue.

L'Antiquaire.	1
Le site de Chauvigny.	9
Le quart d'heure de Rabelais.	13
La nuit porte conseil.	46

LES GAULOIS.

Un Festin chez les Pictons.	24
Le Dolmen de la Végenne.	28
La Grotte des Druides.	33

LES GALLO-ROMAINS.

Une Révolte sous Tibère.	39
Le Prétoire des champs Romains.	42
Le Camp de Bonneuil.	47
Séjour au Camp.	52
Exercices de la Cohorte.	56
Un Drame militaire.	58
Les Bornes milliaires des Chirets.	63
Deux Voyageurs Gallo-Romains.	66
La Mansion du gué des Chirets.	69
La Villa Sabiniaca.	73
L'Hospitalité Romaine.	80
La Pinacothèque et le Sacrarium.	83
L'Augure Sabinus.	87

LÉGENDES DES PREMIERS CHRÉTIENS D'AQUITAINE. 97

La Légende du Pas-de-Saint-Martin.	98
Les Apôtres et les Néophytes.	104
Les Cryptes	108
Le Glas de l'Empire Romain.	114
Les Wisigoths dans l'Aquitaine.	117

LES FRANKS-MÉROVINGIENS.

Hlod-Wig (Clovis) en Aquitaine.	123
L'Assaut de Chauvigny.	126
Légendes du gué de la Biche.	130
Voclades.	133

PREMIÈRES BASILIQUES DES GAULES.

Transformation* des basiliques payennes.	137
Les Basiliques chrétiennes et le Clergé.	141
Célébration de la Messe au vi ^e siècle.	146
Le Baptême au vii ^e siècle.	150
Saint-Pierre-les-Eglises.	155
Langue et Poésie du vi ^e au viii ^e siècle.	160
Action puissante du Clergé du vi ^e au ix ^e siècle.	166
Le Wergeld des Franks.	175
Champ des morts de Civaux.	180
L'énigme de Civaux expliquée.	183

UNE GLORIEUSE PAGE DE L'HISTOIRE D'AQUITAINE.

Moussais-la-Bataille et le vieux Poitiers.	189
Les deux guerriers Aquitains.	194
La Bataille de Moussais ou de Poitiers.	198

LES ABBAYES CARLOVINGIENNES.

La Basterne	203
Les Comptes de ménage d'un grand Roi.	207
Quelques pages des Capitulaires.	211
La Chanson de Roland et les Académies au ix ^e siècle.	218
Fondation de l'Abbaye de St-Savin.	226

Croquis historique de St-Savin.	232
Architecture de l'Eglise de St-Savin.	243
Peintures murales de l'Eglise de St-Savin.	248

L'ABBAYE DE NOUAILLÉ.

La vallée du Miosson et sa vieille Abbaye.	255
Ce que c'était qu'une Abbaye au IX ^e siècle.	262
Les Légendes de l'abbé Wavinus.	268
Les petites Tribulations d'un monastère.	273
Revenus et Charges de l'Abbaye.	278

RICHESSES MANUSCRITES DU IX^e SIÈCLE.

Le Catalogue de frère Dolinus.	285
Frère Ermentreus l'Ecolâtre.	304
Les Diplômes de Louis-le-Pieux.	308
Les Faussaires.	313
La Taxe des Normands.	321
L'Avoué du Monastère.	325
Esclaves et Serfs.	331
Faber l'affranchi ou les épreuves judiciaires.	336
Le droit d'asile.	344
Le Collibert.	348
Les Normands.	352
Le cri à Dieu et l'incendie.	356
L'an 1000.	359

Épilogue.

Le bon voisin.	364
------------------------	-----

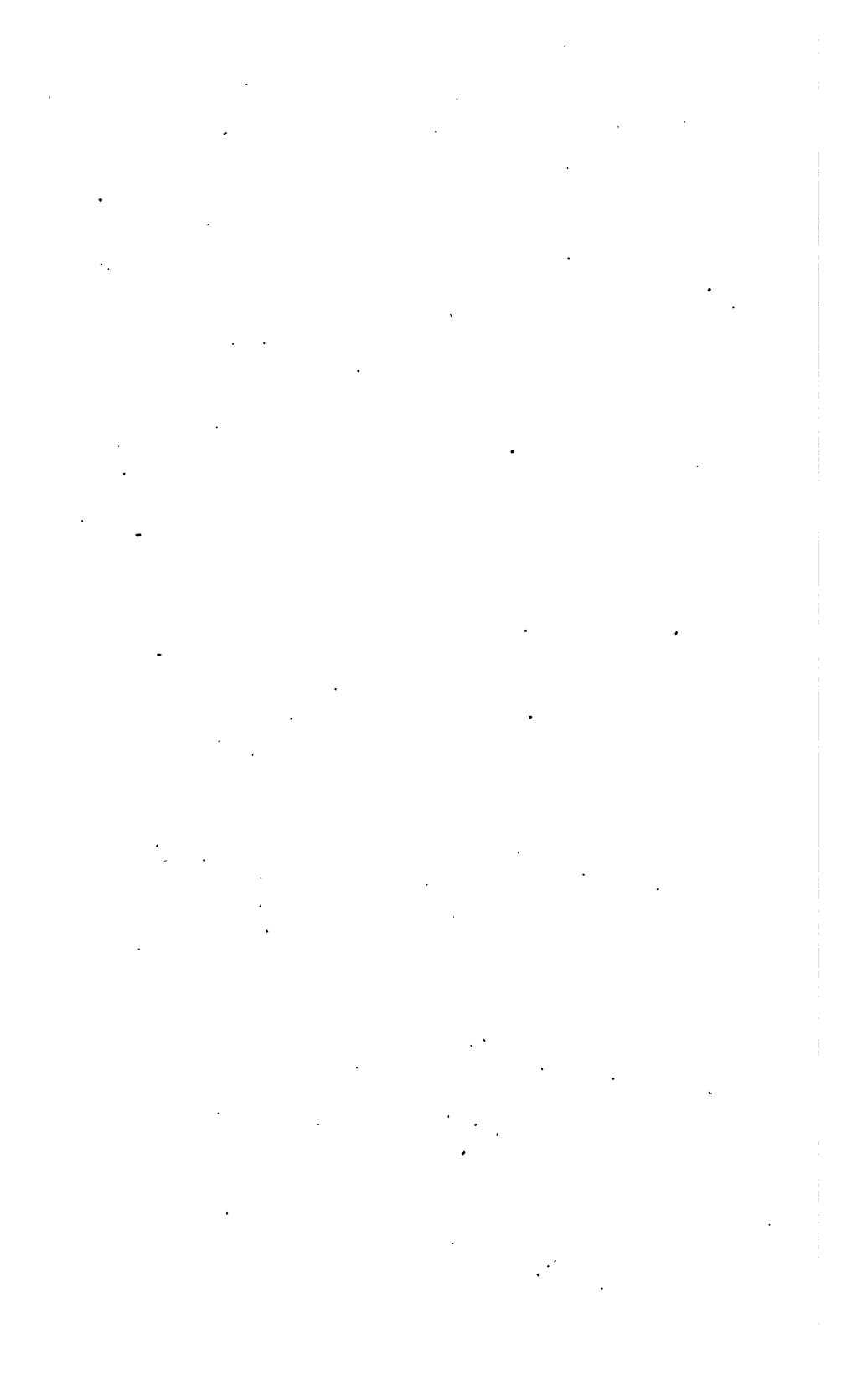
APPENDICE.

Note 1 ^{re} . Capitulaire de <i>Villis</i>	374
Note 2. Serment de 842.	377
LÉGENDE DE LA CARTE ARCHÉOLOGIQUE.	380

INDICATION DES VIGNETTES ET *fac-similes* QUI ACCOMPAGNENT
LE TEXTE DES CHRONIQUES.

La Pierre Levée de Poitiers.	2
Armes et Bijoux Gaulois.	27
Tête de Jules César.	32
Vases Gaulois et Médailles du picton Duratius.	37
La Louve Romaine.	39
L'Architecte Gallo - Romain.	40
Plan d'un Camp Romain.	48
Moulin à bras Romain.	51
Ordre de Bataille des troupes Romaines.	52
Combat singulier.	60
Sextans Romain.	62
Borne milliaire d'Antonin.	65
Chariot de poste romain.	66
Mercure Gaulois.	68
Marchepied Romain.	72
Plan d'une Villa Romaine.	76
Toiture Romaine.	78
Rhython ou corne à boire.	83
Thuribulum (vase à parfums).	85
Lampe et Trépied Romains.	86
Un Augure Romain.	87
Cippe funéraire de Sabinus.	95
La Chapelle du Pas-de-Saint-Martin.	97
Portraits de St-Pierre et St-Paul (Médaillon des catacombes).	106
Une Crypte souterraine.	110
Divinités des Hordes conquérantes de la Gaule.	115
Plan du vieux Château des Sires de Chauvigny.	120
Statues de Clovis et Clotilde.	125
Têtes de Barbares (sculptures de St-Savin).	129, 134
La Biche.	131
Appareil Romain.	138
Plan d'une Basilique primitive.	139

Tête du Christ tirée des Catacombes de Rome.	149
Baptême de Clovis par St-Rémy.	153
St-Pierre-les-Eglises.	155
Un des Tombeaux de St-Pierre-les-Eglises.	156
Le Crucifiement, fresque.	157
Le Baptême du Christ <i>idem</i>	159
St-Hilaire bénissant Ste-Triaise.	169
Tiers de sol d'or Mérovingien.	180
5 Tombeaux de Civaux.	184, 187
Le Château du Fou.	189
Appareil d'un Temple Romain du vieux Poitiers.	191
La Pierre Fiche du vieux Poitiers.	192
Monnaie Carlovingienne.	215
La Croix de Roncevaux.	221
St-Savin et St-Cyprien devant le juge Ladicius (Crypte de St-Savin).	228
Sceau de l'Abbaye de St-Savin.	239
La Vierge et l'Enfant-Jésus, fresque de St-Savin.	246
Deux Personnages tirés des mêmes fresques.	252
Arcade Romane de l'Eglise de Nouaillé.	259
Lampe sépulchrale de Nouaillé.	260
Plan de la vieille Abbaye de Nouaillé.	261
Tombeau du Prieur Guillerochus.	267
Armes et Sceaux des abbés de Nouaillé.	280
St Fortunat écrivant la vie de Ste Radegonde.	286
Fac-Similes des Ecritures des anciens Manuscrits.	297
Initiales Wisigothiques ornées.	299
Initiales Mérovingiennes et Saxonnes.	300
Capitales Lombardes en Marqueterie.	301
Monogrammes et Salutations des anciens diplômes.	317
Cyrographes des Chartes-Parties.	340
Un Vaisseau Normand.	352
Carte Archéologique de ces Chroniques.	380
Quatre Lithographies des principaux lieux cités.	



COMMENT ON PEUT S'INSTRUIRE

TOUT EN SE PROMENANT.



Il y eut dans l'antiquité une école célèbre, dont le chef, illustre entre tous, ne donnait de leçons à ses disciples assidus, qu'en se promenant avec eux sous les ombrages délicieux de jardins plantés de myrthes et d'orangers. Le divin Aristote pensait avec juste raison que l'exercice modéré du corps était particulièrement favorable au travail de l'intelligence. On commettrait toutefois une bien regrettable erreur, si l'on s'avisait pour cela de prendre tous les promeneurs pour de sages péripatéticiens.

Remuer les jambes de long en large, humer l'air sans songer à rien, ou, ce qui est pire encore, en s'occupant dévotement à critiquer, sans le moindre relâche, la tournure de chaque passant dans nos promenades ou sur nos places publiques, c'est à quoi se réduit trop souvent l'office de nos promeneurs ; il faut le dire avec sincérité, cela ne constitue pas précisément une occupation bien profitable au développement de l'intelligence, ni à l'ornement de l'esprit.

Un promeneur intelligent sait tirer un utile parti de tout

ce qui s'offre à ses yeux ou frappe ses oreilles : est-il rien de plus doux et de plus attachant pour l'âme, pour le cœur et l'esprit, que ces longues rêveries où nous plonge la vue d'un beau site, l'aspect de ruines pittoresques ou même la simple observation d'un phénomène naturel, surpris à l'improviste. Bien malheureusement, par une disposition fatale de notre bizarre et inconséquente nature, les observateurs, je dis même les plus sérieux, se croient trop souvent obligés d'aller chercher au loin ce qu'ils ont presque sous la main à chaque instant du jour : comme si les choses qui nous touchent de près, perdaient soudainement tout leur prix par la facilité même qui nous est accordée d'en jouir à toute heure. — A cela, chacun de répondre comme ce paysan blasé du conte : *pâté d'anguille* ! et tout est dit. J'ai bien peur que le Haut-Poitou ne soit, pour un bon nombre de ses habitants, quelque chose de tout pareil à ce pâté d'anguilles, et pourtant quelle mine fut jamais plus féconde en souvenirs de toutes sortes, en sujets d'études variés ! Qui s'en occupe, je vous prie, si ce n'est quelque artiste plein d'imagination, quelque antiquaire sérieux, ou quelque géologue ami de l'étude, trois catégories d'enthousiastes (chacun à leur manière), que le public honore si souvent d'un dédaigneux sourire. — Ce bon public ! — Serait-ce par hasard que les privilégiés de la science ou de l'imagination, n'ont pas toujours le soin de s'abaisser au niveau qui a cours ? Y mettre un peu du sien d'un côté et de l'autre ne gênerait rien à l'affaire, et je crois, à part moi, qu'en tout ceci personne n'a tout à fait tort, ni tout à fait raison.

Pour venir à ma glose, les environs de Poitiers, en particulier, me paraissent privilégiés sous plus d'un rapport, et les vastes et monotones plateaux qui entourent la ville,

semblent même faits tout exprès pour rendre plus piquant le contraste des riantes vallées qui s'offrent tout à coup à l'œil étonné et ravi du voyageur : c'est pour lui un plaisir sans cesse renaissant que de suivre à la piste tous les sites pittoresques qui se dessinent comme à souhait à chacun des nombreux méandres de nos rivières si profondément encaissées dans leurs berges rocheuses ou parées de verdure.

Pour en citer un exemple entre cent , si vous sortez de Poitiers par le faubourg de la Tranchée , et que vous dépassiez de quelques pas le rempart élevé de Blossac , vous embrasserez d'un seul coup d'œil ces deux larges vallées que sépare la croupe allongée de la ville. On dirait deux douves immenses qui défendent de toutes parts l'approche d'une puissante forteresse. Devant vous , sous vos pieds , partout enfin , que de riches souvenirs s'éveillent à l'envi ! A l'horizon de la vallée, le roc fameux de Coligny qui rappelle le glorieux souvenir de la résistance énergique de la cité aux formidables attaques d'un guerrier si célèbre ; presque au-dessus de lui, le vieux Dolmen défiguré que les Druides avaient dressé sur des jambes de pierre ; à ses pieds les flèches de Ste-Radegonde aux pieux souvenirs. Plus près de vous , la tour de St-Hilaire tant de fois abattue et relevée , respectable débris de ce célèbre monastère , tour à tour ravagé ou livré aux flammes par le Vandale , le Sarrazin et le Normand, et qui donna en un jour fameux, le signal de la victoire au premier roi chrétien des Francs. Prêtez l'oreille à ce bruit sourd : on creuse sous vos pieds un profond tunnel pour livrer passage à la voie de fer qui doit bientôt vomir des flots de voyageurs dans vos vallées. Suivez bien le cours sinueux du Clain entre la roche Coligny et la pyramide aiguë du clocher de St-Benoît, qui

pointe à l'autre extrémité , par dessus la haute falaise : ce cours d'eau ne ressemble-t-il pas à un lutteur antique parcourant sa carrière entre les deux bornes élevées aux extrémités du cirque ? A chaque instant il se replie brusquement sur lui-même pour tourner les obstacles , tantôt se rapprochant des rochers escarpés qui pendent sur ses eaux , et tantôt s'échappant à l'autre bout de la prairie ; tantôt visible à l'œil par ses larges reflets et tantôt dérobé sous les fourrés de saules ou le rideau mobile des peupliers. Si quelques pas de plus ne vous effraient pas, nous arriverons sous les arches rompues de l'aqueduc de l'Hermitage, pour admirer à loisir le riche et brillant paysage qu'elles encadrent de leurs pieds droits et de leurs cintres ébréchés par les siècles , avec tant de complaisance et de coquetterie : on dirait une délicieuse peinture enchassée dans un cadre précieux par son antiquité ; la nature toujours fraîche et vivace sous le doigt de Dieu , vue à travers un débris périssable de l'industrie humaine. Débris plein de grandeur pourtant et qui rappelle au souvenir les gigantesques productions de l'hydraulique des Romains. La *Limone* gauloise devenue colonie romaine , perchée comme aujourd'hui sur sa croupe escarpée , était jadis alimentée d'eau fraîche et pure par un canal aux mille détours , qui courait accolé aux rochers , tantôt au raz de terre sur la crête de la vallée , et tantôt supporté sur des arcades jusqu'à la source lointaine. Mais qu'étaient ces travaux restreints auprès de ceux qui pourvoient d'eau la ville éternelle ! On le sait, quatorze aqueducs, chefs-d'œuvre de l'art, amenaient l'eau à la métropole du vieux monde sur un développement de plus de cent de nos lieues ! et ces derniers travaux tout monstrueux qu'ils nous paraissent, que sont-ils encore en face des œuvres de la nature ? — Jetez les yeux sur la rive opposée : voyez-

vous bien , à cinquante pieds environ au-dessus du sol des prairies, un sillon continu, arrondi et profond , qui entame le roc à vif ? Vous avez pu en distinguer de tout pareils sur les rochers du pont Joubert, sur les falaises de la Boivre , presque partout enfin où la pierre apparaît à nu dans les vallées de ce pays ; à ce même niveau vous aurez pu encore apercevoir des grottes ébauchées. Eh bien ! c'est à cette hauteur qui semble aujourd'hui prodigieuse, que coulèrent jadis, pareils à des torrents , nos paisibles rivières, imprimant sur le roc en traits ineffaçables les souvenirs des derniers cataclysmes du globe : désastres gigantesques qui priment de haut et de loin tous ceux qui ont successivement renversé l'un sur l'autre les monuments fragiles de notre orgueil ou de notre mobile industrie.

Complétons notre étude en suivant jusqu'à Ligugé ce joli chemin qui s'abrite sous un dôme de fraîche verdure ; nous reverrons encore le Clain dont les mille détours s'égarent au milieu d'une large prairie , que clot un cirque de coteaux tout chargés de gracieuses fabriques.

Approchons-nous de cette église dont le portail est remarquable par ses dentelures de pierre et ses colonnettes tordues, et dont quelques parties aux voûtes arrondies , aux têtes grimaçantes , rappellent l'école romane et les temps reculés où fut fondé le monastère célèbre du Saint populaire des Gaules. Tout à côté, c'est la chapelle dont la dédicace est d'hier et toute chaude encore dans plus d'un souvenir ; à cette même place , à quinze siècles de distance un fait immense s'accomplissait : la foi et les austérités chrétiennes étaient publiquement prêchées et pratiquées pour la première fois au milieu de la Gaule païenne. — Près de l'église , un vieux manoir construit sur les ruines du cloître , nous offre encore ses vastes salles voûtées , ses

larges et hautes cheminées , ses étroites fenêtres aux croissillons de pierre. Escaladons son magnifique escalier qui s'enroule dans la haute tourelle : à chaque instant une étroite et prudente ouverture en éclaire la cage , et permet d'admirer une perspective nouvelle. Etes-vous fatigué ? Voulez-vous étudier à l'aise ce beau paysage , ou méditer avec recueillement sur quelque souvenir subit ? — Asseyez-vous sur ce siège de pierre ménagé dans chaque embrasure de fenêtre , comme une hospitalière attention que le XVI^e siècle eut pour nous. — La rendras-nous à nos neveux ? — Quittons ce toit si bienveillant , les bords du Clain nous réclament encore : nous les suivrons jusqu'au Port-Séguin. Un spectacle curieux attend le géologue en cet endroit. Les falaises calcaires qui régnaient tout à l'heure jusqu'au bord des prairies , sont reléguées en ce moment au sommet de pentes argileuses revêtues d'un épais tapis de gazon. Les ruisselets des sources roulent de tous côtés en longs filets d'argent. Nous venons en effet de changer de nature de sol ; aux épaisses assises des calcaires Oolitiques qui laissent tamiser au travers de leur texture poreuse les eaux pluviales , ont succédé les marnes grises du Lias ; leur humidité constante, produit des infiltrations supérieures, est l'explication naturelle de ce spectacle en apparence assez bizarre de prairies naturelles qui montent à l'assaut de la côte. A quelques pas plus loin, tout change encore brusquement d'aspect, et la berge du vallon s'est redressée de nouveau , non plus en développant de larges assises régulières, mais par soubresauts cette fois , et toute hérissée de formidables pyramides , de prismes gigantesques aux faces lisses et étincelantes de mica. C'est le granit avec ses teintes d'un rouge sombre , et ses ombres violettes , auxquelles viennent se mêler les tons plus doux du feuillage des ar-

brisseaux cramponnés dans ses larges fentes. Pour atteindre le Port-Séguin où l'on passait jadis le bac pour arriver à Ligugé, il faut franchir des Thermopyles en miniature : le chemin étroit et glissant y est en effet resserré entre un mur de rochers à pic, et le gouffre béant du Clain qui plonge en cet endroit à des profondeurs effrayantes. Artistes, n'oubliez pas, dans vos études, les beaux rochers du Port-Séguin.

— Mais arrêtons-nous là, la journée est remplie, la récolte abondante et fort à la portée de tous. Un après-midi du dimanche y suffirait et au-delà, et au retour chacun trouverait certainement cette manière de l'occuper bien préférable à beaucoup d'autres. — Et le Poitou fourmille de promenades tout aussi curieuses !

Quelque beau jour, lecteurs, promeneurs intrépides, les intéressantes chroniques de cette historique contrée que renferment le Clain, la Vienne et la Gartempe, et qu'on ne connaît point assez, seront vulgarisées ; alors, armés de ce *vade mecum*, vous pourrez parcourir avec fruit le théâtre curieux des luttes solennelles que soutinrent les vieilles générations de l'Aquitaine pour conquérir leur indépendance ; loin de vouloir les détruire ou de les dédaigner, vous serez fiers de posséder encore sur votre sol tant de débris, preuves éclatantes des destinées glorieuses de vos ancêtres. En attendant ce travail désirable, j'ai grande envie de vous narrer quelques unes de ces bonnes chroniques qui d'écho en écho sont venues me trouver, apparemment parce que je leur tendais complaisamment l'oreille. Dieu veuille que cela vous distraie de nos pauvres réalités du présent, et vous fasse penser avec juste raison que dans ces vieux temps monarchiques, relégués aux orties, on peut trouver quelque intérêt, voire des souvenirs

pour le moins comparables à nos hauts faits contemporains. Mais qui pourrait se flatter d'être jamais assez habile pour dessiller les yeux de tant d'équivoques illustrations, poussées d'hier comme des champignons sur la couche républicaine, pour les engager dans leur véritable intérêt à descendre des échasses du haut desquelles la tête paraît tourner si aisément pour se contenter du rôle pour lequel ils sont véritablement faits, et dans les limites duquel ils seraient des hommes utiles! — Hélas, corrige-t-on la vanité? — Et dans quel temps régna-t-elle plus en souveraine qu'elle ne fait aujourd'hui — Il n'est point de chroniques, ni de conteurs capables de la distraire un moment de sa douce contemplation, encore moins de la détrôner; et s'il se rencontrait, par grand hasard, quelqu'un assez sorcier pour opérer un tel prodige, gare pour lui à l'anathème foudroyant du jour : RÉACTIONNAIRE !

CHRONIQUES POPULAIRES

DE

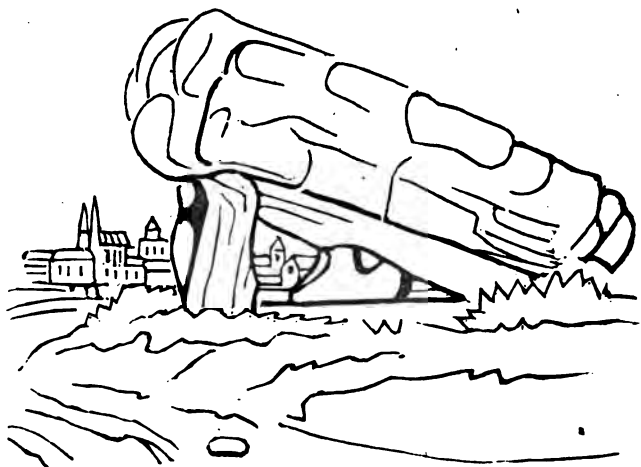
CHAUVIGNY-SUR-VIENNE.

PROLOGUE.

I.

L'ANTIQUAIRE.

Par une belle journée de septembre 1849 , la diligence de Poitiers à Bourges montait au pas , entre les deux files de maisons du faubourg Saint-Saturnin , la longue côte qui s'élève par une pente assez rapide au niveau de ce large plateau qui sépare le Clain de la Vienne. Déjà , par une des portières de cette incommode boîte , qu'on appelle *l'intérieur* , nous commençons à apercevoir la PIERRE LEVÉE , informe et mystérieux monument des premières peuplades de la Gaule : à demi soulevée sur le haut de la berge du Clain , cette rustique tribune semble inviter le voyageur à gravir sa rampe pour jouir tout à l'aise de la vue pittoresque de la vallée ouverte à ses pieds. Du point où nous étions arrivés , cette pierre brisée présente à l'œil l'apparence d'un disque épais appuyé par l'un de ses bords sur des jambages de pierre brute médiocrement élevés , et comme disposés à l'avance pour offrir plus de facilités au travail de l'ouvrier.



T. L. del.

S. MÉRIEUX, sculp.

La Pierre Levée de Poitiers.

Cette disposition particulière ne manqua pas de frapper un de nos compagnons de voyage, étranger au pays : « Il est bien étonnant, observa-t-il, qu'on exploite des pierres meulières au sommet de cette côte qui ne me paraît composée que d'assises calcaires. » — « Si telle a jamais été la destination primitive de cette masse de pierre, répliqua son voisin de banquette, il paraît qu'on y a renoncé depuis longtemps, à en juger par son air de vétusté et d'abandon. » — « C'est qu'en effet, ajouta un voyageur à l'air grave et réfléchi, qui occupait un coin de la voiture, jamais ce monolithe ne fut destiné à devenir la meule d'un moulin : avant l'accident qui le rompit en deux et lui donna la position inclinée que vous lui voyez aujourd'hui, c'était une longue et imposante table de pierre supportée par des piliers massifs comme un autel antique. » — A cette réponse, je presentis un antiquaire, et me tournant vers lui ! « Monsieur, lui dis-je à mon tour, vous me semblez fort au courant de l'histoire de ce singulier monument ; ose-

rais-je vous prier de m'en faire connaître avec précision l'origine et la destination ? » — « C est demander beaucoup , me répondit-il en souriant , et je ne puis , tout au plus , vous redire que les diverses opinions émises à son sujet , opinions qui ont varié presque autant de fois que nous comptons de siècles entre nous et les peuplades oubliées de l'histoire , qui l'ont soulevé de leurs mains.

• Vous voyez que de notre temps , où rien ne vaut que par son utilité pratique et matérielle , on y verrait volontiers une meule à écraser les grains ; il y a deux siècles , cette pierre se nommait encore la *Table des marchands* , parce que du haut de cette rustique tribune , le crieur public s'efforçait sans doute d'attirer l'attention des chalands de la foire sur les marchandises attrayantes des colporteurs venus de loin ; au xv^e et au xvi^e siècles , c'était le théâtre des débats des *escolastres* de l'université de Poitiers , et les maîtres de la science eux-mêmes ne dédaignaient pas d'y venir graver leurs noms à côté de ceux des plus célèbres voyageurs du temps , comme nous l'apprend une gravure de l'époque. Pendant les siècles de ferveur religieuse et de naïves croyances , qui purifiaient les monuments du paganisme encore debout sur le sol , en les plaçant sous le patronage chrétien , la légende populaire disait que la table avait été apportée là sur la tête d'une sainte femme , et les piliers dans son tablier de mousseline : les habitants des alentours qui n'auraient entrepris aucun voyage sans faire auparavant trois fois le tour de la pierre en se signant et la baisant dévotement , rendaient ainsi témoignage de leur foi , oubliant l'origine païenne et superstitieuse de cette coutume transmise par leurs pères.

• Dans des siècles plus reculés , les fées passèrent pour les avoir dressées de leurs mains délicates , et pendant les belles nuits d'été , plus d'un crédule paysan crut les apercevoir dansant autour une ronde rapide , au son d'une douce musique et aux rayons tremblotants de la lune. Le culte de ces pierres mystérieuses et de quelques vieux chênes renommés par leur antiquité , fut même en vigueur parmi les populations des campagnes , malgré les arrêts des conciles et les ordonnances sévères de Charlemagne et de ses successeurs , jusqu'au x^e siècle de notre ère . »

« Me voilà renseigné à merveille, interrompis-je, sur tous les *on dit* soulevés par ce terrible sphinx ; mais, ne pourriez-vous ajouter à vos explications l'opinion des hommes compétents et sérieux ? »

« Les antiquaires, reprit notre cicérone, ne doutent pas aujourd'hui que cette pierre mutilée ne soit le débris d'un *DOLMEN* druidique. Ils croient même avoir aperçu à sa surface les traces du conduit qui servait autrefois à faire écouler le sang des victimes : du reste, un grand nombre de monuments semblables, placés sur le bord des vallées aux environs de Poitiers, ne laissent pas l'ombre d'un doute sur la destination primitive de celui-ci. » — Et en prononçant cette sentence, il me sembla qu'un pli des lèvres de mon interlocuteur ajoutait tacitement : « Je puis en parler sciemment, et vous pouvez m'en croire. » — Ses derniers arguments ne parurent pas toutefois être du goût de notre cinquième compagnon de voyage qui, jusque-là, n'avait pas encore ouvert la bouche, et s'était contenté, par un mouvement de tête significatif, de protester contre les éclaircissements de notre antiquaire supposé : « Les Antiquaires ! s'écria-t-il tout à coup, voilà des autorités, en vérité, fort contestables. Ne sont-ce pas ces savants hommes dont on a dit : ils s'occupent entre eux à lire ce qui fut écrit, en caractères effacés, dans une langue inconnue, sur les monuments détruits des peuples qui ont cessé d'être ? Il faut avouer, dès lors, qu'à faire une pareille besogne, les chances de l'erreur doivent l'emporter de loin sur celles du succès. »

A cette attaque un peu brutale, notre complaisant cicérone s'arrangea commodément dans son coin pour bien juger à l'aise son antagoniste.

Notre homme continua, sans se faire prier, à donner sa mesure :

« Walter-Scott ne les a-t-il pas admirablement peints dans ce Monkbarns, échangeant de bon argent et de bonnes terres contre de vieux sous rognés et blanchis et de stériles bruyères, dans la persuasion que les uns étaient de précieuses médailles et les autres l'emplacement de quelque camp romain ; remplissant du haut en bas les chambres et les couloirs de son *hospitium* de tessons de vieux pots, de manuscrits tronqués et de vieilles ferrailles, au

point qu'on n'y pouvait faire un passans trébucher sur un in-folio gigantesque oublié sur le plancher, sans s'asseoir sur une chausse-trappe au grand dommage de... certaine partie, ou faire tomber sur sa tête, du haut d'un vieux bahut, quelque amphore d'un prix inestimable. — L'antiquaire ! — Un monomane qui rêve tout éveillé de Tumulus gaulois ou d'amphithéâtre romain, devant la moindre taupinière, ou le plus informe amas de moellons ! qui forge sans le moindre embarras ni le moindre scrupule d'interminables et *authentiques* légendes, sur la première inscription apocryphe ou tronquée que le marteau du démolisseur aura oubliée ! l'antiquaire !..... » Fort heureusement pour nous, ce furieux adversaire de l'archéologie s'était mis hors d'haleine en débitant tout d'une voix sa terrible tirade, et j'en profitai à la hâte pour intervenir : « Il faut avouer, lui dis-je, que le célèbre romancier écossais serait fort blâmable de s'être égayé quelques instants sur le compte de ses confrères, et même un peu en passant sur le sien, s'il avait prévu que son piquant badinage sur les manies et les erreurs du bon Oldbuck fourniraient un jour des armes sérieuses aux railleurs, toujours plus disposés à rire des imperfections de la surface qu'à prendre le peine d'apprécier les choses au fond : mais, dieu merci, l'illustre *baronnet* savait fort bien que si l'*humour* de son public anglais s'épanouissait souvent à la vue des charges de Callot ou d'Hoggarth, il n'avait garde toutefois de les confondre avec les nobles et fidèles portraits des Largillière et des Lawrence. Ne serions-nous pas sages d'imiter ce discernement, pour éviter de nous voir accuser d'abriter quelque frivolité sous le rire forcé du sarcasme ? Si l'antiquaire s'est trompé quelquefois, est-ce bien un motif suffisant pour rejeter avec dédain la science qu'il cultive ? S'il lui arrive de s'éprendre d'une admiration un peu exagérée pour les teintes criardes, ou l'esquisse pleine de raideur de quelque fresque au moins naïve, comme tous les produits d'un art primitif, ne peut-on passer sur cet excès de tendresse quasi-paternelle. — Il aura peut-être contribué à la débarrasser du linceul d'un épais badigeon sous lequel elle gisait ensevelie et oubliée. — Ne faudrait-il pas demander, malgré tout, à cette précieuse relique, quelque fait, quelque date, quelque croyance du temps ? Comment, on

rejetterait les principes de la stratégie, parce que de savants hommes de guerre se seront laissé battre, ou nous mépriserions les calculs transcendants de l'astronomie, parce qu'une comète mal avisée sera venue surprendre les calculateurs dans leur lit ? Quel homme sensé oserait de pareils blasphèmes ! »

Un coup d'œil de notre antiquaire, car c'en était bien un, me remercia de ma sympathie chaleureuse, et prenant à son tour le railleur à partie : « Vous niez absolument, lui dit-il, la compétence des antiquaires à résoudre les difficultés historiques par l'examen des monuments contemporains ; et pourtant vous n'oseriez penser que la langue de nos jours soit bien la même que celle des La Bruyère, ou des Gondi, ou des Froissard, ou des Joinville. — Sans contredit ; pas plus que le Celtique n'était le Latin, ni celui-ci le Roman, ni le Roman le Français d'aujourd'hui ; les siècles ont entraîné avec eux toutes les modifications du langage, résultat du contact des nations du midi et du nord, et du développement successif de leurs nouveaux besoins ; mais quel rapport... ? — Un rapport plus direct que vous ne le pensez, car l'antiquaire n'a fixé les principes de l'archéologie qu'après avoir soumis à l'étude des différences toutes pareilles entre les monuments que les siècles nous ont légués, forteresses ou tombeaux, villas ou basiliques, médailles ou débris d'armure, manuscrits ou fragments d'inscriptions. Chacun de ces précieux restes n'est-il pas marqué d'un cachet aussi sûr que la langue, et ne rappelle-t-il pas un peuple ou une époque, un souvenir particulier, un nom, une croyance, et ne devient-il pas dès lors un jalon important de l'histoire ? Une fois saisi de ce premier anneau, l'antiquaire pourra remonter ou descendre dans la chaîne des âges : ces collections inutiles et bizarres à vos yeux, sont pour lui comme des livres ouverts et dans lesquels il lit sans embarras toute l'histoire perdue de nos ancêtres. Ces cailloux grossièrement taillés qui vous offusquent, ont armé autrefois le javelot du Gaulois qui luttait pour sa liberté, et plus tard la hache du victimaire romain qui remplaça les Druides ; ce tesson si informe à vos yeux, c'est un précieux débris de quelque urne funéraire qui renfermait les cendres d'un Gallo-Romain, votre aïeul ; ce fragment de granite à demi creusé et poli, c'est la meule domestique que

le gaulois esclave tournait péniblement pour la famille de son vainqueur, tandis que cette médaille effacée que vous dédaignez trop, fut jadis frappée à l'effigie de quelqu'illustre chef gaulois.

• Pas un débris du moyen âge ne peut lui être indifférent : avec eux il redresse sans le moindre effort les murs abattus par la main du temps ou par celle des hommes. Au gré de sa pensée, les pilastres et les colonnes s'élèvent dans les airs et se couronnent de voûtes et d'ogives, les rayons du soleil étincellent de mille couleurs au travers des vitraux ; le feu pétille à grand bruit dans l'âtre de l'antique cheminée du manoir, toute chargée d'arabesques de pierre, tout orgueilleuse de son noble blason. Il prêtera l'oreille, et les voûtes résonneront des rires joyeux ou des couplets cadencés de quelque Noël de nos aïeux, peut-être des accents plus doux de quelque lai d'amour des jouvencelles ; ou bien du haut de son formidable donjon, la voix du fier baron appellera aux armes ses vassaux pour réprimer les brigandages des bandes de *mauvais garçons*.

• Chacun de nos vieux monuments peint admirablement l'époque qui le vit construire. Les Dolmens muets et les grossiers Menhirs sont la fidèle image du culte mystérieux et puissant de ces Druides qui en ont emporté avec eux le secret dans la tombe.

• Ces monuments romains tout à la fois imposants dans leur ensemble et gracieux dans leurs moindres détails, ne rappellent-ils pas au souvenir, et l'orgueil du triomphe chez les dominateurs de la Gaule, et leur habileté à exciter d'avidés émotions de plaisir parmi les nations soumises, afin d'étouffer dans leur cœur tout sentiment d'indépendance sous la fascination des raffinements de leur énervante et cruelle civilisation ? Ces cryptes de la primitive église, c'est le souvenir touchant de la lutte de ces martyrs de la foi nouvelle, qui préludaient à l'émancipation du monde païen par l'élévation plus pure de l'âme vers son créateur ; ces basiliques romanes qui calquent leur plan sur la croix du salut, et qui empruntent encore leurs ornements à Rome et à Byzance, n'est-ce pas comme une transition du paganisme expirant ou détruit au catholicisme, tandis que ces hautes ogives suspendues sur les colonnettes élancées de l'architecture religieuse des siècles suivants

offrent une fidèle image de la ferveur et des ardentes aspirations de l'Occident retrempe dans la foi par l'enthousiasme des croisades. Si le sol au moyen âge s'est hérissé de châteaux crénelés, si les villes se sont mises à l'abri de leurs fortes murailles, c'est qu'il y eut, dans ces temps de douleur, de longues luttes à soutenir pour repousser des nuées de barbares, et pour conquérir une à une toutes les libertés et les franchises qui devaient aboutir au règne paisible de nos lois. N'est-ce point là, à votre avis, une étude bien digne d'occuper les loisirs des hommes éclairés ! » — « Nul doute si vos arides travaux rendaient toujours d'infaillibles oracles, reprit notre sceptique, et si vos orageuses séances n'étaient trop souvent occupées à vous démontrer l'un à l'autre vos moindres erreurs, avec une intention souvent peu charitable. » — « Peut-être ce dernier reproche est-il parfois mérité ; mais ce serait par trop exiger de l'esprit humain que de lui demander d'être toujours infaillible sur des matières noyées dans l'obscurité des âges, quand nous voyons les faits contemporains appréciés de tant de manières différentes par les témoins qui nous entourent. » — « Mais, sans être aussi injuste et aussi exigeant, hasardai-je à mon tour, ne pourrait-on vous demander de nous faire jouir parfois, en langage vulgaire, du fruit de vos doctes tournois : tant de termes techniques dans lesquels vous emmaillotez la science comme dans l'armure d'un hérisson, la rendent souvent peu accessible aux esprits ordinaires, et peut-être serait-ce un bon moyen d'intéresser les populations à leur passé, que de leur en retracer l'histoire à peine ébauchée dans leurs souvenirs par des lambeaux de légendes défigurées. Ce serait peut-être aussi le meilleur moyen d'obtenir le tribut de reconnaissance que méritent tous les travaux consciencieux et utiles. »

Notre antiquaire se préparait à faire bravement face à cette attaque qui n'avait, je l'avoue, nullement le mérite de la nouveauté, en objectant suivant l'usage qu'il faut une langue particulière pour chaque branche des connaissances humaines, argument qui, par parenthèse, rend tous nos dictionnaires fort incomplets ; il allait sans aucun doute tirer mille bonnes raisons de l'arsenal archéologique pour me prouver que lui et ses confrères ne pourraient sans incon-

venient se départir de leur marche habituelle ; je m'apprétais aussi de mon côté à ne pas trouver valable une seule de ces *bonnes* raisons, et à conserver mon opinion intacte, comme c'est assez l'usage dans toute discussion, lorsque... mais je vous dirai cela dans un autre chapitre.

II.

LE SITE.

Pendant la discussion longue et animée que nous venons de rapporter, nous avons franchi le vaste plateau légèrement ondulé que parcourt la route du Berry. L'aspect monotone de cette contrée est à peine égayé par quelques rares bouquets de bois ou des groupes épars d'habitations qui s'élèvent du sein des bruyères ou des champs cultivés ; mais au moment où se termine le précédent chapitre, nous vîmes le sol se fendre comme par magie, et nos yeux fatigués plongèrent avec délices au fond d'une riante vallée. C'était le terme de mon excursion : aussi prenant à la hâte congé de mes compagnons de voyage, je descendis de la voiture arrêtée au sommet de la côte. De ce point élevé, je voyais la Vienne s'allonger à mes pieds comme un serpent endormi sur un lit de riche verdure, tandis que du haut de la côte opposée, les ruines les plus pittoresques du monde, et les fabriques groupées comme à plaisir à leurs pieds, semblaient se mirer complaisamment dans ses eaux. D'énormes rochers calcaires, aux teintes chaudes et vigoureuses, suspendus sur l'avant-scène de ce brillant diorama, lui formaient un admirable encadrement. Il semblait aussi que les ruines de la nature eussent voulu précéder en ces lieux ces autres ruines que les révolutions humaines devaient y entasser : les larges anfractuosités de ces rochers recelaient des amas de sable granitique étincelant de mica, au milieu duquel pointaient de gros fragments de quartz et de porphyre ; fragments que nos pères gau-

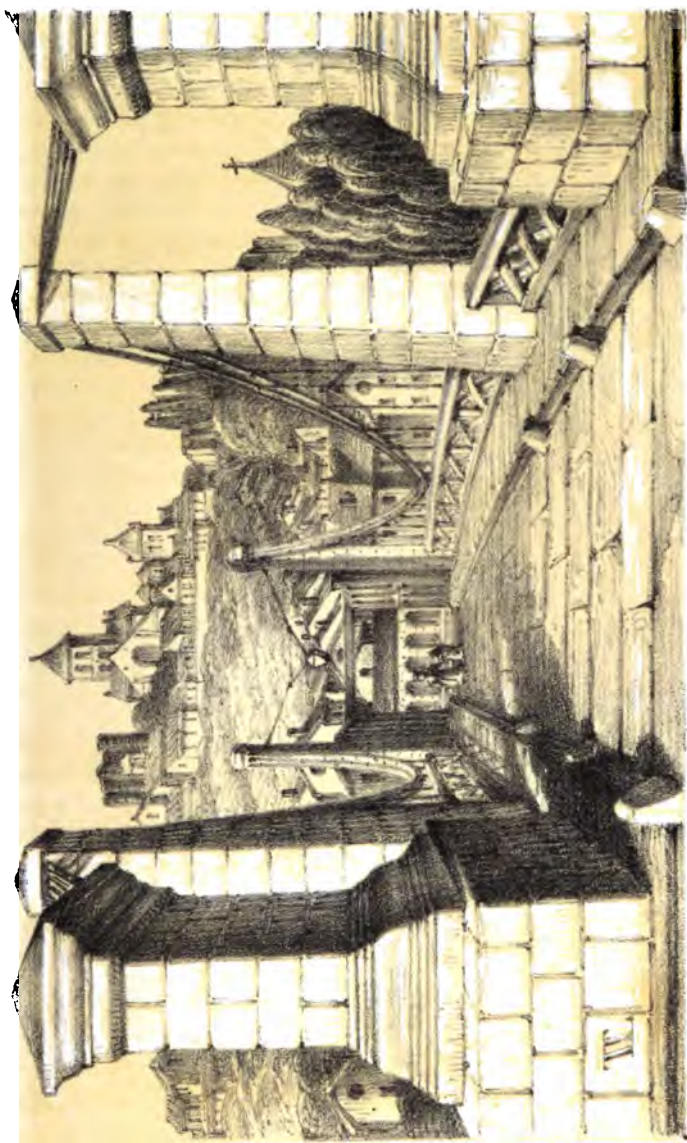
lois transformaient autrefois en instruments de travail ou de liberté ; sable que les habitants d'aujourd'hui viennent puiser pour construire de paisibles demeures ; débris charroyés à ce niveau élevé par les eaux puissantes de quelque ancien cataclysme du globe.

Sur la rive droite de la Vienne, et dans l'angle formé par la jonction d'un petit ruisseau sorti d'un pli profond du sol, s'élève brusquement, toute chargée d'habitations et de ruines, la croupe escarpée d'un coteau dominant au loin les deux vallées : au bas de ce coteau, et comme abritée sous les grandes ombres d'un massif élevé de peupliers, se courbe une large ceinture de maisons.

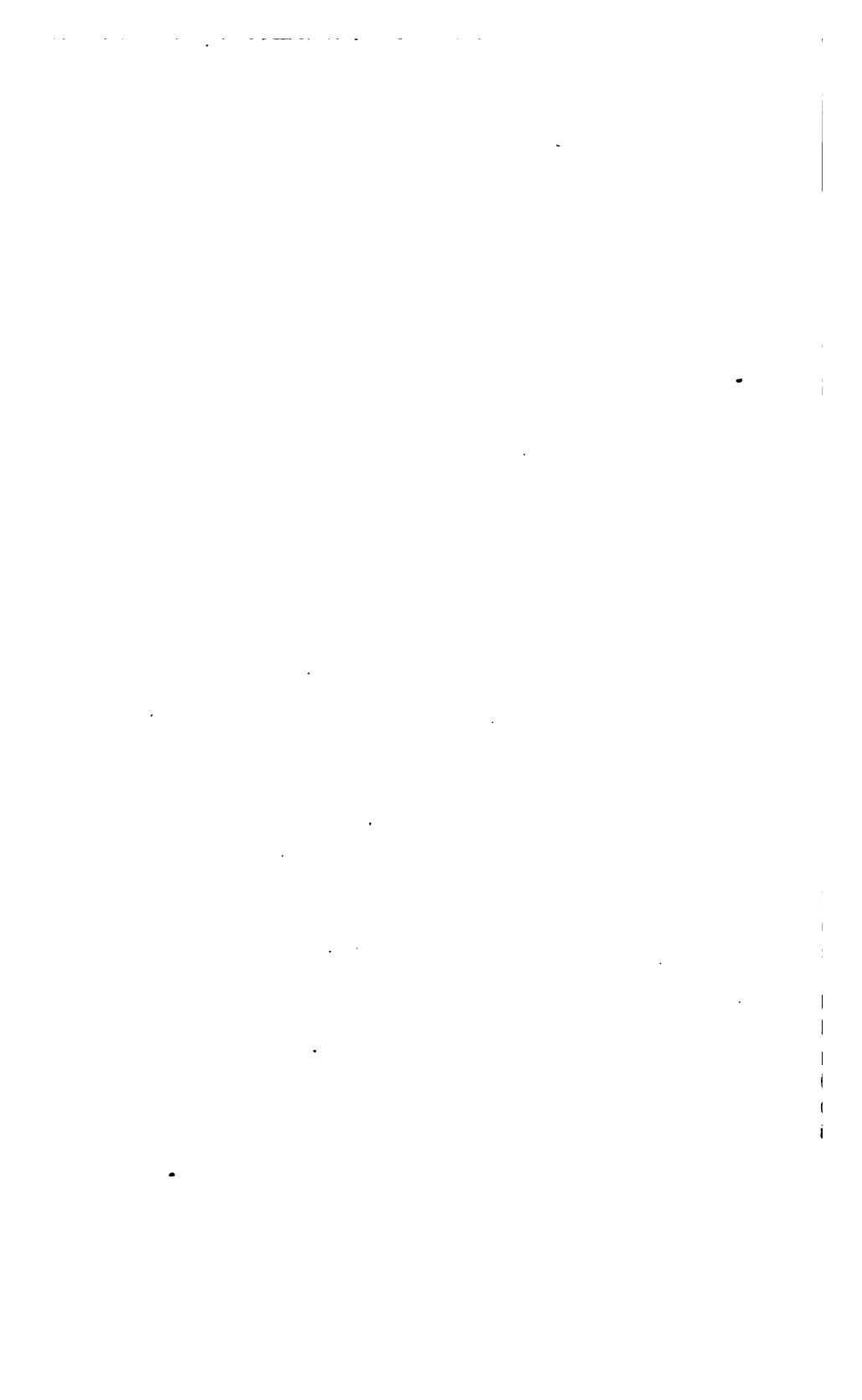
C'est CHAUVIGNY.

De coquettes villas, élégantes ou rustiques, élèvent çà et là leurs toits d'ardentes tuiles dans les bosquets de la vallée, en s'abritant du nord derrière quelque bloc de rochers ; tandis que les masses imposantes de beaux châteaux encore habités ou en ruines, dressent les débris de leurs tourelles à l'horizon de la rivière : on dirait des dômes semés capricieusement autour du site pittoresque de la ville pour l'admirer tout à leur aise ; leur présence anime encore le paysage ; comme ces groupes de promeneurs qui viennent embellir les fêtes d'un pays.

Chautigny-le-Haut a conservé quelque chose de la physionomie de ces villes de moyen âge groupées autour des murs de leurs vieilles forteresses ; ses rues étroites et tortueuses serpentent sur les flancs du mamelon dans l'ombre de hautes murailles toutes percées de meurtrières, et sous les gueules béantes de hauts machicoulis. Mais en vain le travail des hommes a-t-il voulu lutter de puissance avec l'œuvre de la nature : les assises de rochers qui supportent depuis si longtemps ces géants des vieux âges, n'ont pas encore faibli sous leur poids, tandis que leurs dominateurs, largement entamés par le temps ou par la main des hommes, pendent en lambeaux et menacent de s'écrouler sur les passants. La sombre végétation du lierre se repaît à loisir de leur ciment, et les racines des jeunes arbustes, qui ont pénétré dans leurs brèches, contribuent chaque année à les agrandir par les efforts persistants de leur sève.



CHAUVIGNY-SUR-VIENNE.



Monuments déshonorés d'un passé riche de souvenirs, ces vieilles enceintes aujourd'hui délaissées laissent apercevoir à travers les ais disjoints de leurs grossières clôtures à quelles infimes destinations elles sont descendues.

Cette longue série de châteaux couronnant de ses ruines ce contrefort aux flancs escarpés et parfois même inaccessibles, qui s'allonge entre les deux vallées comme un maître soupçonneux qui veut les surveiller tout à loisir, annonce toute l'importance que les vieux habitants du sol avaient attachée de bonne heure à rendre formidable cette vedette de la Vienne : dans ces âges de luttes continuelles, les modestes habitations des tenanciers et des vassaux ont dû se grouper de bonne heure à l'abri des hautes murailles de ces donjons, comme les troupeaux effarouchés se réfugiaient avec un empressement craintif sous la hotte de berger aux premières approches du péril ; mais avec le temps, les tourelles du donjon des Gouzon, et le manoir d'Harcourt, et l'enceinte des Mauléon et les hauts machicoulis du château des Evêques, et les tours massives de la vieille enceinte elle-même perdirent toute leur importance, à mesure que la nation s'avancait à pas lents vers ce nouvel ordre social qu'on a décoré du beau nom de civilisation, et qui devait nous abriter à tout jamais sous le puissant égide de nos nouvelles lois. Les vieux barons et leur brillant cortège d'hommes d'armes et de chevaliers ont disparu avec les nécessités qui les avaient fait naître ; à peine si leur souvenir a laissé quelque trace dans l'histoire oubliée de ces ruines ; seule, la pensée religieuse qui érigea la basilique de Saint-Pierre et de Notre-Dame est aujourd'hui debout, pleine de vie et d'avenir, comme leurs sanctuaires vénérables pieusement restaurés par notre âge.

Vue de la *Grondine*, cette côte-homicide qui vomit un jour des boulets huguenots, dont le vieux donjon porte encore les stigmates, la silhouette de Chauvigny ne se présente pas sous un aspect moins pittoresque que de la rive gauche de la rivière. Le massif et la tour élevée de Saint-Pierre se dressent à côté du haut pignon d'Harcourt, au milieu de cette longue décapure théâtrale qui commence à l'épais et solide donjon pour se terminer brusquement contre les

murs gigantesques du château des Evêques, traversant l'horizon de lignes si hardies, qu'on les dirait près de s'écrouler sur le moulin qui bruit à leurs pieds. Entre la terrasse rasée du superbe château, et le beau rideau de peupliers dont nous avons parlé, on aperçoit les toits pressés de la ville basse surmontés par le clocher de Notre-Dame; au-dessus de leurs faîtes, et par une échappée, apparaissent les pentes cultivées de la rive gauche toutes chargées des têtes arrondies de leurs magnifiques noyers. — Il était tard, et déjà le soleil allait descendre sous l'horizon : pour dernier adieu de la journée à ce magique paysage, il dardait ses rayons étincelants à travers les brèches de mes vieilles murailles dont les sombres découpures se détachaient vigoureusement sur un ciel teint des plus riches couleurs. Quelques instants plus tard, et les accents de l'angelus allaient de leurs bruits cadencés et sonores réveiller les échos des deux rives, et la lune déjà brillait à l'horizon.

Encore tout rempli des émotions de cette seconde journée, je songeais tout en regagnant à pas lents mon gîte de la nuit, que sans doute dans tous les âges, des druides à nous, bien des hommes étaient venus s'accouder sur les mêmes rochers que moi; leur esprit, leur âme et leur cœur, cette triple existence qui nous est donnée pour sentir, avaient dû se remplir des mêmes pensées et s'émouvoir aussi en remuant les mêmes souvenirs, pendant de longues heures de mélancolie.

J'avais pendant le jour traversé presque machinalement le pont suspendu de la Vienne; mais à cette heure où les douces clartés de la nuit rendent les objets moins distincts, et disposent d'avantage à la méditation, j'arrêtai avec plus de complaisance mes regards sur ses légers fils de fers tendus d'une rive à l'autre par-dessus des piliers élevés : ils ressemblaient, vus de quelque distance, à ce léger réseau que l'araignée des champs tisse d'un chaume à l'autre, comme une fée laborieuse, pendant les longs jours de l'été. Ce tablier flottant qui tremblait et craquait sous mes pas, a remplacé depuis longtemps le pont massif qui enjambait autrefois la rivière sur ses solides arches. Le souvenir d'une récente et effroyable catastrophe m'arrachait tout en cheminant

cette triste pensée : notre industrie moderne est plus brillante, sans doute, que ne l'était celle de nos pères, mais il semble du moins que dans leurs ouvrages durables, nos pères pensassent à nous, à la postérité..... Avons-nous bien le même souci de ceux qui nous suivront ?

III.

LE QUART D'HEURE DE RABELAIS.

Quand le lecteur, cette terrible puissance devant laquelle s'incline humblement l'écrivain, rencontre au bas de son journal ou dans les pages de quelque modeste brochure, une notice historique ou le récit de quelque drame extrait de chroniques locales, il n'a garde de s'inquiéter de tout le travail aride et fatigant qui a dû précéder leur comparaison devant son tribunal suprême. A quoi bon, en effet, prendre un pareil souci ? Le lecteur d'aujourd'hui n'est-il pas un sultan blasé qui daigne à peine goûter du bout de ses lèvres fatiguées les innombrables productions de ses officieux pourvoyeurs. Mais gare au quart d'heure de Rabelais, s'il se décide quelque jour à passer à son tour sous les Fourches-Caudines du public, en échangeant son rôle commode de spectateur et de critique, pour le rôle chanceux d'acteur exposé aux... mécomptes ! Les pauvres auteurs, ses anciennes victimes, trouveront à leur gré quelque large revanche à prendre contre leur impitoyable censeur.

Telles étaient les réflexions qui me traversaient l'esprit, tout en songeant à quelques jours de là à ces belles ruines de Chauvigny, sur lesquelles je venais de faire quelques recherches, hélas ! peu productives.

— Que de fois, en effet, ne m'était-il pas arrivé comme à tant d'autres, d'accabler de sarcasmes ou la légèreté de ces touristes qui ne nous tracent à la hâte que des silhouettes superficielles, ou

le sérieux glacé des antiquaires, quand il leur arrive de disséquer au lieu de peindre, ou la stérile créculité des chroniqueurs qui se contentent, pour toute besogne, de vous transmettre l'écho défiguré des vieilles traditions du passé ! Je ne savais guère, alors, et le public des lecteurs ne me ressemble que trop en cela, de quel courage à toute épreuve il faut être doué pour oser s'engager dans l'inextricable labyrinthe des recherches fastidieuses, qui peut seul fournir les éléments de la moindre notice historique.

Je confesserai, toutefois, qu'on s'en tirerait à moins de frais en se bornant à décrire, en quelques pages, ces belles ruines qui, du haut de leur pittoresque coteau, se mirent depuis tant de siècles dans les eaux de la Vienne. Quelques réflexions philosophiques qui naissent si naturellement de la comparaison des débris du passé avec les terribles réalités du présent, suffiraient au besoin pour compléter un ensemble peut-être satisfaisant pour le lecteur... ne fut-ce que par la brièveté de l'œuvre !

Mais en jetant un long regard sur les hautes tourelles, sur les pignons élevés, sur les remparts aux puissantes assises, groupés les uns contre les autres, on dirait presque, pour le plaisir des yeux, comment se défendire d'un irrésistible mouvement de curiosité pour approfondir leur histoire ? Et vous-même, lecteur, quand je vous aurais nommé et décrit de moi-même les tours et les murailles du château des vieux barons de Chauvigny et des vénérables évêques de Poitiers, le noir donjon des Gouzon, et le manoir d'Harcourt, et les débris à peine reconnaissables de l'enceinte des Mauléon, et le clocher élevé de la vieille église romane de St-Pierre qui les domine tous de la tête, et l'abside non moins curieuse de N. D. de Chauvigny, n'eussiez-vous pas été tenté de pénétrer un peu plus avant dans leur histoire intime, à peu près comme il nous tarde d'apprendre les détails de la vie d'un commensal qui se présente à nous pour la première fois et dont l'extérieur gracieux ou vénérable nous a tout d'abord prévenus en sa faveur. Ce fut précisément là ce que j'éprouvai en présence de ces vieux témoins des *dirés* et des *gestes* du temps passé. Pendant que mes regards étaient fixés sur leurs moindres détails, j'écoutais d'un

oreille avide le récit des traditions du pays ; ce récit épuisé, je scrutai attentivement tous les débris d'antiquité locale recueillis dans nos musées ; je dépouillai scrupuleusement, une à une, toutes les pages manuscrites ou imprimées des mémoires ou des histoires générales qui pouvaient avoir quelques rapports avec ces ruines, et qui pouvaient jeter quelque lumière sur les obscurités de leur passé. Certes, jamais tâche aussi besogneuse ne trouva plus de facilités que la mienne auprès des hommes de la science, toujours prêts à prodiguer leurs trésors avec une obligeance insaisissable ; mais hélas ! nul ne peut offrir que ce qu'il possède, et les monographies seront toujours exposées à échouer, comme un vaisseau sans pilote, au milieu de ces lagunes semées par les catastrophes du moyen âge debris et copies de nos histoires locales.

Ce fut donc en vain que nos premières âges historiques me montrèrent du doigt et les traces des voies romaines, et les bornes militaires, et quelques détails de ce peuple-roi qui put dire un jour avec raison : tout l'univers s'est moult. En vain aussi, mon oreille attentive pût-elle saisir au milieu de ces ruines effondrées un écho affaibli de ces grands noms qui sont toute une époque : Clovis, le frôlant ceint des lauriers de Volades ; le roi Jean, sacrifiant sa liberté à son honneur de chevalier, dans les funestes champs de Maupertuis ; ces fiers barons de Chauvigny, dont la bravoure brillait d'un si vif éclat dans les croisades, et dont le dévouement causait la mort aux côtés de leur roi-chevalier ; et Chandos et Duguesclin, rivaux de gloire, également honorés par les deux nations ; et le grand roi lui-même s'essayant dès l'enfance à vaincre les fauteurs de nos troubles, publics et à dégager la couronne royale des entraves des factions ; entre ces faits si éminents, que de distances et que d'obscurités ! Nos vieilles chartes, nos histoires locales, consultées à leur tour, murmuraient vaguement les noms des Romains, des Visigoths et des Francs ; des seigneurs de Chauvigny, de Mauten, de Guizon et d'Harcourt, qui tous, du X^e au XIV^e siècle, plaçaient leurs manoirs ou leurs forteresses sous la sauvegarde suzeraine des vénérables évêques de Poitiers, notamment les Isambert comme les fondateurs des églises romanes de Chauvigny, érigées à l'abri des créneaux de leurs fortes merail-

les ; montraient le centurion Romain, le guerrier Visigoth, le guerrier Frank, tantôt renversant et tantôt réparant ces vieux remparts qui, de siècle en siècle, devaient devenir tour à tour aquitains, ou anglais, ou français, de la ligue ou de la réforme, de la fronde ou du parti royal ; mais tous ces faits s'offraient toujours à moi sans suite et sans liaison. A voir mes notes incomplètes, et décosues, on eût dit les grains éparpillés de quelque rosaire, dont le fil usé et rompu par les siècles ne pouvait être renoué par la main de notre génération. Une dernière ancre de *miséricorde*, me restait bien encore, mais, n'est pas bénédictin qui veut, et il n'aurait pas fallu moins que leur héroïque courage pour y avoir recours : que le lecteur se figure en effet, cette dernière planche de salut gisant dans les catacombes de la bibliothèque de Poitiers, sous la forme de 87 volumes... in folio... de 600 pages chacun pour le moins... (*Horresco referens!*) et s'il se sent à présent le courage de me condamner sans appel pour n'avoir pas épluché un à un chacun des mots qui remplissent les trente ou quarante lignes de chacune des CINQUANTE MILLE pages du recueil quasi sybillin de dom Fontenau, afin d'y découvrir quelques mots, quelques lignes peut-être, de l'horoscope *rétrospectif* de Chauvigny, par ma foi je le lui donne en quatre et de grand oscar !

IV.

LA NUIT PORTE CONSEIL.

J'étais donc préoccupé par ce triste embarras et tout près d'abandonner ce terrible écheveau trop embrouillé pour moi, quand la nuit m'apporta conseil. Peut-être le lecteur aura-t-il parfois remarqué que les rêves, fruits des préoccupations de la journée, retracent complaisamment à notre esprit toutes les scènes qu'il plaît à la mémoire d'évoquer, et cela avec une suite et un enchaînement merveilleux ; faisant très bon marché, du reste, comme

nos drames modernes, des unités de temps, et d'action et de lieu; entraves reléguées à tout jamais dans les vieux chefs-d'œuvre de notre langue, et bonnes tout au plus pour des gens scrupuleux à l'excès — ce qui n'est plus notre péché mignon.

Il me sembla tout à coup que j'étais encore appuyé contre mes beaux rochers, et que sans changer de place, tous les sites intéressants des environs de Chauvigny passaient à leur tour devant moi avec l'aspect particulier qui les avait distingués aux diverses époques de notre histoire nationale : un vaste cadran suspendu au fond de la scène marquait de ses longues aiguilles les heures, les jours, les années et les siècles, et chaque fois que son timbre sonore annonçait quelque changement d'époque, les décorations de mon tableau féérique se modifiaient avec rapidité, et les personnages changeaient avec eux. — C'était, comme on dit aujourd'hui, une histoire toute *illustrée* qui défilait devant mes yeux, quelque chose enfin de pareil aux illusions que la célèbre lanterne magique produit toujours infailliblement sur les naïves admirations de l'enfance.

Ce fut ainsi que je contemplai successivement le rapide panorama des siècles, qui posaient devant moi sans trop s'astreindre à combler exactement tous les intervalles historiques qui séparaient les scènes principales.

J'assistai tour à tour aux scènes de la vie privée de nos pères Gaulois, à leurs derniers efforts pour secouer le joug des conquérants Romains; puis le Romain devenu maître du sol des Gaules, en éclaircissant les forêts, les sillonnait de routes, dotait notre patrie de son énervante et cruelle civilisation, compensation insuffisante pour son ancienne et fière indépendance. — Je voyais les néophytes chrétiens encore privés de basiliques, s'enfoncer dans les cryptes pour célébrer leurs pieuses agapes, images touchantes de la fraternité des hommes et de la charité évangélique. — Le Franck à l'œil farouche heurtait de sa francisque les palissades du Wisigoth abrité dans le château romain de Chauvigny, et la vraie foi triomphait enfin de l'arianisme. — Au milieu du chaos mérovingien, les populations consolées par l'espérance d'une vie meilleure, se disposaient en longues files sur les chemins et transpor-

taient leurs morts au rendez-vous combat, dans les champs de Civaux, que vivifiaient ces pieux pèlerinages. — Mon preïlle entendait le choc terrible des armées de Charles et d'Abdécras aux plaines de Moussais-la-Bataille : mon oïl suivait à la trace les débris vaincus des hordes sarrazines qui avaient tenté, dans leur orgueil, de soumettre l'univers au genouissant, et que la croix repoussait pour toujours.

Charlemagne, noble flambeau placé entre deux nuits, vaste intelligence précédée et suivie du chaos, fondait à Saint-Savin, une abbaye célèbre, et j'entendais résonner sous les voûtes de son cloître les nouveaux chants que le grand Empereur introduisait dans l'Eglise de France. — Puis l'horizon d'alentour brûlait de la lueur des incendies qu'allumaient les Normands, et les abbayes s'abîmaient dans les flammes. — Le monde était livré à la pénible attente de ce terrible *AN MILLE* ; bientôt la joie ranimait tous les cœurs, la ferveur religieuse retrempeait les âmes, et tandis que les uns à la voix des Pierre l'Hermite et des Bernard, volaient avec ardeur vers les lieux saints, d'autres non moins zélés élevaient sur le sol les hautes basiliques, dont la nef romane entendait retentir le *Te Deum* du glorieux Hilaire. — Un courageux évêque venait mourir en exil dans son château de Chauvigny ; ainsi l'avait voulu le puissant comte du Poitou Wilhem-le-Troubadour. — Un des sires de Chauvigny allait chercher dans les croisades, aux côtés de Richard et de Philippe-Auguste, sa célébre devise : *à crociers pleurent*.

Puis l'Anglais devenait le maître du sol et malgré des prodiges de vaillance, Jean et ses nobles barons perdaient leur liberté aux champs fatals de Mauportuis ; Chandos, ce royal adversaire, allait tomber près de Lussac sous les coups de l'épée d'un écuyer français, et bientôt Daguesclin reprenait Chauvigny pour le rendre à la France.

On entendait chanter dans la chapelle du château des Evêques, des hymnes d'espérance, pour les succès de l'inspirée de Domremy, quittant Poitiers pour faire sacrer à Reims son gentil roi. La peste noire dévorait le Poitou, et ses malheureux habitants ne trouvaient de secours que dans le dévouement des membres du clergé.

Deux fois le canon tonnait, contre les murs de Chauvigny, de la Ligne à la Frande, aux cris mille fois répétés de Coligny, de Henri, de Condé, de Louis ! Puis, enfin le marteau des démolisseurs venait achever sur eux l'œuvre destructive des siècles, et tout s'obscurcissait pour moi, et se perdait dans l'ombre. Il me semblait alors que j'étais saisi d'une subite inquiétude : comment retrouver au réveil tant de tableaux divers ? — Alors un bon génie, qui pénétrait sans doute mes pensées, me désigna du doigt un coin reculé de la scène fermé par un rideau, et le tirant d'un air mystérieux : « Regarde et lis, » murmura-t-il à mon oreille. — Et je vis tout à coup devant moi un abrégé de toutes les richesses historiques de notre passé réunies là comme dans un musée, classées scrupuleusement comme sur les étagères d'une bibliothèque et par ordre chronologique. Au fond c'étaient nos monuments Gaulois perdus dans un jour incertain : un peu plus près, de moi, les débris élégants des monuments Romains avec leurs inscriptions tronquées ; plus près encore les armes aux formes variées qui de siècle en siècle avaient tour à tour servi à l'oppression, ou à la défense de notre sol guerrier, ou les paisibles instruments d'une industrie et d'une civilisation naissantes.

Des pierres tumulaires aux sculptures grossières ou finement travaillées me présentaient les inscriptions gothiques de quelque pieux fondateur, de quelque célèbre guerrier. Tout à côté de ces précieux trésors, des tablettes étaient chargées de manuscrits et de livres imprimés, réunis en ce lieu par une main amie, et sur leurs dossiers on lisait les noms connus de tout bibliophile, les noms de ces hommes qui eurent quelque souci de nous, de la postérité, en nous léguant leurs souvenirs. Entre mille on y distinguait : César, Tacite, ces premiers historiens de nos pères ; Grégoire si voisin du berceau de notre monarchie ; Eginhart et les chroniqueurs de St-Denis, qui écrivirent pour nous dans l'idiôme des vieux latins ; puis les Bertrand de Born, les Savary de Mauléon, ces troubadours guerriers qui échangeaient sans cesse la harpe et les *tensons* pour l'épée et la lance des chevaliers ; bégayant pour le plaisir des dames et pour la gloire des héros cette langue romane, sorte de transition entre le nord et le midi, mariée sur le sol de no-

tre Aquitaine. Et après eux venaient nos chroniqueurs indiscrets dont Froissard conduisait la phalange ; puis Dom Bouquet , Duchesne , Thibaudeau , Guérinière , Routh , Siauve , tant d'autres , parmi lesquels les savants travaux des Antiquaires du Poitou tenaient une place distinguée.—Je me réveillai tout joyeux : je tenais mon fil d'Ariane , et au lieu de m'astreindre à dresser un catalogue tout farci de dates ou de faits isolés , je préfèrai tracer dans quelques tableaux détachés en apparence , la mobile physiologie que les habitants de ce pays avaient successivement revêtue à travers les siècles.

Si quelqu'un s'avisait de trouver que j'aurais peut-être mieux fait d'entrer brusquement en matière sans amuser le lecteur aux bagatelles de la porte et sans lui ouvrir les coulisses , c'est qu'il ignore encore quel service signalé je lui ai rendu en agissant ainsi. En indiquant en gros les sources où j'ai puisé mes matériaux , me voilà dispensé désormais de larder mon texte de notes et de renvois , qui jouent toujours , à mon avis , dans le cours d'un récit , un rôle aussi fâcheux que ces cailloux pointus qui font butter et maigrir le voyageur tout le long de sa route , en rompant à chaque minute le fil de ses pensées.

LES GAULOIS.

I.

UN FESTIN CHEZ LES PICTONS.

Avant que les Romains n'apparussent en conquérants dans les Gaules, le pays situé sur les bords de la Vienne et du Clain était habité par les Pictons, nommés dans la suite Pictaves et depuis Poitevins ; cette peuplade gauloise était descendue des Galls et des Kimris, rameaux puissants de la grande famille des Celtes, partis à diverses époques de l'Orient pour peupler nos contrées. Les plateaux et les pentes qui avoisinaient les rivières n'étaient pas découverts alors, ni sillonnés comme aujourd'hui par des routes et de larges chemins qui en facilitassent l'accès. A l'endroit même où l'on voit s'élever les vieux châteaux et les maisons de Chauvigny, on n'aurait aperçu dans ces temps reculés, sur les pentes rocheuses de la vallée, qu'un épais rideau de chênes séculaires et de grands ormes, qui projetaient leurs branches touffues jusque sur les terrains marécageux à travers lesquels serpentait la Végienne (Vienne). Chaque matin, un manteau de lourdes vapeurs recouvrait le lit de la rivière ; à peine si au travers de ses déchirures on

pouvait apercevoir, comme à la dérobée, le reflet métallique des eaux qui dormaient sous l'abri touffu de nombreux bouquets de saules. Quelques troncs d'arbres desséchés sur pied, blanchissaient çà et là sur leur sombre entourage de verdure, pareils à des fantômes ou à de grossiers simulacres de divinités, aussi rustiques que le site lui-même.

Un climat rigoureux semblait peser sur la contrée pendant les longs mois de l'hiver, et pourtant, quelques indices que l'on apercevait sur une clairière cultivée au fond de la vallée, annonçaient à n'en pouvoir douter, la présence de l'homme dans ce pays à demi-sauvage. C'étaient des champs de froment, d'avoine et de millet; des troupeaux de grands porcs qui se vautraient dans le marécage, des bœufs à l'œil farouche et des vaches au poil fauve qui paissaient dans les joncs sur les bords du Talbat, ruisseau tributaire de la Végenne, ou ruminant sous les grands arbres; des araires grossiers délaissés au milieu du sillon, quelques monceaux de manne que les Gaulois employaient de temps immémorial pour amender leurs champs, et surtout des huttes de forme généralement conique qui s'élevaient sur le penchant des collines voisines.

Un jour de la belle saison, en l'année 53 avant l'ère chrétienne, ces paisibles solitudes s'animent tout-à-coup d'une manière inusitée. Cent familles Gauloises parcourent les mille sentiers qui sillonnaient les bois et les hautes bruyères du pays, et se dirigent toutes sur le gué le plus fréquenté de la rivière. Les hommes accompagnent à pied ou à cheval les femmes, les jeunes enfants et les vieillards, montés sur des chariots. On entendait de toutes parts des voix joyeuses et animées qui s'informaient avec l'inquiète curiosité propre à cette nation, des nouvelles récentes, lorsque deux sentiers convergents avaient amené côte à côte deux groupes venus de points très éloignés.

Au delà du gué de la Végenne et un peu à l'écart des huttes que nous avons signalées, s'élevait une sorte de tour grossière au milieu d'un bosquet. C'était la rustique villa, l'habitation d'été d'un riche chevalier Gaulois, habitant de Limone (Poitiers); qui avait convié à son festin de réjouissance les nombreuses familles de

ses amis et de ses clients. Esus avait comblé ses vœux en lui accordant deux enfants jumeaux, après quelques années d'une union tristement stérile. C'était donc vers cette hospitalière demeure que les groupes bruyants se dirigeaient en ce moment.

Les hommes étaient généralement d'une taille élevée, leur teint d'une blancheur remarquable, leurs yeux d'un bleu vif ; leurs cheveux blonds et même tirant sur le roux, grâce à l'emploi habituel de la chaux et des cendres du hêtre, flottaient en désordre sur leurs épaules, ou se dressaient hérissés sur leurs têtes, circonstance qui, jointe à leurs formidables moustaches, leur donnait un aspect imposant et terrible quand la fureur venait animer leurs visages. Ils étaient vêtus d'une courte tunique à manches, et par dessus ils portaient le Sagum, manteau carré fait d'une étoffe de laine, sans couture, et qui s'agraffait sur l'épaule ; parfois, ce manteau était bordé de franges, moucheté de diverses couleurs, ou même rehaussé de pourpre. On tissait ces étoffes dans Avarique (Bourges), cité voisine des Pictons. Quelques-uns d'entr'eux avaient les jambes nues et bigarées de capricieux dessins, d'autres portaient au contraire de larges braies, sorte de pantalons, et leurs pieds étaient chaussés de sandales de bois.

Les tuniques des femmes étaient plus longues et traînaient jusqu'à terre. Comme leurs époux et leurs frères, elles portaient au cou et aux poignets des colliers et des bracelets faits de coquillages ou de grains de métal entremêlés de morceaux brillants de corail, pêché aux îles Stœcades (Hyères), presque toutes étaient fardées et les plus riches d'entr'elles étaient parées de bijoux d'or massif. — De nombreux bateaux réunis sur les bords de la rivière passaient successivement les voyageurs arrivés là sur leurs étroits chariots : quant aux hommes, ils la traversaient à gué ou à la nage tant cet exercice était familier aux Gaulois.

La demeure de l'heureux chevalier avait, comme nous l'avons dit, la forme d'une grosse tour circulaire que surmontait une voûte recouverte en chaume. La haute spirale de fumée qui se balançait au-dessus, annonçait de loin aux conviés les préparatifs hospitaliers que leur patron avait faits pour les recevoir. L'ouverture ménagée au sommet pour donner issue à la fumée, était aussi la

seule qui laissât pénétrer le jour dans l'intérieur du bâtiment quand sa porte massive de chêne était fermée ; mais en ce jour de réjouissances, elle était elle-même ouverte à tous les arrivants, et l'on pouvait de l'extérieur, examiner tout à loisir les détails de cette singulière et rustique habitation.

Les murs épais de cette tour paraissaient construits avec de gros troncs d'arbres, dont les intervalles étaient comblés par un solide mortier de terre glaise, mêlée de joncs et de paille. A l'intérieur les murs étaient enduits avec le plus grand soin d'une couche de terre plus fine et plus polie, sur laquelle on voyait tracées des figures bizarres, esquisses informes que tous les peuples primitifs consacrèrent à la mémoire des hauts faits nationaux ou des traditions populaires. Quelques trophées composés avec des boucliers et des armes gauloises entremêlées de bois de cerfs ou de crânes d'Aurochs, ce bœuf sauvage des Gaules, pendaient autour de cette salle, suspendus aux murailles. Une rangée circulaire de lits de bois peu élevés, garnis de feuilles et de mousse, par-dessus lesquelles on avait étendu les dépouilles des bêtes fauves abattues dans les forêts voisines, occupait le pourtour de cette vaste pièce ; ces lits devaient servir de siège aux convives du chevalier. Au centre du plancher formé de madriers grossièrement équarris, s'élevait une table épaisse toute chargée des mets que le riche Gaulois destinait à ses hôtes. On y voyait, suivant l'usage du temps, de la venaison fraîche, des poissons, de la viande de porc et de bœuf bouillie dans l'eau, ou grillée sur les charbons et saupoudrée de sel ; des gâteaux et des pains d'orge, d'avoine et de fleur de froment ; du laitage, du miel, des baies sauvages et des salades de cresson, servies dans des vases de bois ou de terre de formes variées, parfois ornés d'incrustations d'étain de Thulé luisant comme l'argent, ou cerclés de cuivre d'Aquitaine qu'à son éclat on eut pris pour de l'or. — Un festin digne des héros d'Homère.

L'amphytrion, après avoir gracieusement accueilli ses hôtes à l'entrée de sa hutte, et répondu avec empressement à leurs bruyantes félicitations, donna le signal du festin en portant à ses lèvres et faisant circuler à la ronde, une coupe formée d'une seule corne d'Aurochs, remplie jusqu'aux bords de Cervoise écumante. Les Fic-

tons s'empresèrent de faire honneur aux mets qui leur étaient offerts, en saisissant et divisant avec leurs mains ce qu'ils trouvaient le plus à leur convenance, ou le coupant au besoin avec le couteau de bronze ou de silex qu'ils portaient habituellement à leur ceinture. De jeunes serviteurs s'empresaient de servir les convives; l'hydromel et la Cervoise, ces breuvages fabriqués avec du miel et de l'orge fermentés, circulaient à la ronde, et d'heure en heure, car les Gaulois aimaient à prolonger leurs repas, la gaité devenait de plus en plus bruyante.

—Vers le déclin du jour, plus d'une querelle s'était déjà élevée parmi eux, plus d'un défi avait été jeté et renvoyé, et ce n'était plus qu'à grand peine que la bonne harmonie se maintenait encore, quand le son d'une Rotte, sorte de harpe légère, se fit entendre à l'entrée de la salle du banquet. A ces accents bien connus, les Pictons se levèrent avec enthousiasme, et le chevalier de Limoge ayant reconnu dans le nouvel arrivant un Barde respecté des Druides, se hâta de le faire asseoir à la place d'honneur en lui disant : Soyez le bien-venu dans la demeure qu'Esus vient de bénir en m'accordant ces deux jumeaux ; et les jeunes enfants apportés par leur mère tendirent vers lui leurs petits bras. Alors le barde élevant la corne d'Aurochs qu'on lui offrait pleine d'un doux breuvage, et s'inclinant avec dignité devant cette assemblée : « Je bois, dit-il, au chef de la famille et à sa noble épouse qui accueillent avec toute la cordialité gauloise, et le voyageur fatigué et le barde en cheveux blancs ; je bois aussi à ses aimables, à ses vaillants convives. »—Et tandis qu'il trépassait ses lèvres dans la coupe, les assistants lui répondaient en chœur : « Nous souhaitons que ce breuvage vous soit salutaire ! »—Puis, le vieillard accordant sa Rotte et se tournant vers les enfants du chevalier, se mit en devoir d'improviser des stances cadencées dans l'idiome Celtique pour en former une sorte d'horoscope sur leur destinée à venir.

« Loin de nous la coutume de ces peuples barbares qui versent des larmes amères sur l'avenir de tous leurs nouveaux nés (les Germains). Les Gaulois célèbrent la naissance de leurs enfants chéris par de joyeux festins, car ils ont suspendu sur leurs frères berceaux les gages assurés du bonheur, les rameaux et les fruits

de notre Gui sacré, cueilli à la lune nouvelle, dans nos forêts profondes.—Les Gaulois sont pieux ! »

« Pour endurcir leur corps à la fatigue et aux intempéries de l'air, ils se plongent souvent dans les eaux fraîches de la rivière ; pour rendre leurs membres agiles, ils ne les compriment point par d'étroites bandelettes. Libres dès le jeune âge, exempts d'amers reproches, ils croissent sans connaître jamais la peur ni la contrainte.—Les Gaulois sont sensés ! »

« Nos jeunes garçons traversent de bonne heure les fleuves rapides à la nage, atteignent de leurs traits empoisonnés, et le loup et le sauvage Urus, savent dompter les fiets coursiers, vaincre à la lutte et manier leurs armes avec adresse. Oui, pendant la guerre, le jeune chevalier saura gagner le Torquès d'or massif (1) que paiera la dépouille de quelque riche ennemi. — Le Gaulois est brave et ne craint que la chute du ciel ! »

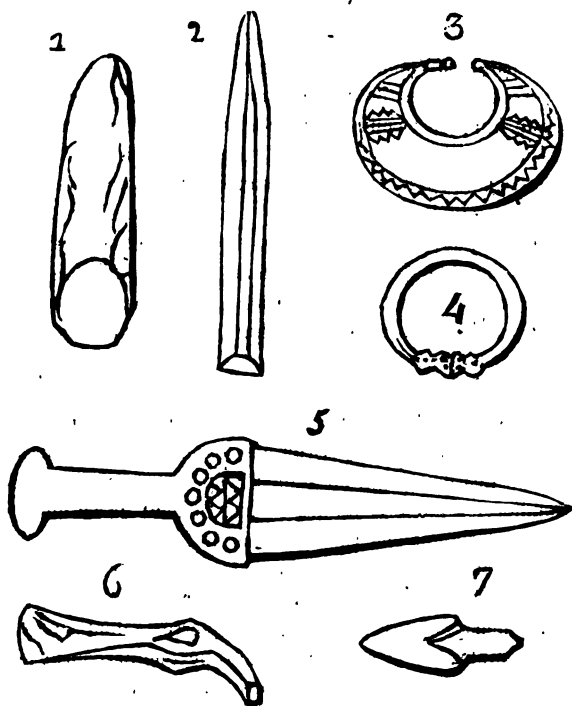
« La jeune fille apprendra les vertus de sa mère et l'accomplissement de ses devoirs. Les chœurs patriotiques que son oreille aura saisis dès le berceau, elle les redira plus tard à ses enfants. Gauloise courageuse, elle répètera nos refrains guerriers à son noble époux, et si quelque jour il succombait dans les combats, les Druides enseveliraient sa dépouille sous le menhir, glorieux obélisque des Celtes, et le passant s'inclinerait en murmurant : Honneur au brave ! — Les femmes des Gaulois sont fortes et pleines de sagesse. »

Les acclamations de l'assemblée témoignèrent au barde l'enthousiasme qu'il tenait d'exciter. Mais lui réclamant le silence : « Pictens, s'écria-t-il, il est temps de quitter la salle du festin avant que les rixes funestes ne viennent changer en deuil un jour de réjouissances. Ecoutez d'ailleurs les cris d'alarme qui traversent les airs au-dessus de vos têtes, voyez la lueur des signaux allumés sur les cimes de nos rochers : — De grands malheurs menacent en ce moment les Gaules, et pour y aviser, vos Druides vous attendront cette nuit au Dolmen sacré de la Végenne, à l'heure où la lune brillera de tout son éclat au plus haut de sa course. Un sacrifice

(1) Sorte de hausse-col.

solennel doit nous rendre Esus favorable. Que les enfants des Gaulles soient donc exacts au rendez-vous. »

ARMES ET BIJOUX GAULOIS.



1 Hache en porphyre.

2 Pointe de flèche en silex.

3 Torques ou hausse-col d'or.

4 Anneau d'argent.

5 Poignard en cuivre.

6 Hache en fer.

7 Pointe de flèche en fer.

II.

LE DOLMEN SACRÉ DES BORDS DE LA VÉGENNE.

La vallée de la Vienne est largement ouverte au-dessus de Chauvigny. Toutefois, les deux flancs qui l'encaissent présentent un contraste frappant : ceux de la rive gauche s'élèvent brusquement au-dessus du sol de la prairie, n'offrant souvent à l'œil qu'un rempart de rochers à pic, tandis que ceux de la rive opposée s'étagent par gradins que lient entr'eux des rampes adoucies. Sur l'une de ces terrasses, aujourd'hui couvertes de vignes, et désignée sous le nom remarquable de la *Pierre plate*, s'élevait autrefois un Dolmen, qu'entourait un Cromlech sacré, cercle magique de pierres que nul profane n'aurait osé franchir impunément, tant qu'il fut protégé par l'ombre des Druides.

Les Dolmens, on le sait, n'étaient formés que d'une épaisse et large pierre, élevée comme un autel immense sur des piliers de la même nature, à six pieds environ au-dessus du niveau du sol environnant. Les matériaux en étaient bruts, car le ciseau ne devait pas souiller les monuments des Celtes. Du haut de cet autel sacré qui s'élevait comme une vaste tribune, le Druides pouvait dominer au loin le peuple assemblé aux jours solennels, sur les gradins du vaste amphithéâtre naturel qui bordait la prairie.

Ce Dolmen, entouré d'un cercle de pierres, dont on retrouve tant d'exemples sur la surface de l'Europe que parcourut le peuple Celte, était-il pour les initiés des collèges druidiques quelque symbole mystérieux ? Rappelait-il à leur esprit que les hommes devaient toujours graviter autour du foyer religieux, ce seul lien solide ici-bas, comme les astres de notre sphère autour de l'immuable soleil ?

Ces Druides, hiérarchie puissante et redoutée, dépositaire des traditions de la plus haute antiquité, enseignaient aux Gaulois l'immortalité de l'âme et ne reconnaissaient qu'une seule divinité,

Esus, lumière suprême et créateur unique ; mais ils souffraient que le peuple Gaulois honorât Esus dans ce qu'il avait formé de plus beau et de plus utile à l'homme : le soleil, la lune, un beau chêne, une fraîche fontaine, et les monuments consacrés à son culte.

Longtemps avant l'heure où la lune, parvenue au plus haut de sa course, devait éclairer de ses rayons la cime des chênes élevés et les clairières de la forêt, on vit briller dans les bois d'alentour mille lumières vacillantes portées par les Pictons, qui débouchaient de toutes parts pour arriver au rendez-vous de la *Pierre plate*. Les ordres de l'archi-Druide élu pour cette occasion, avaient été transmis au loin avec la rapidité ordinaire aux Gaulois, par des cris répétés de proche en proche, et par des signaux allumés sur les rochers élevés ou sur les Tumulus. La plupart arrivaient tout armés, s'arrêtaient sur les côtes voisines et attendaient avec anxiété le résultat de cette réunion extraordinaire.— Bientôt, la procession solennelle s'avança à pas lents vers l'enceinte sacrée, en traversant la foule qui se disposa sur deux files à sa suite avec un pieux recueillement qu'augmentait encore la plus vive curiosité.

A la tête, marchaient les Ovates revêtus de longues robes blanches, armés du maillet de porphyre qui devait abattre les victimes sans tache et portant des rameaux de verveine, des pains d'avoine et le vase mystique qui contenait la liqueur spiritueuse nécessaire pour accomplir les rites sacrés. Ils conduisaient deux jeunes taureaux blancs dont ils devaient consulter les entrailles sanglantes afin d'en tirer de solennels présages.

A leur suite, marchaient les Bardes sacrés qui chantaient en s'accompagnant de leur harpe, les louanges et la puissance du divin Esus. A leurs voix mâles et graves se mêlaient les accents plus élevés et plus harmonieux des Druidesses, couronnées de verveine, et celles des jeunes disciples élevés par les Druides dans leurs savants collèges. Puis, venaient enfin les Druides eux-mêmes, blanchis par l'âge, revêtus de leurs longs manteaux traitants, d'une blancheur éclatante : des colliers d'or brillaient autour de leur cou ; leurs poignets étaient ceints de riches bracelets, et des

raffinements de leur luxe effréné ? Les haches et les couteaux de bronze ou de silex ne suffisent-ils pas à l'ouvrier Gaulois pour façonner le bois et le métal au gré de nos besoins restreints ? Les augmenter c'est préparer des chaînes aux libres enfants de Limone.

• Pictons, jetez les yeux sur les empreintes que Massilie (Marseille) vous apprend à frapper sur votre monnaie : qu'y voyez-vous ? — Un noble coursier, emblème de notre amour pour l'indépendance, et la tête casquée d'un guerrier gaulois prêt à périr pour la défendre. Les Arvernes ont de nouveau donné le signal à la Gaule. Leur vaillant Vercingétorix, plein d'une noble audace, brave dans Gergovie les efforts du César romain. Pictons, les Gaulois vous attendent, jurez de vaincre ou de mourir, hâtez-vous de courir au rendez-vous sacré ! •

• Nous le jurons ! » s'exclama tout d'une voix la foule enthousiaste ; et comme un présage d'heureux augure, le sang du second taureau blanc, immolé au pied du Dolmen, coula à flots pressés sous le couteau sacré ; la lune sortant tout à coup de son épais nuage inonda de ses rayons brillants cette foule agitée de sentiments tumultueux, et permit de lire dans les entrailles de la victime l'acquiescement d'Esus au noble dévouement des enfants de la Gaule.



III.

LA GROTTE DES DRUIDES.

L'archi-Druide était descendu du Dolmen et son cortège le suivait de nouveau vers les rives de la Végenne où les barques attendaient. Les Pictons s'empressaient à l'entour, et bientôt on vit la rivière couverte d'embarcations surchargées d'hommes ; tandis qu'une partie du peuple traversait l'eau, montée sur des chevaux ; le reste de la foule attendait avec impatience le retour des bateaux pour passer à son tour : tous voulaient saluer d'un dernier adieu leurs vénérés Druides sur le seuil même de leurs mystérieuses demeures. On eût dit une immense évocation d'esprits funèbres obéissant aux chants magiques des Bardes qui résonnaient dans le silence de la nuit.

Nous avons dit que la rive gauche de la rivière était bordée d'une longue falaise de rochers escarpés : à l'endroit même qu'on désigne aujourd'hui sous le nom de la roche Hennequin, le site prend un aspect imposant. Les roches entassées comme à plaisir offrent à l'œil tantôt l'aspect de pyramides renversées, de prismes gigantesques, et tantôt celui de tours ou d'arches démantelées et rompues. Leurs teintes blanches et rosées, tachetées de mousses parasites, contrastent fortement avec la couleur vigoureuse et sombre des robustes arbrisseaux qui sortent de leurs anfractuosités. Derrière cet avant-scène pittoresque, image du chaos, s'ouvrent çà et là dans l'épaisseur de la falaise des grottes naturelles ébauchées dans la nuit des temps par les torrents diluviens, et que la main des hommes prit soin sans doute d'élargir et de creuser pour ses besoins. Le cortège s'arrêta à l'entrée de l'une des plus vastes de ces grottes dont la voûte béante était défendue par d'immenses blocs de rochers : déjà les Druides se tournant vers la foule allaient donner le signal de sa dispersion en l'aspergeant d'eau sainte puisée dans la coupe sacrée avec un rameau de verveine,

quand tout à coup une jeune Druidesse fut saisie de l'esprit prophétique. Elle s'élança sur une roche énorme qui gisait renversée sur un talus de mousse.

La jeune vierge élevée sur un piédestal naturel se détachait comme une apparition vaporeuse sur le fond obscur de la grotte, tandis que la douce lumière de la lune couronnait sa tête gracieuse d'une auréole de rayons.

Une musique céleste sembla sortir en ce moment des entrailles mêmes de la terre; les Bardes préludaient sur leurs harpes harmonieuses à l'hymne de la prophétesse, et le peuple attentif et pressé attendait ses accents dans un recueillement profond.

« Oui, les Pictons, s'écria-t-elle, sauront défendre leur patrie : si elle tombait jamais sous le joug détesté de ces Romains barbares et sanguinaires, qui défendrait désormais nos vénérables Druides ! Toute sagesse émane d'eux : ils vous ont enseigné l'obéissance sans murmure aux divins décrets et cette résignation qui rend l'âme supérieure à l'adversité, et l'assistance fraternelle qui doit unir les hommes entre eux. Qui peut vous rendre une exacte justice du haut de nos sacrés Dolmens, si ce n'est les dépositaires de cette science antique que l'univers nous envie et qu'il vient souvent consulter.

« Si la harpe des Bardes cessait de résonner, qui redirait à nos jeunes guerriers les chants solennels des combats jusqu'au milieu des bataillons ennemis ! Qui donc célébrerait les hauts faits des plus braves ! — Craindriez-vous de livrer le combat à des maîtres cruels qui vous feraient abattre vos impénétrables forêts, refuge assuré de votre indépendance, qui détruiraient vos forteresses antiques à l'abri desquelles reposent en sûreté vos richesses. Si vous subissiez leur joug, ils souilleraient de leurs mains profanes jusqu'à ces puits sacrés, du fond desquels nos prophétesse vous rendent des oracles et vous assistent de leurs salutaires conseils. Adieu pour vous à tous vos plaisirs favoris dans vos bois où le long de vos fleuves ! Qui sait même si le dominateur superbe ne vous transporterait pas, dès votre naissance, jusqu'aux confins de l'univers ; ou bien si, parvenus à l'âge d'homme, il ne vous enverrait pas sur les frontières de son empire immense pour la dé-

fesse de vos persécuteurs. Vous seriez traités jusque dans Rome, et forcés, là, de vous entretenir dans les amphithéâtres pour amuser de votre agonie une populace féroce.

« Pictons, il est une manière plus digne de vous de visiter Rome ! Souvenez-vous que vos ancêtres ont parcouru jadis l'univers en vainqueurs, semant leurs gigantesques monuments partout où s'arrêtaient leurs pas. Il n'est point de contrée sous le soleil qui n'en conserve quelques-uns sur le bord de ses eaux ou le sommet de ses collines. Elles étaient sorties de la Gaule ces vaillantes armées qui firent un jour les Thermopyles, qui osèrent braver la Grèce entière en livrant aux flammes le temple de Delphes ; qui franchirent les Alpes aux côtés d'Annibal, l'implacable ennemi de Rome, et qui osèrent un moment dicter des lois sur le sommet du Capitole. — Les ennemis des Gaulois les accusent d'être présomptueux et de fondre comme leurs neiges aux premiers rayons du soleil, devant la moindre résistance.

« — Oseront-ils parler longtemps avec cette impudence, ceux à qui nos soldats enseignèrent jadis à vaincre l'indomptable Pyrrhus !

« Ils oublient donc le choc terrible de nos phalanges auquel rien ne résiste, et que nul obstacle n'arrête, ni torrents, ni rochers, ni remparts, quand le cri terrible des combats a été poussé sur le bord de leurs boucliers..... »

Et la Druidesse agitée par sa noble et divine inspiration secouait, au vent de la nuit, les longues boucles de sa chevelure, ses yeux lançaient de longs éclairs ; — en ce moment ils perçaient l'avenir.

« Qu'ils sont beaux, reprit-elle, après quelques instants de recueillement, qu'ils sont beaux ces jeunes guerriers aux cheveux blonds, parés de couronnes de fleurs ! Ils ont jeté leurs boucliers inutiles aux braves, et s'élançant dans la mêlée, comme ils courraient s'asseoir à un joyeux banquet. Leurs javalots brandis avec vigueur voltigent dans les airs, leurs longues épées s'élèvent et s'abaissent sur les rangs ennemis et y laissent des traces sanglantes. Les chevaux des cavaliers bondissent de fureur ; nos chariots armés de faux percent les rangs romains, et le Gaulois, du haut de leur timon, sème la mort autour de lui.

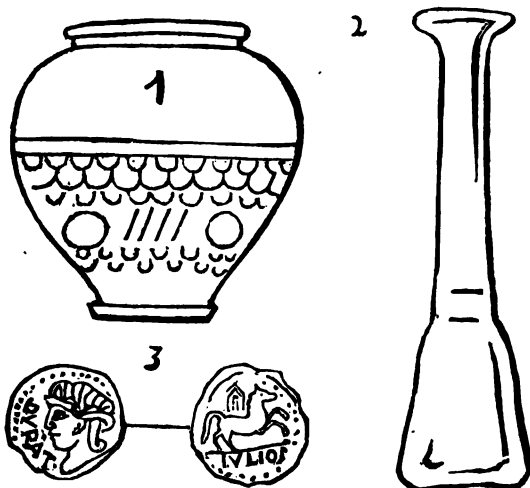
• J'entends les bardes qui entonnent en chœur les hymnes de triomphe, qui chantent la gloire des jeunes héros, qui jettent dans les airs un nom qui remplit les Romains de terreur, le nom de Vercingétorix de l'Arvernie. A sa sublime voix, les héroïques Bituriges ont promené l'incendie sur leur propre pays pour resserrer leurs odieux ennemis dans un cercle terrible où ils trouveront à combattre la famine, le feu, les hommes et les tempêtes.... Hélas, hélas ! Avarique (Bourges) est surpris ; ses nobles défenseurs épuisés par la longueur de la lutte viennent de succomber sous les coups de César, et le cruel triomphateur excite ses soldats au meurtre, en leur criant : « Souvenez-vous du désastre de Gennabum (Orléans), où tant des vôtres ont péri sous le fer des Gaulois ! » — Mais espérons tout du grand cœur de Vercingétorix : il a rassemblé sous son étendard tous les peuples confédérés : Gergovie repousse César. L'orgueilleux tyran de la Gaule a failli succomber, et son épée, gage de sa défaite, ornera le triomphe du jeune héros. César est effrayé !.... Il rappelle à grands cris ses innombrables légions de la Germanie, autour des forts remparts d'Alise. La Gaule attendait avec impatience l'issue de ce combat suprême : Pictons, il en est temps encore, partez sans plus tarder, allez rejoindre vos frères rassemblés et sceller avec vos épées le cercle terrible qui doit servir de tombeau aux phalanges romaines. »

Une acclamation immense retentit dans toute la vallée, et les Pictons se séparèrent en tumulte pour aller fournir leur contingent à ces troupes coalisées, dont la valeur impétueuse mais aveugle devait céder sous les remparts d'Alise au courage discipliné des légions romaines dirigé par le génie guerrier de César. Le vaillant Vercingétorix lui-même orna le triomphe du vainqueur. »

La Gaule à jamais soumise, malgré tous les efforts partiels tentés à plusieurs reprises par divers princes gaulois, s'habitua peu à peu à supporter le joug romain, en adoptant la langue et les usages de ses vainqueurs. Seuls, les Druides, cachés au fond de leurs forêts, résistèrent longtemps, entretenant dans le cœur des Gaulois quelques idées d'indépendance, perpétuant les croyances de leur antique religion et préparant à leur insu les peuples de la Gaule à

recevoir, quelques siècles plus tard, les semences fécondes de l'Evangile des chrétiens.

MÉDAILLES ET VASES GAULOIS.

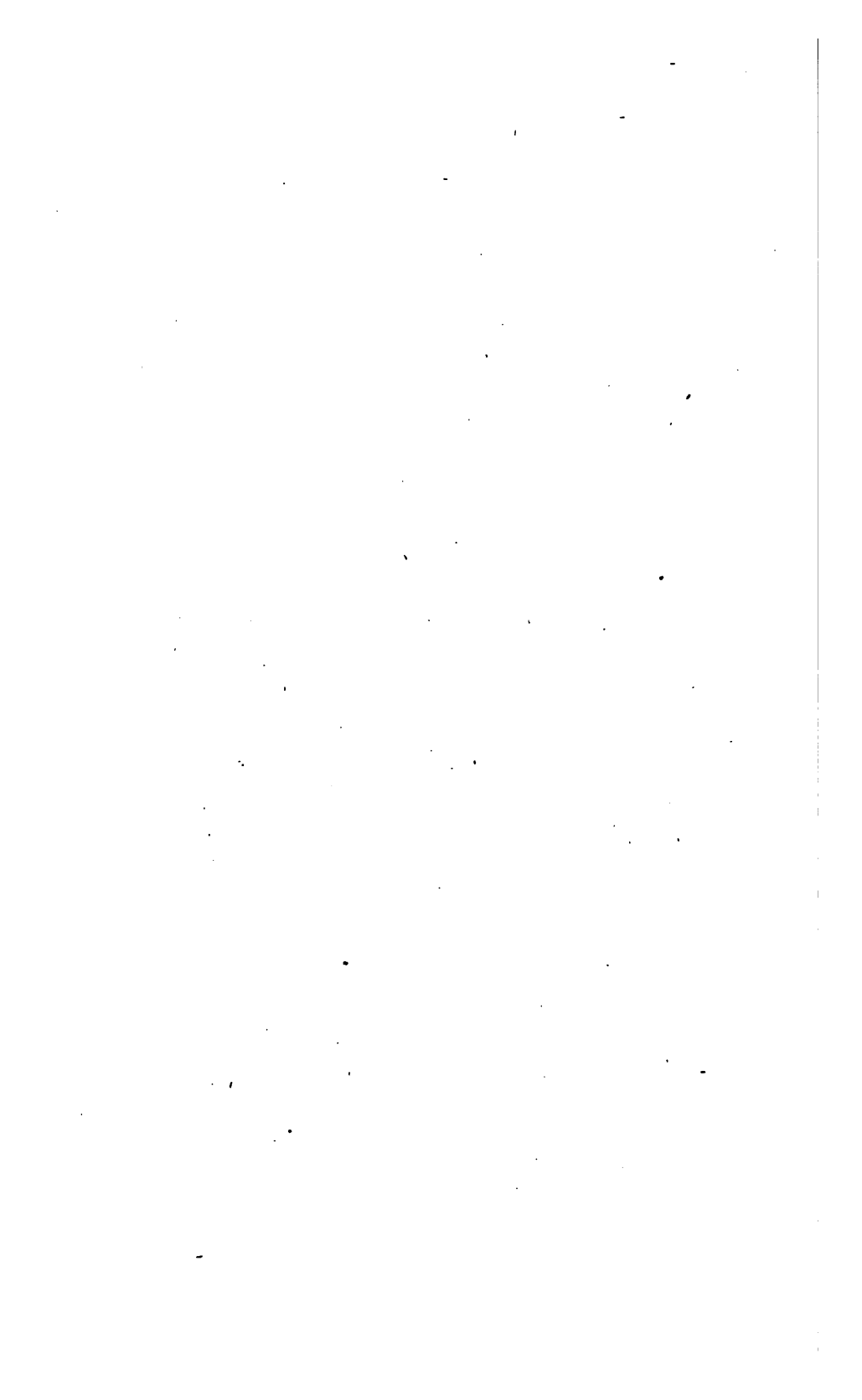


S. MÉAUX, Sculp.

1 Vase en terre.

2 Vase en verre.

3 Médaille du Picton Duratius.



LES GALLO-ROMAINS AU 1^{er} SIÈCLE DE NOTRE ÈRE.



I.

UNE RÉVOLTE SOUS TIBÈRE.

Un siècle ne s'était pas encore écoulé depuis la soumission définitive de la Gaule à la puissance romaine, que déjà, grâce à l'habileté des conquérants qui respectèrent les limites territoriales, les lois, les coutumes et la libre élection des magistrats des populations soumises, que les principales cités avaient contracté avec Rome des alliances sincères; déjà on avait vu dans les armées romaines des chefs Gaulois revêtus des hautes dignités de l'empire, donner des garanties non équivoques de leur inviolable attachement à la métropole. Un jour même, le Picton Duratius fut assiégé dans Limone par Dumnacus, général des Andes (Angévins), soulevés contre Rome, et bientôt dispersés et détruits sur

les bords du Liger (Loire) par les légions de Fabius et de Caninius accourus à la hâte sur les avis de leur fidèle allié.

Les Gaules, sous le règne d'Auguste, furent organisées en *provinces romaines* ; leurs populations dénombrées avec soin, comprenaient des *sénateurs* ; issus des familles patriciennes et qui gouvernaient les cités ; des *curiaux* possesseurs du sol, qui prenaient part aux assemblées délibérantes ; on tirait de leur sein les magistrats civils chargés du recouvrement des impôts et du recrutement des armées ; enfin des artisans subsistant de leur industrie et partagés en corporations des arts et métiers, qui se gouvernaient elles-mêmes par des règlements particuliers, mais ne prenaient aucune part aux affaires publiques.

UN TOMBEAU DE CIVAUX.



F. T. L. Sc.

La vieille institution des corporations qui subsista, sauf modifications, jusqu'en 1791, et traversa ainsi tous les temps monarchiques, datait comme on le voit d'un temps fort reculé. Nous aurons souvent à constater que *seu* la monarchie ne fit presque jamais qu'adopter les coutumes nationales dont elle se rendit la modératrice, afin de tourner au profit d'un ordre régulier et stable des habitudes devenues une

Ce maître maçon, architecte ou tailleur de pierres, tient à la main le marteau caractéristique de sa profession. Il est vêtu de la tunique fendue sur les genoux, et du *Sagum* ou manteau Gaulois, auxquels correspondent aujourd'hui la longue blouse des paysans et la *timousine* de laine rayée de nos rouliers.

seconde nature pour les Gaulois, les Francks et les Français.

Limone n'avait pas été des dernières, dans la province d'Aquitaine, à mériter des vainqueurs de la Gaule le titre de *Colonia Romaine* dont elle se montra digne par sa fidélité à la cause de Rome. Elle vit accourir autour d'elle, pour peupler et cultiver les domaines impériaux, de nombreux colons venus de l'Italie. C'étaient pour la plupart des vétérans romains dont l'empire payait les glorieux services par quelques concessions de terres, presque toujours confisquées sur les familles des nobles Gaulois qui s'étaient le plus énergiquement signalés par leur résistance à la conquête de leur pays.

Ne fut-ce pas toujours même note pour la fidélité vaincue, après chaque révolution ? — Aussi que ne sait-elle mieux prendre le vent, comme font les habiles !

A mesure que les Légions romaines affermissaient leur prépondérance sur tous les points de notre vaste territoire, elles se hâtaient d'ébaucher ces belles communications qui devaient relier entre elles les principales colonies romaines, et qui toutes convergeaient à la cité de Lugdunum (Lyon), résidence ordinaire du préfet du prétoire des Gaules.

Limone se rattachait déjà par huit de ces voies romaines, dont les traces sont parfois encore visibles dans nos champs, avec toutes les villes importantes du voisinage. Elle communiquait en particulier avec Augustorite (Limoges) et Argentomagus (Argenton), par deux voies traversant la Végennes (Vienne), l'une auprès de l'ancien pont de Lussac, et l'autre au gué même des Chirets, à un mille Romain (4,500 mètres environ) au-dessus de Chauvigny ; un chemin transversal réunissait en outre ces deux grandes voies militaires, d'Ingrandes, située sur les bords de l'Anglin, à Mazeres près de la Vienne. Quelques autres chemins de moindre importance, et que les ingénieurs romains désignaient sous le nom d'*Iter*, de *Semita*, de *Callis*, sortes de sentiers plus ou moins larges, et de *Trames* ou traverse, sillonnaient les plateaux, les berges et le fond des vallées, pour faciliter la communication des postes militaires avec les magasins d'approvisionnement.

Ces précautions stratégiques exécutées sur une vaste échelle,

et avec l'intelligence dont les Romains ont laissé tant de preuves écrites sur le sol, devaient contribuer, on le comprendra facilement, à maintenir les Gaules dans un état de tranquillité au moins apparente ; mais c'eût été toutefois trop présumer de l'esprit naturellement insoumis et mobile de la nation conquise, que de le croire assujéti sans arrière-pensées et sans regrets à ce joug étranger. Le Gaulois n'avait pu échanger à toujours son javelot et son épée contre le fouet et l'aiguillon dont il excitait aujourd'hui le pas de son pesant attelage, sans qu'un regret mélancolique ne vint quelquefois l'assaillir au milieu de ses paisibles travaux des champs. Les chevaliers Gaulois dépouillés de leurs héritages et de leurs dignités, les affiliés des Druides retirés dans les lieux les plus secrets des forêts, entretenaient dans les populations gauloises une sourde irritation qui, tôt ou tard, devait se faire jour au dehors par quelque manifestation éclatante.

Les exactions des proconsuls qui se plaignaient de ne pouvoir épuiser les richesses des Gaules, les tributs continuels, prélevés durement par d'impitoyables commissaires à l'avènement de chaque César, à la nouvelle de quelque victoire remportée par le despotisme romain sur la liberté de l'univers, tout contribuait à accroître de jour en jour le mécontentement général.

La révolte éclata enfin sous Tibère, sur plusieurs points à la fois, à la voix énergique de Florus et de Sacrovir, dont le pseudonyme cache sans doute le nom de quelque Druide influent.

Les Andes et les Turons coururent aux armes, et appellèrent tous les peuples voisins à partager les chances hasardeuses d'une lutte nouvelle.

II.

LE PRÉTOIRE DES CHAMPS ROMAINS.

Par une belle matinée de printemps, en la vi^e année du règne de Tibère (an 24 de J.-C.), la sentinelle placée au sommet de la

tour du prétoire de Chauvigny entendit résonner tout à coup les sons vifs et éclatants d'un *lituus*, trompette légèrement recourbée, propre à la cavalerie romaine : elle s'empressa de donner au portier (*janitor*) le signal d'ouvrir la barrière des palissades au détachement qui arrivait. Au commandement de leur décurion, homme robuste et de bonne mine qui maniait son superbe cheval avec la grâce et l'habileté d'un écuyer consommé, les cavaliers se rangèrent en bataille dans l'intérieur du retranchement.

CHAUVIGNY (*Calviniacum*), à en juger par quelques indices particuliers, à défaut de témoignages historiques, fut dans ces siècles reculés un entrepôt de vivres, un marché de grains important, et vraisemblablement aussi la résidence fortifiée de l'officier romain chargé de recueillir les tributs dans les campagnes voisines.

Si on examine en effet avec un peu d'attention la pente qui descend du pied des vieux remparts vers la nouvelle route parallèle au Talbat, on apercevra avec quelque surprise une ligne sinueuse et noirâtre qui court horizontalement sur le talus coupé à vif; cette ligne révèle l'existence d'une couche assez mince de grains et d'ossements carbonisés, qui s'entremêlent de moellons et de fragments de briques et de poteries également soumis à l'action du feu. Ces poteries et ces briques ont tout le cachet qui dénote une origine romaine; ces grains sont en grande partie des grains de blé, mêlés de grains plus gros et arrondis, dans lesquels on peut reconnaître des Gesses et des Lupins, légumineux que les Romains avaient introduits dans les Gaules.

Il est probable que ce fut près de là que s'élevait à cette époque, au milieu d'une enceinte close de murs et de hautes palissades, la tour du prétoire des champs romains, lieu d'approvisionnement pour les troupes qui stationnaient dans la contrée.

Ces résidences des collecteurs romains étaient habituellement des tours carrées, recouvertes d'un toit en saillie, et dont l'entrée, placée à une grande hauteur, ne communiquait avec l'extérieur qu'à l'aide d'un pont volant. Ce genre de construction fut longtemps conservé dans les Gaules et devint probablement le modèle des donjons qui dominaient l'enceinte des châteaux forts du moyen âge.

Du point élevé qu'occupe aujourd'hui Chauvigny-le-Haut, la tour de ce prétoire pouvait commander la double vallée, et tenir en respect les habitants qui déjà s'étaient groupés non loin de là, si l'on en croit le témoignage des débris de constructions et les briques romaines signalés dans la plaine par M. Piorry. Les chroniques ont conservé à ce premier établissement, et à celui qui lui succéda, le nom de *vicus calriacensis*.

Malgré la course longue et rapide qu'ils venaient de faire, les cavaliers dont nous avons annoncé l'arrivée ne paraissaient nullement fatigués : ils montaient des chevaux de taille élevée, tirés des meilleurs pâturages des Gaules. Chacun d'eux portait une cuirasse étincelante, par-dessus une longue tunique dont les plis recouvraient une partie de leurs cuisses : un casque d'airain poli, sur le sommet duquel se balançait une haute crinière, était fixé sous leur menton à l'aide de deux jugulaires. Un petit bouclier, de forme ovale et légèrement recourbée, était suspendu à leur bras gauche par des courroies, et, de la main droite, ils portaient une longue lance armée d'un fer aiguisé en losange qui devait faire de cruelles blessures.

Une épée courte et à double tranchant, fixée sous leur bras droit par la courroie d'un bandrier, complétait tout leur armement.

Une chlamyde, ou manteau ouvert et flottant agrafé sur l'épaule droite, recouvrait leur cuirasse ; enfin, leurs pieds étaient armés de sandales consolidées par des bandelettes qui s'entrelaçaient autour de leurs jambes.

Leurs chevaux n'étaient recouverts que d'une simple housse d'étoffe, et les cavaliers ne les gouvernaient et ne se maintenaient en selle qu'à l'aide de leurs jambes et de leurs genoux (1) ; mais ces chevaux étaient dressés avec tant de soin qu'ils obéissaient à la moindre pression, et permettaient à leurs cavaliers le libre usage de leurs mains dans le combat.

Le gouverneur du prétoire fit apporter quelques rafraîchissements aux cavaliers, et bientôt leurs montures, rangées le long

(1) L'usage des étriers ne date que des siècles postérieurs à Théodose.

des palissades, mangèrent avec avidité le foin qu'on s'empressa d'étaler devant elles.

Alors le décurion fut introduit dans l'intérieur de la grande tour, en franchissant le pont volant dont nous avons parlé. Il entra, précédé de son guide, dans la pièce voûtée qui occupait à peu près le milieu de la hauteur du bâtiment, et à l'entrée de laquelle aboutissait le pont, pièce placée au-dessus des magasins d'approvisionnement.

Quand le gouverneur eut exercé envers cet hôte inattendu les lois de l'hospitalité, il apprit de lui la cause de l'apparition subite des troupes romaines dans cette paisible contrée.

Les Andes et les Turons, soulevés, comme nous l'avons dit, par quelques chefs audacieux, menaçaient d'envahir les frontières des Pictons et des Bituriges, alliés fidèles du peuple romain.

Sur l'ordre d'Acilius, général habile et vigilant, la cohorte militaire, dont les quartiers étaient à Lugdunum, s'était mise subitement en marche pour arrêter par sa brusque apparition les progrès que la sédition aurait pu faire dans l'Aquitaine : pendant ce temps, les légions répandues dans le nord des Gaules avaient ordre de se porter directement sur le principal foyer de la révolte afin de l'étouffer.

« Une seule cohorte, observa le gouverneur, pourrait trouver des obstacles sérieux à vaincre, en traversant isolément un pays aussi étendu, si la révolte éclatait tout à coup. » — Tout a été prévu, répliqua le décurion, et le propréteur de Limone, averti à l'avance, doit tenir un corps auxiliaire tout prêt à nous appuyer au besoin, et surtout éclairer la route jusqu'aux bords du Liger. La cohorte romaine séjournera demain sur les hauteurs de Bonneuil pour y attendre le moment de poursuivre sa course, et le tribun qui la commande en ce moment vous envoie l'ordre d'aviser sans délai à pourvoir à tous nos besoins.

L'ordre que portait le décurion, et qu'il remit au gouverneur, enjoignait « à tous les officiers romains, surveillants des magasins de l'empire, qui se trouveraient sur le passage de la cohorte, de lui fournir dans le moindre délai les rations nécessaires à un effectif de 4,405 légionnaires à pied, et 432 cavaliers qui les accompa-

gnaient. Des bêtes de somme et de trait étaient en outre réclamées pour les bagages, et le renouvellement des attelages des machines de guerre, si le cas échéait. » Cet ordre était signé du préfet du prétoire de Lugdunum, et le tribun militaire, commandant la cohorte, l'avait contresignée et adressée directement au gouverneur des champs romains de Calriacum.

Le décurion ajouta que la colonne avait couché à Argentomagus et qu'elle en était partie au commencement de la quatrième veille de la nuit (trois heures du matin). Il l'avait quittée à la hauteur de la station *Fines* (Hains) pour se rendre directement au prétoire, et il présumait qu'avant l'heure de sexte (midi), la cohorte serait arrivée sur les hauteurs de Bonneuil où elle devait camper.

Sur ces indications, le gouverneur donna les ordres nécessaires, et les muletiers, rassemblés à la hâte, chargèrent les bêtes de bât avec rapidité. Les grains et le sel furent renfermés dans des mannes de jonc et des sacs ; la bière et le vin dans des outres de cuir, et de petits barils que les Gaulois savaient seuls fabriquer.

Quelques porcs, des moutons, un bœuf gras, tirés de la réserve, complétèrent cet approvisionnement, et le convoi se mit en marche à une allure modérée, escorté par les cavaliers, et conduit par un vétéran romain qui commandait ordinairement les soldats du prétoire.

Après avoir franchi le gué des Chirets, il suivit le chemin étroit qui serpentait dans la vallée jusqu'à Bonneuil, station distante d'environ quatre milles romains (6 kilomètres) ; à la hauteur du gué, il détourna brusquement vers le Nord, et s'éleva, par des rampes tantôt brusques et tantôt adoucies, jusqu'au niveau du plateau qui domine tous les environs, au moment même où les cavaliers de la cohorte revenaient du fourrage.

III.

LE CAMP DE BONNEUIL.

La côte de Bonneuil s'allonge à peu près parallèlement à l'axe de la vallée, séparée de la masse des plateaux qui s'étendent au Nord par un double valton, débouchant sur la Vienne au-dessus et au-dessous du gué. Du haut de cet étroit plateau, on voit à découvert tout le pays environnant, et l'on commande les terrasses qui descendent vers la prairie comme de larges gradins, en sorte que cette position domine et défend à la fois le gué, l'abreuvoir et les pâturages nécessaires à la cavalerie. Eclairer ses abords par des vedettes avancées, et abriter le reste de la cohorte derrière un léger retranchement, comme les troupes romaines avaient l'habitude d'en faire partout où elles s'arrêtaient, suffisait donc pour rendre la croupe élevée de Bonneuil, un lieu de station convenable.

En arrivant sur cet emplacement, le *Metator* avait appelé autour de lui quelques soldats, et à l'aide de pierres et de piquets, il se hâta de tracer l'enceinte d'un camp en forme de rectangle, et dont les longs côtés étaient parallèles à la rivière, et dirigés par conséquent du Sud au Nord. Le tracé fait, le *Crieur* de la cohorte désigna les premières *Centuries* (compagnies) qui devaient ébaucher le travail, tandis que les autres, restées sous les armes et appuyées par les *Turmes* (pelotons) de la cavalerie, devaient veiller à la sûreté des travailleurs.

Ce n'est pas que l'on eût à craindre d'aggression immédiate, mais la discipline sévère des armées romaines prescrivait toutes ces précautions pendant la marche des légions; on ignorait du reste, si la fermentation n'avait pas déjà gagné l'Aquitaine. Un tribun, ou tout autre chef, qui se serait laissé surprendre, aurait eu un terrible compte à rendre à l'orgueil blessé de la métropole.

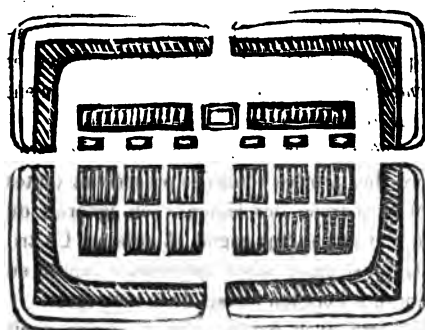
Le départ de cette cohorte avait été si prompt, qu'on avait

omis d'emporter la plupart des outils qui formaient le matériel ordinaire d'une troupe en campagne. Les soldats étaient donc obligés d'employer leurs courtes épées à tailler les gazons, et, à défaut, de paniers, ils les transportaient dans leurs bras ou dans un pan de leurs chlamydes. Ils donnaient au fossé les moindres dimensions prescrites par les règles de la fortification de campagne, c'est-à-dire 5 pieds romains de largeur (4 m. 48 environ) sur trois de profondeur (0 m. 90), car il ne s'agissait que d'établir un simple camp de passage. A mesure que les légionnaires romains, sous la surveillance des centurions, élevaient le *Vallum* ou *parapet* en amoncelant derrière eux les terres sorties du fossé, ceux qui étaient allés couper des pieux dans les bois voisins, garnissaient rapidement le *Vallum* d'une fraise serrée, à l'aide de ces pieux fixés solidement en terre, et entremêlaient les gazons avec de longues branches d'arbre pour consolider les talus.

La première heure de none (3 heures après midi) n'était pas encore écoulée, que déjà les centurions et le Vicaire du trihun militaire, préfet temporaire du camp, avaient jugé les défenses suffisantes, et donné l'ordre qu'on dressât les tentes et les barraques, afin que la cohorte put prendre enfin quelque repos après les fatigues de cette rude journée.

PLAN D'UN CAMP ROMAIN.

Porte Prétorienne.



Porte Décumane.

- Fossé.
- Parapet.
- Forum.
- Prætorium.
- Centurions.
- Rue principale et portes latérales.
- Camp des légionnaires.
- Via singulorum.
- Parapet.
- Fossé.

Le retranchement présentait à l'œil l'aspect d'un rempart médiocrement élevé, de forme rectangulaire, arrondi à ses angles, dans chacun desquels on avait ménagé des plates-formes assez larges pour y placer et manœuvrer à l'aise des *Balistes*, des *Onagres* et des *Scorpions*. C'étaient des machines de guerre ayant la forme d'arbalètes gigantesques, dont les cordes étaient faites de nerfs de bœuf tordus, et qui étaient montées sur des affûts roulants; à l'aide de cette artillerie du temps, les soldats dressés à ce service particulier, savaient lancer au loin avec assez de précision, de grosses pierres et des dards pesants.

A peu près vers le milieu de chacune des quatre faces du parapet, on avait ménagé quatre ouvertures assez larges pour faciliter l'accès ou la sortie du camp sans occasionner de confusion : la porte dite *Prétorienne*, s'ouvrait sur le long côté qui regardait Limone, point vers lequel s'acheminait la cohorte. C'était par là que les soldats sortaient pour se ranger en ordre de bataille en avant de leurs retranchements. La porte *Décumane* s'ouvrait sur la face opposée regardant la rivière. Elle servait de sortie aux fourrageurs et aux corvées du camp. Enfin, les deux autres portes, moins importantes que les deux premières, et appelées portes de *droite* et de *gauche*, étaient pratiquées dans les petits côtés du parapet. On les défendait à l'aide de palissades et de gardes nommés *Custodia* pour le jour, *Vigila* pour la nuit, tirées à tour de rôle d'un détachement, dit *Excubia*, formé de légionnaires pris dans chacune des Centuries.

Le *Metator* de la cohorte ayant fait planter les enseignes sur les emplacements assignés à chaque Centurie et aux Turmes de la cavalerie, les hommes se hâtèrent de dresser les tentes et les harraques de feuillages et de gazon, avec l'industrie et la rapidité particulières à tous les gens de guerre, habitués à s'installer partout où ils passent, comme s'ils devaient y faire un long séjour.

La tente ou *Prætorium* du commandant de la cohorte, fut dressée par les soins des soldats surnuméraires affectés à ce genre de service, en face de la porte prétorienne et à la hauteur des deux portes latérales du camp; on ménageait entre elle et la tête du retranchement, un large espace nommé *Forum*, destiné au rassem-

blement des soldats , et le long duquel étaient rangés quelques bateaux légers montés sur des chariots. Ils servaient aux troupes romaines à construire des ponts volants pour le passage des rivières.

A droite et à gauche du *prætorium* du chef, campaient les cavaliers d'un Turme affecté à son escorte et à sa garde particulière.

En arrière de cette première ligne , s'ouvrait la rue principale du camp, dirigée vers les portes de droite et de gauche, et bordée par les tentes des *centurions*. Perpendiculairement à cette direction, s'étendait du *prætorium* à la porte Décumane, une autre rue sur laquelle s'alignaient les tentes du reste de la cavalerie.

L'infanterie occupait le surplus du terrain sur des alignements parallèles, avec cette réserve, qu'un large espace nommé *Via singularis*, était ménagé entre les tentes et le parapet, pour en faciliter l'accès aux troupes.

Chaque tente occupait un espace de dix pieds carrés environ , avec un pied de vide tout autour pour planter les piquets destinés à tendre les cordes. Ces tentes étaient couvertes de peaux et devaient contenir chacune dix soldats (*Contubernales*), présidés par leur doyen ou *Decanus*.

Le tribun militaire ayant donné pour mot d'ordre de la nuit et du jour suivant : *le triomphe de l'Empereur* , par allusion au but de cette expédition , un piquet de cavalerie et un détachement d'*Excubie* furent placés sous les ordres du *Circitor*, officier d'un rang inférieur , spécialement chargé de faire relever les gardes au commencement de chaque veille , au son de la *buccine*, et de veiller à la sûreté du camp. Le *cornet* , autre instrument d'airain dont les sons s'entendaient au loin, devait donner l'alarme et prévenir les légionnaires, en cas d'attaque, de courir aux postes assignés à l'avance.

Depuis longtemps , les soldats romains étaient accoutumés à exécuter toutes leurs manœuvres , comme le font aujourd'hui nos voltigeurs , au son de fanfares particulières qui s'entendent encore au plus fort des combats, quand la voix des chefs est dominée par le tumulte de la mêlée.

Pendant qu'on achevait à la hâte tous ces préparatifs , le convoi de *Calviniacum* arrivait sur le Forum du camp, et déjà l'on procé-

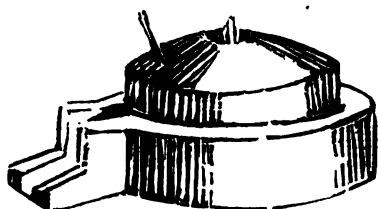
duit, par les soins du décurion, à la répartition des vivres nécessaires à chaque tente.

En temps ordinaire, les soldats romains étaient partagés en *armurés doubles*, que distinguaient les colliers d'or, récompense de leurs bons services et de leur habileté dans le maniement des armes, et qui recevaient double ration, et en *armurés simples*, qui n'en recevaient qu'une seule. Mais dans cette occasion, les fatigues d'une marche rapide égalisant les besoins des soldats, chaque légionnaire ou cavalier reçut la valeur de deux *Chénices* (environ 3 litres) de blé, des légumes secs, de la viande, du fromage et du sel, et chaque cavalier eut en outre un Chénice et demi d'orge pour son cheval.

Alors commencèrent les préparatifs pour le repas du soir, qui consistait surtout en bouillie et en galettes que le soldat romain préférait au pain, et en viande rôtie en plein air ou bouillie avec des légumes. Une petite mesure de bière pour les légionnaires, et de vin pour les officiers, compléta ce substantiel repas, après lequel chacun put se livrer au repos.

La première veille de la nuit était à peine commencée, que dans le camp, plongé dans un profond sommeil, on n'aurait entendu d'autre bruit que le pas monotone et cadencé des sentinelles qui cherchaient à lutter contre l'assoupissement qui les gagnaient malgré elles, ou celui des rondes qui rentraient et sortaient par les portes pour veiller aux abords et dans l'intérieur du camp.

MODÈLE DE MOULIN A BRAS POUR MOUDRE LES GRAINS.



P. L. Sculp

IV.

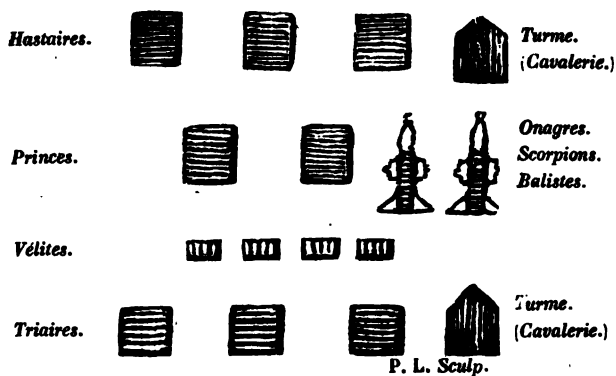
SÉJOUR AU CAMP D'UNE COHORTE MILITAIRE.

Le lendemain, dès l'aube du jour, toutes les trompettes sonnèrent à la fois le réveil, et tandis qu'un détachement de cavaliers poussait au loin une reconnaissance, la cohorte tout entière se rangeait en armes à la tête du camp.

C'était pour les habitants des campagnes d'alentour un spectacle à la fois nouveau et merveilleux, que de voir ces vieux légionnaires éprouvés par de rudes travaux, se tenant immobiles sous leurs brillantes armes, qui étincelaient aux rayons du soleil levant.

La *cohorte militaire* d'une légion romaine était composée des soldats d'élite choisis dans tout le corps, et son effectif était le double de celui des autres cohortes.

ORDRE DE BATAILLE DES TROUPES ROMAINES.



Les fantassins appelés *pesamment armés*, formaient six *centuries* ou compagnies de 460 hommes chacune, et le surplus était compris

dans une sorte de compagnie hors rang, dont les soldats portaient le nom de *vélites*. Ils étaient légèrement armés et remplissaient dans les combats et en campagne, l'office de nos voltigeurs.

Les *pesamment armés* comprenaient les *Triaires*, vétérans éprouvés ; les *Princes*, soldats déjà dans la force de l'âge, et les *Hastaires*, soldats plus jeunes que les premiers : ces derniers armés de la lance (*hasta*) et bouillants de courage étaient placés au premier rang des légions pour engager l'action, quand les Vélites avaient cessé de harceler l'ennemi : pendant ce temps, les Princes et les Triaires placés en seconde et en troisième ligne attendaient le choc de pied ferme, quand les Hastaires avaient été repoussés. La cavalerie était toujours placée sur les deux ailes.

Quand la légion était réunie en entier sous les armes, les centuries des Hastaires, des Princes et des Triaires formées sur seize hommes de front et dix files de profondeur, se plaçaient sur trois lignes, avec des intervalles égaux à leurs fronts : ces centuries étaient en outre disposées en échiquier d'une ligne à l'autre, en sorte que, si l'ennemi venait à pénétrer au travers des intervalles de la première ligne, il trouvait en face de lui les centuries de la seconde ligne prêtes à le repousser. Les Vélites étaient répartis entre les Princes et les Triaires. Les légionnaires occupaient chacun trois pieds de front dans les rangs qui étaient séparés par un intervalle de six pieds, afin que chaque soldat pût manœuvrer ses armes avec facilité. Les machines de guerre qui accompagnaient chaque cohorte, telles que les Balistes, Onagres et Scorpions attachés à chaque centurie, prenaient place en arrière des rangs des pesamment armés. Chaque centurie était placée sous les ordres des *Ordinaires* ou officiers appelés *Centurions*, reconnaissables à leur armure complète, aux zigrettes d'argent qui surmontaient leur casque, et surtout au cep de vigne, marque distinctive de leur grade. Ils représentaient donc nos capitaines d'aujourd'hui : les *Options* et les *Augustales* remplissaient sous leurs ordres des fonctions analogues à celles des lieutenants et des sous-lieutenants dans nos armées modernes.

Dans l'isolement où se trouvait en ce moment la cohorte militaire séjournant à Bonneuil, les centuries des diverses armes s'é-

taient développées sur une seule ligne : les Triaires à la droite, poste d'honneur, puis les Princes, et enfin les Hastaires. Les Vérites s'étaient alignés en arrière des pesamment armés ; les quatre *Turmes* de la cavalerie, commandés par leurs décurions, et rangés sur quatre cavaliers de front, s'étaient répartis sur les ailes.

Le *Vexillum*, sorte de bannière carrée, suspendue au bout d'une pique et portée par un soldat d'élite appelé *Vexillaire*, flottait au-dessus de la tête des cavaliers de chaque *Turme*, et leur servait dans les combats de point de ralliement.

Avant le siècle d'Auguste, la cavalerie romaine était, comme on le sait, recrutée seulement dans les familles patriciennes : c'était alors un corps d'élite. Mais, depuis lors, les riches familles plébéiennes ayant été appelées à fournir également leur contingent pour suffire aux nécessités de la guerre, les chevaliers romains sortis exclusivement des familles nobles formèrent un corps entièrement séparé du reste de la cavalerie. Il fallait néanmoins, pour être admis dans les rangs de cette dernière arme, justifier devant les censeurs que l'on appartenait à une famille probe, qu'on jouissait soi-même d'une réputation intacte, et que l'on possédait un avoir d'au moins 400,000 sesterces (80,000 fr. environ). L'état fournissait les chevaux, et les tirait des provinces conquises.

Les légionnaires à pied avaient pour armes défensives un casque d'airain surmonté d'une criste ou *panache*, qui descendait jusqu'à la naissance des épaules ; une sorte de cotte de mailles, appelée *Lorica*, composée de lanières de cuir garnies d'écailles de fer ; un bouclier de bois de deux pieds de largeur sur quatre de longueur, à la mode Sabine. Il était recouvert de cuir et renforcé dans le milieu et sur les bords par des bandes de fer. On le peignait aux couleurs de la légion, et il portait en outre le nom de chaque soldat et le numéro de sa centurie.

Les Triaires qui combattaient principalement avec l'épée, avaient une espèce de bottine revêtue d'une plaque d'airain, appelée *Ocrea*, destinée à défendre la jambe droite qu'ils portaient en avant, afin de pouvoir manœuvrer leurs armes avec plus de facilité.

Les armes offensives propres aux Hastaires et aux Princes,

étaient une longue pique, deux grands javelots et cinq flèches plombées qu'ils portaient dans la concavité de leurs boucliers. Les Triaires étaient armés du *Pilum*, ou javelot long de six pieds, garni de fer jusqu'au milieu de sa hampe. Les uns et les autres portaient sur leur cuisse droite, suspendue à un ceinturon, une épée courte et large à l'espagnole : sa lame longue de 15 pouces environ, tranchante des deux côtés, allait en s'effilant depuis la poignée jusqu'à l'extrémité de la pointe. C'est à peu près la dimension du sabre-poignard adopté aujourd'hui dans notre armée.

Les Vélites destinés à suivre en croupe la cavalerie dans ses rapides excursions, et à voltiger sur les flancs de l'ennemi pour le harceler sans cesse, étaient vêtus d'un simple corselet de peau, portaient pendue à leur bras gauche une *Parme*, léger bouclier arrondi, et sept javelots de trois pieds de long. La pointe longue et acérée de ces armes de jet, se rebroussant au moindre choc quand elles avaient atteint leur but, elles devenaient inutiles à l'ennemi. Quelques Vélites portaient pour toute arme des frondes, des arcs et des flèches légères.

Sur le front de chacune des centuries, s'élevaient deux *Vexilla* ou enseignes que portaient les *Signiferi*, vétérans éprouvés, qui cherchaient à rendre leur extérieur plus formidable en se couvrant la tête de la dépouille de quelque bête féroce. Les enseignes romaines étaient de longues lances à l'extrémité desquelles on voyait un petit tableau rectangulaire et trois médaillons. Le tableau portait en lettres de bronze les quatre initiales fameuses que les soldats de Rome avaient montrées sur tous les champs de bataille de l'univers : S. P. Q. R. (Le sénat et le peuple romain). Les médaillons offraient les effigies du dieu de Mars, protecteur de la légion, de César-Auguste qui l'avait formée, et de son successeur Tibère qui gouvernait alors l'empire.

L'aigle de la légion était portée dans les rangs des Triaires par un *Signifer*, vétéran revêtu de la peau d'un lion.

Pendant que le Vicaire achevait l'appel des soldats de la cohorte et que le *Circitor* s'occupait à faire relever les gardes de la dernière veille de la nuit par les sentinelles de la première heure de prime (6 heures du matin), les reconnaissances envoyées dans les alen-

teurs, rentrèrent successivement au camp. Le tribun militaire, informé par un messager du Pro-préteur de Limone que les troupes auxiliaires provinciales seraient prêtes le lendemain à éclairer la marche de la cohorte jusqu'aux bords du Liger, donna aux centurions l'ordre de passer le jour tout entier dans le camp de Bonneuil. Les soldats rompirent leurs rangs pour aller prendre leur repas du matin ; puis vers l'heure de tierce, sortant de nouveau de leurs tentes, ils se partagèrent en groupes animés, et le camp commença à présenter un spectacle curieux pour les hommes étrangers aux exercices militaires.

V.

EXERCICES MILITAIRES DE LA COHORTE.

Toute la grande rue que nous avons désignée sous le nom de *via singularis*, et qui séparait les tentes du parapet, était alors garnie de soldats qui s'exerçaient au maniement des armes et simulaient entre eux divers combats, sous la direction de leurs maîtres d'escrime.

En temps ordinaire et quand les troupes étaient dans leurs cantonnements, les maladroits étaient impitoyablement réprimandés et souvent condamnés à recevoir une ration d'orge au lieu de froment, jusqu'à ce qu'ils eussent fait de notables progrès. Si on joint à ce régime singulier les coups de cep du centurion, on trouvera peut-être que les maîtres du monde payaient quelque peu cher leur apprentissage de vainqueurs, et n'étaient guère traités avec plus de cérémonie que ne le sont aujourd'hui les dociles chevaux de nos troupes équestres.

Les cavaliers, de leur côté, s'exerçaient sans cesse à la voltige, sautant sur leurs montures à droite ou à gauche indifféremment et tout armés, l'épée ou la lance à la main ; comme il peut être nécessaire de le faire au milieu de l'action.

Les légionnaires à pied étaient constamment exercés à la régu-

larité du pas militaire, et dans leurs cantonnements on les obligeait souvent à parcourir 20 et jusqu'à 24,000 pas romains (35 kilomètres et demi) dans l'espace de cinq heures, ce qui paraîtrait extraordinaire de nos jours, pour des soldats chargés d'armes pesantes.

Ils franchissaient tous les obstacles, fossés, haies ou troncs d'arbres, tout en lançant leurs javelots; étonnaient et renversaient l'ennemi par leur impétuosité et leur bravoure disciplinée. Les vétérans eux-mêmes n'étaient pas dispensés des exercices qui entretenaient la souplesse des membres; on les voyait s'escrimer avec des fleurets contre des pieux qui servaient de plastron, leur portant des coups d'estoc et de taille, en s'efforçant de les atteindre surtout aux parties qui étaient censées représenter la tête, la poitrine et les flancs; ils simulaient aussi le mouvement de couper les jarrets de leur adversaire, sans se découvrir eux-mêmes et sans donner la moindre prise sur eux. Sur un autre point, on lançait contre un but éloigné des javelots et des flèches plombées plus lourdes que les armes ordinaires, afin que les soldats habitués à manier les premières, ne se fissent plus qu'un jeu de lancer les secondes.

Pendant que ces jeux militaires occupaient les soldats, les plus adroits d'entre eux, réunis par le centurion des Triaires appelé centurion *primipile* et qui commandait la cohorte quand la légion était réunie sous son aigle, dressèrent un bouclier étroit à l'une des extrémités du forum du camp, avec l'intention de se défier mutuellement d'en atteindre le centre à une grande distance.

Il arriva qu'en cherchant à consolider ce but à l'aide d'un piquet enfoncé dans le sol, ce piquet heurta par hasard un vieux vase de forme étrusque, en terre noire, qui paraissait contenir des objets métalliques. C'étaient quelques anneaux d'or de chevaliers romains dans lesquels étaient enchassées de précieuses cornalines; un torques ou collier gaulois également en or, et diverses monnaies gauloises en argent. Cette trouvaille inespérée arracha quelques exclamations de surprise aux assistants; mais le vieux centurion se rappela tout à coup que son père, centurion comme lui, et qui avait servi dans les légions que commandait Caninius pendant le siège de Limone par Dumnacus, lui avait désigné vague-

ment le campement de Bonneuil comme celui occupé par une partie des troupes romaines. Attaqués dans leurs propres retranchements par une multitude innombrable de Gaulois, les soldats romains avaient pu ensevelir en ce lieu ce qu'ils avaient de plus précieux, et les bijoux tombés aussi inopinément entre leurs mains avaient peut-être appartenu à ceux qui avaient succombé dans la lutte.

Il fut décidé que ces objets précieux formeraient divers lots destinés aux vainqueurs dans l'exercice de la javeline. (4)

Une haie épaisse de curieux accourus de tous les points du camp, où cette fête improvisée avait suspendu tous les exercices, entourait le forum ; quelques Pictons s'étaient même glissés parmi les soldats à la faveur de l'émotion du moment, avides de jouir d'un spectacle aussi nouveau pour eux.

VI.

UN DRAME MILITAIRE.

Un des Pictons qui était parvenu à se mêler dans les rangs de la double haie formée autour des joueurs par les soldats romains, se faisait remarquer par le vif intérêt qu'il paraissait porter à la lutte engagée. Il applaudissait ou blâmait à haute voix et sans se contraindre, tous les coups, selon qu'il les jugeait heureux ou portés à faux : mais, fidèle aux habitudes de sa nation, ses moqueries piquantes l'emportaient de loin sur les applaudissements, et n'étaient même pas réprimées par les regards courroucés des vétérans indignés de son audace. Sa conduite, peu mesurée, attira enfin sur lui l'attention du centurion primipile, placé en face de lui, sur le bord opposé du Forum. L'aspect débile du Picton lui valut cette apostrophe, accompagnée d'un sourire dédaigneux : Gaulois, si ta main était aussi experte à lancer le Pilum au but

(1) On a effectivement trouvé sur le plateau de Bonneuil, divers objets Gallo-Romains enfouis dans le sol.

que ta langue paraît l'être à forger de pauvres railleries, tu pourrais être un concurrent fort redoutable pour nos meilleurs tireurs. — Peut-être ! répliqua hardiment le Picton. — Ecoutez-le, dit un légionnaire, il aura sans doute appris à manier la navette ou à tendre un filet pour prendre des oiseaux, et il se croit capable d'atteindre le but d'un soldat ! Eh bien ! quitte ton aiguillon, Gaulois, et viens nous montrer si ton bras ne fera pas mentir ta langue. — Un rire bruyant accueillit ce défi, et redoubla encore, quand on vit le Picton s'avancer dans l'arène et saisir, sans la moindre hésitation, le javelot pesant que le centurion lui tendait par dérision.

La joie maligne de ses adversaires ne fut toutefois pas de longue durée, et l'étonnement succéda tout à coup aux rires ironiques, quand on le vit balancer le Pilum au-dessus de sa tête, avec une force dont on ne l'aurait pas cru capable au premier aspect, et atteindre, sans la moindre peine apparente, le centre même du bouclier placé à l'extrémité de la lice. — Après cet exploit, le Picton promena avec orgueil ses regards triomphants sur les légionnaires.

Le centurion s'écria de nouveau : par Hercule ! le hasard t'a servi merveilleusement dans cette épreuve ; mais ta main eût sans doute tremblé si tu avais eu devant toi quelque adversaire tout prêt à te renvoyer coup pour coup. — Voudrais-tu donc parler, répliqua sans s'émouvoir l'audacieux Picton, de quelqu'une de vos statues hardées de fer de pied en cap, qui s'abritaient des traits de nos pères sous leurs épais boucliers, ou qui attendaient, derrière de hauts remparts et des palissades aiguës, l'attaque des braves Gaulois marchant nu tête et la poitrine découverte aux assauts ? Pourquoi donc les fils de nos pères redouteraient-ils davantage leurs successeurs ? — Esclave, répliqua un vieux légionnaire irrité, vos pères du moins étaient des hommes, et quand ils se soulevaient, il fallait, pour les soumettre, les efforts réunis de toutes nos légions ; mais regarde aujourd'hui, une seule cohorte va suffire pour corriger tous vos mutins, et les rendre aussi souples que des écoliers devant la férule du pédagogue. — Eh quoi, c'est vous, Romains, qui nous traitez d'esclaves ! vous qui vous alignez sous le cep de vos centurions, comme des bœufs soumis au joug ; qui

attendez pour faire usage de vos armes dans le combat, que la trompette vous en ait donné le signal, au lieu de vous confier à l'inspiration naturelle aux véritables guerriers ! Ceux que vous dîtes esclaves, rient de pitié en vous voyant haleter le long de nos routes, sous le poids accablant des armes dont on vous surcharge, comme des bêtes de somme ployant sous leur fardeau. Allez, allez prêter serment à vos sublimes empereurs, et enchaîner votre liberté aux pieds de vos tyrans ! — Ces privilèges du citoyen romain dont vous êtes si fiers, pourquoi donc les échanger ainsi contre une aveugle soumission aux moindres caprices de vos chefs ? Pourquoi subir avec une résignation si exemplaire les châtimens odieux et humiliants que vous inflige votre discipline ? Ne serait-ce pas pour mériter quelque jour qu'on vous aumônât une partie des dépouilles que vous nous arrachez sans cesse ? — Telle fut Rome à son origine, tels se montrent encore les Romains : de véritables enfants de la louve, dont l'univers saura se venger quelque jour ! — Eh bien ! s'écria le centurion exaspéré, vas donc en porter l'heureuse nouvelle aux enfers ! et brandissant son javelot, il le lança avec rage contre le Picton : son coup, mal dirigé, alla frapper un jeune enfant qui, pendant la dispute, s'était glissé aux côtés de son père. A cette vue, le Picton bondit de fureur, et avant qu'on put s'y opposer, il plongea son couteau au défaut de la cuirasse du centurion, et lui perça le cœur.

Les soldats le saisirent et le traînèrent en tumulte devant le tribun militaire ; le coupable entendit sans s'émouvoir prononcer sa sentence de mort, tandis que ses compatriotes, peu jaloux d'être compromis dans cette aventure tragique, et soupçonnés peut-être d'avoir formé quelque complot, s'esquivaient par toutes les issues du camp. Le patient, condamné au supplice des verges, fut conduit hors du camp par la porte Décumane, porte des exécutions.

Au son de la buccine funèbre, toute la cohorte intéressée à venger son affront, se rangea sur deux files séparées par un léger intervalle, et les légionnaires, armés de grosses baguettes, oblige-



rent leur victime à parcourir ce défilé vivant, composé de bourreaux, jusqu'à ce qu'elle eût enfin succombé sous leurs coups. On lui trancha la tête et elle fut exposée, au bout d'une pique, sur le parapet même du camp, comme un avertissement salutaire pour ses compatriotes. Toutefois, elle n'y resta que jusqu'au jour suivant, car les Pictons du voisinage l'ensevelirent avec le corps dans un lieu secret, pour que la dépouille d'un brave ne devint pas la proie des animaux sauvages.

La vengeance accomplie, le camp songea à rendre les honneurs funèbres à son premier centurion qui, échappé vingt fois aux hasards des combats, venait de succomber si inopinément sous les coups d'un Gaulois obscur.

Un bûcher de forme carrée s'éleva bientôt en avant des retranchements, et les centurions, soulevant sur leurs robustes épaules le corps du primipile, s'avancèrent à pas lents de ce côté. Trompettes, buccines et clairons sonnaient au-devant d'eux des fanfares funèbres; derrière, un ami du défunt mimait, suivant la coutume romaine, toutes ses allures familières, et le reste de la cohorte suivait dans un morne silence. Quand le corps fut placé sur le bûcher avec toutes ses armes, on lui ouvrit les yeux, afin que regardant le ciel, il put rendre un dernier hommage à la divinité; on lui plaça ensuite sous la langue un *triens* ou tiers d'as, petite pièce de monnaie destinée à payer à l'avare Caron le passage du Styx; enfin, on lui retrancha un doigt afin de l'enterrer à part, pour accomplir scrupuleusement tous les rites funéraires. Enfin le tribun s'avança et y mit le feu en lui tournant le dos, afin de témoigner une dernière fois son regret de se séparer d'un vieux compagnon d'armes.

Tandis que la flamme gagnait de proche en proche, et que d'épais tourbillons de fumée enveloppaient le corps, les légionnaires jetaient sur le bûcher quelques objets précieux, comme une dernière et pieuse offrande aux morts: puis on éteignit le feu par des libations de vin, on recueillit les ossements calcinés, et les renfermant dans une urne grossière, on l'abrita sous un monceau de pierres et de gazon. Chaque soldat, en défilant autour, apportait son tribut, et dans quelques instants, un *tumulus* s'éleva sur ces cendres désormais à l'abri de la profanation.

Tout le reste du jour fut consacré au repos ; mais à l'aurore suivante la cohorte reprit sa marche, après avoir offert aux divinités infernales une brebis noire en holocauste. Le tribun militaire, pour éloigner de l'esprit de ses soldats tout présage funeste, donna pour mot d'ordre à la cohorte : *les dieux sont avec nous !*

On connaît le rapide succès de cette expédition dont tout l'honneur revint à Acilius qui l'avait habilement conçue et dirigée. Les chefs Gaulois, surpris à l'improviste, furent obligés de combattre eux-mêmes dans les rangs des troupes romaines, afin d'écarter tout soupçon de connivence avec les révoltés, et de longtemps on n'entendit plus parler, dans les Gaules, de soulèvement contre l'autorité des empereurs.

SEXTANS OU SIXIÈME D'AS, EN CUIVRE.

(Grandeur un peu exagérée.)

Type de monnaie romaine sous la République.



P. L. Sculp.

MOEURS ET INSTITUTIONS GALLO-ROMAINES AU II^e SIÈCLE DE NOTRE ÈRE.

VII.

LES BORNES MILLIAIRES DU GUÉ DES CHIRETS.

Un siècle et demi plus tard, la Gaule avait subi une transformation complète; les Vétérans romains et les affranchis que Rome rendait à leur pays riches et libres, après les lui avoir enlevés esclaves et pauvres, apprenaient aux Gaulois à admirer la puissance et à aimer la civilisation du grand peuple. Les colonies romaines, multipliées sur notre sol, avaient, par leur contact continuuel avec les populations, infiltré peu à peu chez le peuple vaincu, les goûts et les usages de leurs vainqueurs.

A l'exemple de Rome, la ville par excellence, chaque cité importante des Gaules avait son Forum, son Capitole, ses Temples, ses Amphithéâtres, ses Basiliques, ses Aqueducs et ses Ecoles où le grec était adopté comme langue savante, et le latin comme le langage habituel.

Limone avait participé à ces bienfaits, et les restes de son amphithéâtre qui pouvait contenir jusqu'à 22,000 spectateurs, annoncent assez quelle place importante elle occupait dans le monde Gallo-Romain.

Les longues voies romaines ébauchées sur le sol par les légions

victorieuses, et successivement complétées par les empereurs, se déroulaient alors dans toute leur perfection à travers les vieilles forêts et les champs cultivés par de nombreux colons, sans tenir compte d'aucun obstacle; à peine si elles se détournaient çà et là pour éviter quelques bas-fonds marécageux, ou les pentes par trop rapides.

Lugdunum, on le sait, était pour les Gaules le centre d'un vaste réseau de communications qui s'étendaient du Rhin aux Pyrénées, et des Alpes à l'Océan; elles étaient construites en matériaux solides partout où le sol rendait cette précaution nécessaire: aussi voit-on encore aujourd'hui les traces de la plupart des voies romaines saillir çà et là en relief dans nos champs. Le vaste empire des romains put en compter un jour jusqu'à vingt-cinq qui s'étendaient de l'Océan jusqu'aux bords de l'Euphrate, et qui avaient chacune 45 à 4600 lieues d'étendue.

On attachait tant d'importance à leur conservation que le peuple romain voulant honorer César, son idole, le nomma un beau jour *Curator Viarum* (Inspecteur des routes). Toutefois, les voies romaines n'étaient pas toujours munies, comme nos voies actuelles, de ponts au passage des rivières, et la grande voie militaire de Limone à Argentomagus et *Aqua nara* (Néris les bains) entr'autres, n'avaient qu'un gué pour franchir la *Végienne*, sur le point appelé aujourd'hui: *la rivière aux Chirets*.

Ce gué situé à un peu plus d'un mille romain au-dessus de Calriacum (Chauvigny), presque en face de Saint-Pierre-les-Eglises, était, comme l'indique son nom, pavé dans toute sa longueur, afin qu'il fut praticable en toutes saisons. Les pierres (*chirets*) qui en formaient la sole, étaient même encaissées par des poutres saillantes couchées en travers du lit de la rivière.

Les abords du gué (1) étaient marqués par deux de ces hautes bornes milliaires érigées sur les voies romaines de distance en distance par ordre des empereurs. Elles apprenaient aux voyageurs à quelle distance ils se trouvaient entre deux stations importantes voisines.

(1) M. Piorry.



L'une d'elles portait l'inscription suivante :

L'empereur César,
Titus Oélus Hadrien Antonin,
Auguste, pieux et grand pontife,
Sous son III^e Tribunat, consul pour
la III^e fois,
Fils du divin Adrien,
Petit-fils du divin Trajan le Parthique,
Arrière petit-fils du divin Nerva,
a fait élever cette borne milliaire
à XI lieues gauloises de Fines (Hains)
(24000 mètres environ). (4).

L'autre colonne, moins bien appareillée, ne portait que le nom de M. A. Commode (qui ne le fut pas toujours comme nous l'avons appris dans tous les moniteurs du temps) ; elle fixait la distance du gué à X lieues de Limone (22,000 m. environ).

Destinée singulière des choses d'ici-bas, ces pompeuses colonnes ornées des noms de ces triomphateurs de l'univers, furent trouvées un jour gisant dans un humble cimetière de campagne. On les avait creusées pour servir de tombes à d'obscurs chrétiens peu soucieux des monuments de tant de majestés défuntes et oubliées.

Elles sont aujourd'hui déposées dans le musée Saint-Jean.

Sur la rive droite de la Végenne, la voie romaine descendait au gué par les terrasses qui s'étagent depuis Saint-Pierre-les-Eglises jusqu'au sommet des plateaux : on peut encore en voir des traces assez distinctes, près du cimetière de Saint-Pierre. Sur la

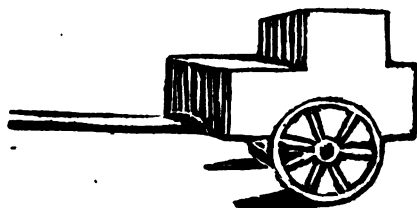
(4) Les voies romaines, dans les Gaules, étaient presque toujours divisées en lieues gauloises de 1800 pas romains, valant par conséquent un mille romain et demi.

rive gauche, elle montait rapidement la côte en suivant les flancs d'un rentrant escarpé. Le passant s'arrête aujourd'hui pour mesurer avec étonnement, à la cime de la montée, les profondes ornières encore empreintes dans le roc vif, et que creusèrent jadis les roues des chars gallo-romains qu'on enrayait sans doute, avant de les risquer sur cette pente abrupte.

VIII.

DEUX VOYAGEURS GALLO-ROMAINS.

Au printemps de la 6^e année du règne de **COMMODE** (185 de J.-C.), vers le temps des Ides de mars, c'est-à-dire à la fin de la première quinzaine de ce mois, suivant notre manière actuelle de compter, un *Carpentum* romain ou chariot de poste à deux roues, attelé de 3 mules, parcourait rapidement la voie romaine dont nous venons de parler entre Fines et la Végenne. Le *Vérédair* ou conducteur pressait vivement son attelage pour atteindre au plutôt la *Mansion* de poste dont les voyageurs s'approchaient en ce moment.



G. L. Sculp.

Bien que les établissements des postes romaines fussent destinés au service exclusif des empereurs et de leurs grands officiers, les deux personnages montés sur le chariot ne pouvaient être rangés dans aucune de ces catégories. L'un, était un augur de Rome

reconnaissable à sa *trabée*, robe rayée de pourpre, et à son *Litus* ou bâton recourbé, qui lui servait dans les cérémonies à diviser le ciel par régions pour en observer les signes célestes et en tirer de mystérieuses conséquences : le Pontife suprême de Rome l'envoyait auprès de l'augure SABINUS, atteint d'une maladie mortelle, pour le suppléer dans l'exercice de ses augustes fonctions.

Son compagnon de voyage était un médecin gaulois, affranchi du préfet du prétoire de Lugdunum, et que sa science profonde rendait recommandable. Il avait pour mission d'arracher à la mort l'aruspice de Limone, aussi distingué par son savoir profond que par son illustre naissance.

Le médecin gaulois portait, bien que simple affranchi, la toge des citoyens romains, ample robe de laine blanche d'une grande finesse, fermée par le bas et ouverte dans la partie supérieure ; le bras droit pouvait en sortir pour la liberté du geste, tandis que le gauche en relevait une partie sur la même épaule, et même au besoin sur la tête, pour la mettre à l'abri de l'humidité ou des rayons trop ardents du soleil. L'un et l'autre voyageur avaient, par surcroit de précautions, jeté par-dessus ces vêtements, une *ecortea* ou robe de voyage faite de peaux, et recouvert leur tête d'un *pélase*, ou large bonnet de campagne.

Sur un signe du médecin gaulois, le Vérédaire arrêta le chariot auprès d'un monticule qui bordait la voie, et au sommet duquel s'élevait un cippe funéraire formé d'une seule pierre taillée en forme d'autel.

Pourquoi s'arrêter là, demanda l'augure, quand nous sommes si près d'atteindre un lieu de repos devenu nécessaire pour nous, après notre course rapide ?

— Imite-moi, lui dit son compagnon, et viens juger par cette inscription, si les Gaulois ont perdu quelque chose de leur esprit original depuis que vous avez tenté d'en faire des *Romains*.

Ah ! ah ! répliqua l'augure, tu es piqué de mon dédain pour les rustiques autels de bois ou de gazon dont tes compatriotes décorent si généreusement les abords de nos voies romaines. Crois-moi, vos grossiers simulacres de divinités rustiques font bien triste

figure à côté des divines statues de bronze ou de marbre que nos fastueux Romains ont élevées aux Dieux.



MERCURE GAULOIS EN BRONZE

Depuis que j'ai perdu de vue le Capitole, que sont devenus nos temples élégants, nos obélisques amenés à grands frais de la vieille Egypte, nos arcs, nos colonnes de triomphe, qui font des environs de la ville éternelle l'objet de l'admiration de l'univers. — Ne regrettes-tu pas aussi, interrompit brusquement l'affranchi, vos colonnes lactaires, au pied desquelles les Romaines dénaturées exposent leurs enfants à la dent des bêtes farouches, ou à devenir l'objet de spéculations infâmes ? — Tu as touché juste au but pour cette fois, reprit l'augure, et pourtant, n'oublies pas que cette Rome t'a élevé du rang d'esclave à la sublime dignité de citoyen romain. — Mais

voyons quel nom recommandable ce cippe modeste transmet à la postérité. Et l'augure descendu du chariot lut à haute voix l'inscription suivante :

- « Etranger, arrête-toi et lis. Ce que j'ai à te dire est bien court.
- Tu vois le sépulcre peu beau d'une belle femme, CLAUDIA. Elle
- aime son mari de toute son âme ; en eut deux fils, dont l'un est
- resté sur la terre et l'autre fut placé dessous. Sa conversation
- était agréable, et sa démarche aisée. Elle gardait la maison et
- filait sa quenouille. Je t'ai tout dit. Va-t-en. »

(Kircher.)

Remontons vite en char puisqu'on nous congédie, dit l'augure en riant ; mais, par Hercule, quelle sotte manie ont tes compatriotes de vouloir occuper la postérité de souvenirs aussi obscurs.

— Eh quoi, cette leçon sera-t-elle perdue pour l'orgueil romain, répliqua l'affranchi, et les vices brillants, fléaux de l'univers, l'em-

porteront-ils donc toujours sur la vertu modeste qui préfère à l'éclat l'accomplissement de ses devoirs obscurs.—À merveille, Gaulois, mais ces *vices brillants*, comme tu les appelles, ont subjugué le monde, et la *vertu* modeste est leur très humble esclave. —Patience!... murmurait l'incorrigible élève d'Hippocrate et de Gallien, au moment où leur char s'arrêtait à la porte de la mansion. Les voyageurs y descendirent, ce qui, pour le moment, mit fin à leur altercation.

IX.

LA MANSION DU GUÉ DES CHIRETS, ET LA LETTRE DE POSTE.

Bien que le gué des Chirets ne fut placé, comme nous l'avons dit, qu'à XI lieues gauloises de Fines, station romaine importante située sur les confins des Pictons, des Bituriges et des Lemovices, et à X lieues seulement de Limone, circonstance qui n'aurait dû y faire établir qu'une simple *mutatio* ou relais de poste, on y voyait pourtant une *mansion*, c'est-à-dire un véritable hôtel de poste. les courriers et les voyageurs y trouvaient un bon gîte pour se reposer ou même pour y passer la nuit. Il faut en chercher la cause dans la position même de Calviniacum, marché de grain très important, situé dans une riche vallée et sur les bords d'une rivière fréquentée par les commerçants.

Autour de la mansion se groupaient même quelques autres *diversoria* ou auberges, construites à la romaine, et qui contrastaient fortement avec les huttes et les cabanes du *Vicus*, bâties en bois et en torchis, *more gallico*, suivant la méthode gauloise, comme le dit César.

Notre intention étant de décrire avec quelque détail une des habitations romaines les plus complètes, la villa de l'augure Sabinius, nous dirons seulement en passant que la Mansion du gué des Chirets était comme toutes les maisons romaines, et (telles sont encore aujourd'hui les habitations de l'orient et du nord de

l'Afrique) composée de bâtiments disposés sur les quatre côtés d'une cour rectangulaire qui n'avait d'issue au dehors que par une seule ouverture.—En un mot, une sorte de cloître.

Elle était approvisionnée de tout ce qui pouvait être utile au service des voyageurs privilégiés, qui seuls avaient le droit d'user des postes romaines, et à l'entretien du personnel ordinaire et permanent de cet établissement. On y trouvait en conséquence des chevaux de choix pour les courriers impériaux ; les mulets, les bœufs, les ânes et les chariots nécessaires pour le transport des voyageurs et des bagages ; le pain, le vin, la bière, la viande de porc et la volaille ; l'huile, le vinaigre, le sel, le miel et toutes espèces d'épices ; l'avoine, le foin et la paille, etc. Les provinces étaient chargées de fournir abondamment tous ces objets, et c'était là une des charges les plus lourdes que leur infligeait la métropole du monde romain. Quelques années plus tard, Septime Sévère fut enfin obligé de les en délivrer pour la mettre à la charge du fisc, tant cet impôt vexatoire, durement prélevé par les collecteurs, soulevait partout d'ardentes réclamations.

Les Mansions étaient confiées à la surveillance d'employés nommés *Mancipes*, obligés par une sorte d'esclavage de remplir ces fonctions pendant cinq ans au moins ; au bout de ce temps, on les nommait, pour les récompenser, *Perfectissimati*, titre auquel était attaché le singulier privilège de ne pouvoir, eux, ni leurs descendants, être appliqués à la torture, ni mis en croix, ni condamnés aux mines, ni envoyés au bûcher.

Qu'en diraient aujourd'hui nos riches maîtres des postes ?

Leur emploi consistait à vérifier les *Diplomata* ou passeports des voyageurs, qui fixaient le nombre de chevaux et la nature des provisions auxquels ils avaient droit, sur le permis des empereurs eux-mêmes : ils avaient sous leur surveillance un *mulomedicus* ou vétérinaire ; des *stratores* ou palefreniers, et des *catabulenses* ou postillons. Aucun d'eux ne pouvait s'absenter, si ce n'est pour le service public. L'empereur, et par exception assez rare, les grands dignitaires de Rome, avaient seuls le droit d'accorder des *lettres de poste*. Les gouverneurs des provinces ne pouvaient eux-mêmes prétendre à plus de deux ou trois de ces lettres par an.

Le nombre ordinaire de chevaux de poste accordés à chaque voyageur isolé était de deux : on les nommait *Veredi* ; le troisième cheval de surcrott nommé *parhippus*, destiné à porter les bagages, devait être spécialement mentionné sur le diplôme.

Un chariot à deux roues s'attelait de trois mules au plus et ne devait porter que 200 livres de bagages (67 kilog. environ) ; un chariot à quatre roues attelé de bœufs et de mules ne pouvait être chargé de plus 4000 livres (375 kilog.) ; enfin , on ne pouvait faire partir plus de cinq chevaux ou mules dans un seul jour. — On voit que tout avait été sévèrement, et pour ainsi dire militairement réglé dans le service des postes : aussi était-il propre à fonctionner toujours avec rapidité. On a souvent cité comme exemple d'une vitesse peu commune, que Néron, partant de Lyon à la nouvelle de la maladie de Germanicus, ait pu franchir, en 24 heures et en changeant trois fois de chariot, une distance de cent lieues environ.

Cela était en effet prodigieux il y a dix-huit siècles.

En outre de ces postes à cheval, les gouverneurs des provinces, entretenaient pour le service de leurs dépêches des courriers à pied qui se relayaient sans interruption d'une station à l'autre.

Au moment même où nos voyageurs descendaient à la Mansion des Chirets, un des courriers du propréteur de Limone, leur apportait l'invitation de se hâter. L'augure Sabinus avait été forcé par le déplorable état de sa santé, de quitter la ville pour aller chercher quelque soulagement et le repos qui lui était indispensable, dans sa charmante retraite des champs, située à quelque distance du *Clinus* (Clein).

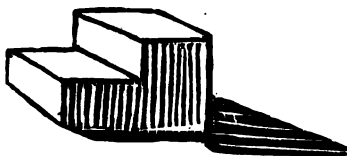
Le Mancipe auquel nos voyageurs remirent leur diplôme l'examina avec le plus grand soin, et comme sa formule était un peu différente de celle de nos passeports actuels, comme on le pense bien, le lecteur me permettra de la lui donner en passant. On y lisait donc :

- Au nom de notre divin empereur M. A COMMODE, toujours
- auguste, grand pontife et consul, le PRÉFET DU PRÉTOIRE DES
- GAULES, à tous les officiers de la province Lyonnaise et de la
- province Aquitanique, salut : Nous envoyons de Lugdunum à
- Limone, M., illustre aruspice romain, accompagné de L., notre

- affranchi, médecin célèbre, auprès du vénérable augure G. F.
- SABINUS, noble chevalier romain ; à cette cause, les Mancipes
- de nos stations de poste mettront à leur disposition un chariot
- attelé de trois chevaux ou mulets, ainsi que toutes les provisions
- de bouche ou autres dont ils pourraient avoir besoin pour accom-
- plir la mission dont ils sont chargés ; et qu'ils s'ient soin que toutes
- ces choses leur soient fournies en temps et lieu et sans de-
- meure. »

Le Mancipe observa que le diplôme mentionnait Limone seulement comme but du voyage, et que la Villa Sabiniaca étant distante de plus de 500 pas de la voie romaine, les réglemens s'opposaient formellement à ce que les chevaux de la poste y pussent transporter les voyageurs. — Un ordre du propréteur apporté par le courrier, leva heureusement cette difficulté ; mais comme le chemin de la ville n'était qu'une simple *trames* (traverse), embranchée sur la voie romaine, à six milles environ des Chirets, *trames* trop étroite pour donner accès aux voitures, les voyageurs durent se contenter de continuer leur route à cheval, précédés par un postillon chargé de leur petit bagage.

Du reste, cette manière de voyager était souvent préférée aux voitures dont les secousses n'avaient pas encore été adoucies par nos ressorts modernes. C'est pour cette raison, que le long des voies romaines et dans les rues des bourgs, on trouvait fréquemment des espèces de marchepieds en pierre pour aider aux cavaliers à sauter sur le dos de leurs montures.



G. L. SC.

Pendant qu'ils s'acheminent vers le terme de leur voyage, nous allons les y précéder, pour faire amplement connaissance avec une habitation romaine élevée dans les Gaules, sur le modèle des

villas des riches patriciens de Rome ou de Capoue.

X.

LA VILLA SABINIACA.

A trois lieues à peu près dans l'E. E.-Sud de Poitiers, et à une distance à peu près pareille des deux routes de Bourges et de Limoges, on rencontre aujourd'hui un petit village appelé *Savigny-l'Évesquaut*. Son église et son presbytère sont séparés du gros des maisons par des jardins et des vergers.

L'ensemble du village occupe le fond d'un large pli de terrain assez inégal dans sa forme, mais dont l'axe principal est dirigé du côté du Clain dans la direction du N.-O. *On dit* qu'autrefois, un petit ruisseau sorti d'une source vive située un peu au-dessus des maisons, courait le long de la prairie, et les *anciens* du lieu ont même entendu dire à leurs grands pères, ce qui nous rejette un peu bien loin, que ce ruisseau faisait jadis tourner les aubes d'un moulin. La chronique, un peu vague aujourd'hui, prétend encore que les vanes dudit moulin, peut-être un peu trop aristocratiques, faisant trop souvent refluer les eaux de notre anonyme ruisseau jusqu'au seuil des maisons du bourg, donnèrent lieu à plus d'un procès. Or, un beau jour, pour terminer la noise, le ruisseau disparut sous terre, soit de son propre gré, soit que la source eût été comblée à la sourdine. Tant y a que depuis, on ne vit couler dans les prés que les eaux des averses; mais le malin ruisseau resta entre deux terres, et s'avisa, pour se venger, d'envoyer quelquefois la fièvre aux habitants qui se croyaient quittes de lui.

Hélas! hélas! c'est toujours même note ici-bas : *D'un mal souvent on tombe dans un pif.*

Sur l'emplacement même occupé aujourd'hui par les enclos du presbytère et des maisons voisines, s'élevait autrefois la riche villa de l'aruspice SABINUS (1). Elle avait été construite sur le modèle des

(1) *Mémoires de la société des Antiquaires de l'Ouest*, note de Monsieur Conneau.

habitations de plaisance que les patriciens romains se hâtaient d'édifier, partout où les appelaient les hautes fonctions qu'ils tenaient de la munificence des empereurs. En s'entourant sur le sol encore à demi-sauvage des Gaules, de tous les raffinements du luxe de l'Italie, ils cherchaient à se consoler de leur exil momentané des bords du Tibre et de l'Arno.

Par une de ces étranges destinées qui sont souvent le lot des choses humaines, un édit de Théodose-le-Grand ayant fermé à tout jamais les temples du paganisme, le séjour du mensonge devint la paisible retraite où les évêques de Poitiers méditèrent longtemps sur les vérités évangéliques, et c'est de là que lui vient son surnom de l'*Evesquaut*.

Ce serait en vain qu'on viendrait aujourd'hui chercher quelques traces des demeures élégantes qui se succédèrent sans doute sur ces lieux, puisqu'à la fin du IX^e siècle Savigny fut érigé en viguerie, et qu'un officier ou vicaire du comte de Poitiers y rendait la justice à plusieurs paroisses. Des chemins raboteux pendant l'été ou envahis pendant l'hiver par des mares fangeuses, des arbres rabougris qui se cramponnent à de vieux murs et des terrasses en ruines, dont les pierres ont servi à construire d'informes masures, voilà tout ce qu'on rencontre à cette heure dans une localité si riche en souvenirs.

A l'époque éloignée dont nous nous occupons en ce moment, c'est-à-dire vers la fin du second siècle de notre ère, d'élégantes avenues aplanies et sablées avec soin aboutissaient à la villa Sabiniaca en traversant les bois, les vignes et les jardins groupés avec art à l'entour. Le ruisseau, dirigé avec goût et intelligence, arrosait un large pâturage sur lequel des troupeaux de bœufs et de moutons paissaient tranquillement, tandis que d'agiles cavales, suivies de leurs poulains, traversaient tout d'un trait, au gré de leurs caprices, de vastes étendues, pour chercher un ombrage plus frais.

La maison principale, car il y en avait plusieurs réunies en ce lieu, et qui communiquaient entr'elles par des galeries couvertes, était précédée par une plantation qu'on nommerait aujourd'hui un jardin anglais. Les buis et les épicéas y étaient taillés capricieusement en forme de lions, de tigres, d'ours et d'animaux tout à fait

fantastiques ; quelques-uns même reproduisaient les initiales du savant maître du logis. Le centre de ce jardin extérieur était occupé par un large bassin dont les bords étaient tapissés de gazon, et du milieu duquel jaillissait un superbe jet d'eau. Une double promenade circulaire , ombragée de platanes élevés , environnait tous ces massifs , et une clôture en pierres sèches , masquée sous les rameaux toujours verts d'un buis étagé avec art , les défendait contre la dent des animaux. (*Lettres de Plin.*)

La villa principale ou *Prætorium* de l'aruspice , auquel sa science profonde et son caractère sacré attirait de nombreuses visites , était , par une exception à la disposition ordinaire des maisons rurales , précédée par un *Atrium* ou cour rectangulaire , entourée de portiques que soutenaient des colonnes. On y pénétrait par un corridor (*fauces*) que gardaient des esclaves préposés à cet emploi. Autour de cette cour , on trouvait d'abord un vestibule sous lequel s'asseyaient les visiteurs , pour attendre que leur tour fût venu de consulter l'augure sur leurs rêves , ou quelque présage sinistre qui les menaçait de malheur ; puis , quelques pièces de l'*hospitium* , destiné à loger les hôtes inattendus ; enfin , le *Lararium* ou cabinet consacré aux dieux Lares , et le *Tablinium* , autre cabinet qui renfermait les archives et les portraits de la famille SABINIA.

Sabinus , chevalier romain , issu d'une famille noble originaire de *Teanum* , ville de Campanie , avait réuni en ce lieu les simulacres de ses aïeux illustres. On y voyait les effigies , en marbre , en bronze , de tous les membres de cette nombreuse et antique famille qui s'étaient distingués par leurs talents , par leurs emplois élevés , ou leur amour pour les sciences et les arts.

On sait qu'à Rome les charges publiques qui donnaient le droit d'*images* étaient celles du souverain pontife , de dictateur , de consul , de préteur et d'édile ; mais il fallait en outre qu'aucun membre de ces familles n'eût jamais prévariqué dans l'exercice de ses fonctions , ni commis aucun acte honteux , faute de quoi on brisait impitoyablement leurs simulacres.

Au moyen âge , la vieille monarchie brisait aussi l'écu déshonoré d'un chevalier félon , et savait dire bien haut : Noblesse oblige !

C'est que Rome et la monarchie savaient, qu'en élevant le devoir jusqu'au niveau d'un culte, elles trempaient un vigoureux ressort sur lequel devaient reposer longtemps leur gloire et leur stabilité. Toutes deux avaient donc saisi, avec habileté, un des leviers puissants qui soulèvent les mondes, et font les nations grandes et fortes entre toutes les autres, et ce levier, c'était l'honneur.

La surface des murs de l'Atrium, enduite d'un stuc fin et poli, était couverte de peintures symboliques monochromes, qui, toutes, avaient quelque rapport avec les mystérieuses fonctions de l'augure, avec cette science occulte qu'on apprenait dans les collèges de l'antique Etrurie, dépositaire des secrets de l'art divinatoire. Le centre de cet Atrium était occupé par un bassin destiné à recevoir les eaux qui s'égouttaient des toits. (*Impluvium*.)

PLAN D'UNE VILLA ROMAINE.

VILLA RUSTICA.

Triclinium.

Cubiculæ.

PÉRISTYLE.

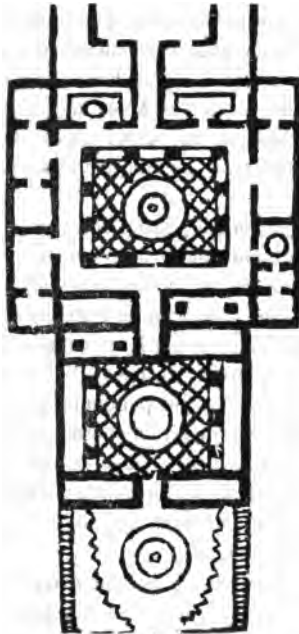
Ergastulum.

Lararium.

ATRIUM.

Hospitium.

Jardin.



VILLA RUSTICA.

Salons.
Bibliothèque.

Pinacothèque.

Jet d'eau.

Bains.

Sacrarium.

Tablinum.

Impluvium.

Hospitium.

Jardin.

L'Atrium communiquait avec le *Péristyle*, autre cour plus vaste et disposée à peu près de la même manière, par un second corridor tout pareil au premier. Une colonnade de marbre engagée à demi par sa base dans un petit mur à hauteur d'appui, dessinait tout autour une galerie couverte et élégante sur laquelle s'ouvraient tous les appartements. Au centre, on cultivait avec grand soin un parterre des fleurs les plus rares, sur les bords d'un bassin de porphyre d'où jaillissait une gerbe d'eau limpide. En face de la porte d'entrée, se trouvait la salle à manger ou *Triclinium*, et un salon spacieux renfermant des banquettes rangées en hémicycle pour la conversation.

Sur les côtés, se trouvaient les chambres à coucher de jour et de nuit (*Cubicula*), et le *Thalamus*, appartement des femmes (on y arrivait en passant par de petits antichambres (*Procata*) ; la *Bibliothèque* et la *Pinacothèque* ou galerie de tableaux, et enfin les salles de bain.

Sur la quatrième face, s'ouvrait l'*Ergastulum* ou logement des esclaves attachés au service de l'intérieur, et le *Sacrarium* ou chapelle domestique.

Les murs de cet appartement étaient généralement décorés de peintures à fresque et à la cire, de bas-reliefs de pierre et de marbre, et garnis jusqu'à hauteur d'appui, comme l'usage s'en est encore conservé dans l'Orient, de carreaux vernissés ou de plaques de marbre de diverses couleurs.

Quant au pavé de la galerie des appartements, il était formé, tantôt de larges dalles de marbre blanc ou noir disposées en losanges, tantôt de capricieuses mosaïques offrant les images variées des constellations et des présages heureux ou malheureux.

Une partie des galeries et des appartements, était surmontée d'un étage consacré aux pièces supplémentaires. Sous le climat humide des Gaules, on n'avait pu construire des terrasses horizontales garnies de treilles et d'arbustes rares, comme sous le ciel tiède et embaumé de l'Italie ; on avait donc recouvert les bâtiments de toits légèrement inclinés pour éviter le séjour de la pluie.

On posait sur ces toits un premier lit de tuiles plates (*Tegulae*), garnies de rebords, et on recouvrait leurs joints par un second lit



de tuiles courbes (*Imbrices*) pour éviter les infiltrations de la pluie. Ces cordons de tuiles courbes se terminaient sur le rebord inférieur du toit, par des tuiles verticales décorées de palmes élégantes. Ces *Antefixes* couronnaient donc les murs d'une riche guirlande qui, en masquant le toit, se mariait harmonieusement avec tous les détails de cette somptueuse architecture.

Tel était l'ensemble du *Prætorium* de Savigny.

La *Villa rustica*, qui comprenait les bâtiments de ferme, la *métairie* comme on l'appellerait aujourd'hui, s'élevait en arrière et communiquait avec le *Prætorium* par une galerie couverte, afin qu'on pût l'aborder en tout temps. On y trouvait les logements du régisseur ou *Villicus*, et ceux des esclaves attachés à la culture, les cuisines, l'infirmerie, la prison, les étables et les hangars destinés à mettre à couvert les instruments aratoires.

Ces divers bâtiments étaient disposés sur les quatre faces d'une cour appelée *Cohors*.

La *villa Fructuaria* renfermait tous les magasins, et se trouvait derrière la villa rustica. On y resserrait les provisions en grains et en légumes qui provenaient, soit de l'exploitation, soit des tributs payés ou offerts en dons gratuits à l'augure. On y conservait l'huile et le vin dans de larges amphores vernies.

C'est là que se trouvaient les granges, les écuries et les greniers, le four à cuire, et jusqu'à des viviers pour conserver le poisson ; enfin toutes les distributions qu'on rencontre aujourd'hui dans nos basse-cours pour élever des porcs et des volailles.

Les esclaves punis pour quelque faute grave y étaient employés, la tête rasée et les pieds enchaînés, à moudre les grains nécessaires à la nourriture de la famille romaine, c'est-à-dire de tous les habitants de la villa ; cet ouvrage pénible s'accomplissait en tournant à force de bras un moulin de pierre, semblable à ceux dont on rencontre tant de débris dans le pays.

Tous les jardins qui entouraient les bâtiments, avaient été distribués avec art dans l'enceinte d'un vaste parc dessiné avec goût,

et qui ménageait presque à chaque pas mille surprises aux visiteurs. Ici, c'étaient des grottes artificielles sous la voûte desquelles on entendait l'eau tomber goutte à goutte dans un bassin sonore ; elles étaient décorées de brillants coquillages incrustés dans des rocaillies de mille couleurs, et cachaient mystérieusement leur entrée sous des buissons de clématite et de chèvre-feuille. Là, des volières spacieuses, habilement masquées sous des treilles et des vignes-vierges, étaient remplies d'oiseaux amenés de loin, et dont le continuel gazouillement se mariait harmonieusement au murmure de l'eau qui serpentait dans des canaux.

Plus loin, on rencontrait de beaux groupes de statues de marbre, de pierre ou de bronze, ou quelque vase antique élevé sur un piédestal, et du milieu duquel s'élevait l'aloès ou le palmite du midi, étonnés de se trouver à l'ombre des lilas des Gaules.

Des serres abritées du froid par des vitrages de pierre spéculaire venues de Cappadoce, étaient garnies de l'oranger, du grenadier et du jasmin de la Chine et de l'Inde, du laurier de la Crète et du myrthe de l'Italie.

Tous les climats soumis à l'empire romain avaient peuplé les vergers magnifiques d'arbres fruitiers variés. On y trouvait le figuier de Mésopotamie, l'amandier de la Mauritanie, l'abricotier de l'Arménie, l'avelinier, le cognassier, le noyer de l'Asie, le châtaignier de la Lydie, le pêcher de la Perse, le prunier de Syrie, le cerisier du Pont. Les jardiniers romains n'avaient trouvé à leur arrivée dans la Gaule, que des merisiers, des pommiers, des poiriers, des framboisiers et des groseillers. On voit combien ils avaient, en deux siècles, augmenté nos richesses.

Les potagers ne leur devaient pas moins. On y trouvait l'ail du Levant, le pourpier, l'asperge, les lentilles et les melons de l'Asie et d'Afrique, le choufleur de Chypre, le cresson de la Crète, l'échalotte de Phénicie, les haricots de l'Inde, les salades de Cos, les oignons et les choux d'Egypte, les artichauts de la Sicile et de la Bétique, la cardo et les pois d'Italie. La Gaule cultivait seulement les navets, les carottes, le persil et le céleri. — Mince bagage au milieu de cette profusion.

En dehors de la vaste enceinte du parc, les laboureurs, courbés

sur le bras de l'araire, instrument pareil à ceux qu'on appelle encore du même nom autour de nous, ouvraient de longs sillons avec leurs attelages de bœufs accouplés. On cultivait comme aujourd'hui deux sortes d'orge et aussi de froment, celle d'hiver et celle du printemps qu'on trouvait plus délicate ; de l'avoine, des fèves, des lupins d'Italie, qu'on enfouissait pour engraisser la terre, du chanvre et des luzernes originaires de Médie, qui essayaient déjà de se naturaliser dans nos champs.

Au temps de la moisson, on coupait seulement la cime des épis pour les jeter au dépiquage sous les pieds de chevaux dressés à trotter circulairement autour d'une aire bien battue, puis on fauchait le chaume. Le grain, une fois dépiqué, se séparait des balles en le jetant à l'opposé du vent avec de larges pelles, et puis on le serrait dans de vastes greniers, dont le plancher était formé d'un mélange de terre, de marc d'huile et de fiente de vache.

Ces méthodes sont encore pratiquées dans bien des pays, et nos cultivateurs étaient peut-être loin de se douter qu'ils faisaient parfois de l'archéologie pratique.

XI.

L'HOSPITALITÉ ROMAINE.

Au moment où nos voyageurs s'approchaient de la villa Sabiniaca, une meute de chiens suivie par les *Venatores* esclaves dressés à la chasse, remplissait l'air de ses aboiements prolongés : elle venait de saisir à la course un chevreuil blessé, et fatigué par une longue poursuite. Les chasseurs déjà surchargés de gibier, s'empressèrent de l'enlever pour l'offrir encore à leurs maîtres. Depuis le matin, l'entrée de la villa était obstruée par les clients faméliques de l'augure, auxquels un affranchi distribuait au nom du maître du logis, de la farine de châtaignes et même quelques pièces de monnaie, à l'effigie de Castor et Pollux ou des Césars. Appuyé tristement sur le seuil de la porte, le fils de Sabinus, C. F.

Sabinianus, présidait à ces pieuses aumônes : aussitôt qu'il aperçut les hôtes attendus, il fit signe de leur faire place, et la foule s'ouvrant avec promptitude, leur livra respectueusement passage. Sabinianus leur dit : « Soyez les bien venus, mes hôtes, dans cette » demeure livrée à l'affliction. Notre vénérable malade est assoupi » en ce moment et goûte quelque repos après une nuit de souffrances cruelles. Vous, cependant, venez vous détasser des fatigues d'un long et rapide voyage. Puisse votre présence ramener l'espoir dans cette retraite désolée.

L'augure s'inclina en essayant quelques paroles consolantes, et pour écarter tout sinistre présage, il franchit du pied droit la pierre du seuil, sur laquelle on lisait ce mot tout à la fois gracieux et hospitalier : *SALVE*. « *Je te salue, ou sois le bien venu !* » — En passant près du mur sur lequel on lisait l'inscription si connue *Cave canem !* Gare au chien ! il s'effaça prudemment. Mais Sabinianus souriant : ne craignez rien, ô mes hôtes sacrés ; le *Molosse* a été rélogué dans les bâtiments éloignés. Ses aboiements troublaient le repos du malade, si bien gardé d'ailleurs par la vénération de tout le pays.

Comme ils entraient dans le péristyle, un esclave vint prévenir les voyageurs que les bains étaient prêts et les introduisit dans l'intérieur des salles.

Le *baigneur* leur fit traverser une première pièce pavée en marbre blanc et noir, qui contenait un *Baptisterium*, large bassin rempli d'eau froide, où le bain se prenait en commun. Là, ils se débarrassèrent de leurs vêtements de voyage qu'on plaça dans des cabinets voisins ; puis ils pénétrèrent dans le *Tepidarium*, salle chauffée modérément où l'on restait quelques instants avant d'entrer dans le *Caldarium*, ou étuve remplie d'une vapeur presque brûlante, et qu'on échauffait par-dessous le plancher par une sorte de calorifère.

Il suffisait de quelques instants passés dans cette atmosphère élevée, pour qu'elle excitât une transpiration abondante par tout le corps ; alors on s'asseyait sur des gradins de marbre disposés tout exprès, et de jeunes garçons venaient essuyer doucement la peau avec de fines éponges, et la racler avec des *strigiles*, sorte de couteaux de métal souples et recourbés, qui en enlevaient

toutes les impuretés. Au bout de quelques moments on séchait le corps en le frottant avec des morceaux d'étoffe de laine très fine, puis 'on l'enduisait dans les cabinets aux parfums de quelque baume d'une odeur suave.

— Les voyageurs revêtus de robes nouvelles et chaussés de sandales de liège, restèrent quelques instants dans le *Tepidarium* pour éviter un refroidissement trop subit, et reparurent enfin sous la galerie du péristyle.

Sabinianus les attendait pour les inviter à entrer dans le *Triclinium* où l'on avait servi un repas afin de rétablir leurs forces épuisées. En passant pour s'y rendre, à côté d'un curieux cadran solaire monté sur un socle dont les faces indiquaient toutes les époques du calendrier romain, les jours de chaque mois, les fêtes observées, et jusqu'aux signes du zodiaque et la direction des huit vents principaux, il leur fit remarquer en souriant que la sixième heure du jour était presque accomplie (midi). A peine furent-ils entrés dans la salle à manger que la clepsydre ou horloge d'eau placée dans l'intérieur, fit entendre le son six fois répété de son marteau frappant contre un timbre sonore.

Un *triclinium* romain était une pièce à peu près carrée dont les côtés, celui de l'entrée excepté, étaient garnis de lits triclinaires légèrement inclinés, recouverts de matelas moelleux et de coussins pour appuyer les bras. Les convives s'y couchaient à demi sur de riches tapis.

Les murs étaient revêtus de plaques de marbre jusqu'à moitié de leur hauteur, et des colonnes engagées à demi dans leur épaisseur les partageaient en panneaux sur lesquels on avait peint divers sujets gracieux propres à récréer la vue : de jeunes faunes et de jeunes bacchantes couronnées de pampres, et portant des thyrses entrelacés de raisins, semblaient exécuter une ronde animée tout autour des convives et les inviter à la joie. Une lampe de bronze suspendue au plafond et pleine d'huile parfumée d'ambre éclairait les repas du soir.

Le pavé du *Triclinium*, par un caprice bizarre de l'artiste, représentait en mosaïque, tous les reliefs d'un repas comme s'ils venaient de tomber à l'instant, et qu'on ne les eût pas encore balayés.

Une table en bois précieux et qu'un triton supportait au-dessus d'un petit bassin rempli d'eau pour éviter que les insectes ne pussent y gravir, était chargée de mets variés. Les plats d'argent qui les contenaient étaient bordés de guirlandes de pampres et d'acanthes ciselées avec art : ils contenaient de l'agneau rôti, un paon encore orné de son brillant plumage, un jambon d'Hispanie, des foies d'oies grasses, des poissons imités au naturel avec des viandes débachées, des pains appétissants, du laitage, du miel et des fruits conservés.

On était déjà loin, on le voit, des rustiques repas des Pictons.

On offrit aux voyageurs des serviettes tissées avec du lin incombustible (amiante), qu'on jetait dans les flammes pour les blanchir, et de jeunes esclaves leur versaient avec empressement



RHYTON.

dans des coupes de cristal et des *Rhytons* d'argent richement ciselés des vins parfumés de nard et de miel que contenaient des vases étiquetés : ils approchaient aussi à la portée de leur main tous les mets qui pouvaient exciter leur envie, après les avoir découpés avec adresse.

XII.

LE PINACOTHÈQUE ET LE SACHARIUM.

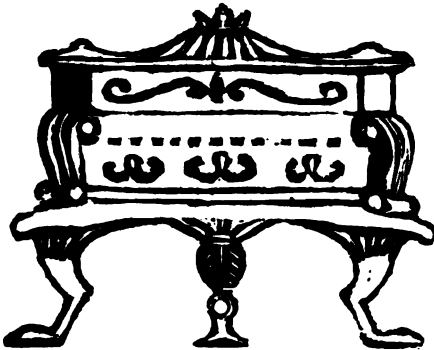
Au sortir du Triclinium, et pour attendre patiemment que le malade fût réveillé, Sabinianus conduisit ses hôtes dans la *Pinacothèque*, où l'on arrivait en passant par une *basilique*, sorte de parloir allongé, dans lequel le maître du logis venait ordinairement converser avec ses visiteurs et ses clients.

La *Pinacothèque* ou galerie de tableaux et de sculptures, renfermait la reproduction de presque tous les chefs-d'œuvre de l'art

grec. Rome se contentait d'imiter les arts de ses vaincus, ne pouvant faire mieux. Les peintures monochromes y dominaient, et malgré le désavantage qui résultait de l'emploi d'une seule couleur, les sujets étudiés comme on traite à peu près aujourd'hui ce qu'on appelle des *Grisailles*, ne laissaient pas d'avoir un grand mérite aux yeux des connaisseurs, tant le dessin en était pur et les attitudes gracieuses et savantes. On sait que les anciens peignaient à fresque ou à l'encaustique sur les enduits de stuc poli dont ils revêtaient les murs, et pour les abriter de la poussière, ils les couvraient d'un vernis diaphane; souvent même ils prenaient la précaution jusqu'à placer les tableaux précieux sous des châssis vitrés que couvraient des volets. L'école flamande et la vieille école italienne usèrent parfois aussi de procédés pareils. Les tableaux occupaient la partie supérieure des entre-colonnements; le bas était décoré de statues, de bas-reliefs, de vases en matières précieuses ou en terre rouge, sur lesquels dansaient les silhouettes noires des faunes, et des bacchantes, qu'on admire aujourd'hui sur les murailles de Pompéi. — La bibliothèque qui occupait l'extrémité de cette galerie, ne consistait qu'en un grand cabinet dont le pourtour était garni d'armoires : leurs tablettes, faites de bois odorant et résineux, pour chasser les insectes, étaient couvertes de cassettes contenant des rouleaux de parchemin et de papyrus, ou des tablettes de bois poli, reliées ensemble comme le sont nos livres d'aujourd'hui. C'étaient les manuscrits dépositaires de toute la science antique : Ils étaient écrits en caractères grecs et latins, quelques-uns même en caractères mystérieux que les élèves des collèges étrusques connaissaient seuls, et tels que furent sans doute écrits les fameux livres sybillins de Cumæ. Dans un coin de la bibliothèque, un esclave nommé *Libraire* était occupé à copier avec soin un manuscrit précieux, à l'aide d'un style dont il promenait la pointe sur des tablettes enduites de cire.

Une des filles de Sabinus vint prévenir le médecin gaulois que son père sortait enfin de son assoupissement et qu'il réclamait sa présence; pendant ce temps, l'augure romain alla rejoindre la famille réunie dans le *Sacrarium*, afin d'offrir à Esculape une offrande qui le rendit propice. L'augure s'étonnant qu'au milieu

du deuil général qui pesait sur cette demeure , Sabinia portât un costume de fête : « N'en soyez point surpris , lui dit Sabinicus , c'est pour plaire à mon père dont elle est l'idole , que cette pauvre enfant refoule le chagrin au fond de son cœur , et affecte aux yeux de Sabinus tous les dehors d'une joyeuse espérance. » — Sabinia portait en effet une robe (*Stola*) d'une étoffe de fine laine teinte avec la pourpre de Tyr , que bordait par le bas une frange de l'or le plus fin , tombant jusque sur ses pieds. Sur cette robe , que fixait une large ceinture nouée au-dessous du sein , elle portait une tunique pareille à celle des hommes , quoique plus longue , et dont les manches descendaient jusqu'à ses poignets ; enfin , un *Peplum* , sorte de voile , fait d'un tissu léger , lui recouvrait la tête et une partie du corps. Ses cheveux , noirs et brillants comme du jais , lavés avec des essences précieuses , étaient contenus dans un réseau de fil d'or à larges mailles , et relevés avec grâce sur le haut de la tête avec des bandelettes de pourpre et une longue épingle d'or qui les traversait. Ses pieds étaient chaussés de petits souliers blancs brodés de perles et de paillettes d'or , dont les pointes étaient légèrement relevées. Son cou , ses oreilles , ses bras étaient ornés de colliers , de boucles , de bracelets et de camées aussi précieux par la matière dont ils étaient composés , que par la perfection même du travail.



TURISULUM (VASE A PARFUMS.)

A peine l'aruspice eut-il déposé sur l'autel d'Esculape, placé près de l'entrée du Sacrarium une offrande de lait et de fruits, que les serpents familiers du lieu s'enlaçant autour des trépieds voisins, allongèrent leurs têtes brillantes pour se saisir des doux présents offerts au Dieu. — « C'est un heureux présage, s'écria l'aruspice, et saisissant une simpule de terre cuite, la seule admise pour les sacrifices, il versa lentement quelques gouttes de lait sur la tablette de l'autel. Puis jetant quelques grains d'encens sur le feu qui brûlait toujours dans ce lieu sacré, il adressa à tous les dieux protecteurs de l'humanité de suppliantes prières, auxquelles se joignirent tous les enfants et tous les serviteurs de Sabinus restés en dehors du sanctuaire. Enfin, prenant des mains du jeune gardien le rameau consacré, il le trempa dans l'eau lustrale, et il en jeta quelques gouttes sur tous les assistants pour les purifier et leur rendre les dieux favorables.



LAMPE ET TRÉPIED ROMAINS.

En sortant du Sacrarium, il se dirigea vers l'appartement du malade. Un petit antichambre le précédait, de sorte qu'aucun bruit ne pouvait pénétrer dans les pièces du fond, une fois que l'entrée en était close. On y sentait une douce chaleur entretenue par des

tuyaux masqués dans l'épaisseur des murs. — Le médecin gaulois placé sur le seuil même de la chambre du malade, dans l'attitude d'un homme qui médite profondément, n'eut pas plutôt aperçu l'aruspice qui s'avancait accompagné des enfants de Sabinus, qu'il posa silencieusement son index sur ses lèvres fermées pour leur recommander le silence, en même temps qu'il secouait d'un air grave et triste sa tête expressive, pour leur apprendre qu'il restait bien peu d'espoir de sauver leur père. La famille Sabinia, bien que déjà préparée par ses pressentiments à cette funeste sentence fondit en larmes, éclata en sanglots, et se retira à la hâte dans une autre partie de la maison pour se livrer sans contrainte à toute sa douleur.

Pendant ce temps, le médecin et l'aruspice pénétraient dans l'appartement de Sabinus tiré de son léger sommeil excité par un narcotique, par le bruit des sanglots qui avaient vaguement frappé son oreille.

XIII.

L'AUGURE SABINUS.



P. L., SC.

Sabinus était à demi couché sur les coussins d'un lit de bronze placé dans une alcôve ornée de rideaux et de draperies élégantes. Il portait la *trabe*, robe rayée de pourpre, qui était commune aux augures et aux chevaliers romains. Un anneau brillait à son doigt. Des vitraux d'albâtre spatique empêchaient que les rayons solaires ne pénétrassent avec trop d'éclat dans cet appartement, éclairé seulement par un demi-jour favorable au repos.

« Sois le bienvenu, ô mon noble

confrère, dit le malade d'une voix affaiblie; ce savant médecin a su calmer déjà mes souffrances aiguës. Grâce à lui et sans doute au divin Esculape, je me trouve déjà plus fort et mon visage est devenu meilleur. » En disant ces mots, l'augure contemplait dans un miroir d'acier poli sa figure amaigrie, avec cette illusion ordinaire aux malades, qui se croient souvent hors de tout danger, la veille même de leur mort.

« Asseyez-vous tous deux près de ma couche, reprit-il après quelques instants, et puisque enfin je renaiss à la vie, parlez-moi bien de la ville éternelle et de ma Campanie aux riants souvenirs. Le Vulturne y roule ses eaux d'argent sous des bosquets de lauriers roses, que caresse la brise embaumée par les fleurs des orangers, des citronniers et des jasmins. Hélas! que le ciel de la Gaule est triste et froid, comparé à ce ciel limpide et profond de Téanum et de Capoue! Ne dites-vous pas comme moi, mes amis? — Ne regrette pas en ce moment, lui répondit l'augure romain, d'être éloigné d'un sol souillé par des excès honteux. Si le soleil de l'Italie est brillant et pur, ses rayons n'éclairent aujourd'hui que la honte de Rome. — Que dites-vous! et mes soupçons.... — Le règne de nos pieux empereurs est passé et nous avons vu désormais disparaître avec eux les derniers amis de l'humanité — Commode!... — Indigne successeur des Vespasiens, des Titus, des Trajan, des Antonin, des Marc-Aurèle, il donne aujourd'hui à l'univers le funeste exemple de tous les vices et de tous les désordres. Le glorieux siècle d'Auguste, a passé; celui des Antonin expire. »

Sabinus hors de lui : Commode, il y a cinq ans à peine, arrivait à Rome par des chemins jonchés de fleurs, sous mille arcs triomphaux; le peuple aimait en lui sa beauté juvénile; il semblait rappeler les vertus de son père, dont il célébra pieusement les funérailles.

Avec quelle modestie ne parlait-il pas au sénat en promettant solennellement de marcher sur les traces augustes de ses prédécesseurs!

— Il a tout oublié. Environné de courtisanes et d'affranchies, il donne à Rome et à tout l'univers le spectacle odieux de tous les

funestes instincts du cruel Domitien, de l'insensé Caligula. Il profane la majesté des temples, et n'a pas honte de s'entourer dans ses orgies de gladiateurs et de femmes perdues ; il lutte dans les cirques, conduit des chars autour des hippodromes et prend en public le surnom d'Hercule, sous prétexte qu'il a vaincu des centaines d'athlètes et de bêtes féroces dans les arènes.

Aujourd'hui, abhorré du peuple, et caché au fond de son palais, il a remis successivement le fardeau de l'empire aux soins de vils favoris dont il craint chaque jour les trahisons. L'anarchie est partout : l'usure s'étend sur Rome et les provinces, comme une lèpre dévorante, que ne peuvent plus combattre nos sages Lois des Douze Tables. Ce n'est plus de nos vieux *as* d'airain que le romain se contente à présent pour satisfaire à ses besoins ; le *DENIER* d'argent ne lui suffit même plus, c'est l'*AUREUS*, des milliers d'*AUREUS*, qu'il faut pour satisfaire son insatiable avidité.

Le peuple corrompu par l'oisiveté, trafique sans pudeur de ses suffrages dans les comices et vend ses votes au plus offrant. Désormais, l'empire sera mis à l'enchère.

Où sont les temps où d'illustres Romains revêtus de la pourpre s'honoraient de leur origine obscure ; où les nobles Fabius n'avaient point oublié que leur aïeul vendait des fèves au marché (*fabæ*), et les Pisons qu'ils descendaient d'un planteur de pois (*pisum*) ; alors tous les surnoms rappelaient des hauts faits, des actions vertueuses, et servaient seuls à distinguer les membres des familles nombreuses.

O Sabinus, combien vous êtes heureux et tranquille dans ce coin reculé des Gaules, et que votre ciel froid et gris vaut mieux que le ciel brillant de lumière de notre malheureuse Italie !

L'augure malade était fortement ému de ce triste tableau de la situation de sa patrie : ses joues s'étaient enflammées ; son œil brillait d'un éclat fébrile, tout annonçait l'agitation violente à laquelle il était en proie. — Le médecin s'approcha de son lit, et lui prenant le bras : Calme-toi, noble augure, peut-être verra-t-on bientôt des temps meilleurs, et... — Des temps meilleurs, ô mes amis, dit Sabinus en le repoussant ! Sachez qu'avant votre arrivée j'avais déjà consulté les présages sur les bruits vagues parvenus

jusqu'à nous, et que les dieux m'avaient annoncé à l'avance tous les malheurs qui s'apprétaient à fondre sur notre malheureux empire. — Les entrailles de nos victimes, et les cris répétés des souris pendant les sacrifices, la sueur froide qui couvrait les statues des divinités, le vol sinistre des milans et les cris de l'orfaye, tout m'annonçait l'arrivée imminente des temps funestes prédits par nos livres sacrés. Le Ciel est las de nos prospérités, le ciel veut nous punir de négliger le culte. Ils ne sont plus ces temps d'austère piété où dans les fêtes solennelles on voyait à la suite des pontifes et des prêtres de nos sacrés collèges ces longues files de magistrats, de sénateurs, de chevaliers, de citoyens de toute condition, jaloux de relever par leur accueil nos pompes religieuses. Alors on n'eut point vu des femmes parées de leurs plus beaux atours se mêler dans les rangs des hommes et porter atteinte à la décence et à la gravité de nos cérémonies. Les temples de nos dieux resplendissaient alors des brillantes dépouilles de l'univers soumis.

Rome n'eut pas souffert dans son enceinte d'autres temples que ceux des divinités bienfaisantes et reléguait au dehors de ses murs les autels de ces dieux dont le culte naît de la crainte ou l'amour, passions ennemies du repos des hommes. Alors, aussi, les dieux, objets d'un culte pur, envoyaient sur ces terres brûlantes des pluies qui les rafraîchissaient, et donnaient la victoire aux Décius qui se dévouaient pour le salut de nos armées et de la fortune de Rome.

— Qui fait cas aujourd'hui des célestes présages ? Qui prise la science augurale si profonde et si mystérieuse, et pourtant que d'avertissements du ciel, dans la punition des profanateurs et des sceptiques.

Claudius et Junius, pour avoir méprisé les indices de nos poulets sacrés, ont vu deux fois périr des flottes romaines, tandis qu'Hostilius dut ses victoires les plus mémorables aux conseils de l'augure Atticus.

— Voit-on encore des aruspices à la tête de nos armées ? consulte-t-on les présages avant d'assembler les comices ? Quels consultants renonceraient à leur dignité aujourd'hui, comme au temps

des Scipions et des Gracques, pour un vice de forme dans leur élection ? Qu'importe à nos esprits forts les terreurs salutaires qu'inspirent la foudre, les tempêtes, les pestes redoutables, les bruits profonds du sol, les pluies de sang, les chutes de rochers, les astres embrasés qui traversent les airs, les cris, les chants et le vol des oiseaux, les entrailles sanglantes des victimes immolées aux dieux, et les combinaisons des astres !

Nos savants philosophes ont raillé nos fonctions sacrées : deux augures ont-ils dit, ne peuvent se regarder sans rire ; et le vulgaire les a crus sur parole.....

— Ah ! je demande grâce pour les philosophes, interrompt l'élève d'Hippocrate. Faut-il, pour honorer les dieux, respecter jusqu'aux superstitions qui en déshonorent le culte. On a vu des armées romaines s'enfuir honteusement avant que de combattre à la vue d'un lièvre qui paraissait devant leurs rangs ; de graves magistrats appelés au dehors par d'importantes affaires, rentrer précipitamment dans leurs demeures parce qu'ils avaient heurté le pied, par mégarde, contre le seuil de leur maison. On assure même qu'on vit dans un festin impérial un vieux sénateur frappé d'une tristesse mortelle, parce qu'il s'était trompé de pied en se chaussant le matin.

Grâce pour nos sublimes écoles, car elles apprennent à révéler un Dieu, unique créateur de l'univers harmonieux ; s'appliquent à étudier la beauté de ses œuvres dont la sublimité dispose l'âme à la reconnaissance et à l'adoration. Si elles négligent les présages, c'est pour chercher dans les trésors de la raison dont l'homme fut doué en naissant, une règle plus sensée de conduite.

Je fus un jour témoin dans l'une d'elles, de quelques définitions dignes d'être remarquées :

Qu'est-ce que *la vie* ? demandait-on à l'un de leurs élèves. — Il se contenta pour toute réponse de tracer sur un tableau noirci, un petit point blanc à la craie, à peine visible, qu'il effaça subitement d'un coup d'éponge.

Qu'est-ce que *la gloire* ? — Et il dessina un laurier dont la cime était battue par la tempête et les racines rongées par les reptiles.

Il fit le portrait de l'homme en traçant une figure compliquée,

mobile, bizarre et inexplicable, et de la femme en dessinant un piège caché sous les fleurs. — Tout cela, répliqua l'augure, est fort ingénieux sans doute, mais qu'importent aux peuples tous ces jeux de l'esprit, et comment y trouver quelque règle applicable à leurs besoins sociaux. Les subtilités scholastiques ne serviront jamais à diriger le monde. Il faut aux esprits de la foule l'autorité du merveilleux : ce qu'elle touche et ce qu'elle raisonne ne lui inspire que mépris. — Jadis, elle distinguait religieusement les jours néfastes consacrés au culte, des jours fastes où l'on peut sans scrupule vaquer à ses affaires : à peine aujourd'hui si on s'en abstient dans les plus grandes fêtes. — Jadis, on eût cherché sur le calendrier, ces jours marqués au blanc, qui rappellent quelque triomphe du nom romain, et ceux marqués de noir, en souvenir d'une calamité publique ou d'un désastre, pour se réjouir des premiers et s'affliger de ces derniers : mais à présent la gloire nationale et nos douleurs publiques ne touchent plus personne.

Qui recherche à cette heure le culte de la chaste Vesta, de la blonde Cérès, et ne court pas plutôt aux fêtes licencieuses et bruyantes que célèbrent à la lueur des torches des femmes échelonnées en l'honneur d'Adonis ou de Vénus, si chers aux courtisanes, aux honteuses orgies des bacchantes, aux saturnales effrontées qui confondent le maître et l'esclave.

Il n'importe guère aujourd'hui que les calendes soient consacrées à l'austère Junon, ou les Ides à Jupiter ; que chacun de nos mois soit placé sous la protection spéciale de nos grands dieux ; que chacun des jours de l'année ait son invocation particulière à leur toute puissance.

Et qui donc songerait dans son dédain superbe pour la prière et les souvenirs nationaux, à célébrer et la fête des Fèves, cette manne céleste des Romains, et celle des Boucliers, gages précieux de la protection des dieux ; celle des Mânes, celles des Lémuries, qui apaisent les spectres ; ou bien encore celles d'Anna Perenna, de la bonne déesse, de la Concorde, de la fortune féminine qui nous rappelle Véturie !

Mais on n'oubliera pas la fête des étrennes, les lupercales de Pan, les hilaries qui amènent les travostissements ; ni les grands

jeux romains où le peuple applaudit avec tant de fureur , et les cochers du cirque , et les gladiateurs heureux qui ont rougi l'arène du sang de leurs victimes , et les athlètes dissolus.

Le mal est aujourd'hui par tout l'empire , et les Gaules en sont également atteintes parce qu'elles se modèlent sur nous. Le Gaulois autrefois retenu par la crainte salutaire de ses dieux farouches et pleins de mystères , ne les redoute plus depuis qu'il les mêla avec les dieux de Rome. N'a-t-il pas fait de Jupiter tonnant , du subtil Mercure , du sublime Apollon , et du puissant Hercule , Esus ou Tharanis , Teutatès , Bélénus , Ogmios ? Divinités aujourd'hui transformées et menteuses. Si des lèvres, il a consacré à nos dieux et ses lacs, et ses fontaines, et ses forêts, c'est encore au fond de son cœur à ses vieilles divinités qu'il s'adresse avec doute en leur rendant cet hommage ; et le doute a perdu la nation.

Seuls les druides ont encore conservé dans leurs secrets asiles leurs vieilles traditions , leur foi inébranlable , et croyez-moi , quelque jour cet antique lien réunira tous les Gaulois contre nous. C'est en vain que leurs villes cherchent à rivaliser avec Rome , dans les arts , dans les lettres , dans les sciences et fournissent des maîtres dans nos savantes écoles ; rien ne pourra jamais effacer de l'esprit de ce peuple la honte d'être assujéti à un peuple étranger.... — Pendant que l'augure laissait tomber sa tête fatiguée sur sa poitrine et gardait le silence , épuisé par une violente émotion , le médecin gaulois pensait , dans son esprit , que ses paroles s'accordaient avec ses propres pensées et ses plus chers désirs ; mais il les renfermait soigneusement en lui-même.

Tout à coup Sabinus sortit de sa profonde rêverie ; ses yeux pleins d'égarement avaient l'éclat brillant de regards qui pénétrèrent dans l'avenir :

Oui la sybille Erichée et le divin Virgile ont prédit dans leurs vers sacrés les derniers jours du paganisme corrompu et le triomphe d'un empire nouveau qui doit asseoir la justice sur le trône du monde !.. Nos dieux , nos césars , nos pontifes vont disparaître et laisser vides les autels , les palais , les sanctuaires.... Déjà je vois d'insolents prétoriens des armées étrangères donner et retirer la pourpre à de méprisables Césars , jouets de leurs caprices... le

deuil de l'empire est commencé. L'univers à son tour s'est rué sur Rome.... Mais au milieu du chaos qui menace le monde, au bruit des chariots de guerre qui broient les provinces de ce vaste empire, quelle lumière immense a jailli tout à coup?... Les peuples s'arrêtent étonnés et se prosternent devant un dogme sublime qui va régénérer l'humanité. — C'en est fait, je vois déjà un pontife suprême du nouveau culte s'avancer vers ces lieux et renversant les autels de nos divinités, adorer l'humble berceau de Bethléem et la croix du Calvaire... (1). Un peuple immense accouru sur ses pas se courbe avec respect sous sa bénédiction : tout est fini pour nous ! — En achevant ces mots, l'augure tomba évanoui, et depuis ce moment ne reprit qu'à de longs intervalles l'usage de ses sens.

L'aruspice romain et le médecin gaulois, au comble de la surprise, cherchèrent en vain le sens des paroles prophétiques qu'ils venaient d'entendre. On ne croyait guère dans le monde romain, que la secte encore obscure et méprisée des chrétiens fût appelée à d'aussi hautes destinées, tant les voies de la providence sont souvent imprévues.

— A quelque temps de là sur le parvis d'un des temples de Limone, s'élevait un cippe élégant, sur lequel on pouvait lire cette inscription :

Aux dieux mânes et à la mémoire
de G. F. SABINUS,
de Teanum en Campanie
chevalier romain, aruspice
distingué de son temps,
qui vécut 58 ans
cinq mois et cinq jours,
G. F. Sabinianus son fils,
au meilleur et au plus chéri des pères.
Lui-même a commandé
avant de quitter ce monde,
qu'on lui élevât ce monument.

(1) Nous avons dit que la villa Sabiniaca devint la maison de campagne des évêques de Poitiers.

Lorsque plus de deux siècles après cet événement, Limone devint une ville visigothe, les vainqueurs renversèrent les monuments du paganisme, et roulèrent leurs débris mutilés jusqu'au bord des remparts, afin d'en réparer les brèches qu'ils avaient faites eux-mêmes pour s'emparer des villes romaines. Le tombeau de Sabinus et celui de Varenilla, épouse de M. C. Pavius, lieutenant de l'empereur, Propréteur de la province aquitanique, à laquelle la cité romaine avait voté un monument funèbre (le temple St-Jean), furent du nombre de ces matériaux nombreux que les archéologues poitevins rencontrèrent dans les souterrains voûtés de l'enceinte visigothe, et dont ils ont enrichi le musée des antiques.





LÉGENDES DES PREMIERS CHRÉTIENS D'AQUITAINE.

Le lecteur assez intrépide pour avoir entrepris à mes côtés la longue *chevauchée* que j'ai commencée à travers les vieux âges de notre histoire d'Aquitaine, a sans doute compris à présent dans quel sens précis il doit interpréter ce titre : *Chroniques de Chauvigny*.

Il m'a toujours semblé qu'à côté de l'histoire des peuples, telle que nous l'avons tous apprise et qui n'est autre que le *memento* de leurs relations générales avec les autres peuples, il y avait une autre histoire au moins aussi intéressante à étudier. Cette histoire, que j'appellerais volontiers le *fac simile* de la vie intime et propre à chaque nation dans les différents âges de ses transformations, est trop souvent reléguée comme un accessoire peu important, dans les notes placées à l'écart du texte principal de nos ouvrages historiques.

Quelques auteurs sérieux de l'école moderne s'en sont pourtant préoccupés, mais la plupart du temps, avec des idées préconçues et en vue du triomphe d'une doctrine systématique. La forme savante et ardue de ces dogmatiques travaux suffisait seule, du reste, pour en détourner la plupart des lecteurs.

Ce sont donc les détails curieux et peut-être peu familiers au plus grand nombre, que j'ai entrepris de consigner dans cette sé-

rie de chroniques, en les rattachant à une localité spéciale, sans toutefois m'astreindre à la rigueur à ne pas franchir les limites de sa *banlieue*.

On conçoit, en effet, que Chauvigny si heureusement placé au sein d'une contrée riche de ses souvenirs historiques, et qui vit passer auprès de ses murs les acteurs principaux de quelques-uns de nos grands drames nationaux, ne pouvait cependant suffire seul par les données qui lui sont propres, à remplir toutes les parties de ces études. D'une autre part, nul ne contestera sans doute que dans le silence de sa tradition, cette localité n'ait pas dû vivre de l'existence commune aux Gaulois, aux Romains, aux Wisigoths, aux Chrétiens, aux Payens, aux Aquitains, aux Francks; ce n'est donc pas commettre de dissonnance trop blâmable que de les éclairer l'une par l'autre. Ce ne sera pas davantage m'écarter de mon but que d'en appeler aux souvenirs que m'offriront toutes les localités voisines, liées entre elles par une sorte de solidarité historique. Cela posé, nous allons nous acheminer vers le *Pas-de-Saint-Martin* et entrer dans un ordre de faits entièrement distincts de ceux que nous avons déjà passés en revue.

I.

LA LÉGENDE DU PAS-DE-SAINT-MARTIN.

Avant que la belle route de Poitiers à Montmarillon ne fût tracée presque en ligne droite jusqu'à Lussac, il y avait entre ces deux premières villes une grande communication, pavée en quelques endroits, mais aujourd'hui presque entièrement dégradée et souvent impraticable, qui passait à Savigny et La Chapelle; cette voie traversait la Vienne au gué de Toulon.

A une lieue environ en deçà de ce point, le sol est hâché de toutes parts de têtes de rochers à demi-enfoncés du sol, et dont la surface devenue rugueuse par l'action alternative de la pluie,

~~des gâtes et de la chaleur solaire~~, qui s'attaquent chaque année aux parties les plus tendres de la pierre, rend le parcours du vieux chemin difficile.

L'antique voie jusque-là découverte, plonge tout à coup sous une plantation touffue de chênes tapissant les pentes d'un joli val-lon, et sur la droite, on aperçoit, à l'extrémité d'une clairière cul-tivée, une modeste chapelle.

C'est la chapelle du PAS-DE-SAINT-MARTIN.



Aux alentours de ce petit bâtiment on vient chaque année d'assez loin, pour assister aux assemblées nombreuses qui se tiennent les deux dimanches voisins de la Saint-Jean. Les domestiques de ferme y cherchent un patron, et les patrons des serviteurs. Les bonnes gens (il y en aura toujours, Dieu merci) viennent y accomplir leurs dévotions et leur pèlerinage, tandis que la jeunesse du pays se livre sous la feuillée à des danses joyeuses, après avoir fait ses prières.

Il arriva que, quelques jours avant le dimanche férié, rendez-vous de pitié, d'affaires et de plaisir, je suivais à cheval ce che-min de Toulon qui s'efface chaque jour du sol devant le soc de la charrue ou les dégradations incessantes des plaines, et dont les chê-nes vigoureux envahissent les restes avec leurs branches touffues et leurs racines noueuses.

Frappé de l'aspect à la fois pittoresque et sauvage de cette soli-

tude, j'arrêtai quelques instants mon cheval, à quelques pas au-delà de la petite chapelle.

Le mamelon sur le bord duquel je me trouvais en ce moment, s'arrondissait au-dessus d'un vallon demi-circulaire, et les rochers qui sortaient de ses flancs descendaient par gradins jusqu'à la prairie, ombragés par des bouquets d'arbres.

Il me sembla que ces lieux, aujourd'hui simple rendez-vous de fêtes champêtres, avaient pu convenir, dans des temps reculés, à quelques assemblées plus solennelles.

En effet, de l'autre côté du vallon et à quelque distance, on aperçoit encore un groupe de beaux rochers disposés l'un sur l'autre comme les assises d'une haute tribune, abritée sous le dôme de chênes séculaires : quelques druides ne l'avaient-ils pas occupée autrefois ; quelques apôtres chrétiens n'étaient-ils pas venus plus tard annoncer à leur tour, à la foule attentive *la bonne nouvelle*, du haut de ses gradins ?

Je fus tiré de la rêverie où me plongeaient ces réflexions par la voix lente et monotone d'un vieux mendiant, agenouillé non loin de moi sur les marches de la chapelle, et qui, sa prière finie, me tendit son chapeau, en accompagnant ce geste de la formule habituelle : *Une petite charité, mon cher monsieur, pour l'amour du bon Dieu, s'il vous plaît !* — Bien volontiers, lui dis-je, en jetant mon offrande au fond de son chapeau ; mais en compensation vous allez me conter tout au long la légende du bon saint Martin, telle qu'on la sait dans ce pays. — C'est bien facile, allez monsieur ; car voyez-vous le bon saint Martin était valet de ferme dans la métairie du Charraut que vous voyez là-bas, cachée sous ces grands arbres.

— Valet de ferme, lui dis-je : l'histoire ne parle pas de cela ?

— C'est pourtant vrai, monsieur, car il gardait les bœufs du métayer dans ce temps-là, ah ! dame, il y a bien longtemps ! et même il les conduisait au pacage dans les bois d'alentour et parmi ces rochers. Mais il paraît tout d'même que les bœufs de son maître n'étaient guère bien gardés, car saint Martin qui était encore tout jeune et qui aimait à s'instruire, s'en allait tous les matins à l'école de Tours...

» — Ah ça, bonhomme, que me contez-vous là ? L'école de Tours était pourtant bien loin.

» — Ça n'y fait rien, monsieur, il y allait tout d'même. — Si bien qu'on vint dire à son maître (quelque jaloux sans doute, fit le mendiant en haussant les épaules) que Martin gardait mal ses bœufs, et qu'ils en pâtissaient.

» Pour lors, un beau matin, le maître voulut vérifier la chose, et ne trouvant pas son vacher au pâturage, il se mit à crier : Martin ! Martin ! — Mais Martin ne répondait pas, quoiqu'il entendit bien.

» — Comment, il entendait de Tours ? — Sans doute, monsieur, puisqu'il dit à son maître d'école : Il faut que je m'en aille parce que le métayer m'appelle en ce moment.

» Le maître fit tout comme vous, il ne voulut pas le croire ; mais Martin lui ayant fait poser son pied sur le sien, il entendit comme lui distinctement appeler Martin ! pour la troisième fois ! A peine cela fut-il fait, qu'il se trouva près de ses bœufs. Alors le métayer le gronda fort de ne pas les avoir conduits encore à l'abreuvoir qui était bien éloigné de là. Martin, pour l'apaiser s'adressa à *Brichet* son favori, dont le poil était noir et blanc : *Brichet donne ta corne en terre !* Et Brichet ayant obéi, il sortit du trou qu'il venait de faire une belle fontaine dans laquelle ses bœufs s'abreuverent avec empressement.

» Depuis ce temps, son maître ne trouva plus mauvais qu'il allât à l'école, et Martin devint un grand saint, comme vous le savez sans doute, monsieur.

» — Oui, mon ami, car il se dépouillait pour couvrir les pauvres et mettait en tous temps l'Evangile en pratique. »

Je ne sais quel effet produit sur les autres le récit de ces naïves légendes, où la vérité se mélange continuellement à l'erreur, et qui se transmettent d'une génération à l'autre, enrichies ou défigurées par la mobile imagination des hommes sans culture. Pour moi, il m'a toujours semblé que sous ces formes embellies par le merveilleux, il y avait quelque chose de touchant, ne fut-ce que par la religieuse persistance de ces souvenirs qui remontent jusqu'au berceau de notre foi.

Chacun de nous connaît l'histoire réelle du saint le plus popu-

taire des Gaules autrefois, le plus populaire encore de la France aujourd'hui.

Saint Martin naquit en Pannonie, dans un lieu nommé aujourd'hui Szombathely, dans le comté d'Eisenstadt, au commencement du iv^e siècle de notre ère. Sa famille idolâtre vint se fixer à Pavie, et son père était tribun militaire dans les légions romaines.

Dès l'âge de dix ans, Martin était déjà reçu Néophyte chrétien; à 15 ans, un édit de Constance le força à prendre les armes, et sa charité loin de se ralentir dans un état qui peut endurcir le cœur, ne fit que se manifester davantage, car il partageait sa modeste soldé et jusqu'à ses vêtements avec tous les pauvres. Vers 360, après 24 ans de services, il prit sa retraite et se rendit auprès de saint Hilaire dont les vertus et les talents faisaient alors grand bruit dans le monde chrétien. Il bâtit une retraite à Ligugé d'où il ne sortit en 374 qu'à son corps défendant, pour aller occuper le siège épiscopal de Tours, où il mourut vers 400 environ.

Quand saint Martin retiré du service militaire vint trouver saint Hilaire à son retour d'exil, retour qui fut pour lui comme un triomphe, il put passer sur cette antique voie et faire entendre aux populations avides d'écouter ce nouvel apôtre, déjà connu par son immense charité, de fraternelles et pieuses exhortations. A ce point de vue, le *Pas-de-Saint-Martin* serait donc synonyme du *passage* de saint Martin; il dut arrêter son cheval sous ces épais ombrages où viennent aboutir, comme sur un carrefour, les chemins qui se croisent autour de la modeste chapelle élevée quelques siècles plus tard sur la trace même de ses pas.

Quel merveilleux et solennel spectacle devaient offrir alors ces solitudes! La foule étonnée et silencieuse couvrant la pente et le revers de ce vallon, haletait impatiente et pressait de ses flots le nouvel apôtre pour écouter sa parole éloquente et persuasive. Il prêchait cependant des doctrines bien nouvelles pour le monde payen. En présence des maîtres qui commandaient avec orgueil, des esclaves qui obéissaient courbés par l'habitude, il ne disait pas de cette voix passionnée qui souffle les tempêtes : Esclaves, révoltez-vous contre un joug odieux, car le monde vous appartient; maîtres disparaissez de la surface de la terre que vous avez trop

longtemps possédée. — Mais il disait aux maîtres, il disait aux esclaves : Vous êtes tous des frères ; aimez-vous et secourez-vous mutuellement. Le maître sera doux et indulgent pour tous ceux qui lui sont soumis ; le serviteur sera fidèle, bannira de son cœur l'envie, la convoitise, et saura rendre à chacun ce qui lui est dû. Si la tâche lui est souvent amère, qu'il regarde le Golgotha et qu'il puise dans ce spectacle le courage de supporter toutes les épreuves de la vie. — Et si toutes ces âmes attentives n'étaient pas subitement converties par ces grands préceptes de vie, du moins elles remportaient une douce émotion et préoyaient déjà l'aurore d'un meilleur avenir.

Quand un monument célèbre a jonché le sol de ses débris, les générations ramassent pierre à pierre les matériaux précieux dont il était formé ; mais l'architecte n'est plus là pour leur assigner une place convenable. Tant bien que mal, avec plus de zèle que de discernement, des hommes simples en construisent, au gré de leur imagination, quelque édifice incohérent.

Ici, les populations ont réuni et confondu dans un seul et même souvenir le passage de saint Martin sur des lieux qui n'offrent plus aujourd'hui d'autres habitants que des pâtres ou des laboureurs, et son long séjour au milieu des religieux du savant monastère de Saint-Martin de Tours, qu'il avait fondé pendant son glorieux épiscopat. Comment voudriez-vous dès lors que saint Martin ne fût pas devenu dans les traditions populaires quelque pâtre de ces contrées, et puis un écolier de Tours, avant de devenir enfin une des lumières du clergé.

Partout où il passa dans le cours d'une vie longue et remplie d'éclatantes vertus, il a laissé sans doute de profonds souvenirs, et d'autres légendes lui attribuent sans doute aussi bien d'autres merveilleuses aventures. N'est-ce pas le lot assuré de tous ceux qui brillèrent parmi les hommes par d'éminentes qualités, et qui comptèrent au nombre des bienfaiteurs de l'humanité.

Quelle était donc la situation morale de la société dans les Gaules, pour que l'apparition des premiers néophytes chrétiens y causât une aussi vive sensation ? C'est ce que nous allons examiner succinctement.

II.

LES APOTRES ET LES NÉOPHYTES.

On a vu quels changements remarquables les Romains avaient introduits dans les Gaules , en même temps qu'ils avaient cherché à assurer , par la force des armes , la durée de leur domination sur ces contrées. Avec cette habileté qui leur soumettait l'univers aussi efficacement au moins que la valeur de leurs fortes armées , ils avaient fait briller , aux yeux des Gaulois étonnés , toutes les merveilles de leur civilisation ; cherché à substituer leurs poétiques croyances , leur culte plein de séduction aux doctrines sévères , au culte mystérieux des Druides , dont ils redoutaient l'influence. Pour atteindre son but , Rome avait feint de respecter les dieux de toutes les nations vaincues , de leur ouvrir son complaisant olympe déjà si peuplé de dieux de toute espèce et si élastique en lui-même , qu'il contenait par précaution des autels tout prêts pour les dieux inconnus qui pourraient survenir. Rome était , on le voit , libérale à l'excès en matière de foi. Ne pourrait-on pas , au sein de nos chaos modernes , lui trouver encore quelques imitateurs dans l'ordre politique ?

La Gaule put jouir pendant longues années de ses mœurs , de ses vieilles coutumes et de toute sa liberté , en apparence garantie par l'exercice de ses anciennes lois. Peu à peu cependant , l'avidité croissante des Césars et des proconsuls qui gouvernaient les provinces , se fit jour et pesa sur ce pays infortuné , livré comme une proie aux exacteurs romains.

Les censitaires mesurèrent les champs , comptèrent avidement les arbres , les pieds de vigne , les bestiaux et les hommes. L'esclave , la femme , le fils , furent appliqués à la torture pour dénouer leur maître , leur époux et leur père. Alors la culture s'amoindrit chaque jour faute de bras , et les champs désertés ne payant plus d'impôts , furent atteints par les confiscations et devinrent la proie

assurée du fisc. Les employés de Rome fondaient comme des notes de sauterelles sur les provinces, pour exprimer l'or nécessaire aux frais exorbitants des jeux des amphithéâtres de Rome, et entretenir ces troupes coûteuses d'athlètes et de gladiateurs, unies en régie par les entrepreneurs des plaisirs sanglants de la populace romaine.

Chaque cité des Gaules avait bien à la vérité son *sénat* choisi dans le sein des premières familles, pour la gouverner et rendre la justice sous la présidence d'un officier de l'empereur, et des *curiaux*, ou sénat inférieur, sortis des familles honnêtes possédant au-delà de 25 *jugera* (arpens) de terre et chargés du recouvrement des impôts ; il semblait donc que la Gaule se gouvernât encore par elle-même. Mais ce n'était là qu'une charge écrasante imposée aux Gaulois sous les dehors d'un stérile honneur. Les exactions croissantes des gouverneurs romains, et l'avidité de leurs officiers devinrent telles, que les curiaux dont les biens répondaient du paiement des impôts, s'expatriaient ou changeaient de province, pour échapper à la lourde responsabilité qui pesait sur eux, et regardaient comme une faveur insigne d'être rayés de la fatale liste. Il fallait des édits sévères pour les obliger à reprendre les fonctions qui leur étaient devenues odieuses.

A ce désordre dans l'administration venait se joindre l'altération des mœurs dans la vieille société gauloise. Rome y avait introduit la polygamie qui abaisse la dignité de la femme ; le despotisme sans contrôle et sans appel du père, du maître et du magistrat ; l'esclavage comme droit général ; la condamnation fatale des vaincus aux jeux du cirque ; les supplices et la mort ignominieuse infligés aux esclaves sous le prétexte le plus frivole.

Au milieu du débordement des mœurs et de l'affaiblissement de la justice humaine, voilà que tout à coup des hommes inconnus, au cœur simple et dévoué, à l'accent convaincu, viennent apporter à cette société, partagée en despotes cruels et en esclaves sans défense, des paroles de paix, de mansuétude et de *fraternité* !

Humbles d'aspect, isolés et pauvrement vêtus, ils conduisent des hommes superbes qui marchent avec pompe, entourés d'un cortège de nombreux clients : ils prêchent (sanglante satire !) la

charité, la fraternité, le désintéressement et la chasteté de l'âme et du corps, au sein même d'une société cruelle, égoïste, cupide et corrompue ! Et, chose étrange, on les écoute ! — et, fait inouï, ils groupent autour d'eux, suspendus à leur lèvres, de nombreux prosélytes charmés par cette éloquence du cœur, qui ressuscite l'âme étouffée sous les fers de l'esclave ; ou plus encore, sous les enivrements de l'orgueil et de la volupté ! Victimes souffrantes, oppresseurs comptés au nombre des heureux, tous accouraient en foule ; les uns parce qu'ils trouvaient dans leur cœur un écho de cette doctrine nouvelle, *consolation des affligés*, les autres stupéfaits d'y rencontrer une analogie singulière avec les hautes doctrines perpétuées par les Druides. Peut-être aussi depuis le berceau des premières sociétés humaines, ces doctrines sommeillaient-elles seulement au fond des âmes, n'attendant que le signal du réveil pour renouveler le monde.

MÉDAILLON DES CATACOMBES DE SAINT-CALIXTE.



Les apôtres nouveaux avaient en eux ce qui doit assurer le succès parmi les hommes : une foi ardente dans leur mission sublime. Ils pratiquaient tous les premiers les préceptes sortis de leurs

lèvres, et marchaient avec joie au martyre pour rendre un solennel témoignage de l'excellence de leurs doctrines. Aussi, les peuples crurent à des apôtres qui témoignaient jusqu'à la mort. Les prosélytes se multiplièrent rapidement, et pour entendre la parole évangélique, ils se réunirent souvent dans quelques lieux secrets, des cavernes, des souterrains ignorés de la foule et connus des seuls initiés. Là, sous la direction du meilleur et du plus éclairé, ils célébraient ces pieuses agapes, simples et frugals repas, touchante image de la fraternité et de la commune assistance qui devait, sous l'empire de la loi nouvelle, servir de lien à tous les hommes. A la fin du repas, les pieux convives donnaient à leurs voisins et recevaient d'eux le baiser de paix, emportant, pour leurs frères absents, une portion du pain et du vin qu'ils s'étaient partagés.

Prier en commun, s'asseoir à la même table, s'encourager mutuellement à exercer les maximes de la charité et faire une collecte, toujours fructueuse, des offrandes destinées à soulager les veuves, les orphelins, les malades et les étrangers dans l'infortune, — tels furent dans l'origine les actes des premiers chrétiens, et telle est encore aujourd'hui la base de notre religion.

Et, pendant que la société nouvelle sanctifiait ses débuts par de saintes pratiques, voici ce que les païens disaient d'elle :

« Les chrétiens s'assemblent la nuit au milieu des morts et des sépulcres. Assis à un festin abominable, après avoir juré haine aux dieux et aux hommes, après avoir renoncé à tous les plaisirs légitimes, ils boivent le sang d'un homme sacrifié et dévorent les chairs palpitantes d'un enfant : c'est ce qu'ils appellent leur pain, leur vin sacrés !... Alors, les flambeaux s'éteignent, et les chrétiens, au milieu des ténèbres, se cherchent et s'unissent au hasard par d'horribles embrassements....! »

Armés de ces mensonges effrayants, les prêtres cruels du paganisme excitaient une populace hébétée et féroce à pousser le terrible cri : *les chrétiens aux bêtes !* Alors elle tressaillait de joie dans l'espoir de jouir de son spectacle favori : et les chrétiens mouraient sous le glaive des bourreaux, — déchirés par la dent cruelle des tigres, — foulés aux pieds des éléphants, — suspen-

des par lambeaux aux cornes et aux défenses acérées de monstres inconnus arrachés à leurs déserts lointains, pour les sanglants plaisirs de Rome et des grandes villes de l'empire.

Mais le sang des martyrs à force de couler, avait fécondé peu à peu le sol qui le buvait : à peine la foule riieuse et insouciance s'était-elle écoulee par toutes les issues des amphithéâtres, fatiguée plutôt qu'assouvie, que les chrétiens achetaient en secret aux bourreaux, aux esclaves du cirque, le droit d'emporter les dépouilles sacrées des victimes de la férocité romaine, et les ensevelissaient pieusement dans les profondes catacombes. Là, ils venaient chaque jour retremper leur ardeur en priant avec effusion sur leurs tombes, pour y puiser la force de confesser à leur tour la foi chrétienne au milieu des supplices.

III.

LES CRYPTES.

Les cryptes de la primitive église furent des réminiscences des catacombes de Rome, transformées en sanctuaires par les premiers chrétiens.

Ces catacombes étaient des souterrains pratiqués à plusieurs étages sous les collines de Rome, pour l'extraction de la pouzzolane (1). Les éboulements de leurs voûtes y avaient ouvert çà et là des gouffres béants à la surface du sol, dans lesquels on jetait les cadavres des suppliciés, des esclaves et des pauvres, avant le siècle d'Auguste. Ils servaient aussi de refuges aux malfaiteurs. Ce fut dans ces retraites maudites et souillées par le crime, que se réfugièrent les premiers chrétiens. Ils y pratiquèrent des tombeaux pour leurs frères martyrs, et dès lors ces catacombes devinrent le point de réunion des fidèles pour prier sur les saintes reliques des confesseurs de la foi. Leurs tombeaux furent les

(1) Raoul Rochette.

autels. Les salles étaient éclairées par des lampes placées dans des niches latérales. De là est venu l'usage d'allumer en plein jour des cierges pendant nos offices, en souvenir des catacombes.

Il y avait des baptistères souterrains, fontaines ou citernes, pour baptiser les catéchumènes suffisamment initiés ou catéchisés, et tout autour des salles, des gradins pour asseoir les assistants pendant les instructions, et des sièges destinés aux évêques.

Les païens faisaient suivre leurs funérailles par de bruyants festins dans lesquels ils se réjouissaient dans leur égoïsme sensuel, de n'avoir point encore payé leur tribut à la mort;—les chrétiens, assis fraternellement à leurs modestes agapes, au milieu des tombeaux de leurs frères, enviaient leur martyre glorieux, et se promettaient de l'affronter avec joie à leur tour.

Le mot *Cœmeterium*, cimetière, ne désigna d'abord qu'un tombeau unique, puis une sépulture commune, lieu de réunion des fidèles pendant les persécutions, puis enfin une *église*, mot synonyme d'assemblée.

Le plus ancien de ces lieux de réunion chrétienne, est le cimetière de *St-Calixte*, situé dans les souterrains de la voie Appienne, à la porte de Rome. Ce fut le Pape *St-Félix* qui institua le sacrifice de la messe sur les tombeaux des martyrs. *Hic constituit supra memorias martyrum missas celebrari. (Liber pontificalis.)* De cette première institution vint l'obligation que l'autel, sur lequel on célèbre la messe, contienne quelque relique des martyrs.

Le plan de ces chambres souterraines, modèles de nos cryptes et de nos basiliques, était tantôt carré, triangulaire, circulaire, pentagonal, etc., suivant la forme capricieuse des souterrains eux-mêmes : parfois on y laissait pénétrer le jour de l'extérieur, quand les persécutions se ralentissaient.

Le tombeau ou l'autel était placé tantôt au centre de la pièce, et tantôt il était adossé à l'une des parois : il avait la forme d'un sarcophage rectangulaire dont le dessus était en marbre, et les côtés couverts de bas-reliefs.

Ces tombeaux, quelquefois incrustés dans les parois mêmes des souterrains, creusés en voûtes et décorés de sculptures, sont l'origine des chapelles latérales de nos églises. Dans les premières églises que l'on bâtit au-dessus de ces cryptes souterraines, le maître-autel correspondait exactement au-dessus du tombeau du martyr placé dans l'étage inférieur. *

CHAPELLE SOUTERRAINE.



Un jour, tout occupé de réunir les matériaux de ces chroniques, je m'étais enfoncé dans une de ces grottes profondes qui perforent les roches dolomitiques de la vallée du Miosson aux environs de Nouaillé : pour admirer tout à mon aise les ornements singuliers que les stalactites avaient capricieusement dessinés sous la voûte ou le long des parois latérales, j'avais allumé quelques bougies autour de moi.

Ces lumières accolées aux saillies des murs naturels, ou groupées sur un énorme stalagmite qui se renflait au-dessus du sol de la caverne, produisaient un effet magique. Rien ne pouvait donner une idée plus complète de l'aspect mystérieux d'une crypte pri-

mitive. La stalagmite qui servait de support aux lumières avait la forme d'un tombeau allongé sur lequel ondulait une surface cristalline, imitant à souhait les plis multipliés d'un suaire jeté sur un cercueil. Les lueurs vacillantes de cette illumination improvisée se jouaient sous les voûtes, et dans les cavités crenelées et arrondies par l'action destructive des infiltrations : telles avaient dû être les niches latérales des catacombes.

Le nuage épais de fumée odorante qui s'élevait de mes lumières, allait se jouer autour des stalactites qui pendaient capricieusement à la voûte en aiguilles allongées, en festons, en mamelons irréguliers, ou qui rubanaient les parois en simulant des groupes de grossières colonnes, ébauches imparfaites d'une architecture naturelle.

Ces lueurs mystérieuses, ces nuages flottants de vapeurs résineuses, ne figuraient-ils pas merveilleusement et les lumières et l'encens des anciens sacrifices. Le sol que je foulais était noir et rempli de débris de tout ce qui sert chaque jour à l'homme ; des ossements mêmes s'y mêlaient à des briques, à des pierres noircies par le feu, à des tisons éteints, — le sol des catacombes, refuge des chrétiens persécutés, devait lui ressembler.

Au milieu du silence profond de cette retraite, dans ce vallon boisé et solitaire, si l'oreille avait été frappée tout à coup par quelqu'un de ces chants monotones et pourtant harmonieux que répètent parfois les échos des vallées, l'illusion aurait pu arriver facilement à ses dernières limites : quelques instants on aurait pu se bercer de l'espoir d'assister encore à l'un des pieux sacrifices du catholicisme naissant.

Les peintures des catacombes datent des premiers siècles, et les défenses de décorer les murs, faites par le concile d'Illyrie, ne concernent que les églises extérieures : pendant la persécution excitée en 305 sous Dioclétien, on ne peignit que sur des volets de bois (dyptiques) faciles à enlever. On sait que l'époque de la renaissance s'empara de cette méthode pour l'embellir.

Les artistes chrétiens prirent d'abord modèle sur les tombeaux païens pour décorer les voûtes et les niches des églises, de fleurs, de guirlandes, de couronnes et d'animaux symboliques ou même

chimériques. Ces premiers essais manquent donc absolument de tout mérite d'invention, mais ils sont précieux, surtout par une imitation naïve de l'antiquité. On y rencontre des bustes, renfermés dans des médaillons, copiés sur les anciens boucliers votifs; la figure d'Orphée adoucissant les cœurs, comme le Christ ouvrait les âmes en prêchant l'évangile; des images d'agape, où les convives sont couchés sur des lits à la romaine; des peintures du Christ avec sa mère, la tête environnée du nimbe ou auréole des divinités païennes du premier ordre, et devant lesquels *Mercur*, reconnaissable à ses attributs, amène des âmes; figurées par des femmes voilées.

C'est ainsi que ces artistes naïfs et pieux empruntaient aux modèles antiques les sujets qui pouvaient le mieux exprimer leurs croyances nouvelles.

La figure que l'on rencontre le plus ordinairement dans ces premiers sanctuaires, est celle du bon pasteur portant sur ses épaules la brebis égarée, adoptée dès les premiers siècles comme la touchante image de la mission du Sauveur parmi les hommes. Les sujets bibliques étaient aussi souvent représentés, mais comme cette coutume se prolongea dans les siècles suivants, nous aurons l'occasion d'en parler plus au long quand il sera question de nos premières basiliques.

Les symboles les plus ordinaires étaient la lyre, la colombe, le poisson, le navire et l'ancre, images des tendances et des vicissitudes de la vie humaine ou du repos de l'âme arrivée à son heureux terme. On sait que dans les cinq lettres du mot *ΙΧΘΥΣ* (poisson ou dauphin) les chrétiens voyaient les initiales des cinq mots grecs *Ιησους Χριστος Θεου Υιου, Σωτηρ*, *Jésus-Christ fils de Dieu, Sauveur*.

Le paon, l'aigle, le phénix, images brillantes de l'âme, le cheval surmonté d'une palme, signe d'une vie accomplie avec fruit, passèrent aussi des catacombes dans le symbolisme de nos premières églises. On ensevelissait, avec les premiers chrétiens, les objets qui leur furent chers pendant leur vie, et des vases sur lesquels étaient peintes ou modelées les images du Christ et des Apôtres. Les voûtes du cimetière de St-Calixte nous ont transmis le plus ancien type conventionnel de la figure du Christ et des Apô-

tres, type adopté au IV^e. et au V^e. siècle. Un sarcophage de cette même localité offrait aussi deux figures assises dans un étroit médaillon, dû sans doute au talent d'un artiste grec, et portant pour légende PETRUS et PAULUS. Entre les deux personnages assis sur un lit romain, se trouve suspendu le monogramme du Christ entre deux branches de laurier (1).

Nous avons dit que les premières basiliques extérieures furent bâties sur les anciennes cryptes : il ne faudrait pas toutefois en conclure que toutes les cryptes qu'on trouve aujourd'hui dans quelques-unes de nos principales églises, datent des premiers siècles du christianisme. Longtemps, sans doute, on fut jaloux de rappeler par les constructions souterraines pratiquées à diverses époques, le point de départ obscur et caché d'où l'église s'était tout à coup élevée au plus haut degré de splendeur, après avoir subi les glorieuses épreuves du martyre. Ces chapelles mystérieuses, enrichies la plupart du temps d'un tombeau renfermant les reliques du saint patron de l'église supérieure peuvent cependant nous donner une idée suffisante de ce qu'étaient les cryptes primitives. Citons ici celui de Ste-Radegonde de Poitiers, et la chapelle souterraine de Mortemer, à quelque distance de la Vienne. C'est là que nous verrons transporter plus tard le corps du célèbre Chandos, après le combat du pont de Lussac.

Disons, pour achever l'histoire de ces premiers siècles du christianisme dans les Gaules, que l'évangile fut prêché par S. Ursin chez les Bituriges (habitants du Berry), par S. Gatien chez les Turons (Tourangeaux), par S. Eutrope, martyr, chez les Santons (Saintongeais), par S. Martial chez les Pictons et les Lemovices (Poitevins et Limousins).

Saint Maixent, saint Agon et saint Justin avaient précédé sur le siège épiscopal de Limone le célèbre Hilaire, que le peuple appela tout d'une voix à ce poste élevé, comme le seul capable, par sa science profonde, son éloquence entraînante, ses vertus et sa fermeté, de combattre l'hérésie d'Arius qui menaçait de s'étendre sur tout l'empire. On connaît ses travaux, son exil, ses triomphes.

(1) Voir le chapitre précédent.

Le IV^e siècle fut témoin d'événements immenses : la religion chrétienne prit place sur le trône aux côtés de Constantin-le-Grand ; le labarum de la légion chrétienne , élevé au-dessus des enseignes de l'empire , fixait la victoire partout où il se présentait. Ce fut aussi dans ce siècle qu'on vit le splendide et touchant spectacle du concile de Nicée, premier concile œcuménique, première manifestation solennelle du catholicisme où les nombreux évêques, chefs spirituels de la nouvelle église , portaient pour la plupart les glorieuses marques du martyre. Ce fut de là que sortit le célèbre symbole répété par tous aujourd'hui , comme l'expression de la foi catholique et la condamnation des erreurs de l'Arianisme.

Enfin , c'est aussi de ce siècle que date la chute de la puissance de Rome païenne , par la translation du siège de l'empire dans les murs de la ville de Constantin.

IV.

LE GLAS DE L'EMPIRE ROMAIN.

Le IV^e siècle depuis la naissance du Christ était presque écoulé : il avait vu les ovations fréquemment renouvelées de quinze empereurs romains qui souvent, plusieurs à la fois, avaient au gré du caprice des légions toutes puissantes revêtu la pourpre des Césars.

Ceux que le glaive avait faits augustes , disparaissaient aussi bientôt sous le tranchant du glaive souverain. L'empire d'Occident tombé enfin aux mains du faible Honorius allait voir diriger contre la superbe Rome , si longtemps le tyran du monde , les armes de ces barbares méprisés et vaincus par elle.

Des bruits étranges furent entendus dans les Gaules : on eut dit les rameurs lointaines des flots de l'Océan sapant à coups précipités les hautes falaises de ses rivages , qui , croulant de moment en moment avec un bruit funèbre , ébranlaient tout le sol d'alentour.

Ce n'étaient pas les flots de l'Océan , mais les flots des Barbares qui , du fond de l'Asie , qui , des glaces du Nord , accouraient le fer

et la flamme à la main, demander en compte terrible aux orgueilleux Romains de l'usage qu'ils avaient fait de leur longue domination. Instrumens aveugles du ciel, ils écrasaient du même pied et les bourreaux et leurs victimes : les bourreaux pour leurs crimes, les victimes pour leurs faiblesses.

Paroilles à des troupes de hyènes altérées de carnage, et qui flairent de loin une proie assurée, leurs épaisses phalanges parties des bords des Patag-Méotides, du Tanais et de l'Ister, se hâtent, se poussent, se pressent, se débordent à l'envi, pour arriver plutôt à la curée des provinces romaines.



1 Thor, dieu du tonnerre.
2 Odin (le Jupiter Scandinave).

S. MERIEUX, Sc.

— Voyez-vous au milieu de cette houle dévorante qui s'étend à perte de vue sur les malheureuses campagnes, ces hommes à la

taille large et trapue, aux yeux petits et louches, au nez écrasé, aux pommettes saillantes, aux lèvres épaisses ? Ce sont les Huns asiatiques. Ils marchent à côté des géants du Nord aux yeux verts, à la blonde chevelure, au corps peint de mille couleurs et revêtus de peaux de bêtes féroces abattues à la chasse. Ils montent des chariots attelés de cavales sauvages, de cerfs, de rennes, qui traînent après eux leurs hideuses familles. Ces nomades féroces ont poussé leur terrible cri de guerre, effroi des plus braves : ils sèment une trace sanglante sur leur route, au travers du monde civilisé, détruisant à la fois par le fer et le feu tout ce qu'ils ne peuvent comprendre.

Leurs noms qui n'avaient jamais frappé les oreilles romaines, sont aussi étranges que leurs figures : Alains, Suèves, Goths, Sarmates, Hérules, Gépides, Germains, Lombards, Saxons, Huns et Vandales !

Leurs chefs ? Ecoutez les roulements de ce tonnerre lointain, ce sont les voix de leurs multitudes immenses qui acclament ces noms à chaque victoire nouvelle, après chaque effroyable carnage qui la suit, et les échos épouvantés redisent : ALARIC !... GENSÉRIC !... ATTILA ! ! !...

GENSÉRIC qui chemine au hasard pour châtier les peuples que Dieu a marqués de son doigt. — ALARIC qui trois fois a livré Rome aux flammes et l'a par trois fois dépouillée des richesses ravies au monde.

— ATTILA, le fléau de Dieu, qu'une main divine précipite sur l'Occident comme un fléau vengeur. Partout où passe son cheval, l'herbe a cessé de croître. Méprisant les raffinements du luxe efféminé de ses vaincus, il habite une grossière cabane au milieu de son camp regorgeant de richesses : assis sur un escabeau de bois, il reçoit avec un superbe dédain les ambassadeurs tremblants de Rome et de Bysance, tandis qu'une garde de rois veille au seuil de sa porte.

Rien n'a pu résister à ce torrent dévastateur, et pourtant, ô prodige ! la main d'un pontife que ne protège aucune armée suffit pour écarter de Rome le destructeur des villes ; et dans les Gaules, deux évêques, une sainte bergère, ont également suffi pour

éloigner le fléau dévorant des murs de Lutèce (Paris), d'Aurélianum (Orléans) et d'Augustobona (Troyes).

A peine le rôle protecteur du paganisme a-t-il cessé pour l'univers, que celui du catholicisme commence déjà.

Spectacle étrange, et qui suffirait à lui seul pour montrer à quel point le doigt de Dieu devait s'appesantir sur le malheureux Occident, tandis que l'ouragan vengeur pourchasse devant lui comme des troupeaux effrayés les timides populations des campagnes, les villes dorment paisiblement sous l'abri de leurs murs, et n'interrompent pas un seul instant leurs débauches accoutumées. Quand leurs terribles vainqueurs se répandent après les assauts dans les rues des cités, y promenant autour d'eux le meurtre et l'incendie, ils trouvent la foule rassemblée dans le cirque, applaudissant avec fureur son histrion favori, et le gladiateur mourant qui succombe avec grâce : alors, la trouvant réunie, ils frappent, ils frappent à coups redoublés et terminent la fête par un immense et sanglant hécatombe !

Dix ans entiers, la peste et la famine, dignes auxiliaires de ce torrent dévastateur rebouvèlent la face du monde, et Rome laisse échapper forcément une à une les nombreuses provinces qu'elle ne peut plus protéger.

Les Alains, les Suèves et les Vandales repoussés par les Huns des bords de la Baltique ont passé les premiers sur la malheureuse Aquitaine, et leurs sanglantes fureurs ont fait de leur nom le synonyme de destruction. De l'Aquitaine le torrent s'est écoulé sur les Espagnes et les côtes d'Afrique, d'où cent ans plus tard le bras d'un guerrier célèbre en fera disparaître jusqu'à la trace (1).

V.

LES VISIGOTHES DANS L'AQUITAINE.

Les Visigoths, que les Huns repoussèrent de la Thrace et de

(1) Bélisaire.

l'Illyrie, envahirent l'Italie, et après le pillage de Rome vinrent asseoir leur empire au midi de la Gaule, tout chargés de dépouilles, sur les lieux mêmes que les Vandales venaient d'abandonner. Vers 418 le faible Honorius leur cède, aussi des contrées qu'il ne peut plus défendre, afin d'opposer au besoin ces terribles alliés aux hordes sans cesse menaçantes qui roulaient sur l'Europe.

Pour mettre leurs richesses à l'abri, et s'affermir dans leur nouvelle conquête, les Visigoths réparent les brèches qu'ils avaient faites eux-mêmes aux remparts enlevés d'assaut, avec tous les débris des monuments romains, mutilés avec rage. Les autels élégants des Dieux, les superbes frontons des temples, les inscriptions pompeuses des triomphateurs romains parviendront à la postérité, non plus debout sur la glorieuse place qui les vit ériger, mais confondus, déshonorés, parmi les plus vils matériaux des murailles d'enceinte, ou des égouts destinés à rejeter au dehors les immondices des cités.

Les Romains, pendant leur longue domination dans les Gaules, avaient couvert le sol de places et de châteaux fortifiés. Ces fortes enceintes environnaient tantôt des cités considérables et des bourgs, et même des champs cultivés, et tantôt elles constituaient de simples postes fortifiés. Dans ces divers cas, on les nommait *Castella*, *Burgi* ou simplement *Turres*, suivant leur importance. Ces diverses fortifications à l'abri desquelles s'élevaient déjà les habitations des particuliers, étaient généralement construites en pierres de grand appareil sur le dehors, et dans leur épaisseur avec un solide blocage de moellons noyés dans un bain de mortier. Leurs angles et leurs courtines, c'est-à-dire les longs pans des remparts, étaient terminés ou flanqués par des tours saillantes ou à demi engagées dans les murs : placées à la portée du trait l'une de l'autre, ces tours prenaient en flanc l'ennemi qui s'approchait pour livrer l'assaut au rempart. Une épaisse terrasse consolidait souvent à l'intérieur la haute muraille du rempart, et un large fossé régnant sur tout le développement du pourtour extérieur, ou, à son défaut, un escarpement inaccessible complétait la défense. Quant à l'entrée de la forteresse, on la plaçait avec soin sur le côté le moins exposé aux attaques ;

elle était en outre protégée par deux tours saillantes et un toit en surplomb, à l'abri duquel on pouvait éteindre le feu que l'ennemi eût tenté d'allumer contre les herse et les portes solides qui la fermaient.

Toutes les forteresses du moyen âge offrent encore des dispositions toutes pareilles à celles des fortifications romaines.

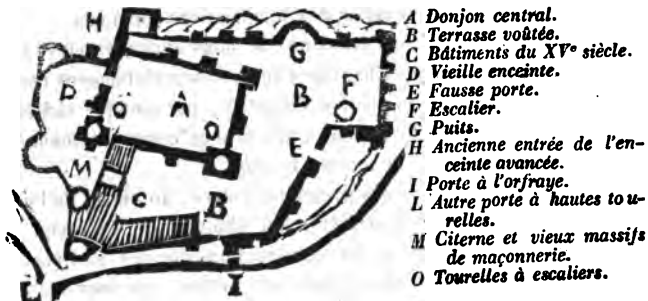
Le prétoire des champs romains que nous avons vu élevé sur le sommet du coteau de Chauvigny fut vraisemblablement remplacé par les Romains ou par les Visigoths, par quelque château de cette nature, que Clovis enleva d'assaut au commencement du VI^e siècle comme nous le verrons bientôt.

Chercher à reconnaître ces premières ruines, au milieu de l'immense chaos des ruines actuelles du château de Chauvigny, ruines qui appartiennent à des constructions élevées à diverses époques et qui furent entées, pour ainsi parler, les unes sur les autres, me paraît besogne assez hasardeuse. Mais si on ne voulait que retrouver une image fidèlement produite, sans aucun doute, par les siècles suivants, de cette antique forteresse, on pourrait examiner avec fruit le massif, à peu près carré, flanqué de grosses tours, écroulées aujourd'hui, dans lequel fut implanté postérieurement le donjon carré des évêques. L'obliquité et le désaccord des murailles avec les lignes de fondation, l'aspect peu homogène de tout l'ensemble, ne permettent guère de douter qu'il n'y ait là trois âges bien distincts de constructions. La plus moderne des trois est celle qui porte encore le cachet évident du XIV^e et du XV^e siècles, auxquels il faut nécessairement rapporter les débris de la galerie ogivale des évêques, et peut-être l'enceinte extérieure dont les contreforts carrés s'appuyent sur la cime des rochers. Le donjon intérieur, si singulièrement disposé, paraît dater du XI^e ou XII^e siècle; enfin le massif carré doit avoir été élevé sur les débris du fort romain par les vieux barons de Chauvigny avant que ces fortes demeures ne fussent transmises aux évêques de Poitiers.

Des fragments nombreux de briques et de carreaux d'origine romaine, mêlés aux matériaux de ces épaisses substructions, la présence d'une citerne, annexe si fréquente de tous les édifices

romains, autoriseraient peut-être même à penser que la base de la forteresse romaine se trouve encore intacte dans ces lieux.

PLAN DU CHATEAU DES ÉVÊQUES DE POITIERS, A CHAUVIGNY.



Un siècle environ s'écoula depuis que les Visigoths, succédant aux Romains dans la province d'Aquitaine qu'ils avaient trouvée ravagée et appauvrie par les flots des barbares, y avaient assis leur domination. D'abord ils s'étaient montrés dignes de cette succession : on sait que vers le milieu du V^e siècle, réunis aux Franks et aux troupes romaines du patrice Aëtius, ils avaient repoussé une dernière et terrible invasion des Huns qui menaçaient les Gaules de nouvelles calamités.

Ce fut, certes, un spectacle étrange que de voir réunis sous un même étendard le dernier général romain dans les Gaules, Mérovée, chef des Franks, et Théodoric, roi des Visigoths, ennemis de la veille, unis le lendemain pour repousser leur commun adversaire, et jonchant des cadavres des Huns les champs catalauniques (les plaines de Châlons-sur-Marne).

Six rois Visigoths occupèrent tout un siècle durant, environnés de la pompe habituelle aux Césars romains, le trône de Toulouse, capitale de toute l'Aquitaine. Ce Royaume s'étendait alors de la Loire aux Pyrénées, et de l'Océan aux confins de la province Lyonnaise (appartenant aux Burgondes ou Bourguignons), et à la Méditerranée. Mais à la tolérance dont les Romains avaient usé

envers les provinces conquises, et qui étaient pour ainsi dire devenues romaines, succéda l'esprit de persécution. L'Aquitaine était catholique orthodoxe ; les Visigoths étaient Ariens, et leurs évêques jouissaient d'une grande faveur à la cour de Toulouse. Sous cette influence fatale, les temples des catholiques tombaient en ruines ; les sanctuaires abandonnés étaient envahis par les ronces et les épines, et les parvis souillés par les bestiaux. Les populations des campagnes et des villes manquaient de prêtres et de confesseurs. Il y avait donc une scission profonde entre les populations romaines, c'est-à-dire tous les anciens Aquitains, et leurs dominateurs. Dans une situation pareille, la moindre occasion devait amener une violente rupture, et ce fut le jeune Clovis qui fut appelé à terminer cette grande querelle.

LES FRANKS MÉROVINGIENS.

I.

HILOD-WIG (CLOVIS) EN AQUITAINE.

On racontait des faits merveilleux de ce jeune chef des Franks, dont le nom caractéristique, comme tous ceux des langues parlées par les peuples primitifs, signifiait *guerrier célèbre*.

Les Franks, peuplade guerrière sortie des nuées du pôle comme toutes les hordes conquérantes appelées à recueillir quelque lambeau de la succession romaine, s'étaient, depuis quelques siècles déjà, établis sur les bords du Rhin, puis sur les rives de la Somme, à peu près à l'époque où les Wisigoths prenaient possession de Toulouse.

Diagrins vaincu, le jeune conquérant transporta le siège de la nouvelle monarchie des Franks dans Soissons, capitale de la dernière province romaine dans les Gaules. Mais ses succès ne devaient pas se borner là, et désormais, tout, dans la vie de ce héros digne des temps antiques, fut empreint d'un cachet merveilleux.

Écoutons un écrivain célèbre, et le lecteur n'y perdra pas assurément.

Il s'agit du mariage de Hlod-Wig :

• Le Gaulois Aurélien déguisé en mendiant, portant sur le dos une besace au bout d'un bâton, est chargé du message : il de-

» vait remettre à Khlothilde, fille de Khilpérík et nièce de Gondebald, roi de Bourgogne, un anneau que lui envoyait Khlovigh, afin qu'elle eût foi dans les paroles du messager.

» Aurélien arrivé à la porte de Genova (Genève) y trouva Khlothilde assise avec sa sœur Sædehleuba : les deux sœurs exerçaient l'hospitalité envers les voyageurs, car elles étaient chrétiennes. Khlothilde s'empresse de laver les pieds d'Aurélien. Celui-ci se pencha vers elle, et lui dit tout bas : Maitresse, j'ai une grande nouvelle à t'annoncer, si tu veux me conduire dans un lieu où je te puisse parler en secret. » — Parle, lui répond Khlothilde. Aurélien dit : « Khlovigh, roi des Franks, m'envoie vers toi ; si c'est la volonté de Dieu, il désire vivement t'épouser, et, pour que tu me croies, voilà son anneau. » Khlothilde l'accepte, et une grande joie reluit sur son visage ; elle dit au voyageur : prends ces cent sous d'or pour récompense de ta peine, avec mon anneau. Retourne vers ton maître ; dis-lui que s'il veut m'épouser, il envoie promptement des ambassadeurs à mon oncle Gondebald.

» C'est une scène de l'Odyssée.

» Aurélien part ; il s'endort sur le chemin ; un mendiant lui vole sa besace dans laquelle était l'anneau de Khlothilde ; le mendiant est pris, battu de verges, et l'anneau retrouvé. » Khlovigh dépêche des ambassadeurs à Gondebald qui n'ose refuser Khlothilde.

» Les ambassadeurs présentent un sou et un denier, selon l'usage, fiancent Khlothilde au nom de Khlovigh et l'emmènent dans une basterne. Khlothilde trouve qu'on ne va pas assez vite ; elle craint d'être poursuivie par Aridius, son ennemi, qui peut faire changer Gondebald de résolution. Elle saute sur un cheval et la troupe franchit les collines et les vallées. » (Châteaubriand.)

Au jeune et bouillant chef des Franks ne fallait-il pas cette compagne active et résolue ?

Hlod-Wig ou *Klovigh* (c'est tout un) avait donné aux peuples allemands un dangereux exemple en s'emparant des États voisins à sa convenance : ils voulurent aussi partager avec lui, mais Tolbiac fut sa foudroyante réponse.

Jusqu'à cette bataille décisive, en vain Khlothilde avait-elle insisté auprès de son époux adorateur d'Odin, de Thor et de toutes les terribles divinités du Nord, dont il croyait entendre la puissante voix s'élever au-dessus du souffle des tempêtes ou du tumulte des combats, à les quitter pour embrasser la religion du Christ : — Votre Dieu, lui répondait-il, n'est rien et ne peut rien ; il n'est pas même de la race des dieux.



STATUES DE KHLOVIGH ET DE KHLOTHILDE.

Toutefois, ce Dieu que dédaignait le farouche Sicambre, invoqué ardemment par lui au milieu des hésitations de la victoire, la fixa pour toujours sous ses étendarts. Alors Khlovigh et ses

guerriers confessèrent le Christ , alors Khlovigh devint l'espoir et le plus ferme appui des chrétiens orthodoxes. Il était le seul roi catholique des Gaules.

Un jour , résolu de céder aux sollicitations qui lui arrivaient de tous les points de l'Aquitaine , il dit à ses compagnons d'armes assemblés : « Je supporte avec chagrin que les Wisigoths Ariens possèdent une partie des Gaules. Marchons avec l'aide de Dieu , et après les avoir vaincus , réunissons le pays en notre pouvoir. »

Il députa des messagers chargés de riches présents pour les déposer sur le tombeau de S. Martin dans l'église de Tours , et implorer sa puissante intercession , au moment d'entreprendre cette expédition solennelle. Au moment où ils s'approchaient du sanctuaire , le primicier entonnait ce verset : « Seigneur , vous m'avez revêtu de force pour la guerre , et vous avez exterminé ceux qui me haïssaient. » Les messagers ayant entendu ces paroles du Psalmiste en acceptèrent l'honneur présage et s'en retournèrent à l'instant tout joyeux pour annoncer à Khlovigh que le ciel semblait bénir son entreprise et lui assurer à l'avance la victoire sur All-Rick (1) ou Alaric , roi wisigoth de l'Aquitaine.

II.

L'ASSAUT.

Autour de la forteresse qui couronne les rochers escarpés de Calriacum , quels tourbillons épais s'élèvent tout à coup. Où courent ces soldats Wisigoths éperdus ? — Ils ont hâte de s'abriter avec leurs partisans sous les fortes murailles qui ne sauraient pourtant les soustraire longtemps aux coups des guerriers Franks. Aussi loin que la vue peut s'étendre du haut des tours et des remparts , le plateau qui s'allonge au nord , et la rive du fleuve gonflé par les pluies , paraissent couverts d'une masse compacte de guerriers qui

(1) Tout puissant.

cherchent avec impatience un gué praticable pour se rapprocher d'All-Rick, et en venir aux mains avec son armée. Aux rayons du soleil, on voyait étinceler le fer brillant des armes des soldats Franks, et la garnison Wisigothe du fort préparait à la hâte tous ses moyens de défense contre l'agression probable de cette houle impétueuse. Les soldats se disaient pour se rassurer que des murs épais, placés à la cime des rocs, devaient les mettre à l'abri d'un coup de main ; que des troupes qui cheminaient sans traîner à leur suite des machines de guerre ne pouvaient entreprendre un siège dans les règles, et que les instruments de mort qu'ils avaient empruntés des Romains suffiraient seuls pour écarter les Franks de leurs remparts. Ils garnirent donc les portes de la citadelle avec des peaux de bêtes fraîchement écorchées, rassemblèrent au haut des machicoulis, au-dessus de la herse, des vases remplis d'eau pour éteindre au besoin le feu que l'assaillant tenterait peut-être d'allumer pour se frayer l'entrée ; enfin des projectiles nombreux pour l'accabler, quand il s'approcherait du pied des murs. Ils rangèrent le long du couronnement des remparts les longues poutres dont la chute devait renverser des files entières d'assaillants ; des caisses de bois furent remplies à la hâte de pierres et placées en équilibre sur la crête des murs, toutes prêtes à tomber d'elles-mêmes sur la tête des soldats qui tenteraient l'assaut. Pendant ce temps les *artilleurs* ajustaient et tendaient les câbles de nerfs de bœuf, des onagres et des catapultes qui lançaient avec justesse des pierres énormes à de grandes distances, et des balistes dont les bras gigantesques faisaient pleuvoir avec rapidité sur l'ennemi des traits pesants auxquels rien ne résistait. Ils amoncelèrent autour de ces machines, placées sur des affûts mobiles, des projectiles de toute espèce, à la portée des soldats qui devaient les manœuvrer. Les archers et les arbalétriers protégés par leurs boucliers se placèrent le long des remparts tout préparés à lancer sur les Franks une grêle de traits, tandis que d'autres distribués le long des souterrains voûtés, qui couraient à la base des fortifications, se préparaient à épier les mineurs que l'ennemi aurait pu attacher aux murailles.

Mais la fortune des Franks devait triompher rapidement de tous

ces formidables obstacles. Ces sauvages guerriers regardaient d'un œil de mépris les Wisigoths abrités derrière leurs remparts, et voyaient dans leurs précautions mêmes un indice non équivoque de crainte qui redoublait encore leur audace naturelle.



TÊTE DE BARBARE.
(Sculpture de Saint-Savin.)

Un gros de l'avant-garde de Klod-Wig ne tarda pas à se présenter à la portée du trait sur le haut du plateau que dominait le fort, tandis que le reste de l'armée franke l'enveloppait d'une masse compacte toute hérissée de fer.

L'aspect de ces guerriers avait pour les soldats Wisigoths, déjà habitués au luxe et aux mœurs des Gallo-Romains plus civilisés, quelque chose d'étrange et d'effrayant. Ils marchaient les jambes nues, le corps couvert de casaques bigarrées, de sayons verts bordés de bandes écarlates : un manteau de peaux garnies de leurs poils flottait sur leurs épaules. Ces guerriers formidables qui par-

laient une langue rude et inconnue (la francisque ou tudesque), agitaient dans leurs mains leurs longues framées, déjà si souvent victorieuses, ou s'apprétaient à lancer avec force ces terribles francisques, haches à double tranchant, qui ne manquaient jamais leur but. A peine s'ils cherchaient à recouvrir leur corps de boucliers sur lesquels on voyait briller les lames d'or et d'argent dont ils aimaient à les embellir.

Leur jeune et vaillant chef, tout bouillant d'impatience, voulut pour enflammer l'ardeur de son armée, commencer par un coup d'éclat cette expédition qui devait lui donner l'empire des Gaules. La Vegenne gonflée lui refusait le passage ! La forteresse d'All-Rick supportera le poids de son courroux.

Les Wisigoths stupéfaits voient s'avancer vers leurs murailles un jeune guerrier de haute taille, distingué de ses compagnons par sa brillante armure et ses vêtements de soie teints d'écarlate et rehaussés de riches broderies. Il porte une longue et blonde chevelure, diadème des rois de sa race : c'est l'époux de Chlotilde, le baptisé de St-Rémi, le vainqueur de Tolbiac.

Une grêle épaisse de traits et de pierres est lancée par les assiégés contre les Franks, qui s'avancent en tumulte jusqu'au pied des remparts sur les pas de leurs chefs : pierres et traits vont retomber au loin, et les guerriers du Nord ont évité par l'impétuosité de leur course d'en éprouver l'atteinte.

Tandis qu'attaqué de toutes parts, l'assiégé hésite, épouvanté par cette aveugle audace, les Franks cherchent déjà à se hisser sur les murailles avec leurs longs angons munis de doubles crocs de fer, ou en s'aidant des épaules de leurs robustes compagnons. Pendant ce temps leur redoutable chef frappe à coups redoublés et la porte et la herse, déjà livrées aux flammes malgré les efforts impuissants des défenseurs ; bientôt il entre en vainqueur dans ce premier boulevard d'All-Rick. Tout cède devant lui et quelques instants après il a rejoint au sommet des remparts ses propres guerriers parvenus tout sanglants à les escalader.

Une acclamation immense, poussée par le gros de l'armée, accueillit l'apparition du jeune héros sur le haut de la forteresse vaincue où flottait déjà son étendard.

Quelques heures plus tard , l'armée des Franks pleine d'enthousiasme remontait la rive du fleuve pour découvrir enfin le gué si désiré et se mesurer dans une lutte suprême avec les dominateurs de l'Aquitaine.

Est-il bien constaté que ce coup de main si vigoureux de Clovis contre le vieux château de Chauvigny, ait précédé sa victoire de Voclades au lieu de la suivre , alors que le triomphateur s'efforçait d'effacer jusqu'aux dernières traces de la domination des Wisigoths dans l'Aquitaine ? — Il m'a semblé plus naturel de penser que ce fait d'armes dut précéder le passage de la Vienne , afin de ne laisser sur les derrières de l'armée d'invasion aucun fort ennemi qui pût la prendre à revers , pendant qu'elle livrerait bataille aux troupes d'Alaric. — C'est là toute l'autorité sur laquelle je puis appuyer ce fait, dont la date est du reste assez peu importante par elle-même.

III.

LÉGENDE DU GUÉ DE LA BICHE , DE LA FONT-CHRÉTIEN ET DU SIÈGE DU ROI.

HLOD-WIG et ses guerriers suivent rapidement la rive droite de la Végienne débordée ; la nappe immense de ses eaux recouvre les prairies et vient souvent baigner le pied des berges escarpées de sa vallée. On dirait que le fleuve conspire pour mettre All-Rick à l'abri des attaques des Franks, comme s'il prévoyait que cette dernière barrière franchie , ses flots doivent changer de maître.

Sous le voile épais de ses eaux chargées de limon , comment distinguer le passage , éviter le danger des rapides et des gouffres ? Un prodige seul peut aider les Franks à surmonter de pareils obstacles : mais croyez-le , le prodige ne manquera pas à la fortune du roi chrétien.

Arrivés près d'une source vive , nommée depuis la *Font-Christien* , qui jaillit au pied des rochers , sous un épais rideau de

chènes, ses soldats se sont arrêtés pour y passer la nuit. A l'aube du jour (*mane facto*), voilà qu'une biche d'une grandeur merveilleuse (*cerva miræ magnitudinis*) sortit du bois et s'avancant avec précaution dans la rivière, traversa le gué que lui révélait son instinct aux yeux de l'armée franque, étonnée et ravie.

La biche, sans doute, envoyée par le ciel (*nutu divino*) a montré le chemin; les Franks ont passé sur ses traces, et du haut d'une roche élevée, trône rustique placé là par un caprice de la nature, leur vaillant roi regarde avec orgueil ce passage miraculeux aux yeux de tous, qui lui présage déjà la victoire.



Ce merveilleux hasard ne suffisait-il pas pour enflammer l'imagination ardente de ces guerriers du Nord qui marchent sous l'égide du puissant Dieu que confesse leur chef; ils ont soif à leur tour de recevoir l'eau du baptême dans les eaux pures de la *Font-Christien* (Fontaine des Chrétiens).

Si vous venez à passer la Vienne à Civaux, et que vous abordiez sous les murs de la vieille tour au *Cognium*, vous apercevez, en remontant la Vienne à un kilomètre environ au-dessus de ce point, les carrières fécondes d'où sortirent pendant plusieurs siècles les tombes

qui peuplent aujourd'hui la plaine de Civaux, dont nous aurons bientôt à vous parler. Près de là quelque pâtre qui mène paître ses brebis sur les rochers et le long de la route nouvelle qui conduit à Lussac, pourra vous désigner du doigt la *Font-Chrétien* où se désaltéra l'armée du roi des Franks, et d'où la biche s'élança pour franchir le gué voisin désigné depuis lors sous le nom du *Gué de la Biche*. Si vous doutez que ce soit là que le prodige s'accomplit, penchez-vous sur les bords du roc, où fut creusé par la nature le bassin de cette limpide fontaine, et vous verrez imprimés dans la pierre les traces du pied de la biche ; au besoin même celle du pied du cheval de Clovis. — La roche remplie de creux et d'aspérités, n'offre-t-elle pas à l'imagination complaisante des empreintes à souhait pour satisfaire toutes les illusions possibles. Vous pourrez même aussi choisir parmi ces rochers gigantesques taillés comme de larges gradins, des piédestaux, des socles, celui qui vous conviendra le mieux pour asseoir un monarque de ces temps héroïques. \

Ces traditions redites par le pâtre au pâtre qui le remplaçait ont traversé plus de treize siècles pour arriver à nous : ne craignez pas qu'elles se perdent jamais. Les livres périront, les érudits détruiront l'une par l'autre les données de l'histoire à force de les examiner à la loupe du scepticisme ; mais la merveilleuse chronique du *Pas de la Biche*, de la *Font-Chrétien* et du *trône du roi Hlod-Wig* ne périront jamais : la grand'mère racontera toujours à sa famille curieuse ces bonnes histoires du foyer ; la bergère en filant sa quenouille appuyée sur ces beaux rochers, les redira au passant altéré qui viendra se rafraîchir à la fontaine, et s'informer du nom qu'on lui donne dans le pays.

Ne faut-il pas que les populations délaissées des campagnes aient leur histoire à elles, puisqu'elles ne savent pas lire dans les nôtres, et que personne n'a encore pris la peine d'en écrire une à la portée de leur intelligence.

Si du domaine de la poésie et du merveilleux nous voulions retomber dans la réalité, l'embarras serait grand pour préciser les faits de ces temps reculés où nos pères agissaient bien plus qu'ils n'écrivaient assurément.

Est-ce au Gué de la Biche que l'armée conquérante passa précisément la Vienne, ou à l'un des gués si nombreux qui traversent le cours de cette rivière depuis Chauvigny et même en deçà jusqu'aux approches de Lussac ? C'est là un point assez controversé. Quel chemin prit Clovis, une fois sur l'autre rive, pour aller se placer en face d'All-Ric ? autre point tout aussi peu éclairci malgré de longues discussions. En pareille matière, l'imagination des hommes placés à de longs siècles de distance de ces événements, s'agit comme un papillon étourdi autour de plusieurs lumières incertaines qui l'attirent longtemps sans le fixer ; et quand elle en a choisi une qui lui paraît plus éclatante, elle y brûle ses ailes, et la question n'a pas marché d'un pas vers une solution sans réplique. Il reste acquis toutefois que Clovis dut passer la Vienne pour se porter sur les rives du Clain, et qu'un des gués de la rivière a pu lui être révélé par le passage de quelque bête fauve habituée à émigrer d'une rive sur l'autre.

IV.

VOCLADES.

Puisque le merveilleux conserve sous sa brillante écorce la vérité fondamentale des faits, n'essayons donc point encore d'en sortir et prêtons une oreille attentive aux bruits des pas victorieux du héros de l'épopée mérovingienne.

Le roi chrétien arriva sur les bords du Clain (*super fluvium Clivium*) dans les champs de Voclades (*in campo Vogladense*), à dix milles environ de la ville des Pictaves (*decimo milliaro ab urbe Pictavâ*), et campa son armée à cheval sur la grande route du midi par laquelle All-Rick pouvait espérer recevoir du secours. Par cette habile manœuvre, il le coupait de ses communications les plus importantes, et le forçait à jouer avec des soldats peu aguerris et amollis par une longue paix, son royaume sur un seul

coup de dé, contre une armée belliqueuse et enflammée par l'orgueil de ses nombreux succès (1).



TÊTE DE BARBARE.

(Sculpture de Saint-Savin.)

Le roi Frank avait dressé sa tente dans un lieu élevé, continue la chronique ; or, voilà qu'à minuit, un globe de feu parut se détacher du haut de la basilique de Saint-Hilaire et se diriger sur la tente royale ! C'est le signal de la victoire promise à ses armes ! (*Pharus ignea de basilica Sancti-Hilarii egressa visa est ei, tanquam super se advenire.*)

En vain, le sage et habile All-Rick voudrait-il demeurer à l'abri de ses hautes murailles, et laisser les Franks s'épuiser autour d'elles en efforts inutiles : Hlod-Wig qui a pénétré sa pensée, ravage dans les champs d'alentour les propriétés des riches Wisi-

(1) Voir le savant mémoire de Mgr de Beauregard sur cette célèbre bataille.

goths et livre aux flammes leurs habitations somptueuses. Les seigneurs Wisigoths frémissent de colère, et accablent leur roi de craindre d'en venir aux mains avec les guerriers Franks, de redouter la valeur et l'habileté de son rival. All-Rick poussé à bout ne peut plus résister aux murmures des siens ; il descend dans la plaine que Hlod-Wig laisse libre devant lui et les deux armées se trouvent bientôt en présence.

Le nord mesure le midi des yeux : d'un côté les Franks, les Burgondes, les troupes de Cologne, rudes soldats habitués à vaincre ; de l'autre, les guerriers plus policés de la vaste Aquitaine qui vont défendre leurs foyers. Jamais choc plus impétueux ne précipita l'une sur l'autre des masses de guerriers. Mais voilà qu'au plus fort du combat les chefs de ces nations ennemies se rencontrent dans la mêlée, et les deux armées suspendant leur attaque, restent tranquilles spectatrices de ce tournoi chevaleresque qui va peut-être trancher d'un seul coup la querelle nationale.

A leur début, toutes les nations ont eu sans doute leur Iliade remplie de combats de géants ; mais les Grecs ont eu seuls un Homère pour en transmettre le récit à la postérité.

En vain All-Rick lutte-t-il avec énergie contre son terrible adversaire, le roi Sicambre lui abat d'un seul coup de franée le menton et la main qui tenait son bouclier. Le Wisigoth est livré sans défense aux coups du héros Frank. En vain deux cavaliers Wisigoths voyant le péril de leur roi, accourent lance baissée contre Hlod-Wig ; sa bonne armure et la vigueur de son coursier le tirent encore de ce péril imminent, et les seigneurs Franks indignés de cette trahison fondent comme l'éclair sur les assaillants, les renversent et les foulent aux pieds. Alors la mêlée devient générale ; les troupes wisigothes terrifiées par la mort de leur roi cèdent de toutes parts, et longtemps poursuivies jonchent de leurs cadavres les plaines nommées depuis *les Champs d'Alaric* dans le voisinage de Champagné-St-Hilaire. (Campi pugnæ Sancti Hilarii.)

Le voyageur curieux de visiter le théâtre de ces luttes solennelles, trouvera sur les lieux des noms qui lui rappelleront pour ainsi dire pas à pas toutes les phases de ce grand drame ; il ira des parapets du camp de Sichar occupé par les Franks, aux tombelles

qui renferment sans doute encore les ossements des Wisigoths , et de la *Croix de l'Homme* plantée peut-être sur la sépulture du roi vaincu , au bois *des Défunts* qui vit tomber pêle-mêle, vainqueurs ou vaincus , les enfants du Nord et ceux de l'Aquitaine.

Le carnage fut effroyable et tel qu'on devait l'attendre dans ces luttes d'extermination où les races cherchaient à s'effacer l'une l'autre du sol. Un petit nombre de guerriers de l'Auvergne, sous la conduite d'Apollinaire, échappèrent seuls à la destruction, et Amalric, fils du roi Wisigoth vaincu, se retira au delà des Pyrénées, où sa nation était encore toute puissante.

Hlod-wig soumit toute l'Aquitaine, s'empara du trésor des rois goths renfermé dans Toulouse, et reprit le chemin de Tours, chargé des riches dépouilles que les Wisigoths avaient successivement arrachées à l'Italie et à la Gaule. Comblé de gloire et de richesses, il alla revêtir dans la basilique de Saint-Martin, la tunique de pourpre, la chlamyde consulaire richement brodée et se parer de la couronne d'or enrichie de pierres précieuses, insignes de la dignité de patrice, de consul et d'Auguste que l'empereur de Bysance, Anastase, lui avait envoyées par un ambassadeur.

Son vaste empire s'étendit quelques années plus tard du Rhin aux Pyrénées et de l'Océan aux frontières des Bourguignons (4) ses tributaires, et au delà du Rhin il possédait en outre la terre natale des Franks.

(4) La Bretagne, la Septimanie et la province de Marseille avaient seules conservé leur indépendance.

Premières Basiliques des Gaules.

I.

TRANSFORMATION DES BASILIQUES PAÏENNES.

Le nom de *Basilique* a pris place dans notre dernier récit.

Ce nom appartient à l'architecture civile des Romains, et les bâtiments publics qu'on désignait ainsi ont disparu de la surface du sol : nos premières églises chrétiennes érigées sur leur plan ont également disparu, et depuis on adopta des proportions et des formes nouvelles ; il devient donc utile de dire en quelques lignes ce qu'elles étaient au VI^e siècle, époque où le christianisme se répandait avec rapidité dans le vaste empire des Franks.

La pieuse correspondance de deux sœurs gallo-romaines, dont l'une avait épousé Sylvanus, seigneur aquitain, et l'autre Mellobald, chef d'une petite tribu Franke établie sur les bords de la Somme, va nous apprendre quelles étaient à l'époque de la domination des Franks Mérovingiens, l'architecture et les cérémonies du culte catholique.

Geneevese, épouse de Sylvanus, à Plectrude, épouse de Mellobald.

Si le chagrin que j'éprouve de notre séparation, ma bien aimée sœur, pouvait être adouci par quelque considération, ce serait par la joie que m'inspire le zèle pieux qui t'a soutenu dans ta lutte énergique contre la répugnance de Mellobald à abandonner les croyances et le culte de ses farouches divinités du Nord. Enfin ta foi vive et ardente a triomphé de tous les obstacles, et ton époux va consacrer à fonder une église chrétienne, une partie du riche

butin qui échût à son père dans les dépouilles des Wisigoths vaincus. Le ciel en soit loué ! Que je suis donc heureuse d'habiter aujourd'hui cette Aquitaine où notre religion a jeté dès longtemps de profondes racines sous l'influence de ses saints évêques ! Trop peu instruite moi-même pour entrer dans tous les détails nécessaires à la pieuse fondation que tu médites, j'ai consulté les lumières de nos architectes romains ; car l'Aquitaine, tu le sais, est encore romaine ; j'ai pris aussi les conseils de nos plus savants Clercs, et armée de cette science d'emprunt, je crois pouvoir aujourd'hui l'éclairer entièrement sur le sujet important qui te préoccupe à si juste titre.

Tu te souviens sans doute encore d'avoir vu dans Soissons, notre cité natale, un monument qui s'élevait isolé sur le forum, si souvent témoin de nos ébats enfantins. C'était un bâtiment rectangulaire, plus long que large, dépourvu d'ornements à l'extérieur ; ses murs construits en larges pierres vers la base, étaient formés dans le reste de l'édifice de pierres minces et allongées comme des briques, ou de pierres cubiques de quelques pouces de côté ; ces dernières étaient disposées en damier, en arêtes de dardeson ou par lits horizontaux et noyées dans un épais ciment. Les hommes du métier appellent ces trois formes de pierres le grand, le moyen et le petit appareil. Les ouvertures extérieures étaient cintrées. C'était une Basilique romaine, et c'est sur ce modèle que se construisent aujourd'hui nos Basiliques chrétiennes.

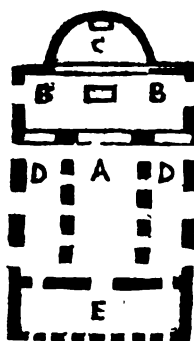


Le culte des païens se célébrait à l'extérieur de la *cella* ou sanc-

tuaire des faux dieux ; trop étroits pour recevoir le peuple , leurs temples ne pouvaient convenir à notre culte qui réunit tous les fidèles sous un même abri autour de leur pasteur , afin d'entendre tomber de ses lèvres la parole de vie.

On a dit dans la Gaule , à ce sujet , que nous avions *retourné les temples païens*. C'est un bon mot à la Gauloise. Mais nous avons mieux fait encore , car ce sont les croyances , les mœurs et le culte que nous avons complètement retournés eux-mêmes.

Plus jeune que moi de quelques années , une partie des détails dont j'ai à te parler ont pu te frapper moins , et s'échapper de ta mémoire : je vais donc te les rappeler. Quand nous accompagnions nos augustes parents dans la basilique patenne , nous traversions un large portique (E) rempli par les marchands : ils se plaçaient là pour attirer l'attention des plaideurs et des curieux qui se rendaient à l'audience des juges. Trois portes mettaient en communication le portique ou porche avec l'intérieur de la basilique : celui-ci était partagé en trois parties inégales dans le sens de sa longueur par deux rangs de colonnes supportant des arcades.



La galerie centrale (A) était la plus large et la plus élevée , les deux autres (DD) étaient plus étroites , recouvertes d'un toit et destinées à mettre le peuple à l'abri des intempéries de l'air. A l'extrémité

opposée à l'entrée, se trouvait un terre-plein élevé de quelques marches et fermé par une balustrade à hauteur d'appui : c'est là que se tenaient les jurisconsultes et les avocats (BB). Enfin le bâtiment se terminait par une large niche creusée en hémicycle (C), dans laquelle s'élevaient les sièges et le tribunal du juge et de ses assesseurs.

Dans les siècles païens, ces monuments destinés à rendre la justice, ou à régler les affaires publiques, étaient appelés du nom de *maisons royales* (telle est la traduction exacte du mot *basilique*), pour rappeler sans doute aux dépositaires du pouvoir suprême qu'elle était sur la terre leur principale mission. Hélas ! ce nom lui-même était comme tout le reste devenu un cruel mensonge, que le Christ pouvait seul effacer, en chassant impitoyablement tous les vendeurs du temple.

Tu vois déjà, chère Plectrude, tout le parti que le culte chrétien pouvait tirer de vastes monuments, les seuls qui ne fussent pas souillés par le culte des faux dieux : leur forme allongée leur donnait quelque ressemblance avec le vaisseau de St-Pierre ; aussi dans les basiliques devenues chrétiennes, a-t-on donné le nom de nef (*navis*, *navis*, vaisseau) à la partie centrale ; un autel en forme de tombeau fut élevé au centre du transept, où siégeaient les avocats ; et le trône élevé d'où l'évêque domine l'Assemblée des fidèles et les sièges du reste du clergé, furent placés dans l'hémicycle ou *abside* centrale en arrière de l'autel. Cette partie porte aujourd'hui le nom de presbyterium. Les galeries latérales ou bas-côtés sont occupées par les fidèles, les femmes d'un côté et les hommes de l'autre ; la nef et le portique par le reste du peuple, les pénitents et les catéchumènes. Les chœurs sont séparés du peuple par une balustrade près de laquelle s'élèvent deux petites chaires ou *ambons*, dans lesquelles montent les diacres pour lire au peuple les épîtres et les évangiles. Cette partie se nomme le chœur.

Voilà ce que sont devenues les basiliques romaines appropriées au culte nouveau qui apportait la lumière au milieu des ténèbres du paganisme.

Quel éclatant triomphe ! Cette religion née dans la douleur et

les persécutions, et si longtemps réfugiée dans ses cryptes, s'est élancée tout-à-coup au-dehors, depuis la conversion de Constantin, pour occuper en souveraine des monuments superbes et régner sur le monde.

Partout où il n'existait pas de basilique ancienne, les fidèles ont construit à peu près sur le même modèle leurs premières églises sur l'emplacement même des cryptes ou des tombeaux de quelques saints en vénération dans la contrée. Quelques détails sur les modifications légères apportées dans la forme, et les ornements de ces églises, les vases sacrés et les objets du culte, feront le sujet de ma prochaine épître.

Vale, ma chère sœur.

II.

LES BASILIQUES CHRÉTIENNES, ET LES OFFICIANTS.

Genevefs à Plectrude.

Que je bénis le ciel, ma sœur, d'avoir profité des leçons du savant clerc qui m'a initié aux secrets de l'Ecriture, pour t'aider aujourd'hui dans ta sainte entreprise.

Je viens de visiter avec grand soin une de nos splendides basiliques élevées par le zèle et la piété des fidèles : elle rappelle quant à sa forme générale les détails dans lesquels je suis entrée dans ma dernière épître sur les basiliques romaines. Son portail regarde l'occident comme une invitation paternelle du Christ aux peuples de la Gaule, d'entrer dans son église ; l'abside s'arrondit du côté de l'orient, et le transept allonge ses bras pour imiter la forme de la croix du Calvaire, du haut duquel la lumière s'est répandue sur nous.

Le porche des vieilles basiliques qu'on avait fermé de rideaux pour abriter les pénitents extérieurs, s'est développé en un cloître, c'est-à-dire, une large cour ou atrium entourée de galeries couvertes ; elle renferme une piscine, un baptistère protégé par un

toit, pour administrer le baptême par immersion. L'architecte y a même ajouté une large cheminée pour les temps rigoureux, précaution souvent indispensable sous notre climat froid des Gaules.

A l'entrée de l'Eglise on trouve deux bassins plus petits, dans lesquels les fidèles se lavent les mains avant de pénétrer dans l'intérieur.

La distribution de l'intérieur a bien peu changé ; au-dessus de la balustrade du chœur, en face de la nef, s'élève au lieu de deux petits ambons, un jubé ou estrade de pierre, du haut de laquelle les diacres viennent lire les évangiles, et l'évêque adresser au peuple ses homélies.

Trois pupitres placés dans le chœur servent à déposer les épitres, les évangiles et les prophéties.

En souvenir des cryptes et des catacombes, l'autel s'élève aujourd'hui au-dessus d'un caveau ou confession qui renferme les restes d'un martyr ou d'un chrétien dont la vie et la mort ont été reconnues saintes par son évêque (1).

La table de l'autel supporte un reliquaire, riche coffret qui renferme quelque relique sacrée, venue du saint tombeau, et le livre vénéré des évangiles enveloppé dans un voile rouge. Un dôme appelé ciboire, élevé sur quatre colonnes, recouvre tout l'autel ; il est garni de magnifiques rideaux de soie qui servent, à certains moments, à cacher l'officiant à la vue des fidèles.

Une colombe creuse en argent doré, suspendue au-dessus de la chaise du reliquaire, contient les hosties destinées aux malades qui ne peuvent pas communier sous les deux espèces.

Des chandeliers d'argent richement ciselés sont rangés tout autour de l'autel. — Les vases sacrés sont faits en verre et en métal, et leur richesse est proportionnée au zèle et à la fortune de ceux qui en ont fait don à l'église : on a proscrit ceux de corne et de bois, comme pouvant contracter des souillures. Les *burettes* sont

(1) Jusqu'au X^e siècle les évêques assistés de leur conseil ecclésiastique jouirent de ce privilège, ce qui explique le grand nombre de saints particulièrement honorés dans chaque localité et souvent peu connus dans les autres.

de grands vases destinés à recueillir les offrandes de vin, et les *palènes* de larges plats d'argent sur lesquels on porte aux fidèles le pain rompu de la communion. À côté de l'autel, et souvent incrustées dans le mur latéral (comme on en voit encore à St-Savin et à Mazerolle-), se trouvent de larges aiguières ou des bassins de bronze, dans lesquels les officiants se lavent les mains après l'offertoire du pain et du vin.

Le prêtre ne consacre que la portion nécessaire à la communion, le reste appartient aux clercs et aux pauvres. Enfin, deux petites absides qui répondent aux bas-côtés renferment la bibliothèque et le trésor de l'église.

Les murs de la basilique sont ornés de peintures et d'instructions religieuses. Les figures y sont drapées avec soin, par horreur pour les nudités scandalieuses du paganisme, et représentent pour la plupart des traits de la vie du Sauveur, dans l'action de bénir, vêtu d'une robe à longs plis et drapé dans un large manteau (1).

Le pavé est jonché de fleurs, le portique et les murs décorés de guirlandes de feuillage élégamment tressées.

Les évêques des Gaules ont composé, pour leurs diocèses, des recueils d'hymnes, approuvés par les conciles des provinces. Elles se chantent pendant la célébration des saints mystères.

Tu dois te souvenir que je t'apprenais dans ton jeune âge à bégayer déjà celles de notre grand St-Hilaire.

Tu désires savoir quels sont les livres nécessaires aux officiants, pour te les procurer à l'avance et les offrir aux saints prêtres que tu appelleras à ton aide. — Le *diacre*, le *sous-diacre* et le *lecteur* doivent avoir en leur possession des *Lectionnaires*, livres qui contiennent des lectures tirées des prophéties et des évangiles pour le courant de l'année. Les chantres ont un *Psautier* pour les psalmodies et un *Antiphonaire*, recueil de versets choisis dans la Vulgate ou Bible traduite par St-Jérôme en langue latine, que l'on chante dans les intervalles de la messe. Ce dernier recueil est en-

(1) Ce ne fut guère qu'au VII^e siècle qu'on commença à représenter le Christ sur la croix.

core appelé *Graduel*, parce que les chantes s'avancent pour chanter jusque sur les degrés du Jubé.

Les prêtres doivent avoir en leur possession, outre le *Bréviaire* qui est un abrégé de l'ordre des saints offices (1); le livre complet des évangiles, le Comput ecclésiastique ou Calendrier des fêtes, des cycles, etc.; un Ordre du baptême, un Martyrologe, un Pénitencier, les Actes des martyrs, le Recueil des Canons, les Homélies et les Pastorales de St-Grégoire, enfin les Eptres de St-Paul.

Peut-être seras-tu curieuse de savoir sur quelle matière sont écrits habituellement ces ouvrages, la plupart du temps par la main des prêtres eux-mêmes; car les ecclésiastiques résument en eux toute la science de ce temps: ils sont écrits en beaux caractères romains, sur des feuilles de papyrus faites avec la feuille du palmier et l'écorce intérieure d'un roseau, toutes plantes propres à l'Egypte; sur du vélin et du parchemin qu'on tire de Pergame et même sur des pugillaires ou tablettes de boistrès minces, enduites d'une couche de cire, comme celles qui nous servent pour les usages ordinaires de la vie.

Les prêtres officient avec les vêtements habituels à tout le monde, et qui sont blancs pour la plupart. Ils consistent en une longue robe trainante, par-dessus laquelle ils revêtent une aube ou courte tunique de lin, et par-dessus enfin un long manteau à chappe ou capuchon rabattu par-derrière, qui peut se rejeter au besoin sur la tête. L'évêque est revêtu de l'aube: son cou, ses épaules, sa poitrine, sont couverts du pallium ou manteau, dont la bordure est ornée de croix et disposée elle-même en forme de croix.

(1) Longtemps la liturgie fut seulement orale dans l'église: St-Hilaire est le premier qui l'ait écrite dans son livre des mystères, c'est-à-dire des rites et prières pour dire la messe et administrer les sacrements. Au Ve siècle on craignait encore de livrer les paroles sacramentelles à la dérision des payens. Cette antique liturgie avait plus d'un rapport avec celle de l'Orient, car St-Hilaire le composa, sans doute, pendant son exil. Abolie par un capitulaire de Charlemagne, elle fut plus tard la base de la liturgie gallicane.

(MÉMOIRE DE MONSIEUR COUSSEAU, sur la liturgie au moyen-âge.)

L'office ordinaire des *prêtres* (1) consiste à consacrer les pains ; celui des *diacres* (2) à servir à l'autel , distribuer l'Eucharistie aux fidèles. Les *sous-diacres* reçoivent les oblations et les disposent sur l'autel ; les *acolytes* sont chargés du soin des cierges , de l'encens et des burettes ; les *clercs* lisent au peuple les saintes écritures. Les *portiers* maintiennent le bon ordre dans la basilique et veillent à ce que chacun occupe la place qui est assignée à son sexe et à son rang ; car rien dans les cérémonies chrétiennes n'est abandonné aux caprices et à l'arbitraire de chacun. Les hommes occupent le bas-côté de droite , et les femmes celui de gauche , par rapport à l'autel et dans l'ordre suivant : les hommes , les enfants et les catéchumènes ; les femmes , les vierges , les veuves et les femmes catéchumènes.

Les grands , les sénateurs , les moines , les matrones distinguées par leur rang et les femmes consacrées au culte de Dieu ont leurs places marquées dans le chœur et des deux côtés de l'autel , non loin du clergé.

Ce sont là les fidèles.

Tout le reste du peuple qui comprend les payens , les juifs , les hérétiques , occupent la nef du milieu et sont séparés des croyants par un petit mur à hauteur d'appui qui joint entr'elles les colonnes des bas-côtés. Tu vois donc qu'on a tout prévu avec la sagesse qui préside à tous les actes des chrétiens , et qu'il ne peut s'élever aucun désordre pendant la célébration des saints mystères. Tu en seras plus convaincue encore quand je t'aurai décrit en détail la célébration d'un de nos offices.

Iterum vale.

(1) Tous les détails qui précèdent ou suivront sur le culte de la primitive église, sont en grande partie extraits des antiquités liturgiques de Charvos.

(2) *Διάκονος*, serviteur.

III.

CÉLÉBRATION DE LA MESSE A LA FIN DU VI^e SIÈCLE.

Geneovefe à Plectrude.

L'heure des offices, ma chère Plectrude, est annoncée à tous les fidèles par le cunson qui frappe l'air du son de sa bruyante crecelle de bois, ou de ses cymbales, ou de sa trompette d'airain; car les cloches sont encore trop rares et de trop faibles dimensions pour se faire entendre au loin. L'heure des prières et des offices est fixée au commencement de *prime* (6 heures du matin), de *tierce* (9 heures), de *sexe* (midi), de *none* (3 heures après-midi), et enfin de *vespres* à la chute du jour (6 heures du soir); nous avons conservé les divisions égales du jour des Romains, aussi nos heures d'été sont plus longues que les heures correspondantes de l'hiver (1). Aux jours de grandes fêtes, l'affluence des fidèles aux offices est si grande qu'il a fallu instituer plusieurs messes, car nos basiliques pour grandes qu'elles soient, ne peuvent contenir toute cette multitude: elle passe ordinairement la nuit devant la porte du lieu saint, la veille de Noël et de Pâques, chantant les psaumes et les hymnes à deux chœurs qui se répondent (2). Cette habitude de passer la soirée des grandes fêtes, sous le porche des basiliques ou dans l'intérieur de la nef, a fait même naître la pensée de décorer les murs de peintures retraçant les scènes principales de l'ancien et du nouveau testament, pour instruire le peuple des principaux points de la religion, et l'empêcher de se livrer à des distractions profanes. Dès l'aurore on dit une première messe, et une seconde au grand jour, pour ceux qui n'ont pas pu assister à la précédente. Dans quelques basiliques on a ajouté des autels aux transsepts, et même dans les cas d'urgence on porte au milieu de la cam-

(1) Entre le lever et le coucher du soleil, en toutes saisons, le jour Romain était partagé en quatre divisions égales.

(2) C'est l'origine de la psalmodie.

pagne des autels portatifs. On a vu même de saints prêtres officier sur les mains de leur diacre qui soutenait le calice, afin que le pain de vie et la divine parole ne fussent pas refusés aux pauvres habitants de nos campagnes.

Les offices sont partagés en deux parties : la première est commune aux fidèles, c'est-à-dire aux chrétiens qui participent aux sacrements et à tout le reste du peuple, catéchumènes, païens, juifs, hérétiques et excommuniés, et la seconde n'est entendue que par les fidèles seulement. Les excommuniés qui cherchent à se réconcilier avec l'Eglise ou *pénitents*, sont divisés en quatre classes : Les *pleurants*, qui prient à genoux et couverts de cendres en dehors de la porte des basiliques, en se recommandant aux prières des fidèles qui entrent dans le sanctuaire ; les *écoutants*, qui se tiennent à l'intérieur et près de la porte confondus avec les païens et les hérétiques ; les *prosternés*, placés un peu plus avant dans la nef et qui sortent aussitôt après la lecture des évangiles avec tous ceux que je viens de nommer ; et enfin les *consistants* qui reçoivent publiquement l'absolution et demeurent jusqu'à la fin avec les fidèles, mais qui ne peuvent faire d'offrandes ni communier avec eux jusqu'à ce que le temps de leur pénitence soit accompli.

Tu vois, chère sœur, que Dieu n'accepte comme siennes que les âmes épurées, bien qu'il accorde à tous les bienfaits de sa parole vivifiante. — Un psaume commence l'office : le *Kyrie* est chanté jusqu'à l'arrivée de l'officiant à l'autel, qui répond ainsi par sa présence aux supplications des fidèles implorant l'assistance du Christ. Vient la lecture d'un passage de l'ancien et du nouveau testament, des actes des martyrs et les épîtres de St-Pierre et St-Paul. Puis le diacre s'avance pour lire l'évangile que les assistants écoutent debout et dans un respectueux silence : enfin l'évêque monte à l'ambon ou jubé et adresse son homélie au peuple, et descendant il impose les mains aux non baptisés, aux pénitents et aux excommuniés qui veulent se réconcilier et leur distribue les pains offerts sur l'autel et bénis. — Après quoi le diacre montant à son tour au jubé dit à voix haute : *recedant catechumeni, missa est*. Que les catéchumènes se retirent ; leur messe est dite.

Quand les catéchumènes et le peuple qui remplissent la nef du

milieu ont obéi à cet avertissement, la messe des Fidèles commence par l'offrande des dons, puis les ministres de l'autel se lavent les mains.

Alors l'Evêque salue le peuple en lui disant : Que le Seigneur soit avec vous ; et le peuple répond, pour rendre le salut : et qu'il soit avec ton esprit.

Il bénit les offrandes ; le diacre lit sur les dyptiques ou tableaux les noms des saints reconnus de l'Eglise, des papes, des évêques, des personnes considérables et vertueuses dont la conduite est digne d'être offerte pour exemple à tous (1). Avant le *Canon* qui renferme les paroles de Jésus-Christ, des apôtres et des premiers pontifes pour la consécration du calice et du pain eucharistique, le sous-diacre ferme sur l'officiant les rideaux de l'autel et les rouvre aussitôt après cette consécration, pendant laquelle le chœur entonne un chant doux et majestueux.

L'Evêque salue de nouveau le peuple et récite à haute voix l'Oraison Dominicale, et tandis que le célébrant rompt avec ses doigts le pain sur la patène, le diacre avertit les Fidèles de se préparer à la communion qui est toujours précédée par le baiser de paix que les assistants se donnent sur la bouche. L'Evêque communie le premier, puis les prêtres, les diacres, les sous-diacres, les exorcistes, les lecteurs, les chantres, les moines, les grands, les sénateurs et le peuple ; les diaconesses, les vierges, les femmes mariées et les veuves communient à leur tour. L'Evêque donne lui-même les hosties aux princes et aux dames de distinction, et les diacres les portent à tous les autres assistants.

Les hosties se reçoivent dans la main ; on les baise et les porte à ses yeux avant de les manger. Le vin se boit dans le calice à l'aide d'un chalumeau d'or, ou en trempant l'hostie dans le calice. Les *Eulogies* ou espèces bénies sont emportées pour les absents.—La communion distribuée, et les prières d'actions de grâce terminées, l'Evêque salue une dernière fois pour annoncer la fin de la messe, et donne sa bénédiction, après laquelle les Fidèles peuvent sortir.— Ces offices durent deux heures au moins.

(1) C'est l'origine du prône.

Depuis longtemps, bien-aimée sœur, vous avez compris les pieux symboles des divers actes de la messe, de l'architecture chrétienne et même des vêtements des officiants. Je ne vous les rappelle que pour ne rien omettre, puisque tel est votre désir. La tonsure du prêtre est l'image de la couronne d'épines qui déchira la tête du Sauveur, comme sa ceinture représente les cordes qui garrottèrent Jésus au Jardin des Olives.

Son manteau (aujourd'hui la chasuble) est la pourpre splendide que Caïphe jeta par dérision sur ses épaules. Les apprêts de la messe rappellent ceux de son supplice sur le Calvaire. Le *Lavabo* c'est l'action de Pilate après la condamnation du juste. L'*Ambon*, c'est la montagne sainte du haut de laquelle Jésus évangélisait les Juifs. Les fleurs et les guirlandes qui décorent la basilique rappellent l'entrée triomphante du Sauveur dans Jérusalem.



*Type de la tête du CHRIST trouvé dans les catacombes de
Saint-Calixte, près de Rome.*

Le diacre pose les offrandes des Fidèles sur le *Corporal*, comme les saintes femmes placèrent le corps du Christ sur le suaire, et le voile qui recouvre les hosties est la figure du linceul du tombeau.

— Les cierges allumés autour de l'autel rappellent à la fois les catacombes et la présence de l'Esprit-Saint pendant le sacrifice.

On ferme les voiles de l'autel pendant la consécration et on les rouvre aussitôt après, pour rappeler le commencement et la fin de l'éclipse de soleil qui effraya le monde à la mort du Sauveur. Le prêtre étend les bras comme le Christ sur la croix. On change plusieurs fois de place le livre sur l'autel pour rappeler que l'Evangile fut prêché aux Juifs et aux Gentils : la communion est un souvenir des agapes et de la fraternité qui doit unir tous les Fidèles ; enfin quand l'officiant bénit le peuple à la fin de la messe, il rappelle Jésus bénissant ses Apôtres avant de remonter au Ciel.

Les églises ont la forme générale d'un navire que la foi seule peut conduire à bon port comme était celui que montait S. Pierre ; en leur donnant celle d'une croix, on a précisé davantage l'objet de cette foi : et l'autel-tombeau qui s'élève à la vue de tous rappelle à chaque instant que le Christ a aimé les hommes jusqu'à la Mort.

Vale, vale!

IV.

LE BAPTÊME AU VII^e SIÈCLE.

Quelques années plus tard et après une active correspondance entre les deux sœurs, Geneovefe recevait enfin la lettre suivante de Plectrude, son élève.

Plectrude à Geneovefe.

Quel bonheur pour moi, chère sœur, de pouvoir te donner enfin quelques détails sur les succès de mes travaux spirituels.

Depuis plusieurs années, Mellobald, mon époux, a fait élever, d'après tes instructions et les plans dressés par ton architecte,

une magnifique chapelle sur le modèle de vos basiliques d'Aquitaine. Les murs sont revêtus de marbre précieux ; le jour qui pénètre dans l'intérieur se teint des mille nuances des verrières colorées ; des fresques reproduisent aux yeux des assistants des traits empruntés aux Saintes Écritures, et le pavé du chœur est une riche mosaïque. Depuis lors, grâce au zèle infatigable des savants prêtres qui sont venus nous seconder par l'ordre de l'Evêque, l'instruction religieuse a marché avec rapidité au sein de nos populations. Partout autour de nous le peuple renonce à l'erreur et vient demander le baptême. Toutefois, on ne l'administre aux adultes que le Samedi-saint et la veille de la Pentecôte. Pendant la semaine qui précède le baptême, on fait subir un examen public aux catéchumènes, afin de juger s'ils sont dignes de recevoir cette grâce.

Les Apôtres, nous dit-on, baptisaient dans le commencement tous ceux qui confessaient le Christ à haute voix ; alors, il y avait danger de mort à se déclarer chrétien, et le danger encouru pouvait tenir lieu de tout autre mérite ; mais aujourd'hui on impose aux catéchumènes un long noviciat pour les instruire à fond de leurs nouveaux devoirs avant de leur conférer le baptême. On les divise en quatre classes : les *écoutants*, ou nouveaux arrivés ; les *prosternés* qui participent aux prières des fidèles ; les *complénts* assez instruits pour demander à être admis au baptême, et les *élus* dont le nom est porté sur la liste du baptême le plus prochain par le scrutin du peuple.

Avant les offices qui précèdent cette époque, le prêtre fait avec le ponce le signe de la croix sur le front des catéchumènes ; impose les mains sur leurs têtes et récite à leur intention les prières des élus ; puis leur mettant dans la bouche quelques grains de sel bénit, il les fait sortir de l'église. Leurs noms et ceux de leurs parrains et marraines sont appelés à haute voix pendant l'Introït. Ils rentrent. Les parrains font aux élus le signe de la croix sur le front : ce signe répété par trois acolytes du sanctuaire est accompagné des prières de l'exorcisme que ces derniers récitent les mains étendues sur la tête des catéchumènes. Puis le prêtre leur ouvrant les oreilles avec sa salive, leur explique l'oraison domi-

nicale et le symbole des Apôtres. A ce moment ils sortent de nouveau pour venir avec leurs parrains assister à la messe des fidèles.

Au moment du dernier scrutin, le prêtre s'informe avec soin des mœurs et de la foi des élus, car la société chrétienne n'entend admettre dans son sein que les adultes dignes d'elle. Toutefois, comme les catéchumènes peu zélés ou peu confiants en eux-mêmes reculent quelquefois cette dernière épreuve trop longtemps (1), j'ai entendu dire à nos prêtres qu'on baptiserait à l'avenir les enfants aussitôt après leur naissance pour forcer leurs parents à les élever chrétiennement. C'est pour cela surtout que les parrains et les marraines sont si nombreux pour chaque enfant (2). L'Eglise veut être sûre que la mort ne les enlèvera pas tout à la fois à leurs filleuls, dont ils doivent surveiller et diriger la vie.

Au jour solennel du baptême, les élus viennent réciter dans l'église les deux prières qu'ils ont apprises : le prêtre les instruit de nouveau de leurs devoirs de chrétiens, et passant au milieu de leurs rangs, il trace sur leurs fronts le signe de la croix, leur impose les mains sur la tête en prononçant en même temps les paroles du dernier exorcisme ; enfin leur touchant une dernière fois les oreilles et les narines avec sa salive, il leur dit, comme Jésus au sourd et muet de naissance : ΕΡΗΡΗΤΑ ! c'est-à-dire, *Ouvrez-vous* ! — Cette fois, c'est seulement à l'âme et au cœur des élus que s'adressent ces mots divins.

C'est alors que les élus oints aux épaules et sur la poitrine avec l'huile des catéchumènes comme des athlètes qui se préparent au combat, renoncent à haute voix à leurs faux dieux et font publiquement profession de la foi chrétienne.

Le prêtre récite lui-même le symbole de la foi et les élus vont attendre sous le vestibule qu'on leur administre enfin le baptême.

Notre peuple, ma chère Genevefe, ne comprenant pas la langue latine comme vos Aquitains, on a composé pour lui des formules catéchétiques en langue francique ou tudesque qui est celle

(1) On rapporte même que St-Ambroise n'avait pas encore reçu le baptême à l'époque où il fut élu évêque de Milan.

(2) Ce ne fut qu'au 13^e siècle qu'on les réduisit à deux seulement.

parlée sur les bords de la Somme : grâce au zèle ardent de nos catéchistes, les élus et leurs parrains et marraines comprennent du moins la portée et le sens exact des engagements solennels qu'ils vont contracter.

Il y a deux baptistères un peu en avant du porche de notre chapelle. Mellobald les a fait entourer de rideaux, en sorte que le même jour, on peut sans inconvénient célébrer le baptême des élus des deux sexes. Les diaconesses, saintes femmes qui se consacrent au service de Dieu et au soulagement des malades, remplissent l'office du diacre auprès des catéchumènes de leur sexe.



CLOVIS BAPTISÉ PAR SAINT RÉMI.

(*Dyptique d'ivoire.*)

Au moment solennel, les élus arrivent processionnellement un à un et se dépouillent de leurs vêtements avec l'aide de leurs parrains ou de leurs marraines, suivant le cas, et ils entrent dans la piscine.

Le diacre leur fait incliner la tête en croix vers l'Orient, l'Occident, le Nord et le Midi, et les soumet à trois immersions successives, pendant lesquelles il récite sur eux les paroles sacramentelles : Je te baptise au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit ; après quoi les parrains les essuyent, leur jettent sur le corps une

draperie et les présentent de nouveau au prêtre. C'est alors que l'huile sainte coule de leur tête sur leurs reins comme dans les onctions royales. Le baptisé ne prend-il pas possession aussi du royaume du Christ ? Enfin les parrains habillent leur fils spirituel dans le vestiaire, et par-dessus ses habits ordinaires, ils jettent la robe blanche, robe de pureté, qui ne doit se quitter qu'à l'office de l'octave suivante. Cette robe offerte en don à l'Église est prêtée aux catéchumènes trop pauvres pour s'en procurer une. Les nouveaux baptisés se transportent sur deux longues files, et parés de leur robe, dans le chœur de l'église : là on leur fait goûter du lait et du miel du côté de l'Orient, et du vin et du lait du côté de l'Occident. Ils assistent ensuite à la messe un cierge allumé à la main, et communient avec le pain et le vin consacrés (1). Enfin l'Evêque les confirme, leur lave les pieds et les congédie en leur donnant rendez-vous pour la communion et les offices de chaque jour, pendant toute la semaine qui suit le baptême. Aujourd'hui les évêques ne sont plus les seuls qui confèrent le baptême à cause du grand nombre des conversions, mais ils sont suppléés par les prêtres et les diacres (2).

On m'a assuré que les Payens purifiaient par immersion les initiés à leurs mystères, et que les Juifs eux-mêmes plongeaient leurs nouveaux-nés dans l'eau. C'est peut-être pour cela que la cérémonie du baptême des chrétiens n'a paru à personne une nouveauté étrange et n'a excité aucune répugnance parmi les populations.

Les parrains et marraines conservent précieusement quelques mèches des cheveux des nouveaux baptisés, et échangent entre eux des présents. Ce sont autant de gages pour la nouvelle alliance qu'ils viennent de contracter dans la nouvelle vie où ils ont introduit le catéchumène.

— Voilà, bien-aimée sœur, de longs détails qui ne t'apprendront certainement rien que tu ne saches bien mieux que moi : si j'ai

(1) Les enfants trop jeunes pour communier ainsi goûtaient seulement une goutte du vin.

(2) Depuis longtemps, en cas d'urgence, tout chrétien peut conférer également le baptême.

tenu à te les donner, c'est pour que tu juges par toi-même si nous sommes bien instruits de notre religion et si tu as lieu enfin de te féliciter de ton élève.

PLECTAUDE.

V.

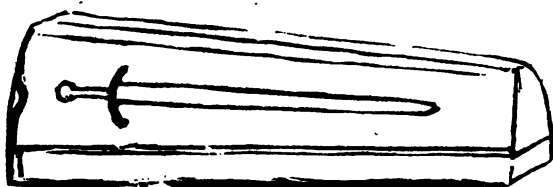
SAINT-PIERRE-LES-ÉGLISES.

Si quelque monument religieux du Poitou peut donner une idée de la simplicité des églises primitives qui s'élevèrent sur le sol des Gaules quand les chrétiens virent cesser la persécution dirigée contre eux par leurs bourreaux, peut-être faudrait-il tourner ses regards vers Saint-Pierre-les-Eglises, dont la petite nef s'élève sur la rive droite de la Vienne, à un kilomètre environ au-dessus de Chauvigny.



Placée sur le bord même de la voie romaine , presque en face de l'ancien gué des Chirets , et construite comme l'abside de l'église de Civaux , en appareil romain , c'est-à-dire , en pierres taillées sous forme de petits cubes et de fortes briques , cette modeste église semble avoir de nombreux liens de parenté avec les premières constructions chrétiennes.

Comme celle de Civaux , elle s'élève aussi au milieu de nombreux sarcophages de pierre à peine dégrossis , ou blazonnés par les épées des chevaliers et par les instruments plus modestes qui caractérisaient la profession des artisans. Parfois , ces sarcophages sont creusés dans un débris de frise , dans un fût de colonne , dans la borne milliaire devenue inutile.



Si le pic entame le sol d'alentour , il en sort aussitôt une innombrable quantité de briques , de carreaux et de tuiles romaines ; parfois même , l'outil met à découvert quelque conduit d'aqueduc cimenté dans la terre.

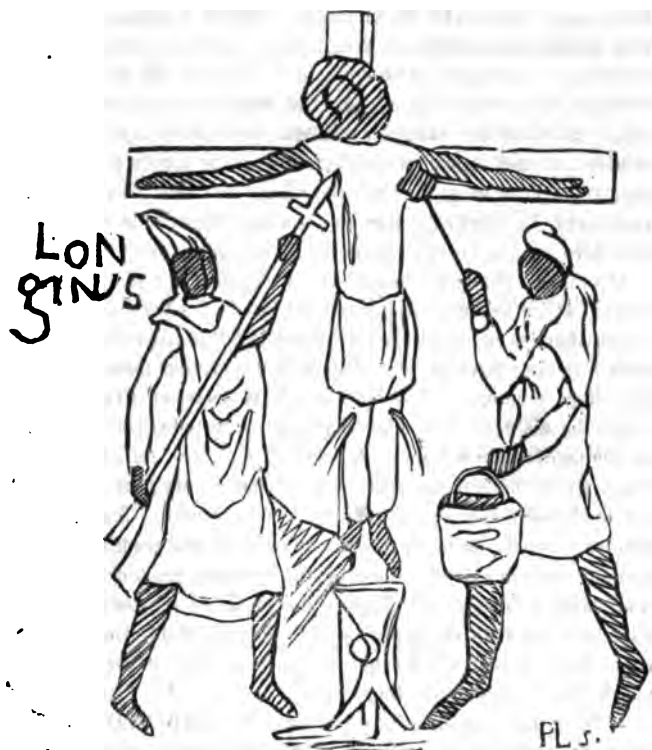
Tout annonce clairement qu'un établissement romain de quelque importance s'élevait près de là.

Ce qui augmente aujourd'hui l'intérêt qu'inspire la nef de Saint-Pierre-les-Eglises , presque isolée de toute habitation , ce sont les fresques si naïves délivrées récemment du linceul blanc qui les recouvrait. Hélas ! dans l'état déplorable où l'humidité , le temps et la chaux les ont mises , il est bien difficile de se faire une idée de leur effet primitif. Les chairs devenues bleues ne sont plus propres à produire la moindre illusion : l'étude du dessin peut seule offrir quelque intérêt , et malheureusement encore il est loin d'être

intact dans toutes ses parties. On en pourra juger que par le croquis qui retrace le baptême du Christ.

Ces fresques qui recouvrent les murs du rond-point de l'abside reproduisent en outre le Crucifiement, l'Adoration des Mages, la Vierge et saint Michel terrassant, écrasant le serpent, le dragon et d'autres sujets encore que l'œil ne peut plus guère reconnaître avec certitude.

Ce n'est là bien évidemment que l'œuvre d'un artiste fort médiocre comme tous les siècles en ont produit ; la main qui traça



les légendes écrites ou les noms qu'on aperçoit tout à côté des personnages, ne paraît pas avoir été plus expérimentée que celle du dessinateur. Telle qu'elle est, toutefois, cette œuvre n'en est pas moins un produit intéressant de l'iconographie chrétienne, par son antiquité.

A quel siècle précis doit-on la rapporter ? Nous allons essayer d'en déchiffrer l'énigme.

Un trait me frappe dans les personnages du Crucifiement, c'est la longueur extraordinaire de leurs torsos et de tous leurs membres : ce caractère (s'il ne faut pas le rejeter sur l'inhabileté de l'artiste) nous reporterait au XII^e siècle, époque à laquelle ce type était adopté concurremment avec le type court et arrondi de l'art indigène. — Le Christ porte une courte draperie qui des hanches retombe sur le milieu des cuisses. Les manuscrits du XI^e au XIV^e siècle, en offrent des exemples fréquents dans leurs vignettes enluminées : le vase ou calice emblématique placé auprès de la Croix pour recevoir le sang qui coule des plaies du Christ, s'y retrouve également. Le Christ est attaché à quatre clous sur la croix : ce caractère est propre aux productions antérieures au XIII^e siècle.

Les mitres allongées en arrière qui coiffent les soldats et les anges, et les barbes fourchues de la plupart des personnages, se voyent dans les manuscrits anglais depuis le XI^e jusqu'au XV^e siècle : peut-être ces mitres ne sont-elles qu'une imitation maladroite de la coiffure militaire, usitée au XI^e et XII^e siècles en France. — La forme du manteau du soldat Longinus, le vêtement à capuchon de son compagnon se rapportent aux mêmes dates. Le baptême de Jésus par immersion ne peut nous donner d'indication certaine : dès le IX^e siècle on y avait renoncé pour les adultes (Charvoz). Le peintre n'a donc dû le représenter que comme une tradition : seulement, dans sa naïveté, il a substitué aux eaux du Jourdain celle d'un large baptistère de pierre, comme on en rencontre encore dans les églises de campagne, et à St-Pierre même. Un personnage drapé tenant de chaque main un vase dont il verse l'eau, paraît être l'emblème du Jourdain.

— Deux des noms inscrits sur la muraille : MARIA LONGINUS, ont surtout attiré notre attention : leurs caractères appartiennent

également à la capitale rustique et à l'onciale des XI^e et XII^e siècles.



Le lecteur prévoit donc que dans notre pensée les fresques de St-Pierre-les-Eglises doivent dater de la fin du XI^e ou du commencement du XII^e siècle. C'est déjà fort honnête. Bien des chefs-d'œuvres n'ont pas tant vécu qu'elles.

Sans aucun doute, quelques habitations se groupaient jadis à l'entour de cette petite nef devenue solitaire depuis que les routes du moyen âge firent abandonner les vieilles voies romaines. Aujourd'hui, c'est le dimanche seulement et les jours de fête que l'on voit s'animer tous les environs aux accents de la cloche qui annonce l'office. Rien n'est plus frais que le gracieux paysage au bord duquel se dresse le petit clocher de St-Pierre. Du pied de la terrasse qui protège l'église contre les fortes crues, la Vienne étend la nappe de ses eaux jusque sous les massifs d'arbres déroulés en festons au bas des ruines de Chauvigny qui bornent l'horizon.

Si des détails du paysage on abaisse les yeux à la surface de la rivière, peupliers élevés, fabriques pittoresques, ruines capri-

cieuses, nuages aux mille reflets flottant sous la coupole bleue du ciel, tout vient se refléter avec fidélité dans ce vaste miroir et semble y plonger à des profondeurs effrayantes. On dirait que ce lit paisible et peu profond que parcourt les eaux de la Vienne s'est changé tout à coup en un abîme immense. — Par un coup de fortune, s'il advient qu'un rustique troupeau amené par le pâtre s'abreuve sur la grève; si le bateau de l'ancien gué, chargé de joyeux passagers, s'avance à ce même moment de la rive opposée, le spectateur peut jouir longtemps d'un de ces riches modèles comme les Berghem et les Demarne savaient les peindre pour les offrir à notre admiration.

VI.

LANGUES PARLÉES ET POÉSIES DES PEUPLES QUI HABITAIENT LES GAULES DU VI^e AU VIII^e SIÈCLE.

Nous avons vu dans la dernière lettre des deux pieuses sœurs, qu'on avait traduit pour les populations du Nord, les formules catéchétiques et même les prières en langue francisque ou tudesque, afin d'en mettre le sens à la portée de ces barbares. Nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en les leur transcrivant ici.

Abrégé de la Formule prescrite au VII^e siècle par le concile de Leptine (Cambresis).

TEXTE. (1)

— Forsachis tu Diabolæ ?
— Ec forsacho Diabolæ.
— End allum Diabol gelde ?
— End ec forsacho allum
Diaboles uuercum, end
Uuordum, Thanaær, ende

TRADUCTION LITTÉRALE.

— Renonces-tu au Diable ?
— Je renonce au Diable.
— Et à toute du Diable œuvre ?
— Et je renonce à toute
du Diable œuvre, et
parole, à Thanaær (Thor, le Dieu du
tonnerre),

(1) Extrait ainsi que le suivant de G. Gley (*Langue et littérature des anciens Franks.*)

Uuoden, end saxn Ote,
ende allem them unholdum
the hirs genotas sint.

— Gelobis tu in Got al mectigan
Fadaer ? — in christ
Godes suno ? — in halogan
Gast ? — Ec gelobo.

et à Odin, dieu des Saxons,
et à tous ces immondes, esprits,
qui d'eux compagnons sont.

Crois-tu en Dieu tout-puissant
Père ? — au Christ,
de Dieu fils ? — au Saint-
Esprit ? — J'y crois.

Cette formule est en elle-même un monument précieux sous plus d'un rapport, soit qu'on l'envisage comme type d'idiomes mélangés, ou comme un répertoire des croyances payennes que les catéchumènes élus échangeaient contre celles du christianisme. On y trouve, en effet, quelques désinences latines perdues au milieu de mots appartenant aux langues du Nord, comme on voit le diable, personification méridionale du malin esprit se mêler à Thor, à Odin et à tout l'Olympe scandinave.

Voici un second échantillon de la langue francique déjà un peu modifiée au commencement du VIII^e siècle.

(Oraison dominicale.

(Manuscrit de Freisingue Barrère).

Fater unser, du pist in himilum
Kaunihit ai namo din ;
Piqhume rihi din ;
Uunesa din uulilo,
Sama so in himile ist,
Sama in erdu ;
Pilipi unsras ennisigan
Kip uns noga unanc na.
Enti flas uns tro sculdi,
sama so uuir fassames
uns rem scolom.
Enti ni princ unsih
in in chorunka ;
unsan kanerl unsich
fons allen sunton
kalifanen, enti antunraten
enti cumfrichem.

Père notre, tu es dans les cieux.
sanctifié soit nom tien ;
que vienne royaume tien ;
soit tienne volonté,
ainsi comme dans le ciel est,
ainsi sur la terre ;
marne notre quotidienne
donnez-nous aujourd'hui ;
et pardonnez-nous nos péchés,
ainsi comme nous pardonnons
à nos débiteurs.
Et ne conduis-nous
en tentation,
mais délivre-nous
de tous péchés
passés et présents
et futurs.

Ce jargon francique ou les U doubles représentent les doubles V de la langue allemande actuelle, n'était pas intelligible pour les habitants des contrées situées en-deçà de la Loire : ils parlaient un latin corrompu qui faisait déjà présager l'écrou de la langue romane ou rustique.

Le fragment suivant du *Planch de san-Estève* (Complainte de St-Etienne), que de pauvres estropiés chantaient quelquefois sous le porche des basiliques pour émouvoir la compassion publique, donnera une idée suffisante de ce langage de transition.

TEXTE.

Esta lison que legirem
dels fachs dels apostols trayrem ;
lo dic san Luc recontarem ;
de san Estève parlorem.

En aquel temps que Dieus fo nat,
et fo de mort ressussitat ,
et pneys el cel el fo puilat ,
san Estève fo lapidat , etc.

INTERPRÉTATION.

Cette histoire que je lirai ,
des faits des apôtres tirerai ;
les paroles de saint Luc raconterai ;
de saint Etienne parlerai.

Au même temps que Dieu fût né ,
et fût de mort ressuscité ,
et puis au ciel fût remonté ,
saint Etienne fut lapidé , etc.

Ces singuliers vers où la rime est la même pour chaque strophe, sont une imitation de quelques poésies latines qui datent de la décadence des lettres romaines et que les Franks employaient volontiers dans leurs chansons de geste, pour célébrer les hauts faits de leurs princes, comme les Scandinaves l'avaient fait de temps immémorial.

Sidoine Apollinaire nous a conservé le texte d'une de ces chansons que les soldats Franks chantaient à pleine voix (*magnâ vociferacione*) en marchant au combat.

Elle fut composée après la victoire que Clotaire remporta sur les Saxons. En voici les deux premières strophes :

L. (1)

De Clotario est canerè rége, Francorum
Qui ivit pugnare cum gente saxonum ;

(1) Sidoine Apollinaire.

Quam graviter provenisset missis saxonum ,
Si non fuisset innotus Faro, de gente burgundionum.

II.

Quande veniunt in terram francorum ,
Faro ubi erat princeps , missi saxonum ,
Instinctu dei transeunt per urbem meldonum
Ne interficiantur a rege francorum.

INTERPRÉTATION.

« Chantons le roi Clotaire, qui alla combattre la nation saxonne : les
» ambassadeurs saxons auraient été traités sévèrement, si FARON, de nation
» bourguignone, n'eût intercedé pour eux. »

« A l'arrivée des ambassadeurs en France, où FARON était prince, Dieu
» leur inspira de passer par la ville de Meaux, pour les sauver de la mort
» que le roi des Franks leur préparait. »

Remarquons, en passant, que ce chant guerrier, écrit en latin, prouve que le séjour prolongé des Franks dans la province romaine dont Soissons était la capitale à l'époque de leur invasion, prouve qu'ils entendaient suffisamment cet idiome. Du reste, le clergé avait dû contribuer aussi à le répandre dans son contact perpétuel avec les populations qu'il s'efforçait de convertir au christianisme.

Il arrive parfois que dans le voisinage de ces anciennes basiliques, ou sur les dalles de leurs nefs, on rencontre quelque inscription précieuse dont la date ou le caractère précise l'époque de leur fondation. Peut-être me pardonnera-t-on d'offrir en passant quelques spécimens de ces inscriptions puisées à diverses sources. Comme point de départ, nous prendrons une ligne de l'inscription de C. Varenilla conservée intacte dans le musée des antiques de Poitiers.

PRPR·QROVINC·AQVITAN·C·SDESIG·MR·TVSHONORE
CONTENTVS·SVA·P·C·P·ND·C·RAVIT·

Cet assemblage de lettres placées tantôt dans leur sens naturel,

et tantôt retournées, tantôt majuscules et tantôt minuscules, souvent mariées l'une à l'autre ou renfermées l'une dans l'autre (ce que l'impression n'a pu rendre), correspondent au texte suivant : *(M. Pavius) propræses provinciarum aquitanicarum, consul designatus, maritus (Varenilla) honore contentus sui pecuniâ ponendum curavit.* Voilà on l'avouera un assez joli type d'abréviations.

A côté de cette inscription payenne du III^e siècle, provenant d'un monument que la ville de Poitiers avait voté à la fille du proconsul Varenus, nous transcrivons une inscription chrétienne à peu près contemporaine provenant des catacombes de Rome.

AACEANΔ, BCNC MC, CNT, N. IIACC

Alexandro bene merenti in pace.

Celle-ci offre un singulier mélange de lettres appartenant aux alphabets grec et latin.

Enfin voici un fragment d'inscription déchiffrée sur un tombeau enfoui dans l'abbaye de St-Germain-des-Prés de Paris, qui fut érigée comme on sait par Childebert II, à la fin du VI^e siècle :

TvMVL ^{VS} ER ^o TRVD. . . .	} Tumulus Erotrud Vixit tribus et oi. Terrea post noivenz Cael Transitus Erotrudis Cele.
.	
VIXIT TRIBVS. ET OI. . .	
TERRCA PoZT... NoIVENZ CAEL. T.RANSITVS ER ^o TRVDIS CFLE.	

Il est clair que malgré quelques variantes légères, ces trois inscriptions empruntées à trois localités fort éloignées les unes des autres, ont une analogie frappante qui consiste surtout dans l'inégalité des caractères : la première qui appartient à l'époque romaine pure, se distingue par le retournement fréquent des lettres et leur accouplement sur le même jambage ; la seconde par un mélange de caractères grecs et latins, et la troisième par l'adoption de deux formes différentes de l'E (E, C).

Ces caractères d'inscriptions appartiennent au genre d'écriture appelée *capitale rustique*, qui fut en usage jusqu'au XIII^e siècle, concurremment avec les caractères de l'écriture *onciale*, fait dont nous pourrons fournir la preuve dans la suite de ces chroniques. Nous donnerons même dans un des chapitres suivants le *fac-simile* d'un bas relief, représentant St-Hilaire et Ste-Triaise autour desquels sont sculptés leurs noms en caractères du XI^e siècle. Le lecteur pourra comparer.

Action puissante du Clergé du VI^e au IX^e siècle.

I.

Les obstacles les plus grands que le clergé eût à combattre furent certainement ceux que lui opposaient les superstitions populaires : heureusement le clergé et surtout les évêques issus du suffrage des populations entières et investis de toute leur confiance, étaient par leurs lumières et leur zèle à toute épreuve à la hauteur de leur difficile mission.

Ce serait, en effet, une grande erreur de croire que des populations issues de tant de souches différentes, et confondues alors sur le sol de la Gaule, eussent renoncé tout à coup aux croyances du paganisme romain et des mythologies du Nord qui s'étaient infiltrés peu à peu dans tous les esprits. Aujourd'hui même on peut encore en reconnaître des traces bien sensibles dans quelques-uns des usages de nos campagnes, tant les imaginations incultes s'attachent obstinément au merveilleux.

Les Gallo-Franks consultaient les devins, les sorciers, les enchanteurs et les diseurs de bonne aventure. Tout devenait pour eux un présage heureux ou funeste : un saignement de nez, un simple éternement ; le vol, le chant de certains oiseaux ; certains jours de la semaine ou de la lune. Au début de l'année, ils avaient conservé les folles réjouissances du paganisme, et le jour de la St-Jean, c'est-à-dire à la solstice d'été, ils dansaient et chantaient en sautant par-dessus les charbons des feux allumés la veille, afin d'appeler sur leurs entreprises une heureuse réussite.

Ils attachaient au cou des animaux, des enfants et des hommes quelques lignes d'écritures mystérieuses ; on les faisait passer

à travers des troncs d'arbres creux, ou des trous faits en terre pour les guérir de toutes les maladies. N'est-ce point une trace évidente des pratiques du druidisme et du paganisme romain mêlées et confondues.

Ces croyances populaires étaient même si tenaces chez certaines peuplades, que le clergé se vit bien souvent obligé pour pallier le mal autant qu'il le pouvait, et ramener insensiblement les esprits bornés de la multitude à des idées plus saines, de purifier les monuments de leur superstition en les consacrant au culte chrétien. C'est ainsi que certains Dolmens, objets de la vénération populaire, une fois surmontés de la Croix, devinrent en quelque sorte des autels rustiques, au pied desquels les fidèles purent désormais s'agenouiller et prier sans crainte de voir leurs pensées s'écarter du véritable but du chrétien.

Mais là ne se bornait pas seulement le rôle capital du clergé dans ces phases de transformation sociale : il avait à veiller également sur les intérêts matériels et le bien-être des populations dont il était alors le seul protecteur, au milieu des bouleversements successifs du pays. Ce rôle d'intermédiaire du clergé entre l'administration municipale romaine qui avait disparu par les abus et les vices de son organisation, et les nouvelles exigences des dominateurs franks qui cherchaient à établir partout leur suprématie, mérite d'être examiné avec soin, et le lecteur nous pardonnera de nous y arrêter quelques instants.

Il serait impossible de comprendre la vieille société qui nous a précédés, si on ne suivait pour ainsi dire pas à pas toutes les phases de ses transformations.

La magistrature curiale, par tous les motifs que nous avons développés, s'était insensiblement affaiblie au milieu de l'ancienne société romaine, tandis que la nouvelle société chrétienne qui croissait en influence et en autorité tendait à remplacer la société païenne ébranlée sur ses bases caduques. L'habitant du municipe devenu chrétien, cessait pour ainsi dire d'appartenir à cette circonscription civile, pour entrer dans le cercle de l'association catholique dont l'évêque était le chef. C'est là qu'il apportait sa fortune et son activité, au lieu de les dévouer comme autrefois à

la construction des cirques, des théâtres et aux solennités des jeux publics.

Après la conversion de Constantin, la paroisse prit tout à fait la place du municipe. Les églises furent dotées d'une partie des biens appartenant aux communes, en même temps que les évêques étaient investis d'une grande partie de l'autorité des magistrats municipaux.

Les *clercs* étaient exempts du poids des fonctions curiales; aussi sans les lois sévères de l'empire qui s'y opposaient, tous les curiaux, c'est-à-dire, tous les possesseurs du sol, soit municipes (nés dans les villes), soit *incolæ* (colons venus d'ailleurs), se seraient-ils faits clercs, pour échapper à la lourde responsabilité qui engageaient leurs biens à la curie, comme garantie du paiement des impôts publics, des besoins ordinaires de la cité et enfin de l'*aurum coronarium*, impôt extraordinaire prélevé après certains événements. Sans la répression énergique de cette tendance générale, la transformation administrative aurait eu lieu sans coup férir et la société municipale eût été dissoute tout à coup. Quoi qu'il en soit, l'autorité morale de la magistrature municipale avait déjà disparu de fait quand les barbares se ruèrent sur l'empire romain : les populations ne trouvèrent donc de refuge et de protection qu'autour des membres du clergé : rappelons qu'à ces époques de terreur, quelques évêques furent assez heureux pour détourner le terrible fléau de leurs contrées, et que leur influence dût nécessairement s'en accroître d'autant.

L'élection des évêques était faite par le peuple assemblé, et c'était bien souvent à leur corps défendant qu'ils acceptaient le fardeau de la lourde responsabilité qui pesait sur le chef spirituel des fidèles d'un diocèse. St-Hilaire et St-Martin de Tours avaient déjà donné ce noble exemple de modestie.

On ne saura peut-être gré de rappeler en quelques mots une de ces élections solennelles qui avaient amené un *nouveau Paul* dans le sein de l'église catholique, un peu avant l'arrivée des Franks dans les Gaules.

Au V^e siècle, le vénérable saint Amateur était évêque de la ville d'Auxerre que commandait Germain, homme issu d'une famille

gauloise riche et puissante, aussi distingué par ses talents et son éloquence que par l'adresse et l'intrépidité qu'il déployait chaque jour dans la poursuite des bêtes dangereuses infectant le pays. Chrétien assez tiède, il préférait abattre les loups et les sangliers et en suspendre les dépouilles autour d'un arbre qui s'élevait sur la place publique, à écouter les instructions des clercs ; et le peuple entraîné par tout ce qui lui paraît brillant accourait sur ses pas, et dansait autour de l'arbre vénéré.

SAINT HILAIRE ET SAINTE TRIAISE.

Haut-relief du musée St-Jean.



T. L. del.

S. Ménièreux, sc.

Saint Amateur avait blanchi dans son épiscopat ; il se rappelait les superstitions druidiques, et craignant que le peuple n'y retombât aveuglément, il obtint à force de prières, que l'arbre fût abattu. Grande rumeur parmi les partisans du Duc Germain et les magistrats de la ville.

L'évêque, pour éviter à son peuple le remords de se souiller d'un crime, se retira pour quelque temps dans la ville d'Autun. Mais, peu après, sentant que sa fin était proche, il se rendit auprès du préfet de Lyon, et lui dit : Un rescrit de l'empereur défend d'admettre sans autorisation supérieure, au nombre des clercs, ceux qui remplissent les fonctions publiques ; je viens vous demander cette permission pour Germain, fils de Rustique et gouverneur d'Auxerre. — Le gouverneur surpris (car il savait Germain peu disposé par ses allures ordinaires à embrasser l'état clérical), lui répondit : vous voulez Germain ? Je consens à vous le donner, s'il veut lui-même se donner à vous. Je n'en demande pas davantage, répliqua saint Amateur, et Dieu fera le reste.

Le dimanche suivant, Amateur revenu à Auxerre et entouré de son clergé allait monter à l'autel : il jeta un coup d'œil sur les fidèles assemblés pour assister à la célébration des Saints Mystères ; il remarqua Germain qui le regardait d'un œil tranquille et bienveillant : « Germain, s'écria-t-il à haute voix, approchez-vous de l'autel ; j'ai des choses importantes à vous révéler. » Germain fendit la foule, et vint se prosterner aux pieds du vieillard en lui disant : me voici prêt à écouter vos paroles.

Alors, Amateur lui fit déposer ses armes, et faisant signe à ses clercs de l'empêcher de s'échapper, il lui coupa les cheveux, le revêtit de l'habit blanc des ecclésiastiques et lui conféra sur-le-champ les ordres sacrés. Germain, stupéfait, se laissa faire et sentit en lui un changement soudain, mais il ne pouvait encore se persuader qu'il fût digne d'exercer le saint ministère. Il écouta la messe prosterné sur les dalles du chœur : quand elle fut terminée et la foule écoulée hors du sanctuaire, saint Amateur recommanda à ses prêtres de choisir Germain pour lui succéder dans l'épiscopat, car sa fin était proche. Quelques jours après le vénérable évêque ayant en effet succombé, Germain fut acclamé par

tout le clergé et le peuple d'Auxerre , et devint un des plus fermes champions du catholicisme.

Ce remarquable épisode peut nous donner tout à la fois une idée de la situation de la société gallo-romaine , de ses tendances à retourner aux vieilles superstitions , et de la haute sagesse que montrait le clergé pour diriger les esprits dans les meilleures voies.

En adoptant les hommes capables par leurs talents, leur position élevée et surtout la fermeté de leur caractère , d'honorer leurs augustes fonctions, il assurait d'avance la puissante influence dont ces hommes d'élite avaient besoin pour présider la société. Saint-Germain fut la providence des peuples des Gaules , combattit l'hérésie de Pélagie , sut distinguer et consacrer au service de Dieu la sainte bergère , patronne de Paris , qui devait écarter les barbares de ses murs , et acheva dans les austérités et les bonnes œuvres une vie commencée au milieu des jouissances frivoles du luxe. — Saint Amateur ne s'était pas trompé.

Si le clergé désignait à l'avance les candidats , le peuple , on le voit , élisait lui-même ses évêques : quelle force ne devaient-ils pas dès lors puiser dans cet assentiment universel qui le consacrait chef de la multitude des fidèles , pour accomplir leur difficile mission.

Pendant un siècle de domination , les Wisigoths ariens combattirent de tout leur pouvoir l'influence du clergé catholique ; mais il y a toujours au fond du cœur de l'homme une voix secrète qui plaide victorieusement en faveur des justes et des opprimés. D'ailleurs le catholicisme , c'était la vieille société aquitanique presque entière , soumise à des hérétiques barbares et étrangers au sol. Clovis vida dans les champs de Voclades cette grande querelle en faveur des évêques catholiques et de leur clergé. Dès lors , alliés du vainqueur , ils purent enfin être regardés comme tout-puissants , au milieu du chaos social que les nouveaux vainqueurs allaient compliquer d'un élément nouveau , *le code salique*.

Aussi , à peine la lutte semblait-elle terminée d'un côté en faveur du clergé et de la population catholique , que le premier se voyait de nouveau dans la nécessité de se charger du rôle de

médiateur entre les Franks et les Romains , car c'est ainsi que se nommaient alors les Aquitains.

Le résultat le plus immédiat , pour l'Aquitaine de la victoire de Clovis , fut la splendeur et la liberté rendues à l'exercice du culte catholique ; la basilique de St-Hilaire fut relevée et richement dotée avec le prix des dépouilles des vaincus ; les prêtres exilés revinrent en foule ; enfin , dès 511 on vit réunis dans le concile d'Orléans jusqu'à 32 évêques pour arrêter les bases de la discipline ecclésiastique.

Les évêques étonnaient les barbares par la fermeté de leurs principes et les habitaient à recourir à leur tribunal dans toutes les contestations qui s'élevaient entre eux et la population romaine : chaque jour entourés de membres choisis dans leur clergé , qui formaient leur conseil , ils rendaient à chacun bonne et pleine justice sur le parvis de leurs églises , et leurs jugements étaient toujours sans appel.

On le conçoit ; mieux valait-il cent fois se soumettre aux décisions éclairées du père des fidèles , que de recourir à des tribunaux ignorants qui ordonnaient pour tous les cas litigieux , les terribles épreuves judiciaires. On sait que ces épreuves cruelles consistaient à plonger la main ou le bras dans l'eau bouillante , ou à saisir avec la main un fer rouge , ou à marcher pieds nus sur des socs rougis au feu , ou enfin à être jeté pieds et mains liés à l'eau : l'eau chaude ni le fer rouge ne devaient laisser aucune trace sur la peau de l'innocent : c'était là des épreuves assez hasardeuses pour qu'on préférât témoigner par serment sur des livres saints ou des reliques , devant le tribunal ecclésiastique. Dans les siècles de foi , on se parjure rarement.

Ce n'était pas le peuple seul qui s'adressait aux membres du clergé pour en faire l'arbitre de ses différends : c'était les souverains eux-mêmes qui s'en remettaient entièrement à la décision des évêques , tant était grande et méritée la vénération et la confiance des rois Franks pour leurs lumières et leur caractère sacré.

Les évêques siégeaient dans toutes les assemblées et signaient tous les actes et les jugements immédiatement après les rois. Ils furent même souverains dans leurs villes épiscopales , rendirent la

justice, battirent monnaie, levèrent des impôts et même des soldats. Au camp, le prêtre portait le nom de l'abbé des armées.

L'évêque imposait aux grands coupables des pénitences sévères : leur confession se faisait en public et à haute voix ; ils avaient la tête nue et poudrée de cendres et le corps recouvert d'un sac ou cilice de grosse étoffe. Ils ne pouvaient participer aux sacrements, ni se marier, ni occuper jamais de fonctions ecclésiastiques ; ils étaient forcés de couper leurs cheveux, ne sortaient qu'à pied et vêtus avec simplicité. Il leur était interdit de plaider, de commercer, en un mot ils étaient placés hors du droit commun. Mais ces condamnations n'étaient prononcées que pour des crimes graves et tels que l'homicide, l'incendie, l'adultère, l'idolâtrie et le schisme. Quand la pénitence imposée devait avoir un terme (souvent elle durait toute la vie), les coupables, au terme marqué, venaient processionnellement et pieds nus dans l'église, après un jeûne rigoureux de plusieurs jours : on les aspergeait d'eau bénite, on récitait sur eux les psaumes de la pénitence, et on les chassait de l'église avec le bâton de la croix, pendant que le clergé chantait les paroles d'expulsion d'Adam et d'Ève hors du paradis. Arrivés à la porte de l'église, on les déliait de leurs péchés et ils reentraient dans la vie commune. La confession publique n'était imposée qu'aux grands coupables qui avaient excité un scandale public. On l'abandonna de bonne heure pour les cas ordinaires.

La solennité du dimanche était marquée par les fidèles par un jeûne rigoureux qu'on ne rompait qu'après la messe (*Grégoire de Tours*).

Une amende de six sous d'or était imposée au VI^e siècle à tout homme libre qui n'aurait pas observé un repos absolu ce jour-là : dans le même cas, un esclave recevait cent coups de fouets.

Un capitulaire de 630 punissait l'homme libre d'une réprimande seulement pour les deux premières infractions à cette règle, de cinquante coups sur le dos à la troisième récidive, de la confiscation de son bien à la quatrième ; à la cinquième, il devenait esclave.

L'esclave fustigé à la première infraction avait le poignet coupé à la seconde. On reconnaît à cette barbarie l'empreinte de cette énergie farouche qui présidait aux actes de justice parmi ces peuplades du Nord.

L'observance du dimanche commençait alors le samedi ; à partir de l'heure de none (trois heures de l'après-midi), il était défendu de s'entretenir de choses inutiles, de débiter, d'écouter des nouvelles, de danser, de chanter des couplets profanes, de chasser, enfin de s'arrêter dans les rues ou sur les places publiques.

Les carêmes étaient rigoureusement observés par le jeûne pendant quarante jours, c'est-à-dire qu'on ne prenait de nourriture que le soir. Peu à peu, cependant ; la difficulté d'observer ce régime pénible, fit rapprocher l'heure de ce repas jusqu'à midi : le soir, on faisait une légère collation, comme cela se pratique encore aujourd'hui. Les dispenses de carême n'autorisaient seulement que l'usage du vin, du beurre et du laitage.

Quant aux jeûnes observés au commencement de chaque saison, en Italie et dans l'Orient, vers le IV^e siècle de notre ère, ils ne furent introduits en France que vers le milieu du VIII^e siècle. C'est ce que nous nommons les Quatre-Temps.

La communion exigée des fidèles une fois par mois ne fut prescrite plus tard comme une obligation que trois fois l'an : à Pâques, à la Pentecôte et à Noël, puis à Pâques seulement par le concile de Latran.

Tous ces détails feront comprendre quelle était la ferveur des fidèles dans ces temps reculés et l'appui irrésistible que le clergé et les évêques trouvaient dans les rois Franks, dont ils s'étaient déclarés les *Leudes* en recevant des apanages de leur main. C'était pour eux un moyen puissant et assuré de protéger leurs peuples contre les sévices des terribles guerriers du Nord.

Ce mot de *Leudes* qui nous apparaît pour la première fois dans ces récits nous amène à dire quelques mots sur le code nouveau et la nouvelle hiérarchie que la conquête Franke introduisit dans la société romaine.

II.

LE WEERGELD DES FRANKS.

L'établissement des Franks, par la conquête, au milieu des provinces de l'ancienne Gaule, avait fait échoir aux guerriers principaux de la nation, les propriétés des vaincus. Le sort, après chaque grande bataille qui assurait leurs droits sur le pays, avait désigné le lot dont le chef et ses *compagnons* entraient en possession comme récompense de leur bravoure : ce fut là l'origine des *Alleux* libres et des terres saliques.

Les guerriers qui les avaient conquises et leurs descendants mâles étaient seuls aptes à les posséder et à les défendre. Une terre salique n'était pas seulement une propriété bâtie et cultivée, garnie d'esclaves, de troupeaux et de chevaux pour la faire valoir, mais encore d'armes pour la défendre, ce que les mâles étaient seuls capables de faire. *De terra vero salica, dit le texte précis de la loi, nulla portio hereditatis mulieri veniat, sed ad virilem sexum tota terræ hereditas perveniat.*

Qu'on nous pardonne d'avoir cité ce texte qui nous semble aujourd'hui si barbare, car ces deux lignes de latin donnèrent aux Valois le trône de France à l'exclusion des rois Anglais.—Or donc : vive la loi salique !

D'autres terres échues par succession ou acquises à prix d'argent devinrent aussi dans la suite des *Alleux* libres, et cette extension des *Alleux* primitifs fit tomber peu à peu l'exclusion des femmes à la succession des terres.

Au reste, tout libres qu'ils étaient, les *Alleux* n'en devaient pas moins des dons aux rois qui venaient visiter la province pour la tenue des champs de mars ou revues des armées ; ils devaient également fournir les denrées et les moyens de transport néces-

saires aux envoyés du roi, en souvenir sans doute des établissements des postes romaines dont nous avons parlé; enfin leurs possesseurs étaient tenus au service militaire. Toutes ces obligations rappelaient, on le voit, leur origine primitive.

Les points de contact nombreux qui résultaient de l'introduction de ces colonies Frankes au milieu des Gaules, avec les anciens habitants, nécessitèrent un nouveau code qui réglât les droits de chacun, et dans lequel les vainqueurs ne manquèrent pas de se faire une large part. Le trait le plus saillant de ce code barbare, c'est qu'il établit le rachat des délits et même des crimes, moyennant une certaine somme d'argent payée à la victime ou à ses parents: c'était là ce qu'on appelait le *Wehrgeld*. Ce code est curieux à étudier, en ce qu'il nous apprend quelles prodigieuses différences il établissait entre les conquérants et les vaincus; et aussi en quelle estime singulière les barbares avaient les membres du clergé qui leur avaient facilité la conquête des Gaules. Bien que son action se soit peu fait sentir dans les provinces situées en deçà de la Loire, son étude est pourtant assez intéressante pour que nous essayions d'en donner ici une idée générale.

La loi salique fut originairement écrite en langue Francisque ou Tudesque, puis traduite en Latin, afin qu'elle devint intelligible pour toutes les provinces. Son début qui fait moins d'honneur à la modestie des Franks qu'il ne témoigne de leur enthousiasme religieux et guerrier, est emprunté aux stances d'une vieille ballade qui doit remonter à Clovis:

- Vive le Christ qui aime les Franks!... Il dirige dans les voies
- de la piété les chefs qui les gouvernent; car cette nation est
- celle qui, en petit nombre, mais brave et forte, secoua de sa
- tête le dur joug des Romains..... ferme dans les traités de paix,
- profonde dans les conseils, noble et saine de corps, d'une
- blancheur et d'une beauté singulières; hardie, agile et rude aux
- combats, convertie à la foi catholique et libre d'hérésie, la loi
- salique lui fut dictée par ses chefs. •

Dès ce temps-là, la modestie, comme on le voit, n'était pas notre fort.

Cette loi est principalement un Code pénal qui contient 343 articles de pénalités sur 408 dont elle se compose.

450 de ces articles ont trait aux cas de vol, et sur ce nombre 74 punissent les vols d'animaux ; 113 articles concernent la violence contre les personnes.

En somme, le caractère dominant de cette loi, destinée à régir des peuples barbares et violents, est surtout un respect singulier pour les propriétés et la liberté des personnes.

Le *wehrgeld* ou la somme à laquelle était estimé dans la loi le meurtrè d'un évêque était de 900 *solidi* ou sous d'or (le sou d'or valait environ 100 francs de notre monnaie); de 600 pour un prêtre et de 400 pour un diacre. Celui d'un Frank, *compagnon du roi* (1), était de 600 *solidi*, de 200 pour un Frank libre, de 100 pour un romain propriétaire, de 45 seulement pour un Romain ou Gaulois tributaire, et de 36 pour un esclave.

Voilà une première échelle sur laquelle on peut mesurer la place que les membres de la société d'alors occupaient dans l'estime des vainqueurs. Mais la loi distinguait en outre des cas aggravants :

Le *wehrgeld* d'un Frank libre et *compagnon du roi*, tué dans sa maison à main armée, était de 1,800 *solidi*; celui du simple

(1) Les compagnons des chefs barbares ne les quittaient jamais, combattaient avec eux et se faisaient souvent tuer jusqu'au dernier pour les défendre ou pour venger leur mort, leur vie étant pour ainsi dire attachée à la leur. Le chef leur devait en compensation des présents qui consistaient en chevaux, armes de guerre, etc. C'est l'origine du vasselage volontaire.

Voici la formule de réception d'un antrustion royal.

Il est juste que ceux qui nous promettent une foi entière soient protégés par notre secours. Or, notre fidèle N. étant venu avec l'aide de Dieu, ici, dans notre palais, accompagné de son ahrimannie (hommes libres de son domaine) a juré *truste* et fidélité en notre main : nous ordonnons donc qu'il soit compté au nombre de nos antrustions; et si quelqu'un était assez audacieux pour le tuer, qu'il sache qu'il sera jugé coupable et paiera pour son *wehrgeld* 600 sous. (Formules de Marculfe.)

Frank dans les mêmes circonstances, de 600 solidi ; si c'était un Romain, de 500 solidi.

Il résulte clairement de ces premières données que la loi entendait protéger tout spécialement d'abord les vainqueurs et surtout les *compagnons du roi* (*antrustions*, *leudes* ou *fidèles*), et rendre le domicile des habitants sacré. — Nos codes modernes se sont approprié cette dernière pensée.

Les dispositions suivantes contiennent des distinctions injurieuses entre les conquérants et le peuple conquis (la conquête était de la veille).

Si un Frank enchaînait un Romain (†), il ne lui en coûtait que 45 sous : dans le cas inverse, le Romain en payait 30.

Si un Frank dépouillait un Romain, il payait 30 sous d'amende, mais le Romain en payait 62 1/2.

La loi établissait une distinction morale et une aggravation de peine pour le dépouillement d'un homme mort. Il en coûtait 200 solidi.

C'était aussi le *wehrgeld* infligé à la sorcière convaincue d'avoir mangé de la chair humaine, et encore fallait-il qu'elle eût mangé l'homme en entier. — Quel singulier chaos !

Le courage étant la première qualité des barbares, toute injure qui en supposait le défaut était punie avec rigueur. Reprocher à un guerrier d'avoir jeté son bouclier devant l'ennemi, l'appeler *lièvre*, ou mieux encore *concagatus* (le latin, dans ces mots, brave l'honnêteté), amenait une composition de trois ou de six sous d'or.

On ne saurait s'imaginer à quels détails minutieux descendait la mercuriale de la loi salique. Nous en citerons encore quelques-uns au hasard.

Il en coûtait 45 sous pour toucher à la main d'une femme, 30 pour la toucher au bras ; rigueurs sans doute nécessaires pour réprimer la licence d'un peuple de guerriers.

Pour chaque coup de poing ou de bâton, il n'en coûtait que

(†) La loi salique entendait par *Romain* tout habitant des Gaules établi sur notre sol avant la conquête.

trois sous ; mais si le sang coulait , le Werhgeld montait aussitôt à 15 et à 30 sous selon la gravité du cas.

Les *Intimés* du temps auraient donc pu s'écrier quelquefois comme dans nos *Plaideurs* :

- « Ne vous déplaîse
- » Quelques coups de bâton et je suis à mon aise !
- » tôt donc
- » Frappez. J'ai quatre enfants à nourrir. »

Une oreille coupée rapportait 12 sous ; chaque dent cassée un sou seulement. (Cela ne paraît pas autant.)

Si l'envie prenait à quelqu'un de dérober le couteau de son voisin , ou de monter son cheval sans sa permission , il lui en coûtait 15 sous : Singulière assimilation , au fond de laquelle il faut pourtant voir la consécration du principe de la propriété , si minime fut-elle. Enfin un espace de 40 nuits était accordé pour retrouver son esclave , son cheval ou son bœuf égaré.

On voit que l'habitude de compter le temps par nuits et non par jours , était encore d'un usage général comme à l'époque des Druides , et c'est peut-être pour cette raison que les habitants de nos campagnes disent souvent encore *ameu* au lieu d'aujourd'hui.

Quand un crime avait été commis , le meurtrier se réfugiait dans une église pour se mettre à l'abri de la vengeance des parents de la victime , excités par le point d'honneur à appliquer au coupable la loi du talion consacrée par le *Faida* (loi) des barbares.

Pendant son séjour dans l'enceinte privilégiée , les clercs s'efforçaient de calmer la colère des offensés et de leur faire accepter la *composition* du crime : ils échouaient bien rarement et parvenaient ainsi à arrêter le cours des terribles vengeances qui menaçaient de troubler continuellement le repos des familles.

Ce fut ainsi que le clergé , comprenant l'étendue de sa mission pacificatrice , arriva peu à peu à faciliter la fusion des races diverses en une seule grande famille qui devait constituer un jour ce grand tout que nous avons appelé la société Française.

TIERS DE SOL D'OR DE CLOVIS II.

(Type de monnaie mérovingienne.)



Une des faces porte la tête ceinte du bandeau royal avec ces mots : Clodovius rex ; l'autre , une croix accompagnée des lettres A et Ω qui rappellent ces mots du Christ à ses Apôtres et à ses disciples : ego sum A et Ω , principium et finis. Energique et saisissante expression des fins de la loi nouvelle que le Christ avait apportée au monde.

III.

CHAMP DES MORTS DE CIVAUX.

Le champ des morts de Civaux est un objet d'étonnement pour le touriste étranger et tout à la fois pour l'habitant de la contrée.

Nous avons dit déjà qu'un peu au-dessous du Gué-de-la-Biche, et au pied de la colline qui borde la rive droite de la Vienne, s'ouvrait une large carrière de pierres de taille : c'est de là qu'est sortie cette multitude incroyable de sarcophages qui sont venus s'entasser dans les champs consacrés de CIVAUX.

La plaine de Civaux s'étend sur la rive gauche de la rivière en face de cette vieille Vigie qui porte le nom de la Tour au *Cognium* : cette plaine que les fortes crues de la Vienne transforment, dit-on, autrefois en une île appelée *Ile de la Vallée*, était consacrée, sous le nom de *Champ des morts*, à la sépulture des habitants des environs, depuis un temps immémorial.





Lith. G. B. P. 1877.

CIMETIÈRE DE CIVAUX
bords de la Vienne

Jadis, vous n'auriez pu faire un seul pas dans la plaine sans passer d'une tombe sur la tombe voisine : les tombes étaient même superposées l'une à l'autre et les squelettes souvent réunis plusieurs à la fois dans un seul sarcophage !

Aujourd'hui encore , et cela malgré de nombreux enlèvements , on voit dans le village de Civaux et dans les enclos qui l'entourent , les pierres sépulcrales affleurer le sol de toutes parts. On les heurte sur le chemin, sur les bords de la haie ; elles servent de bornes pour séparer les champs , pour garantir les murs ; elles forment des clôtures. Maisons, chapelle, église, croix solitaires, tout est fondé sur des tombeaux , avec des débris de tombeaux. On s'assoit sur des tombes pour causer plus à l'aise : peut-être les jours fériés danse-t-on sur les dalles funèbres qui tapissent le sol.—Mais en quel lieu du monde où l'homme se réjouit , pourrait-il être sûr de ne jamais fouler la dépouille des générations éteintes ? — Dans les champs de Civaux , les yeux sont plus souvent frappés de cet avertissement terrible. Voilà toute la différence.

Quelle peut être la cause d'une accumulation aussi prodigieuse de sarcophages sur ce point isolé ? — Telle est la question qui vient naturellement se poser sur le bord des lèvres de l'étranger. Pour peu qu'elle ait été murmurée assez haut pour atteindre à l'oreille de quelque habitant du pays, cette question, croyez-le bien, ne restera pas longtemps sans réponse. A Civaux, comme à *Voclaides* ou au *Gué-de-la-Biche*, vous trouverez toujours quelque réponse merveilleuse qui vous expliquera le problème par..... une énigme.

Clovis est allé chercher et combattre Alaric près des murs de Poitiers , et dans la chaleur de l'action il a mené battant les Visigoths jusqu'aux bords de la Vienne : la plaine de Civaux a vu quel horrible carnage l'épée des Franks a fait de ces Ariens ; elle est jonchée de morts , et la peste, cette compagne fidèle des malheurs de la guerre, déjà sous un soleil ardent , menace le pays. Clovis lève les mains au ciel et aussitôt une *pluie de tombeaux* s'abattant sur Civaux , vient recouvrir les morts !....

— Si près des champs de Mauperthuis , vous parlez de Civaux , c'est au roi Jean qu'on appliquera ce merveilleux récit ; ailleurs encore , ce sera Duguesclin chassant l'Anglais du sol.

Pour arrêter les profanations dont les champs funéraires de Civaux furent longtemps l'objet, on a clos le cimetière moderne avec un rang de tombes plantées debout, — la mort a fait seule les frais de cette clôture singulière qui ressemble de loin à ces enceintes druidiques formées avec des pierres sèches.

Lorsque la campanille de la petite chapelle ruinée et béante aujourd'hui comme un large sépulcre, s'élevant au milieu de la plaine, annonçait l'approche de quelque convoi funèbre venu de loin, un lugubre et saisissant spectacle devait frapper les yeux des voyageurs qui traversaient ces solitudes.

Des porteurs pliant sous leur fardeau, garottés à de longues perches (1), s'avançaient à pas lents vers le lieu consacré, au milieu du cortège de parents et d'amis accompagnant les défunts à leur dernière demeure; les échos des collines renvoyaient à l'oreille attristée le bruit des sanglots étouffés qui remplissait l'intervalle des psalmodies. A la lueur vacillante des flambeaux, aux rayons incertains de la lune, la foule pénétrait dans l'enceinte sacrée, dans la nécropole chrétienne, et bientôt prosternée dans un religieux silence au milieu de ce vaste ossuaire, elle écoutait avec frémissement ces dernières prières que la religion de paix murmure sur nos restes comme un adieu touchant.

Au *Requiescant in pace* que prononçait le prêtre, les sanglots éclataient avec force une dernière fois et couvraient le bruit lugubre de la terre retombant sur le couvercle sonore des sépulcres....

Cette chapelle solitaire, image de la religion qui veille à tous nos pas et à notre départ de cette terre; ces croix de pierre dressées sur des tombeaux et qui élèvent les pensées vers le ciel; ces milliers de sépulcres à demi exhumés du sol, ou dressés autour des assistants comme les anneaux de la chaîne funèbre qui doit un jour tout réunir, tout concourrait à former un tableau à la fois saisissant et rempli de grandeur.

— Si la pensée hallucinée par l'heure avancée de la nuit, par la rêverie douloureuse que le spectacle de la mort manque rare-

(1) C'est ainsi qu'au moyen âge on était obligé d'apporter les morts aux lieux où les attendaient des sarcophages de pierre.

ment de soulever en nous , se laissait entraîner aux dernières limites de l'illusion , ces tombeaux dressés autour de l'assistance pouvaient se transformer en autant de fantômes , d'âmes plaintives , se levant dans leurs suaires pour venir saluer les nouveaux arrivants sur le seuil de l'éternité !

Civaux eût été une mine féconde pour l'imagination fiévreuse du Dante.

IV.

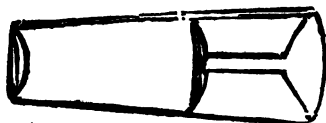
SOLUTION DE L'ÉNIGME DES TOMBES DE CIVAUX (1).

Hominem mortuum in urbe ne sepelito.

(Loi des 12 Tables.)

Sept mille tombes , dit-on , ont été jadis comptées dans les champs de Civaux ! Approchons-nous et cherchons à déchiffrer sur ces muets historiens de la fragilité humaine , quelques noms , quelques dates , quelques indices qui nous donnent du moins le mot de cette grande énigme.

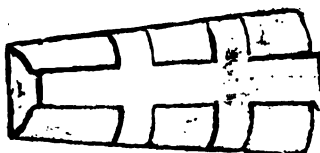
La plupart des sarcophages sont à peu près bruts : leur surface aplanie ou relevée en prisme , porte les stygmates des injures du temps ; la mousse les verdit , les ronces les recouvrent.



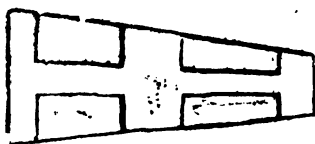
N'est-ce pas l'épithaphe qui convient le mieux au passage si court de notre corps sur la surface de la terre ? Et si parfois ces

(1) Ce chapitre offre un résumé assez complet des travaux du P. Routh et de Siauve sur les tombes de Civaux , dont je dois la communication à l'obligeance inépuisable de M. Pressac.

tombes s'exhaussent à demi parmi les touffes d'herbes que les morts eux-mêmes avaient peut-être foulées sous leurs pieds , autant en font ces roches erratiques que les déluges ont enfouies dans les amas de sable de la plaine , et que viennent heurter aujourd'hui le soc de nos charrues ; les uns comme les autres ne sont que des débris obscurs sortis pêle-mêle du sein de la terre , et qui retournent bientôt, victimes du temps ou des catastrophes, au sein de leur mère commune.



Quelques-unes, toutefois, sont taillées et portent le seul signe qui brille sous les yeux du chrétien comme une consolation suprême, quand il est près d'exhaler son dernier soupir. Sur leur couvercle plat ou arrondi, on voit se dessiner en relief une double croix, toute pareille à la croix monastique que certains ordres religieux portaient sur leurs habits. Était-ce là seulement une figure des liens qui fixaient à jamais les morts dans leurs tombeaux, ou faut-il penser que ces tombes servirent de sépultures aux religieux de l'ordre de S. Benoît si répandu dans l'Aquitaine depuis Charlemagne ? — Peut-être l'un et l'autre.



Nous venons de prononcer une date : elle est bien loin d'être la

plus ancienne à Civaux, où les premières inhumations paraissent avoir remonté au moins jusqu'à l'époque de l'introduction du christianisme dans les Gaules.

Le musée St-Jean, de Peitiers, renferme deux monuments précieux par leur antiquité, et qui proviennent de Civaux. L'un est un couvercle de tombe décoré d'une figure d'homme en demi-relief, posée dans une espèce de niche. Elle a la tête et les jambes nues, et porte une longue tunique fendue par le bas comme pour faciliter le mouvement des jambes : le *sagum* ou manteau gallo-romain recouvre ses épaules, enfin elle tient dans sa main droite, le marteau allongé des tailleurs de pierre.



Était-ce quelque architecte ou quelque fabricant de tombes qui

s'est plu à embellir à l'avance la sienne ? Ces allusions à la profession du mort ou à son nom étaient fréquentes dans l'antiquité. On a trouvé sur le cénotaphe d'une femme romaine du nom de *Porcella*, la figure d'une truie, et celle d'un *dux* sur celui d'un certain *Onager*.

L'autre est une espèce de cippe terminé supérieurement par un fronton triangulaire, au bas duquel on voit en bas-relief deux figures d'homme et d'enfant, habillées comme la précédente. L'homme tient à la main un long bâton en forme de massue et l'enfant une sorte de bourse.

Siauve et le P. Routh nous apprennent encore que des cloisons de briques séparaient souvent les squelettes dans les tombeaux nommés bisômes (*bis homo*), et que parmi leurs os on trouva fréquemment des monnaies en bronze de Claude, de Néron, de Gallien, d'Aurélien et de Constantin qui, sans aucun doute, eurent cours longtemps encore après eux dans les Gaules.

Les deux tombeaux dont nous venons de parler assignent donc une assez grande antiquité à cette nécropole de Civaux. Les deux limites extrêmes entre lesquelles les tombes de pierre sont venues s'y accumuler, se trouveraient ainsi comprises entre le IV^e et le XVI^e siècle de notre ère, époque à laquelle les tombeaux de pierre furent remplacés par des cercueils de planches. Ce fut pour éviter, sans doute, que les tombes des morts ne parvinssent quelque jour à chasser tout à fait les vivants du sol qui les nourrissait. Nous avons dans ce long intervalle de douze siècles environ, l'explication bien naturelle du fameux déluge des tombes qui, tout à l'heure, nous embarrassait.

Qu'on suppose, ce qui est au-dessous de la vérité, les alentours de Civaux fournissant des morts à ce champ de repos, peuplé de 600 âmes seulement : qu'on borne le temps le plus fécond en tombes à un laps de dix siècles, et la durée moyenne de la vie à 25 années (ce qui fut la vérité avant l'introduction de la vaccine), nous aurons encore pour cette population un contingent de 24,000 morts. On comprend dès lors qu'on ait pu observer deux et jusqu'à trois squelettes renfermés dans le même tombeau, et que les 6 ou 7,000 tombes ne soient nullement un chiffre exagéré. La

pénurie de sarcophages fut souvent telle que les frises des monuments, les tronçons de colonne, les bornes milliaires de l'antiquité romaine furent creusés pour servir de sépulture à des chrétiens.

Ainsi le peuple, en transformant la plaine de Civaux en un vaste champ de carnage, ne s'est guère trompé que sur le véritable nom du triomphateur et sur l'époque où s'est accompli le funeste drame. — Ce triomphateur, c'est la mort qui nous frappe à chaque instant du jour, à chaque jour de l'année ou du siècle, comme elle a frappé les générations passées. Cette preuve de son inexorable puissance, elle l'a condensée dans les champs de Civaux comme un avertissement salutaire pour l'œil le plus indifférent, le plus inattentif, et l'immobilité de ces cercueils de pierre qui ne périssent point, a perpétué ce terrible mirage.



TOMBE DE CIVAUX.

Civaux, du reste, n'est pas le seul point de la vallée de la Vienne où l'on voit les tombes s'accumuler. Ce spectacle se renouvelle partout où les carrières ont fourni facilement les sarcophages nécessaires. On en voit à Cenon, à Vouneuil, à St-Pierre-les-Eglises, à Lussac et ailleurs encore.

Civaux et ses tombeaux complètent pour nous l'étude de la transformation des mœurs gallo-romaines, amenée par l'introduction du christianisme. Les stèles aux inscriptions pompéennes qui s'élevaient isolément le long des voies romaines comme des monuments d'égoïsme et d'orgueil, furent donc remplacées chez les chrétiens par ces tombes muettes rassemblées dans un champ commun de repos, placé sans nul doute sous l'invocation de quel-

que saint martyr. Unis pendant leur vie par les liens de la charité fraternelle, les chrétiens voulurent aussi que leurs ossements reposassent unis dans une même enceinte bénie.

La société rajeunie qui s'élevait alors, voulait rompre jusque dans la mort, avec le monde décrépi qui tombait en lambeaux autour d'elle.

Les païens détruisaient par le feu leurs cadavres : les chrétiens conservaient entiers les ossements de leurs pères. Ils embaumaient leurs saints ; à défaut d'aromates, le sel, ce médecin du corps pendant sa vie, servait encore à préserver de la corruption ce corps enseveli dans ses plus beaux atours.

Des coupables, impénitents, ou chargés d'un grand crime qu'ils n'avaient pas eu le temps d'expier, ont été trouvés couchés dans leur tombe, la face tournée en dessous. La mort achevait donc l'expiation pour eux.

Au sortir des carrières ou des grottes naturelles qui leur servaient à la fois de sépulcres et d'églises, les premiers chrétiens choisirent ces lieux de sépultures abrités seulement par la voûte du ciel, vers laquelle s'élevaient dès lors les fûts de leurs basiliques. Quand ils prenaient congé des défunts, ils faisaient autour d'eux d'abondantes aumônes, dernières marques de cette ardente charité, vertu que le chrétien avait dû pratiquer toute sa vie envers ses frères, dernier et solennel contraste avec les honteuses orgies consacrées par les usages des païens.

**Une glorieuse page de l'histoire d'Aquitaine
au VIII^e siècle.**

I.

MOUSSAIS-LA-BATAILLE ET LE VIEUX POITIERS.

A mesure qu'on s'achemine de Chauvigny vers Châtelleraut, le massif de côtes qui sépare le Clain de la Vienne s'amointrit insensiblement jusqu'à leur confluent. La forêt de Moulière occupe une partie de ces plateaux entamés çà et là par des vallons irréguliers : puis, arrivé à la hauteur de Dissais et de Bonneuil-Matours, le voyageur débouche tout-à-coup sur une lande immense et nivellée, à la surface de laquelle on exploite des pierres meulières. Cette esplanade découverte, qui mesure au moins trois kilomètres dans tous les sens, vient finir brusquement contre un vallon transversal assez profond, sur le revers duquel on voit poindre, au milieu d'un beau parc, les pittoresques tourelles du château du Fou.



La nature du sol change complètement : l'œil fatigué de la vue monotone de ce plateau aride ou couvert de chétives bruyères, se repose avec satisfaction sur de jolis bouquets de bois, des enclos de vignes, et des champs labourés qui couvrent de leur riche mosaïque les pentes de tous les plis du terrain : ces dernières collines, qui se bifurquent à l'infini et s'allongent en s'amincissant pour courir vers le confluent des deux rivières, se rattachent au petit plateau du château du Fou. Du haut de ce point élevé, le regard plonge au loin sur la riante vallée du Clain. Ce plateau, ces collines furent autrefois le théâtre sanglant d'une bataille mémorable. C'est dans ces lieux, en effet, que vers l'année 732 de notre ère, fut décidée une de ces questions vitales pour les peuples, dont l'importance est si bien exprimée par les mots énergiques du poète : *to be, or not to be*. Il s'agissait en effet pour l'empire des Franks d'être ou de ne plus être dans la terrible lutte où CHARLES-LE-MARTEL écrasa l'armée sarrazine sur les collines de MOUSSAIS-LA-BATAILLE.

A l'éternel honneur des rives de la Vienne et du Clain, deux des plus grands drames héroïques de notre histoire déroulèrent leurs sanglantes et victorieuses phases sur le terrain étroit qui séparent leurs eaux, à quelques lieues à peine de distance.

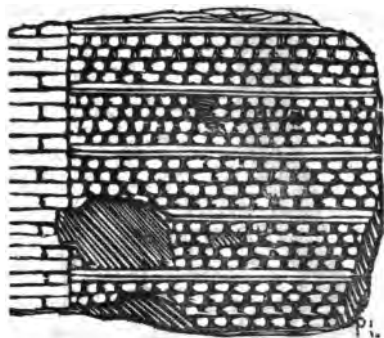
VOCLADES chassa les Wisigoths du sol de l'Aquitaine ; MOUSSAIS rejeta par delà les monts les fanatiques sectateurs du Croissant, auxquels leurs califes avaient promis l'empire du monde.

Un peu au-delà de Moussais, entre le Clain et cette dernière ride du sol qu'on prendrait pour une alluvion délaissée sur la plaine par les eaux débordées des deux rivières, on voyait s'élever il y a peu d'années encore d'intéressantes ruines romaines.

C'était, en effet, en ces lieux qu'existait un *castellum* ou forteresse protégeant une station romaine qui s'appelait le VIEUX PORTIERS. Le sol léger et fécond de cette plaine que traversait la voie romaine de Limone à Cæsarodunum ou Tours, est encore parsemé de débris innombrables, de briques, de poteries et de pierres provenant de cet établissement important assis au milieu d'un riche paysage.

En 744, le *castellum* romain existait même encore : Pépin et Carloman s'y réunirent pour traiter du partage de leurs États.

Le seul grand débris remarquable qu'on voit s'y dresser encore aujourd'hui, est la *cella* d'un temple assis sur la pente de la colline. Cet édifice de forme carrée, est encore gigantesque malgré les nombreuses mutilations qu'il a subies : le ciment dont il est construit semble avoir à la fois la couleur et la dureté de nos granites. Son appareil est curieux à étudier : il se compose de lignes parallèles de petits cubes de tufan grisâtre disposés en damier et séparées, à intervalles réguliers, par de minces chaînes de briques d'un rouge sombre. Ce revêtement ne forme pour ainsi dire que l'écorce des murs, dont le massif est composé d'assises horizontales de petits moellons noyés dans un bain épais de ciment rougeâtre. Cette partie du monument ne communiquait avec celles qui ont disparu (peut-être le portique), que par une seule ouverture, immense porte dont le cintre s'élève à plus de vingt pieds au-dessus du sol environnant.



A quelque distance de là, au milieu de la plaine, on voit aussi surgir des champs un monolithe de 8 pieds de haut, aplati et de forme triangulaire. Ce fut sans doute dans l'origine un de ces *menhirs* ou pierres fichées que les tribus gauloises dressaient dans

leurs champs en souvenir de quelque événement remarquable, d'un traité d'alliance, d'une limite entre deux peuplades, ou enfin sur la tombe de quelque guerrier fameux. Quoiqu'il en soit, l'orgueil romain s'en empara comme nous allons le voir. En effet, avec un peu de patience et en se plaçant convenablement, on finit par distinguer sur la face du Nord cette inscription gravée dans l'épaisseur du grès :

RATN. D. BRIVATIO. M.
FRONTV. TARBELLINO
IEVRV



Cela n'est pas fort clair, même pour les savants. Aussi s'éleva-t-il une grande rumeur parmi les antiquaires du siècle dernier, si j'ai bonne mémoire : on rompit force lances, on échangea peut-

être aussi force gros mots. Hélas ! la science rend quelquefois intolérant, tout comme l'ignorance.

Enfin, après bien des grimoires, des plaidoyers, des interlocutoires, à force de changer les lettres de place et de suppléer aux syncopes de la première ligne, on convint, dit Siauve, de lire à peu près ce qui suit :

Diis manibus.
Requietorum æternum Brivatio
Frontu Tarbellino.
Jeuru.

Ce qui veut dire à ce qu'il paraît, qu'un certain Jeuru (peu connu dans l'histoire) eût un beau jour la fantaisie de consacrer la pierre fiche des Gaulois aux dieux manes romains, et à la mémoire de Brivatus, soldat vélite, originaire de Dax ou de Tarbes, un de ses bons amis, sans doute.

Cela nous remet en mémoire l'épithaphe connue que notre satirique avait composée pour les vaniteuses nullités de son temps.

« Colas est mort de maladie,
» Tu veux que j'en pleure le sort !
» Hélas ! que veux-tu que j'en die ?
» Colas vivait, Colas est mort. »

Et dites si depuis Adam, les hommes ont en aucun temps démérité de lui, en fait de sottise et de vanité.

C'est en vain qu'en ces lieux illustrés par de grands souvenirs, vous chercheriez la moindre stèle, le moindre monument qui rappelât les noms des hommes célèbres qui combattirent et sauvèrent l'Europe d'une honte certaine, d'un joug humiliant. Non, vos recherches n'aboutiraient qu'à ces deux noms obscurs, Brivatus, Jeuru, parasites étrangers, arrivés à peu de frais à la postérité en attachant leur inutile souvenir sur un vieux monument national que leurs mains n'avaient pas même soulevé ! — *Vanitas !*

Seuls, un domaine, une métairie, se sont chargés de conserver la mémoire sacrée d'un des plus grands événements de notre monarchie naissante : l'un se nomme *Moussais* et l'autre *la Bataille* : ils sont placés entre les collines et le Clain, comme l'étaient sans doute les phalanges de Charles, barrant aux Sarrazins le chemin de la Loire.

II.

LES DEUX GUERRIERS AQUITAINS.

C'était dans la direction de Moussais-la-Bataille, ou pour parler avec plus d'exactitude, vers le confluent de la Vienne et du Clain, que chevauchaient vers la fin d'octobre 732 deux guerriers d'Aquitaine complètement armés. Ils suivaient à pas lents, à la tête d'une petite escorte, la rive gauche de la Vienne pour arriver au rendez-vous que le duc Eudes d'Aquitaine avait donné aux débris de son armée vaincue et dispersée par les Sarrazins. C'était à la hauteur de Tours qu'ils s'attendaient seulement à rencontrer les bataillons des Franks que le duc Charles, maire du palais du roi Thierry-de-Chelles, avait promis d'amener à l'*encontre des Sarrazinois*.

L'un des deux guerriers dont nous venons de parler, paraissait occuper un rang plus élevé que son compagnon, et son équipement rappelait encore celui des officiers romains. Sa clamyde flottante était bordée de pourpre. Sa barbe était rasée, et sous les bords de son casque d'airain doré on ne voyait point passer ses cheveux.

Son compagnon au contraire semblait être un de ceux dont Grégoire de Tours avait dit qu'ils cherchaient à plaire aux barbares en laissant croître leur longue barbe et flotter les tresses de leurs cheveux (1).

Le premier n'était autre que HUNOLD, ce fils du duc Eudes, qui

(1) *Demissis capillorum flagellis, barbaros plaudebant.*

devait à son tour recevoir de Charles l'investiture des vastes domaines de son père, à la condition de l'hommage, et la transmettre à Waïffre. Le second était un guerrier dont le père Frank d'origine s'était allié à une famille puissante d'Aquitaine.

La conversation de ces deux jeunes chefs roulait naturellement sur la situation précaire où se trouvait en ce moment leur patrie commune. En effet, l'Aquitaine semblait fatalement prédestinée à servir de champ de bataille à toutes les hordes conquérantes, qu'elles vinssent du midi ou du nord.

Ce malheureux pays était gouverné en ce moment par le duc Eudes qui remontait par Boogis et Caribert jusqu'à Clotaire II, roi de France ; bien que conquis autrefois par les Franks, il formait cependant une province à peu près indépendante des rois mérovingiens, relégués au fond de leur palais par les puissants maires du palais qui gouvernaient en réalité l'Etat.

« Ne vous semble-t-il pas, Adalbert, disait Hunold à son vigoureux compagnon, que mon père a pris un dangereux parti en se confiant à la générosité de ce duc Charles dont il a si souvent bravé le courroux ? »

« — Mieux valait-il, lui répondit le Frank, qu'un duc chrétien fit alliance avec ces mécréans Sarrazinois qui le méprisent depuis qu'ils l'ont vaincu ? — Sachez, Hunold, que c'est par mon conseil qu'Eudes s'est décidé à s'adresser à ce fier duc des Franks.

« — Vous, Adalbert ! votre cœur serait-il donc encore plutôt Frank qu'Aquitain, malgré tant de rudes échecs que vous ont fait éprouver les soldats de Charles dans plus d'une rencontre ?

« — Que voulez-vous, répliqua Adalbert en souriant avec amertume ; le duc Eudes se fit si bien battre lui-même lorsqu'il s'avisait de passer la Loire pour soutenir les droits de Kilperick, qu'on ne peut reprocher à ses Leudes de suivre son exemple.

« — J'avais tort, Adalbert, reprit Hunold au bout de quelques instants, notre fortune est toute pareille et nous ne devons songer qu'à rétablir au plus vite nos affaires. Mais, par le sang du Christ, n'allons pas nous jeter dans la gueule du lion en implorant les secours de cet orgueilleux Charles.

« — Je n'en crois rien, Hunold. Votre père doit avoir réuni autour

de sa bannière l'élite des Aquitains échappés au carnage, et son épée pourra peser dans la balance si nous sommes vainqueurs.

« — Que le ciel vous entende, bon Adalbert ; j'y ferai de mon mieux. — Pour moi, reprit le Franc, dussé-je succomber d'un coup de la francisque de Charles, je préférerais encore cette mort à entendre un beau jour les muezzins crier à chaque heure du jour : Allah ! Akbar (1) ! du haut des tours de nos églises, sur lesquelles je verrais flotter l'étendard vert de leur maudit prophète.

« — Amen ! et de bon cœur, lui répondit Hunold. »

En ce moment un rapide courrier qui venait de les joindre, leur jetait à la hâte ces mots : Hâtez-vous, seigneurs Aquitains ! la riche basilique de St-Hilaire est devenue la proie des flammes : Abd-el-Rhaman a pillé ses trésors, et déjà ses légers cavaliers Numides s'avancent avec rapidité sur la rive du Clain : ils veulent piller aussi l'abbaye de St-Martin de Tours dont les richesses tentent leur cupidité.

Allons donc ! s'écria Hunold, en faisant signe à son escorte de le suivre, et avec l'aide du Christ, aidons le duc Charles et ses Franks à renvoyer cette nuée de sauterelles au désert.

Ils firent si bonne diligence que moins d'une heure après ils arrivaient au pied des collines de Moussais, et rejoignaient la petite troupe d'Aquitains que le duc Eudes avait placée sur les flancs de l'armée de Charles.

Si les cavaliers d'Abd-el-Rhaman ou Abdérâme, suivant l'orthographe adoptée par les historiens français, avaient fait diligence pour arriver à l'improviste sur la Loire, et surprendre le monastère de St-Martin, Charles de son côté n'avait pas perdu un instant pour leur opposer son armée. L'avant-garde des Sarrazins dû t rebrousser chemin devant les bataillons des Franks qui venaient de passer la Vienne à Cenon, et s'avançaient au-devant d'eux, opposant une digue de fer aux flots de cavaliers qui couvraient la campagne.

Abdérâme comprit qu'il allait avoir à surmonter une résistance désespérée et nouvelle pour lui ; de son côté, Charles sentit le be-

(1) Dieu est grand.

soin de laisser à ses soldats le temps de s'habituer à l'aspect étrange des adversaires qu'ils avaient devant eux pour la première fois. Les deux armées s'assirent dans leurs camps, en face l'une de l'autre, pour s'observer mutuellement comme deux vaillants athlètes qui, rendant justice à leur force mutuelle, se mesurent longtemps des yeux avant que d'entamer la lutte.

400,000 Sarrazins, disent les chroniqueurs (je ne suis pas garant du chiffre), avaient dressé leurs tentes qui occupaient un espace immense au sommet des collines de Mousaais; on eût dit une ville arabe transportée tout entière avec ses habitants sur les bords du Clain, étonnés de voir les hôtes du désert. Les chameaux de l'Afrique avaient déposé là les familles arabes qui accompagnaient les guerriers de leurs tribus: ils dressaient au milieu de ces pavillons leurs têtes chauves et inquiètes, et leurs yeux cherchaient en vain dans les campagnes d'alentour les buissons de raquettes ou d'aloës, et les tiges élevées des palmiers de leur sol natal ou de l'Andalousie. Des femmes, des enfants vêtus de riches étoffes, les bras, le cou, les jambes surchargés de bijoux, de colliers ou d'anneaux qui bruissaient au moindre mouvement, couraient d'une tente à l'autre et gazouillaient à l'envi, en se communiquant leurs craintes et leurs espérances.

C'était merveille que de voir passer entre les deux camps rapides comme l'éclair d'un jour d'orage, ces milliers de petits hommes au teint basané, aux burnous flottants, aux turbans surmontés d'une aigrette brillante. Armés d'un cimeterre recourbé, portant au bras gauche un large bouclier arrondi, et balançant dans leur main droite de longues javelines au fer acéré, ornées de longues bandelettes, ils caracolaient sur leurs chevaux arabes aussi impétueux que le simoon lui-même.

Les chefs des bouillants Sarrazins, vêtus de tuniques de soie, de pelisses brodées en argent, portant avec un juste orgueil les armes que leurs ancêtres avaient conquises autrefois dans l'Orient; ne pouvaient se lasser de contempler les cavaliers géants du Nord, immobiles sur leurs hautes cavales. La poitrine de ces derniers était recouverte d'une casaque de buffle épais ou de mailles de fer; un casque d'airain brillant pressait leur longue chevelure.

Leur large bouclier, la terrible francisque qu'ils tenaient à la main, la longue épée pendante à leurs côtés, et plus encore que ces armes terribles, leur air mâle et guerrier, tout faisait présager aux soldats d'Abdérane une sanglante lutte.

III.

LA BATAILLE DE MOUSSAIS OU DE POITIERS.

Sept jours entiers les deux armées immobiles s'observèrent mutuellement, attendant le moment favorable pour s'attaquer, hésitant superstitieusement à la vue de deux longues comètes qui embrasaient les cieux.

Les Muezzins faisaient retentir le camp des Arabes de leurs invocations au tout puissant prophète : *Il n'y a d'autre Dieu que Dieu, et Mohammed est son prophète !* Et en son nom ils promettaient déjà la victoire à cette multitude innombrable sur la petite armée des Francks.

Dans le camp du duc Charles, les chants religieux se mêlaient aux chansons de *geste* favorites des Franks, en idiôme francique ou en latin vulgaire. Chanter leurs exploits passés leur semblait d'un heureux augure pour la victoire.

Des évêques guerriers combattaient dans leurs rangs : Hincmar déjà brandissait la terrible masse d'armes qui devait immoler tant de sectateurs du Croissant.

Enfin, le septième jour, au lever du soleil, la cavalerie des Sarrasins pleine de confiance dans son immense multitude se déploya sur un vaste croissant suivant la tactique orientale pour envelopper de toutes parts la petite armée de Charles, et l'écraser sous la furie de ses attaques. Alors on vit un sublime spectacle que notre histoire militaire eût souvent occasion d'enregistrer depuis : ces phalanges compactes des soldats Franks reçurent sans s'émouvoir le choc multiplié des impétueux cavaliers Numides qui venaient briser leurs efforts et leur furie contre ce mur vivant tout hérissé de fer.

On eut dit de brûlants tourbillons de sable soulevés et poussés par le vent du désert, qui venaient expirer au pied des bancs de glace du Nord (1). Tels on a vu depuis nos carrés d'infanterie repousser les charges impétueuses des Mamelucks ou des Marocains dans les plaines d'Égypte ou d'Isly.

En vain Abdérame présent sur tous les points où s'engageait cette terrible lutte, cherchait à enflammer du feu de son courage le cœur de ses plus vaillants compagnons. Tout le jour se passa en efforts inutiles de la part des guerriers Sarrazins que les soldats de Charles laissaient s'épuiser de fatigue, se contentant de repousser froidement toutes leurs attaques sans jamais se laisser entamer.

Le comte Eudes et les débris de l'armée Aquitaine échappés au désastre de Toulouse occupaient à l'écart de l'armée de Charles et masqués par un pli de terrain, un poste d'observation, où ce chef expérimenté attendait le moment favorable pour agir à son tour.

Le jour baissait déjà, et la victoire du moins en apparence, semblait encore balancer entre les deux armées, lorsque Hunold, qui avait suivi d'un œil intelligent toutes les phases du combat, s'approcha de son père et lui dit :

« Seigneur duc, le jour est arrivé pour nous de retrouver notre honneur de guerriers, en aidant le duc Charles à vaincre d'un seul coup ces hordes Sarrazines. »

« —Que veux-tu dire, Hunold, s'écria Eudes l'œil enflammé d'espoir : Dieu sait si mon cœur forme d'autre souhait que celui de partager la gloire de Charles dans cette journée solennelle où se jouent les destinées de l'Aquitaine. »

« —Père, reprit Hunold, en s'approchant plus près du duc, vois-tu là-bas ce camp immense qui borde l'horizon de ces tentes brillantes ? — C'est là qu'est renfermé le cœur de tous ces bouillants Sarrazines ; femmes, enfants, trésors, ils ont tout confié à une faible garde pour aller combattre les Franks. Marchons avec pru-

(1) Ut paries immobiles permanentes, sicut et Zona frigidis, glacialiter manent adstricti. (Isidore Debeja.)

[Texte communiqué par M. J. Babinet.]

dence sous l'ombre de ces bois, le long de ces collines, et par un long détour portons l'incendie au milieu de ce camp. En arrivant ici j'ai parcouru déjà tous ces chemins et je pourrai servir de guide à tes soldats.

• L'incendie de leurs richesses, les cris des femmes effrayées jetteront le désordre parmi les Musulmans ; la fortune de Charles accomplira le reste. — Hunold, s'écria le duc en embrassant son fils, c'est une inspiration du ciel ! Ce conseil nous rendra tout à la fois l'honneur, et affermira dans notre maison la souveraineté de l'Aquitaine. »

— Comme Hunold l'avait dit, les flammes dévorèrent bientôt cette ville de tentes, et les cris perçants des enfants et des femmes des Sarrazins s'élevèrent aux nues avec les tourbillons d'une épaisse fumée. — A la vue de ce coup imprévu qui menaçait de destruction leurs familles et leurs trésors, les cavaliers d'Abdérâme se troublent et déjà se débandedent pour aller repousser l'attaque des cavaliers Vascons et Aquitains. En vain Abdérâme cherche à les arrêter, l'impulsion est donnée, le désordre à son comble. En ce moment décisif, Charles donne à son tour le signal attendu avec impatience par les Franks : les Sarrazins sont foulés aux pieds des chevaux de l'armée d'Austrasie. Charles immole de sa terrible masse d'armes tout ce qui se présente à ses coups, tout fuit, tout cherche à l'éviter. Le champ de bataille lui reste : il a conquis le glorieux surnom de **MARTEL** sur le corps même d'**Abdérâme**.

Mais le soleil plongé sous l'horison refuse sa lumière pour achever la défaite de l'armée arabe en partie écrasée ; les trompettes des Austrasiens rappellent les guerriers dans leur camp pour attendre l'aurore et le combat du lendemain.—Quand l'aurore paraît, les Arabes terrifiés ont abandonné leur camp encombré de blessés et de mourants, laissant leurs immenses richesses en proie aux guerriers Franks, et courent à la lueur des incendies qu'ils allument à leur tour, se mettre à l'abri de leurs Pyrénées, ou respirer dans la Septimanie.

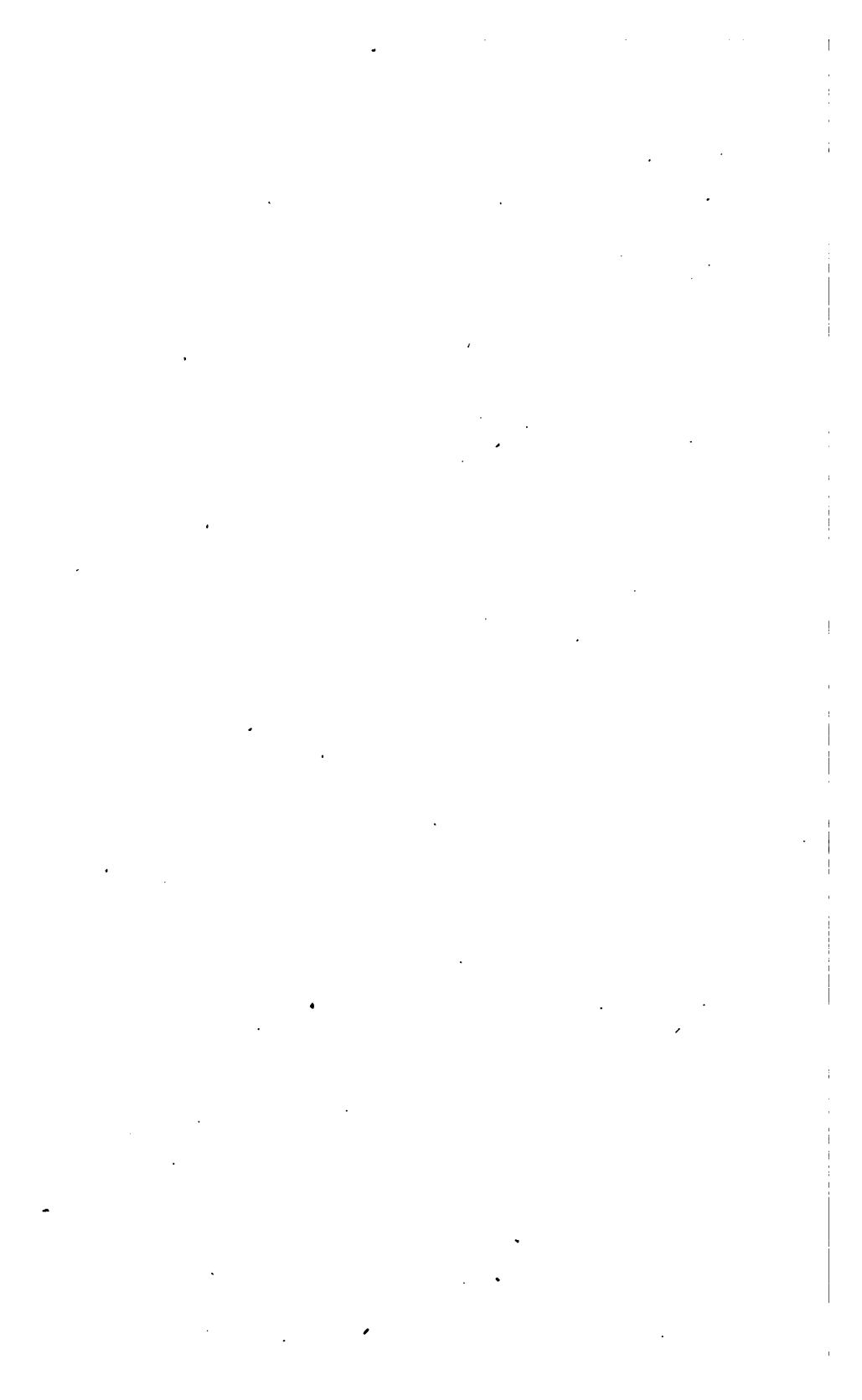
Cette merveilleuse victoire des 30,000 Franks de Charles-Martel sur 400,000 Sarrazins ne leur coûta, disent les Chroniqueurs,

que 4,500 braves, tandis que plus de 300,000 Musulmans jonchèrent le sol de leurs cadavres. Vrai bulletin de la grande armée.

Charles repassa bientôt la Loire, comblé de gloire et de richesses et adoré de ses soldats. Son succès contre les Sarrazins affermit aussi la prépondérance des ducs d'Austrasie sur les ducs d'Aquitaine. Ce fut en vain que dans la suite Eudes et son fils Hunold voulurent échapper à leur suzeraineté; ils ne réussirent qu'à attirer de nouveaux malheurs sur leur pays.

C'est qu'aussi Eudes, Hunold et Vaifre, trois générations énergiques, eurent à combattre trois générations de héros : Charles-Martel, Pepin et Charlemagne. Au milieu de ces terribles luttes, la malheureuse Aquitaine devint presque un désert.

Ce vieux levain de haine héréditaire entre ces deux races de princes poussa un jour leur descendant, Loup, duc de Gascogne, à tendre une embuscade à l'arrière-garde de l'armée franke que commandait Roland. Ce fut à Roncevaux que succomba ce compagnon de Charlemagne, et Charlemagne le vengea en faisant pendre le duc Loup par ses propres sujets.



LES ABBAYES CARLOVINGIENNES (4).

I.

LA BASTERNE.

Grâce à l'influence conciliatrice du clergé, les races accumulées sur le sol des anciennes Gaules s'étaient peu à peu mélangées : l'intervention d'un grand génie arrivé à la toute-puissance, va s'efforcer de relier en un faisceau toutes les parties du royaume des Franks, et le clergé, de concert avec lui, va s'occuper d'instruire et d'élever le peuple tout en lui donnant l'exemple des travaux d'une culture intelligente, si négligés depuis longtemps. Cette époque si remarquable est jalonnée dans ce pays par la fondation d'abbayes importantes : leur création, les phases de leur existence agitée formeront le canevas de ces croquis des temps carlovingiens, pendant lesquels on les vit jouer le rôle principal sur les destinées de la société franco-romaine.

(4) Les annales de Chauvigny sont muettes pendant les IX^e et X^e siècles : le règne glorieux de Charlemagne, la fondation de grandes abbayes par Louis-le-Débonnaire, les excursions des Normands en Poitou, ne pouvaient être passés sous silence. St-Savin et Nouaillé se rattachant directement à cette période, nous comblons cette lacune avec leurs chroniques particulières.

Vers le 25 mars 814 (1), c'est-à-dire au commencement de la onzième année du couronnement de Charles-le-Grand, comme empereur d'Occident, on vit s'approcher du Gué-des-Chirets une basterne portée sur le dos de deux mules magnifiquement harnachées : ces mules marchant d'un pas égal et régulier étaient conduites par un serviteur à cheval, circonstance qui, jointe à l'escorte nombreuse de serfs armés qui suivaient par derrière et conduisaient des chevaux de main richement harnachés, annonçait suffisamment que la basterne renfermait quelque personnage important. Ces sortes de litières fermées étaient recouvertes d'un cuir épais, cousu assez solidement pour les rendre propres à traverser au besoin les cours d'eau qu'on pouvait rencontrer sur la route. Les brancards allongés qui les supportaient, les rendaient assez semblables à des carrioles sans roues, et adoucissaient par leur flexibilité la dureté des mouvements de l'attelage. A l'intérieur un matelas et des coussins moelleux permettaient de s'y reposer mollement, et des rideaux mobiles mettaient les voyageurs à l'abri de la pluie, du soleil, ou même au besoin de la curiosité non moins incommode des passants.

Au moment où l'attelage de la basterne dont nous parlons arrivait sur les bords de la rivière, un serviteur souleva doucement les rideaux, et s'adressant à la personne qui en occupait l'intérieur, il lui fit observer que la Vienne était trop enflée par les pluies pour qu'il fût prudent d'essayer de la traverser avec cet équipage.

Le maître sortit la tête au dehors de sa litière et, jetant un coup d'œil sur la rive, s'assura qu'en effet il pouvait être dangereux de tenter le passage, et réfléchissant qu'une grande barque qui se détachait précisément en ce moment de la rive opposée pour amener des passagers, pourrait servir aussi à le transporter de l'autre

(1) L'année commençait alors au 25 mars en Aquitaine.

Sous la 1^{re} Race, on la faisait partir du 1^{er} mars, jour de la grande revue militaire de la nation Franke au-delà de la Loire : sous la seconde et la 3^e Race, on la commençait au 25 mars, à Pâques ou à Noël ; ce ne fut qu'en 864 sous Charles IX qu'elle data définitivement du 1^{er} janvier. (Mabillon.)

côté de l'eau, il donna l'ordre à son équipage d'attendre. Ce premier projet devint bientôt lui-même inutile à réaliser, car la barque étant sur le point d'aborder, un des étrangers qu'elle portait, s'écria en reconnaissant le maître de la basterne : Eh ! seigneur Baidillo, soyez béni pour votre courtoisie, car vous venez sans doute nous faire déjà les honneurs de votre pays. — Vous l'avez dit, cher Eginhart : mon amitié pour vous et ma déférence pour le savant favori de sa majesté (1) catholique, m'en faisaient une obligation. Peut-être voudrez-vous profiter de ma bonne basterne pour achever votre voyage jusqu'au fort des Cerisiers (aujourd'hui St-Savin). — Non pas pour moi, cher comte, dit Eginhart, en prenant pied sur le rivage ; je suis accoutumé depuis longtemps à l'exemple de mon maître à voyager rapidement à cheval ; mais j'accepterai vos offres pour mes compagnons de voyage moins habitués que nous à ce genre de vie.

L'un d'eux, demanda Baidillo, n'est-il pas ce fameux architecte romain dont l'empereur nous a promis le concours éclairé ?

— Précisément, répondit Eginhart, et l'autre est Théodore, l'un de ces deux habiles chantres que le pape Adrien lui envoya d'Italie pour l'aider à réformer le chant des églises des Gaules. Nous arrivons de Soissons par Lutèce et par Tours, où ce savant homme a longuement conféré, par l'ordre de sa majesté, avec le chapitre de l'abbaye de St-Martin.

Soyez tous les bienvenus, leur dit Baidillo, descendu de litière, et s'inclinant devant ses hôtes : le grand talent de Charles est de savoir choisir avec discernement les intelligences capables de l'aider à accomplir ses gigantesques réformes, et j'ai devant mes yeux une preuve vivante de cette qualité suprême de notre souverain. — Eh ! seigneur comte, répondit Eginhart, que dirons-nous de celui que notre souverain a chargé de la mission si importante de veiller à la fondation d'une abbaye fortifiée dans la contrée, et qui, non content de se dévouer à l'accomplissement de ses ordres, l'a voulu doter à l'avance avec ses propres biens ?

(1) Charlemagne est le premier souverain auquel on ait donné ce titre.

— Nous dirons, n'en déplaise à votre modestie, qu'il s'associe noblement aux grandes vues du soleil de notre Occident.

Baidillo reprit en souriant :— Vous l'avez bien nommé, cher Eginhart : il est vraiment le soleil de l'empire, et le féconde de ses rayons. Mais trêve à nos discours, et, avant de continuer notre voyage, entrons quelques instants dans cette habitation pour y prendre un léger repas. A ces mots, il conduisit ses hôtes dans l'intérieur d'un vaste bâtiment rectangulaire situé sur une des nombreuses possessions de ce riche seigneur.

Les personnages que nous amenons sur la scène n'étaient rien moins que les hommes les plus distingués de leur temps par leurs talents, leur profond savoir, leurs richesses, ou les services éminents qu'ils avaient rendus à ce génie prodigieux que la postérité appela CHARLES-LE-GRAND.

L'étendue de la tâche qu'il s'était imposée en composant un empire compact et soumis à la même loi avec les éléments si disparates qu'il avait trouvés en présence, l'habileté avec laquelle il avait fait mouvoir les leviers nécessaires au succès de son entreprise, et, plus que tout cela encore, la volonté puissante et soutenue qui assurait l'exécution des plus vastes projets, au même instant, sur les points les plus éloignés de son immense empire, tout contribue à placer Charlemagne dans une sphère à part entre le monde ancien et le monde nouveau. Ces travaux gigantesques n'étaient pas même interrompus par ses nombreuses et rapides expéditions qui devaient mettre fin en Europe aux deux grandes invasions des barbares du Nord et du Midi. (Guizot.)

Baidillo (1) était un riche seigneur de la cour impériale, que Charles avait distingué à cause de son zèle pour la fondation des monastères, établissements que le souverain considérait comme les plus importants pour répandre les lumières et les traditions de

(1) Ce nom n'est pas imaginaire, c'est celui du donateur de la terre des Cerisiers (*Castrum Ceracense*) à l'abbaye de St-Savin. Il était à la fois comte du palais et abbé de Maurmoutier, près de Tours.

(Notes de M. de Lille, de St-Savin.) Collection de dom Fonteneau.

la saine morale parmi les nombreuses populations soumises à sa puissance.

Eginhart, on le sait, était le secrétaire favori et devint plus tard le biographe de Charles. Il avait été élevé avec les enfants du monarque par les soins du savant Alcuin, et la chronique ajoute qu'il entra même si avant dans les bonnes grâces de l'empereur, qu'il obtint secrètement une de ses filles en mariage. A l'époque où nous le rencontrons, il était depuis longtemps surintendant de tous les bâtiments que Charles faisait élever, et même, dit-on, revêtu de la dignité de chancelier d'Etat.

Nous avons indiqué la condition et les talents des deux personnages qui voyageaient en ce moment avec eux. Cette réunion d'hommes éminents, appelés à civiliser les vieilles Gaules, n'était pas un des traits les moins remarquables de la sagacité et de l'ampleur des vues de Charlemagne.

II.

LES COMPTES DE MÉNAGE D'UN GRAND ROI.

Le comte Palatin Baidillo (car l'empereur l'avait élevé à cette dignité (1) avait, nous l'avons dit, réuni tous les voyageurs dans sa maison de plaisance, sorte de villa copiée sur les traditions romaines.

A cette époque, les Franks portaient encore la barbe, le clergé seul à l'exemple de Léon III l'avait totalement supprimée : mais du reste son costume était à peu près semblable à celui des laïcs.

On portait des braies gauloises et de longues tuniques serrées

(1) Les grands officiers de la couronne étaient l'apocrisiaire (archidiacre du palais), le grand chancelier, le chambrier, le comte du palais, le sénéchal depuis *grand maître*, le bouteiller *grand*, *échanson*, le connétable ou comte de l'étable, le mansionnaire *grand maréchal-des-logis*, les grands veneurs et le fauconnier.

autour du corps à l'aide d'une ceinture plus ou moins ornée qui supportait une longue épée; par dessus ce vêtement on jetait un manteau très court sur les côtés et très long au contraire par devant et par derrière : il était lacé avec des courroies minces à la partie supérieure. Enfin, on armait habituellement sa main d'un gros bâton de bois de pommier noueux orné d'une pomme d'or ou d'argent ciselé.

En voyage ou pendant la guerre, les vêtements se portaient plus courts et plus serrés afin qu'on fût plus libre de ses mouvements. Les chaussures d'alors consistaient en une espèce de brodequins ou de sandales fixés à l'aide de bandelettes de différentes couleurs, qui s'entrelaçaient autour des jambes.

Le luxe des vêtements romains perpétué pendant l'ère mérovin-gienne avait fait place sous Charlemagne à la plus grande simplicité; mais il ne tarda à reparaitre aussitôt après sa mort, tant l'exemple du souverain a toujours eu d'influence sur les sujets.

Charles, en effet, était toujours plus simplement vêtu qu'aucun des seigneurs de sa cour : un pourpoint de loutre jeté par dessus une tunique de laine, et un sayon bleu ou manteau fait d'une étoffe grossière, composaient toute la parure du plus puissant monarque de ce temps (1).

Son fils Louis, le voyant un jour, au retour d'un voyage, sécher devant le feu sa *capuce* ou bonnet d'étoffe, que la pluie avait traversée, s'étonnait que Charles n'en eût point une de rechange. — J'ignorais, lui répondit plaisamment l'empereur, qu'il fallût deux capuces pour une seule tête.

Une autre fois, il conduisit à la chasse, pendant le mauvais temps, les seigneurs de sa cour vêtus d'habits ornés de riches pelleteries suivant la mode d'Italie, et que la pluie transforma aussitôt en baillons, afin de mieux leur faire sentir que les vêtements des hommes sont surtout faits pour garantir le corps et non pour lui servir de sotte parure.

(1) Dans les occasions solennelles, seulement, il portait une robe brochée d'or avec une agraffe du même métal et un diadème orné de pierres précieuses.

— Avant de continuer notre voyage, nous allons, dit gaiement Baidillo à ses hôtes, faire honneur aux productions de mes vergers et de mes basses-cours.

Je vois, dit Eginhart en souriant, que l'exemple salulaire de sa majesté a été mis à profit par ses fidèles serviteurs.

— Oui, répondit Baidillo, je tiens un compte minutieux des produits de mes fermes, et, comme Charles lui-même, j'ai grand soin de faire porter au marché l'excédant des herbes de mes jardins, de mes fruits, des œufs de mes poules et des poissons de mes viviers. Mes revenus comme ceux de notre maître ne s'en trouvent pas plus mal pour être surveillés d'aussi près.

— Plaisantez-vous, seigneur, demandèrent avec étonnement les deux étrangers, et le grand empereur d'Occident s'occupe-t-il réellement de semblables détails ?

— Sans aucun doute, mon cher Théodore, répliqua Eginhart, et croyez-moi, ces peuples ne sont pas plus mal gouvernés, ni ses finances en plus mauvais état, parce qu'il apporte quelque soin dans ses propres affaires. — Et, tirant de son sein un rouleau de parchemin : voilà, dit-il, un capitulaire qui règle en 70 articles l'administration des métairies royales et auquel tous les intendants de ses vastes domaines doivent se conformer. Et le célèbre chroniqueur, analysant rapidement ce curieux document, indiquait en même temps du doigt à ses interlocuteurs ébahis les articles qui réglementaient jusqu'au nombre exact de volailles (1)(oies, poules, pigeons, faisans, paons, sarcelles, perdrix et tourterelles) que les principales métairies du domaine royal devaient élever ; celui des bœufs, moutons et cochons gras qu'on devait amener dans les résidences où il passait alternativement quelques mois (2) ; la quantité de lard que les régisseurs devaient faire saler ; celle des cervelas, andouilles, vin, vinaigre, sirop de mures, moutarde, fromage, beurre, bière, hydromel, miel et cire, à la confection ou à la récolte desquels ils devaient veiller avec soin. Les colons

(1) Châteaubriand, études historiques.

(2) Il y avait en Aquitaine quatre de ces résidences royales (en Anjou, Agénois, Saintonge et Auvergne).

de ses métairies devaient en outre fournir aux manufactures qu'il avait établies, du lin et de la laine, du pastel, de la garance, du vermillon, des cordes, de l'huile et du savon. Ses jardiniers devaient cultiver avec soin tous ses jardins particuliers, toutes sortes de fleurs et de fruits : des roses, des baumes, de la sauge ; des concombres, des haricots, de la laitue, du cresson, de la menthe, de l'herbe aux chats, des choux, des oignons, de l'ail et du cerfeuil. Les articles 39 et 65 prescrivaient impérativement de vendre au marché, au profit de l'empereur, les œufs surabondants des métairies et les poissons des viviers.

Qu'on me pardonne d'insister sur ces détails minutieux, cette énumération donnera une idée suffisante des mœurs patriarcales et de la *chère* qu'on faisait aux temps carlovingiens.

Les auditeurs étrangers tombaient de leur haut, car rien ne leur semblait plus disparate avec l'idée majestueuse que les populations soumises au joug des Franks s'étaient faite du terrible Charles.

« Charles, disaient en effet les Lombards, est un homme de fer, toujours couvert de son armure de fer ; armé de sa lance de fer et de son invincible épée, il marche à la tête d'une armée dont le cœur est plus dur que le fer. Quand il s'approche des villes, on voit, dans les campagnes d'alentour, les moissons s'agiter d'horreur, l'eau des fleuves, noircie par le fer, inonde les remparts, et les habitants éperdus s'écrient du haut de leurs murailles : Oh ! du fer ! Quelle forêt de fer !! — *heu ! ferrum ! quot ferrum !* »

La chronique de St-Denis a dit de lui dans son naïf langage : « qu'il levait un chevalier armé sur sa paume ; et de Joyeuse son épée coupait en deux un chevalier tout armé. »

Par St-Denis et cette barbe qui me pend au menton ! comme dit notre maître, je vois bien, s'écria en riant Baidillo, que nous aurons besoin de réhabiliter sa majesté dans l'esprit de nos savants compagnons. Qu'ils montent donc dans ma basterne, nous les accompagnerons à cheval ; c'est un exercice salutaire après le repas : nous pourrons, si vous l'agréez, leur apprendre, chemin faisant, que cet empereur si économe et qui tient avec tant de soin ses comptes de mé-

nage, n'est pas moins pour cela un législateur à vues élevées, un poète agréable et un bon musicien, aussi bien qu'un guerrier redoutable et un intrépide chasseur.

Eginhart ayant consenti à cet arrangement, nos voyageurs et leur suite nombreuse se remirent aussitôt en marche.

III.

QUELQUES PAGES DES CAPITULAIRES (1).

Dès que la petite caravane se fut engagée sur la route à un pas modéré, Eginhart fut sommé de commencer un récit qui promettait d'avoir un puissant intérêt dans la bouche même du secrétaire de Charles.

Vous connaissez, dit-il, les merveilleux hauts faits de notre illustre souverain, ses rapides victoires contre les Saxons, les Lombards, les Sarrazins, les Bretons, les Huns et les Grecs, et l'étendue immense de l'empire qu'il doit à ses conquêtes.

La Baltique, l'Oder, la Bohême, le Danube lui servent actuellement de limites au Nord et à l'Est; vers le Midi il s'étend jusqu'aux confins de l'Italie, et jusqu'à l'Ebre par delà les monts Pyrénéens. Si étendu qu'il soit, Charles ne le parcourt pas moins avec la rapidité de la foudre pour atteindre ses ennemis et les clouer à leurs frontières.

(1) Nom qui vient de *Capitulum*, petit chapitre.

Les capitulaires ou dispositions législatives des rois Franks de la 1^{re} et de la 2^e race, furent effectivement divisés en petits chapitres ou articles détachés qui n'ont pas toujours entre eux de corrélation bien immédiate.

Ceux de Charlemagne sont au nombre de 65 et comprennent 1,126 articles embrassant la morale, la politique, la répression des délits et crimes, la législation civile, religieuse et domestique.

Vous connaissez la punition de ce duc des Gascons qui surprit trahisement notre arrière-garde aux défilés de Roncevaux, et le sort malheureux de son oncle Hunold dans les murs de Pavie qu'il soulevait contre les Francs.

J'ai vu tuer le duc Hunold par le peuple Lombard, dans les rues même de Pavie, dit Théodore, et le duc Loup a été pendu par les siens. Witikind et Didier ont dû céder également à son invincible fortune.

Charles, reprit Eginhart, n'a jamais laissé une injure impunie ; mais pour éviter le retour de ces révoltes si fréquentes, il a créé des comtes dévoués à la cause des Francs, pour surveiller et défendre les frontières de toutes les provinces et rendre la justice à ses sujets dans les assemblées publiques appelées *malloberges* (1).

— S'ils réunissent ainsi l'autorité civile et militaire, objecta le Romain, votre empereur n'aura-t-il pas à traire de les voir un jour abuser de cette double puissance.

— Oh ! répondit Eginhart, Charles connaît le cœur des hommes, et pour le mettre à l'abri de toute tentation, il a institué des inspecteurs sévères, munis de pleins pouvoirs pour contrôler la conduite des comtes et autres justiciers ou administrateurs, et lui faire connaître les plaintes des populations. Les *missi dominici* choisis parmi les hommes les plus probes et les plus éclairés de ses vastes Etats, viennent quatre fois par an tenir des assemblées dans les provinces. Les évêques, les abbés des grands monastères, les comtes, les seigneurs et les avoués des Eglises discutent devant eux les affaires du pays.

La conduite des magistrats est scrutée avec impartialité ; les prévaricateurs punis avec sévérité et les besoins publics soulagés avec une sollicitude paternelle. L'empereur entend que ses peuples soient gouvernés avec équité et qu'ils apprennent à se reposer avec confiance sur l'action de l'autorité du souverain, recours suprême contre tous les abus.

— Aussi, dit Baidillo, Charles peut-il compter sur le dévouement

(1) A Poitiers, la Tour de Maubergeon était destinée à ces réunions judiciaires.

de ses peuples : partout où il indique à l'avance un point de réunion, il trouve à point nommé des armées bien approvisionnées et soumises à une discipline sévère, pour accomplir ses grands desseins. Laïcs ou ecclésiastiques, tous les seigneurs de son royaume s'empressent de fournir leurs contingents.

— Pour rendre plus facile l'administration de ses Etats, continua Eginhart, l'empereur a divisé les comtés en *Pagi* (pays), qui comprennent eux-mêmes des *Vigueries* présidées par des officiers du comte appelés *Viguiers* ou *Vicaires*, dont la juridiction s'étend sur le territoire qu'occupent mille hommes (1).

Les Viguiers ont sous leurs ordres des *Lieutenants*, des *Centeniers*, des *Dizainiers*, qui commandent à 500, à 100 ou à 40 hommes et sont chargés de la surveillance des malfaiteurs dans chaque canton. Cette vaste hiérarchie ébauchée des longtemps par les Wisigoths, place le chef de l'Etat au sommet d'une pyramide, du haut de laquelle sa volonté se transmet sans efforts et sans retard d'une extrémité à l'autre de son vaste empire.

— Calriacum, que nous venons de quitter, interrompit Baidillo, est une viguerie qui comprend sept paroisses, et fait partie du *Pagus pictavensis* (pays poitevin), que préside le comte Abbon. Une administration aussi compliquée, objecta l'intelligent architecte, qui écoutait avec intérêt ces détails si nouveaux pour lui, doit être bien onéreuse pour le trésor royal et surtout pour les peuples chargés de le remplir.

— Voilà ce qui va vous surprendre le plus, répondit Eginhart ; les provinces de l'empire de Charles ne lui payent aucun impôt proprement dit. Il pourvoit aux frais considérables que nécessitent le vaste réseau de ses délégués en leur accordant quelqu'un des apanages que la couronne a hérités par la conquête sur les anciens maîtres du sol. Toutes les charges des administrateurs civils et militaires sont pourvues de domaines qui leur sont spécialement affectés et dont les revenus forment une rétribution suffisante pour satisfaire à leurs besoins. Quant à l'entretien des ponts, des bacs

(1) De la Fontenelle, Histoire des ducs d'Aquitaine et Mémoires de la Société des Antiquaires de l'Ouest.

et des routes, il est à la charge des comtes gouverneurs, sous la surveillance de leurs officiers.

— Et comment, dit l'architecte, les comtes peuvent-ils suffire à un entretien aussi onéreux.

— La loi, dit Eginhart, a mis à la charge de ceux qui en usent le soin de réparer les voies de communication : ce sont les voyageurs et les marchands qui en supportent le poids. Ainsi les voitures et les bêtes de somme acquittent au passage des ponts la taxe nommée *pontaticum* ; les voitures en particulier, celle nommée *rotaticum*, à cause des dégradations que leurs roues causent aux chemins. Le *pulveraticum* est la taxe imposée à tout voyageur pour la poussière qu'il élève sur les routes ; le *mutaticum*, celle pour le droit d'échanger des marchandises ; enfin la *Trava evectio* impose aussi un droit pour traverser certaines localités privilégiées (c'est, on le voit, l'origine des octrois de nos villes).

— A ce compte-là, dit en riant l'architecte, on ne peut faire un pas chez vous sans payer le droit d'user ses chaussures.

— Serait-il plus juste, répliqua Eginhart, de faire payer les dégradations à ceux qui ne les ont pas causées, qu'aux étrangers dont elles sont le fait. Mais n'ayez nul souci ; les marchands auront toujours soin de prélever sur le prix de leurs denrées les droits qu'ils auront acquittés, et ce sera toujours l'habitant qui paiera en définitive à peu près tous les frais.

Il paraît qu'au IX^e siècle on avait déjà réfléchi avec maturité sur ces questions sociales avant que nos économistes ne s'en mêlassent pour les embrouiller.

— Expliquez-moi, seigneur Eginhart, demanda Théodore, une singularité à laquelle je ne suis pas accoutumé ; c'est l'absence totale sur vos routes et dans les lieux habités de ces troupes de mendiants dont l'Italie fourmille : votre climat froid des Gaules suffirait-il donc tout seul à nourrir ses plus pauvres habitants.

Non pas précisément, répondit Eginhart, en souriant, mais l'empereur a coupé court au désordre qu'ils causaient dans l'empire en obligeant chaque cité et chaque bourg à nourrir ses pauvres en leur procurant du travail. Il a même établi des magasins

pour leur fournir du blé et des vêtements à moitié du prix ordinaire fixé par les tarifs (1).

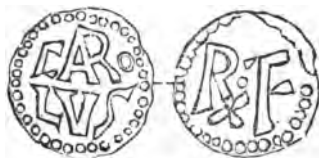
— Quoi, s'écria Théodore, a-t-il aussi rendu des lois somptuaires pour taxer à l'avance les dépenses de ses sujets.

— Assurément, dit Baidillo, il en exécute lui-même les prescriptions quant aux objets principaux de consommation. Un sayon simple ne lui coûte que dix sols, et un sayon double ne peut en coûter que vingt, tout au plus. Et quand il va chasser la grosse bête dans leurs retraites de la Forêt-Noire, il jette pour tout parure sur ses épaules une large peau de mouton garnie de tout son poil.

Ne croirait-on pas que cet homme étonnant avait embrassé toutes les questions sociales et prévu à l'avance que les Français auraient dans tous les temps la manie de se ruiner en *mettant sur leur dos les prés et les moulins de leurs pères*, comme l'a dit Brantôme.

— Il a réglé par tout l'empire, reprit Eginhart, les poids et les mesures sur un type uniforme : pour éviter la fraude qui se glisse souvent dans la fabrication des monnaies, il les fait aujourd'hui frapper dans son propre palais, et pour preuve, regardez ce sol d'or, il porte avec lui son cachet de naissance : *palatina moneta*.

MONNAIE DE CHARLEMAGNE.



Carolus, rex Francorum.

Un esprit aussi méthodique et aussi rigide que celui de ce grand empereur, dit l'architecte, avec une légère hésitation qui trahis-

(1) Les fourniers (boulangers) des villes étaient même tenus à avoir toujours au grand complet l'approvisionnement nécessaire à la consommation des habitants.

sait peut-être quelque pensée secrète, doit considérer les services rendus comme suffisamment récompensés par le témoignage que rend la conscience après l'accomplissement d'un devoir.

— Vous vous trompez encore sur le caractère du noble Charles, répondit Eginhart, car il comble d'honneur et de richesses tous les hommes intelligents qui l'aident de leur dévouement dans sa grande entreprise de régénérer l'Occident. Il a doté de magnifiques appanages, et même de riches bénéfices ecclésiastiques, et le savant Alcuin, son maître de rhétorique qui élève les jeunes seigneurs de sa cour, dans son magnifique palais d'Aix-la-Chapelle, et l'illustre Leydrade, élevé au siège archiepiscopal de Lyon, et Hilduin, et Pierre Pisan, le grammairien : et il vous réserve, n'en doutez pas, architecte célèbre, chantre plein de science, des récompenses non moins belles, quand vous aurez rempli l'espoir qu'il a fondé sur vos talents.

— Servir un pareil maître sera déjà pour nous une assez grande récompense, répondit Théodore ; mais, seigneur Eginhart, est-il vrai que Sa Majesté ait un tel amour pour les hommes instruits qu'il ait comblé de biens deux pauvres savants Ecossais qui criaient par les rues à haute voix : *science à vendre ! qui veut en acheter.*

— Rien n'est plus vrai : Charles les ayant trouvés dignes de sa protection par leur science profonde, les a admis et gardés depuis dans son palais, sans tenir compte de leur conduite originale. Vous seriez étonnés de l'amour qu'il porte aux élèves studieux de ses diverses écoles ; il les examine lui-même, et montre aux plus instruits la perspective de riches abbayes, de hautes positions comme récompense de leurs efforts.

— C'est vraiment un prince éclairé, et qui devance sa nation de loin, s'écrièrent les savants étrangers : Dieu veuille, pour le bonheur de ses peuples, que ses successeurs lui ressemblent.

Amen, ainsi soit-il ! répondit l'enthousiaste Eginhart. Mais vous l'admirez sans connaître encore toutes les ressources et l'énergie de cet esprit prodigieux. Pendant qu'il s'occupe d'élever la jeunesse et de régler tous les détails de son empire, d'amalgamer par ses institutions l'élément romain avec l'élément chrétien et

barbare, il médite le projet d'unir l'Océan avec la Méditerranée en joignant la Moselle à la Saône, et la mer du Nord avec la mer Noire par le Danube et l'Elbe. Il place des flottes à l'embouchure de ces rivières pour arrêter les pirates du Nord, en même temps qu'il voudrait effacer de son empire les mœurs cruelles et le fada des barbares qui consacrent le duel judiciaire.

— Oh ! pour cela, dit vivement Baidillo, je ne sais trop si son génie, quelque puissant et fécond que je le connaisse, pourra y parvenir.

— Charles, dit Eginhart, réussit dans tout ce qu'il entreprend. C'est l'honneur militaire qui est la source de ces combats cruels ; eh bien ! il a songé à les priver de l'appui de l'honneur ; car, désormais les champions ne pourront combattre qu'avec le bouclier et le bâton.

— En ce cas-là, le ridicule fera tomber le duel judiciaire, dit Baidillo.

— Et c'est là le but qu'il s'est proposé d'atteindre avec sa sagacité habituelle (1). Et en disant ces mots, Eginhart tomba dans une rêverie profonde. Il méditait déjà peut-être les pages de ce long ouvrage qu'il a laissé à la postérité pour lui transmettre le tableau de la vie de ce prodigieux génie, qu'on nomma Charlemagne, sous le titre de *Vita et gesta Caroli magni*, et qui lui valut à juste titre la réputation d'un historien d'autant plus distingué qu'il n'avait pour ainsi dire pas eu de modèle en ce genre.

(1) Quelques années plus tard, Charles fut obligé cependant de tolérer de nouveau les combats judiciaires sur les vives instances des seigneurs de sa cour. Des peuples guerriers ne pouvaient renoncer facilement à la preuve par le combat.

IV.

LA CHANSON DE ROLOAND ET LES ACADEMIES POÉTIQUES DU
IX^e SIÈCLE.

Au milieu de ses grands travaux, dit au bout de quelques instants le chantre romain pour tirer Eginhart de sa rêverie, Charles ne prend-il donc aucune distraction dans l'intérieur de son palais ?

L'empereur, répondit-il, est insensible à la fatigue : pendant ses repas, il se fait lire les œuvres des saints pères, la Bible et l'histoire de ses prédécesseurs. Dans l'intervalle de ses expéditions ou de ses courses à travers le royaume, il étudie avec ses maîtres, Alcuin le Saxon et Pierre de Pise, la grammaire, la rhétorique et l'astronomie. Tantôt il plie cette main si souvent victorieuse aux délicatesses de l'écriture, et tantôt, au milieu d'un chœur de clercs, il assouplit les accents de cette mâle voix qui domina tant de fois les batailles, aux harmonieuses cadences de nos chants d'église.

— Ah ! dit en soupirant Théodore, que vos rudes gosiers auront de peine à se ployer aux nuances délicates et aux sons élevés de notre chant romain. — A quoi vous a servi jusqu'à ce jour que le roi Goth-Théodoric ait envoyé au roi Clovis des artistes romains pour diriger vos chœurs ?

— En effet, répondit en souriant Eginhart, j'ai appris que les plaisants débats ont eu lieu, il y a peu d'années entre vos chantres et les nôtres, chacun préférant sa méthode et raillant fort la méthode opposée ; mais Charles a tranché la question en décidant que la source devait être plus pure que le ruisseau, et désormais le chant romain triomphera dans nos églises. Il est tellement décidé à parvenir promptement à ce but, qu'il a un jour récompensé un clerc novice qui, obligé de figurer dans un chœur, ouvrait la bouche de toute sa grandeur et faisait mille contorsions en agitant la tête circulairement sans proférer le moindre son.

L'empereur, avec un sérieux imperturbable fit donner une livre d'argent à ce clerc de bonne volonté.

— Est-il vrai, seigneur Eginhart, que l'empereur d'Orient, Michel, ait envoyé à Charles un instrument harmonieux pareil à celui que son illustre père Pépin donna à l'église de St-Corneille de Compiègne, quand il reçut dans cette ville ce superbe présent de Constantin Copronyme.

— Rien n'est plus vrai : mais nos habiles ouvriers ont perfectionné ces orgues au point que touchés par d'habiles clercs, ils ont souvent fait tomber en extase les écoutants.

— Ne serions-nous pas menacés en ce moment d'un accident pareil, dit Théodore, en prêtant l'oreille aux chants peu harmonieux que l'arrière-garde avait commencés, tout en se tenant par respect à quelque distance de la basterne.

Eginhart arrêta son cheval pour mieux écouter, mais bientôt il revint en riant à côté de la basterne : c'est, dit-il, notre vieille chanson de geste de Ruthland ou de Roland (1), si vous l'aimez mieux, que notre escorte entonne en ce moment. Charles a voulu que tous les chants populaires de nos aïeux, qui contiennent le récit de leurs hauts faits, et la chronologie héroïque des premiers temps de notre histoire, fussent recueillis avec soin : il les sait tous par cœur, et le meilleur moyen de lui plaire est de les apprendre et de les chanter.

— Je voudrais bien, dit Théodore, être à même de juger par mes oreilles du mérite de ces sauvages poésies devenues si célèbres.

— Vous ne sauriez les comprendre, répliqua Eginhart, et leur rythme hardi blesserait vos oreilles ; mais pour vous satisfaire je vais vous en donner une idée suffisante, en vous les traduisant dans votre langue harmonieuse.

(1) Le paladin Roland, si célèbre dans les romans de chevalerie, a réellement existé dans la personne d'un gouverneur de la marche de Bretagne qui périt aux Pyrénées dans un combat d'arrière-garde livré par les Wascons (Gascons) à l'armée des Franks. Le texte d'Eginhart est précis :

la quo pœlio Hruolandus Britanniis militis perfractus, cum aliis cœsibus interficiuntur.

Moins heureux qu'Eginhart, nous n'avons plus à notre disposition le texte fameux de la ballade de Roland qui fut chantée longtemps dans nos armées en marchant au combat. Nous trouvons, en effet, dans le roman du Rou ou de Rollon, duc de Normandie, ces vers de Robert Wace, poète anglo-normand du XII^e siècle :

Taillefer ki molt bien cantoit ,
Sus un cheval ki tost aloit ,
Devant ax (armée) s'en aloit cantant
De Carlemaine (Charlemagne) et de Roland ,
Et d'Olivier et de Vassals,
Ki morurent à Rainschevals (Roncevaux).

On dit même que la chanson de Roland vivait encore dans la mémoire de nos soldats, sous le roi Jean, vers le milieu du XIV^e siècle.



LA CROIX DE RONCEVAUX.

La mémoire des montagnards pyrénéens, plus fidèle que celle de nos soldats, nous a conservé une curieuse ballade dans laquelle ils célébrèrent leur victoire sur l'armée des Franks.

En voici le sens littéral ;

Un cri s'est élevé
Du milieu des montagnes des Esculdunacs,
Et l'Etoheco, debout devant sa porte,
A ouvert l'oreille, et a dit : « Qui va là ? Que me veut-on ? »
Et le chien qui dormait aux pieds de son maître
S'est levé, et il a rempli les environs d'Altahigar de ses aboiements.

Au col d'Haneta, un bruit retentit ;
Il approche en frôlant, à droite, à gauche, les rochers ;
C'est le murmure sourd d'une armée qui vient.
Les nêtres y ont répondu du sommet des montagnes ;
Ils ont soufflé dans leurs cornes de bœuf,
Et l'Etoheco aiguise ses flèches.

Ils viennent, ils viennent ! quelle haie de lances !
Comme les bannières flottent au milieu d'eux !
Quels éclairs jaillissent des armes !
Combien sont-ils ? Enfant, compte-les bien !
Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix, onze, douze,
Treize, quatorze, quinze, seize, dix-sept, dix-huit, dix-neuf, vingt.

Vingt, et des milliers d'autres encore !
On perdrait son temps à les compter.
Unissons nos bras nerveux, déracinons ces rochers.
Lançons-les du haut des montagnes
Jusque sur leurs têtes ;
Ecrasons-les ! tuons-les !

Et qu'avaient-ils à faire dans nos montagnes ces Incarnes du Nord ?
Pourquoi sont-ils venus troubler notre paix ?
Quand Dieu fait des montagnes, c'est pour que les hommes ne les franchissent
[pas].

Mais les rochers, en roulant, tombent ; ils écrasent les troupes ;
Le sang ruisselle, les chairs palpitent.
Oh ! combien d'os broyés ! quelle mer de sang !

Et maintenant, Esculdunacs, laissons les rochers ;
Descendons vite, en lançant nos flèches à ceux qui fuient.
Ils fuient ! ils fuient ! Où est donc la haie de lances ?
Où sont ces bannières flottant au milieu ?
Les éclairs ne jaillissent plus de leurs armes souillées de sang.

Combien sont-ils ? Enfant, compte-les bien !
Vingt, dix-neuf, dix-huit, dix-sept, seize, quinze, quatorze, treize,
Douze, onze, dix, neuf, huit, sept, six, cinq, quatre, trois, deux, un.
Un ! il n'y en a même plus un.

C'est fini. Etcheco, vous pouvez rentrer avec votre chien
Embrasser votre femme et vos enfants.

La nuit, les anges viendront manger des chairs écorchées,
Et tous les os blanchiront dans l'éternité.

Le lecteur me permettra-t-il, à la suite de cette énergique et
sauvage poésie, de lui donner encore quelques fragments d'une
chanson de Roland, composée avec verve par le spirituel marquis
de Paulmy, sur les fragments qu'il prétendait avoir trouvés épar-
sés dans quelques romanciers.

Après la tragédie, la petite pièce.

FRAGMENT DE LA BALLADE DE ROLAND.

- » Quand on lui demandait pourquoi
- » Les Français étaient en campagne,
- » Il répondait de bonne foi :
- » C'est par l'ordre de Charlemagne ;
- » Ses ministres et ses favoris
- » Ont raisonné sur cette affaire ;
- » Pour nous, battons nos ennemis,
- » C'est ce que nous avons à faire.

Le lecteur voudra bien excuser ce pauvre Roland : le régime
constitutionnel n'était pas encore inventé.

Continuons :

- » Roland vivait en bon chrétien,
- » Il entendait souvent la messe,
- » Donnant aux pauvres de son bien,
- » Et même il allait à confesse ;
- » Mais de son confesseur Turpin.

- » Il tenait que c'est œuvre pie
- » De boire et de mener grand train
- » Les ennemis de la patrie.

Louis-le-Saint et le vieux Bayard aimaient assez cette méthode ;
et le refrain a toujours sonné juste aux oreilles françaises.

- » Roland à table était chaste,
- » Buvait du vin avec délice,
- » Mais il en usait sobrement
- » Les jours de garde et d'exercice.
- » Pour le service il observait
- » De conserver sa tête entière,
- » Ne buvant, que quand il n'avait,
- » Ce jour-là, rien de mieux à faire, etc. »

On conviendra sans peine d'après ce dernier trait, que Roland était un paladin tout à fait accompli.

Théodore en jugea de même, car il remercia Eginhart de son obligeance. Cette langue tudesque, parlée au Nord des États de Charles, doit, lui observa-t-il, rendre pénible au clergé d'instruire ces peuples des devoirs de la religion, et de leur faire comprendre le sens de tous les rites sacrés. — Aussi, répondit Eginhart, Charles a-t-il ordonné que tous les évêques ou les clercs qui les remplacent au besoin, prêchassent chaque dimanche dans les idiomes propres aux populations. — Cette coutume, ajouta Théodore, amènera assurément quelque fusion dans le langage de tant de peuples différents ; je crois même avoir entendu sur les bords du Rhône chanter une *cantinella* qui se ressent déjà d'un premier frottement.

Serait-ce, dit Eginhart, celle qui commence ainsi :

Allegro si los peccador
Luzon santa Maria
Magdalena devotamen, etc.

Réjouissent soi les pêcheurs
En louant sainte Marie
Magdeleine dévotement, etc.

— Précisément — c'est une complainte écrite en langue romance du midi, sorte de latin corrompu.

— Charles ne prise-t-il que le rude langage du Nord, demanda l'architecte ? Je le croyais passionné pour la langue des vieux Romains.

— Vous ne vous trompez point, et son académie qui parle purement le latin, s'occupe aussi des lettres Grecques.

— On nous a assuré de l'autre côté des Alpes, reprit Théodore, que l'empereur s'efface pendant le cours de ces doctes séances pour faire place à l'homme érudit.

— Cela est encore vrai, et chacun de nous pour maintenir cette égalité favorable à l'étude a choisi pour lui-même les pseudonymes qui rappellent le mieux ses penchants et ses aptitudes. Angilbert est *Homère*; Théodulfe, *Pindare*; le grave Adelard, *Augustin*; Riculphe, *Damas*, en raison de son goût pour l'épique.

Alcuin s'est nommé lui-même *Albinus* ou le candide.

— Et Charles ? — Charles a pris le nom de roi *David*, qu'il s'est proposé pour modèle.

— Et comment se nomme le savant Eginhart ? — J'ai pris le nom de *Calliope*, Calliope étant la muse de la poésie héroïque à laquelle j'ai voué mon culte, afin de rappeler un jour les exploits de mon maître.

— Le grand Charles, demanda l'architecte, traite-t-il d'égal à égales ses compagnons de science ? — Mieux que cela, répondit Eginhart : et pour preuve, écoutez le débat des remerciements qu'il adressa à Paul Diacre, ce savant secrétaire de Didier, chargé de réformer l'office des églises des Gaules et de faire un choix intelligent parmi les écrits des saints pères qu'on devait chanter aux offices :

*Pargula rex Carolus seniori carmine Paulo,
Dilecto fratri mittit honore pio.*

— Appeler le diacre Paul son frère et son supérieur ! c'est un noble hommage que la puissance rend au talent, s'écria Théodore charmé de cette courtoise modestie du maître de l'Occident.

— Oh ! continua Eginhart, je veux vous faire connaître Charles

jusques au bout : Voici l'épithaphe qu'il a composée lui-même pour exprimer ses regrets de la mort du pape Adrien II :

Post patrem lacrymans Carolus hæc carmina scripsi.
Tu mihi dulcis amor : te modo plango pater.....
Nomina jungo simul titulis, clarissime, nostra
ADRIANUS, CAROLUS : REX EGO, TUQUE PATER.....
Tu memor esto tui nati, pater optime, posco,
Cum patre dic natus pergat et iste tunc.

— Il est touchant de voir un aussi terrible guerrier, et un monarque tout-puissant, déplorer comme un tendre fils la mort du chef spirituel de l'église.

— La piété de Charles est profonde et ses inspirations nous ont valu tous les beaux chants d'église qui sont sortis de son illustre académie.

— Oui, répliqua le chantre romain, et notre siècle s'honore d'avoir vu ajouter le chant sublime du *Veni creator* aux harmonies célestes du *Vexilla regis* (1), du *Pange lingua* de St-Fortunat, et du *Te Deum* d'Hilaire. Ce chant nouveau est-il de Charles lui-même ?

— Non, répondit Eginhart, c'est Raban, archevêque de Mayence et l'un des élèves d'Alcuin, qui en est l'auteur (2).

Mais c'est assez parler des talents poétiques de Charles, il est temps que le seigneur Baidillo nous apprenne à quelle occasion

(1) Cet hymne fut composé par St-Fortunat à l'occasion de la translation à Poitiers d'un morceau de la vraie croix, que l'empereur Justin II envoya vers la fin du VI^e siècle à Ste-Radegonde.

Fortunat était un poète venu d'Italie pour visiter le tombeau du célèbre évêque St-Martin de Tours ; et qui, attiré par la haute réputation de Radegonde, s'était fixé à Poitiers pour achever ses jours auprès de cette sainte reine, dans les exercices de la piété.

(2) On le fait aussi dater du règne de Charles-le-Gros. Le *Te Deum* est attribué, par quelques auteurs, à St-Ambroise et à St-Augustin.

On sait que le *Dies iræ* est du cardinal Frangipani ; le *Lauda Sion* de St-Thomas d'Aquin. Le *Gloria in excelsis* remonte jusqu'aux apôtres, enfin le *Veni sancte Spiritus* est de Notker, moine de St-Gall, vers 830.

l'empereur a songé à la fondation d'un monastère auprès des Cypres, car nous en approchons en ce moment.

Le comte Baidillo ainsi interpellé se mit en devoir de satisfaire la curiosité de nos voyageurs.

V.

FONDATION DE L'ABBAYE DE ST-SAVIN.

Vous savez, seigneur Eginhart, dit Baidillo, que je possède depuis longues années des terres dans le voisinage du fort des Cerisiers (1) que Sa Majesté Charles fit construire sur la Gartempe, pour assurer la tranquillité du pays contre les incursions des Sarrasins : pendant le court séjour que j'y fis il y a peu de temps, pour me remettre des fatigues d'un long voyage dans le Nord, mon attention fut éveillée par le récit des nombreuses guérisons opérées sur les tombes de St-Savin et de St-Cyprien, enfouies au sommet du mont des Cypres, près de la chapelle de Saint-Vincent (2).

Instruit par moi de ce fait, aussitôt après mon retour à la cour, Charles m'ordonna de faire une enquête pour m'assurer de son authenticité et recueillir avec soin la légende de la vie et du martyre de ces deux saints. Sur les rapports très détaillés que je lui adressai à ce sujet, l'empereur a décidé qu'une abbaye et une église pareilles à celles de Charroux (3) seraient élevées sous l'abri même du fort qui commande les rives de la Gartempe. C'est là le motif qui nous réunira tous aujourd'hui dans mes domaines

(1) Aujourd'hui St-Savin.

(2) Aujourd'hui le Mont St-Savin.

(3) Fondées vers 785 à son retour d'Espagne, il les combla de richesses, leur fit don d'un morceau de la vraie Croix, qu'on venait adorer le Jeudi saint de chaque 7^e année, dans une procession solennelle. Quatre conciles furent tenus à Charroux.

des Cerisiers , destinés , comme vous l'a dit le seigneur Eginhart , à doter le nouveau monastère.

Les hommes que notre grand Charles honore de son amitié ne sauraient trop faire pour s'en rendre dignes , en s'associant à ses grandes conceptions.

— Et ne pourriez-vous , dit Eginhart , nous faire connaître la curieuse légende que vous avez recueillie en ces lieux.

Volontiers , répondit Eudillo , et peut-être nos deux illustres étrangers y trouveront-ils quelque intérêt , car c'est dans l'Italie que les deux saints martyrs avaient reçu les germes de la foi.

Légende de St-Savin et de St-Cyprien.

S. Savin et S. Cyprien étaient originaires de Brixia (Brescia), ville de Lombardie, et fils de Fatia, d'une famille consulaire et de Magnus; qui fut trois fois consul et préfet du prétoire, vers la fin du iv^e siècle de notre ère. Ruinés par les guerres incessantes qui affligeaient l'empire, les deux frères se virent obligés d'embrasser le parti des armes. Ils se trouvaient vers 458 à Amphipolis (4), ville de la haute Italie, voisine de Brixia, et voyant le peuple adorer les faux dieux, cherchèrent dans leur zèle pieux à lui ouvrir les yeux sur ses erreurs.

En ce temps-là, Maximus et Ladicius étaient proconsuls et chefs militaires de la province. Le peuple d'Amphipolis dénonce les deux frères comme chrétiens : Ladicius les appelle à son tribunal pour leur faire abjurer leur foi, et les obliger à sacrifier à Dionysius (Bacchus), divinité particulièrement honorée à Amphipolis.

(4) Nous ne connaissons d'Amphipolis (aujourd'hui Jamboli) que sur les confins de la Macédoine et de la Thrace. Cette légende est extraite du légendaire de St-Cyprien (Dom Fontenau) et du manuscrit écrit par dom Nozereau, religieux de St-Maur, vers 1640, époque à laquelle cette congrégation célèbre prit possession des ruines de l'abbaye de St-Savin : les diverses éditions fourmillent d'incohérences et d'erreurs matérielles. Nous avons essayé d'en tirer cependant un récit qui se rapprochât le plus possible du sens général de tous les manuscrits.

Savin et Cyprien refusent l'un et l'autre, et adressent au préconsul de vifs reproches sur son aveuglement.



SAINT SAVIN ET SAINT CYPRIEN DEVANT LE JUGE LADICIUS.

Fac simile d'une peinture murale de la crypte de Saint-Savin.

On les suspend à un poteau, on les déchire avec des ongles de fer sans laisser leur constance.

Ramenés devant l'idole pour les forcer à l'adorer, Savin fait le signe de la croix et l'idole tombe brisée en morceaux.

Ladicius furieux les fait jeter dans une fournaise, mais le feu respecte leurs personnes et même leurs vêtements ; et tandis qu'ils chantent à haute voix les louanges du Seigneur, les flammes s'élancent hors de la fournaise et consomment Ladicius et 460 Gentils qui assistaient à leur supplice. — Saisis de nouveau par un Amphipolitain appelé Gélasime, les deux frères sont reconduits en prison. — Appelés devant le tribunal de Maximus, collègue de Ladicius, ils déclarent leurs noms, celui de leurs parents et disent avoir été élevés dans les bonnes lettres et être clercs. — En dépit de votre naissance et de vos qualités, leur dit le juge, si vous ne sacrifiez à Dionisius, vous serez mis à la *gène* (sic) et jetés aux bêtes de l'amphithéâtre. — Mais la lionne et ses lionceaux qu'on avait laissé jeûner trois jours à l'avance, pour les rendre plus redoutables, respectèrent les deux frères et lèchèrent leurs pieds : force fut donc de les reconduire en prison.

Cette partie de la légende n'est pas rapportée dans tous les manuscrits, et nous ne l'avons donnée ici que pour expliquer les fresques que nous trouverons peintes sous la voûte de la crypte de l'église de St-Savin.

Le lieu de la scène va changer (1).

Savin et Cyprien incarcérés par l'ordre de Maximus parvinrent à s'échapper et à se réfugier dans les Gaules.

Accompagnés de deux vénérables prêtres du nom de Valère et d'Asclépius, ils rassemblèrent autour d'eux par leurs prédications les habitants des vastes plaines de la Bresse qu'ils s'efforçaient d'évangéliser. Ils visitèrent Auxerre et son évêque, S. Germain, qui les accompagna quelque temps pendant le cours de leurs travaux apostoliques ; enfin, passant la Loire, ils arrivèrent à un bourg appelé Isure (Conflans), situé au confluent de la Gartempe et de la Creuse.

Maximus, averti de leur évasion d'Amphipolis, les poursuivait à la tête de 200 satellites Italiens sans pouvoir les atteindre, pour mettre un terme à leurs prédications qui enlevaient de nombreux

(1) Le texte latin de cette partie de la légende m'a été communiqué par M. l'abbé Dubois, curé de St-Savin.

sectateurs aux temples païens. En ce lieu, ils furent sur le point de tomber entre ses mains ; mais une barque miraculeuse parut tout à coup à leurs yeux et leur offrit le moyen de passer sur l'autre bord ; et à peine furent-ils passés, qu'elle disparut comme elle s'était montrée, à l'improviste. Toutefois les deux frères furent atteints au bourg de Cérabus et traînés à une demi-lieue de là dans l'île du gué de Sciaux, en face d'Antigny. Là les soldats de Maximus (dont une partie s'étaient noyés en traversant la rivière) se livrèrent à toutes sortes de sévices contre leurs victimes pour leur faire abjurer le Christ ; comme ils ne purent y réussir, leur chef trancha lui-même la tête à St-Savin, l'aîné de ces deux frères qui venait de guérir un possédé, guérison qui fut cause de la conversion immédiate de dix de ses soldats.

Ceci se passait le 41 juillet 431 (suivant notre manière actuelle de compter). St-Cyprien fut enchaîné et traîné par ses bourreaux ainsi que les deux prêtres jusqu'à Antigny : mais ceux-ci s'échappèrent pendant la nuit et allèrent inhumér les restes de St-Savin sur la côte des Trois Cypres.

Pendant ce temps, St-Cyprien, tourmenté de mille manières par ses persécuteurs, refusait, comme son noble frère l'avait fait, de renoncer à la religion qu'ils étaient venus propager parmi les populations des frontières de l'Aquitaine : enfin les cruels soldats de Maximus lui tranchèrent la tête deux jours après la mort de St-Savin, et les deux saints prêtres étant revenus dans la nuit suivante, transportèrent son corps auprès de celui de son frère : alors retournant près du saint évêque d'Auxerre, ils mirent par écrit, sur son invitation, la vie et le martyre de ces deux apôtres zélés.

Quant aux soldats, ajoute la chronique, saisis d'horreur après leur crime abominable, ils furent tous saisis de vertiges et se jetèrent dans la rivière de Gartempe, ou se pendirent aux arbres d'alentour. Depuis lors, sur la tombe des saints enterrés aux Cypres, il s'est opéré de nombreux miracles au dire de la population : les sourds entendent, les aveugles voient, les muets recouvrent la parole, les paralytiques marchent sans appui, les démoniaques sont délivrés du malin esprit qui les possédait.

Telle est, Messeigneurs, la légende que j'ai transmise à Charle-

magne, et il n'a pas hésité un seul instant à fonder sous l'auguste patronage de l'ainé de ces martyrs vénérés, un de ces pieux établissements qui doivent dans sa pensée contribuer à faire éclater les bienfaits de la religion parmi les peuples de la Gaule (1).

Qui, reprit Eginhart, l'empereur attend de ses monastères un appui efficace pour affermir dans la foi et pour civiliser ses peuples encore plongés dans les ténèbres des coutumes païennes.

Le docte architecte, dit Baidillo, a sans doute à l'avance arrêté tous ses plans sur les modèles de sa patrie, ou peut-être même de Byzance: ne pourrions-nous savoir d'avance si les constructions nouvelles qu'on projette pour la fondation des Cérisières seront semblables à celles de nos monuments religieux des Gaules.

Tout dépendra, répondit le Romain, de l'examen que je ferai des lieux, et des ressources dont il sera permis de disposer pour remplir les intentions du roi Charles. Si j'étais libre d'agir à mon gré, voici comment je disposerais mes plans.

Les auditeurs se groupèrent avec empressement autour de lui pour mieux entendre les détails dans lesquels il allait entrer.

Nous laisserons le savant architecte développer tout à loisir à ses auditeurs le système architectural de Byzance et de Rome; le plan général des Eglises de style grec copié sur la croix à branches égales de la célèbre basilique de Ste-Sophie; le plan des basiliques latines à branches inégales; décrire l'ornementation empruntée au style composite, aux mosaïques de l'art romain; les incrustations, les peintures, les émaux colorés, qui se mariaient dans l'intérieur des sanctuaires avec le goût particulier aux artistes de l'Orient et de l'Italie; nous ignorons sur quelles données précises furent commencées les premières constructions religieuses qui s'élevèrent à St-Savin, et quelles sont celles qu'on pourrait faire remonter avec quelque probabilité jusqu'à cette première époque.

Il reste peu d'Eglises entières de cette ère de transition entre

(1) Un autre monastère fut élevé aussi vers 837 par Pepin d'Aquitaine sous l'invocation de St-Cyprien dans l'emplacement de l'un des faubourgs de Poitiers, auquel il a laissé son nom.

les temples païens et les sanctuaires du christianisme ; mais çà et là on peut reconnaître encore quelques parties restaurées sans doute sur le modèle primitif.

Abandonnant nos personnages à l'accomplissement de leur mission , nous conduirons directement le lecteur dans l'Eglise même de St-Savin qui offre un si grand intérêt par ses souvenirs historiques , l'ensemble de sa nef et les divers détails qu'elle présente à l'étude ; mais auparavant, nous dirons quelques mots des vicissitudes que St-Savin éprouva à travers les siècles passés.

IV.

CROQUIS HISTORIQUE DE L'ABBAYE DE SAINT-SAVIN.

Près du parvis de l'Eglise de Saint-Savin on voit blanchir les longues traces des fortifications rasées de la vieille abbaye : elles divergent , se condent ou s'arrondissent , et semblent avoir embrassé autrefois une grande partie des terrains et des bâtiments qui les séparent de la Gartempe.

Le vieux monastère, si souvent dévasté ou brûlé, a disparu du sol ; ses murailles protectrices ont été rasées, mais l'église est restée debout, modifiée, complétée à diverses époques, spécimen curieux des églises peintes du moyen âge.

Avant d'entamer son esquisse et pour en éclairer les traits, nous allons dérouler d'une seule haleine son rapide historique, au risque d'anticiper sur la suite de ses chroniques.

Le lecteur a pu conclure des chapitres qui précèdent que Charlemagne avait fait élever sur la Gartempe au lieu appelé les Cerisiers une forteresse, et que son projet bien arrêté était d'y joindre un monastère et une église sous l'invocation spéciale de St-Savin et de St-Cyprien. Baidillo, riche seigneur de sa cour, dota ce monastère avec ses propres biens, et y fit transporter avec pompe les restes vénérés des deux saints martyrs, enterrés sur le mont

des Trois Cypres (aujourd'hui le mont St-Savin), près la chapelle dédiée à saint Vincent.

A son retour d'Espagne, Charles y déposa même les reliques de plusieurs saints qu'il avait rapportées avec lui, et les tablettes des autels des diverses chapelles de l'abside semblent attester que ces reliques furent inhumées dans la première église.

Préoccupé par ses grandes entreprises et surtout par l'énergique répression des révoltes incessantes des peuples de la Saxe, dociles à la voix du fougueux Vitikind, Charles négligea sans doute d'achever son ouvrage. L'abbaye ne fut entièrement terminée que par les soins et la munificence de son fils Louis-le-Pieux, déjà roi d'Aquitaine avant de succéder à son illustre père à l'empire d'Occident (4).

Il nomma Witiza, fils du comte de Maguelonne (qui avait pris le nom de Benoît), premier abbé de St-Savin : ce réformateur, connu depuis sous le nom de saint Benoît-d'Aniane, y établit d'abord vingt moines bénédictins.

On a trouvé enfoui dans le sol de l'église de St-Savin, le tombeau de Dodon, second abbé de St-Savin. Son épitaphe atteste qu'il édifica le monastère, réforma ses religieux (sans doute sous la direction de saint Benoît-d'Aniane), et mourut le 4^e jour des ides de juin (10 juin) 853.

Les *sigles* (abréviations) de cette inscription sont fort curieux, et peut-être trouvera-t-on à propos que j'en donne ici quelques fragments, en prévenant toutefois le lecteur que la forme matérielle des caractères actuels de l'imprimerie n'a pas permis qu'on intercallât les lettres l'une dans l'autre, ni qu'on pût les marier deux à

(1) Ce résumé de l'histoire de l'abbaye de St-Savin a été fait sur les manuscrits de dom Fontenau et sur les données d'un manuscrit qui m'a été obligeamment communiqué par M. Delille, juge de paix de St-Savin. Le lecteur lui tiendra sans doute compte de son abnégation de laborieux et intelligent travailleur, mettant à la disposition d'autrui les matériaux qu'il avait collectés dans le but de ne laisser perdre aucun des titres de gloire et de célébrité de son pays. J'ai consulté également l'ouvrage de M. Mérimée qui s'est autorisé de la *Gallia christiana* et de la chronique de Maillema.

deux, trois à trois], comme cela se répète fréquemment dans l'original.

IN HOC TUMULO REQUIESCIT..... DODO ABBA..... A FUNDAMENTIS
MONASTERII A CONSTRUCTUM... † MIGRAVIT A SEculo IIII ID
IVNSANNO INCARNATIONIS DNI : DCCCLII (4).

Le ix^e et le x^e siècles nous montrent cette forte abbaye entourée de remparts et de larges fossés devenant le refuge assuré des populations et du clergé du voisinage, qui accouraient chargés de leurs richesses ou des reliques des églises pour se soustraire au pillage et aux sévices des bandes de pirates venus du Nord (Normands). Une première fois la vieille forteresse du monastère résista à toutes les attaques que ces pirates dirigèrent contre elle (2). Mais le danger devint si pressant vers la fin du ix^e siècle (860), que les dépouilles des saints martyrs furent envoyées à Bourges où elles restèrent près de trente ans.

L'abbaye fut livrée aux flammes, et quand elle sortit de nouveau de ses ruines, vers le xi^e siècle, on trouva enfouies dans le sol de l'ancienne église, les reliques qu'on avait ainsi essayé de soustraire à toute profanation ultérieure quand les religieux les eurent rapportées du Berry.

Ces religieux suivaient la règle de St-Benoît. Charlemagne en avait fait venir une copie authentique du monastère du Mont-Cassin fondé par S. Benoît lui-même.

On cite un trait extraordinaire de la sévérité de cette règle et de la soumission inébranlable des religieux de cet ordre à ses

(4) In hoc tumulo requiescit Dodo Abbas... a fundamentis monasteria constructum †; migravit a seculo quarto die idus junias, anno incarnationis Domini DCCCLII (Manuscrit de dom Fontenan).

(2) Comobiolum sancti Savini et Castrum, in quo Karolus magnus jussit edificari, inviolabile mansit solum, ceteris destructis. (Manuscrit de dom Etienneot.)

prescriptions. Un des religieux de St-Savin ayant été rencontré et surpris un soir par les Normands aux environs de Châtellerault, garda un silence obstiné malgré les mauvais traitements qu'ils lui infligèrent pendant toute la nuit pour le faire parler et lui arracher quelques renseignements ; mais, l'heure de prime arrivée, il sembla recouvrer la parole et leur apprit que sa règle lui défendait de parler depuis Complies jusqu'au lendemain matin, et qu'il eût plutôt souffert le martyre que de la violer. Pleins d'admiration pour ce stoïcisme religieux, les Normands le laissèrent partir sans rançon.

Les abbés de St-Savin, et les principaux religieux eurent l'insigne honneur d'être choisis à plusieurs reprises du ix^e au x^e siècle pour réformer ou pour fonder des abbayes célèbres, et entr'autres celle de St-Martin d'Autun et celle que Guillaume le Pieux, duc d'Aquitaine, fonda à Cluny, près Mâcon.

Vers 1023, Gombaud, abbé de St-Savin, fut même appelé à réformer les religieux de l'abbaye de Charroux, que Charlemagne avait fondée vers la fin du viii^e siècle. Pendant cette mission Odon, qui le remplaçait dans ses fonctions au monastère, retrouva les reliques enfouies, suivant la coutume, dans le sol même de l'église.

A cette occasion, Ahuodie ou Adelmodie (Adèle ?), comtesse du Poitou, fit présent à l'abbaye d'une somme importante pour aider à la relever, et la tour du clocher fut construite : elle daterait par conséquent de la première moitié du xi^e siècle. L'église fut reconstruite sur un plan plus vaste, par Odon II, dans la seconde moitié du xi^e siècle (1).

Gernaise, abbé de St-Savin, et Raynaud, abbé de St-Cyprien de Poitiers, furent chargés par Urbain II de recueillir les secours des fidèles, pour leurs frères d'Orient ; Gernaise ayant été choisi pour les porter lui-même en Palestine, la chronique rapporte qu'il y périt dévoré par un lion (1096) : une vision révéla immédiatement cet événement déplorable au pieux Bernard, qui sup-

(1) *Ampla et ornata, cathedralique haud impar.* (Dom Etiennot.)

pléait l'abbé de St-Savin pendant son absence dans la conduite du monastère, et qui, aidé par Pierre de Stellis, ermite fondateur de Fongom baud, se déroba par la fuite à l'honneur d'être élu lui-même abbé de St-Savin.

Au XII^e siècle, la chronique de St-Savin est muette pendant la lutte des seigneurs Aquitains contre la puissance anglaise, introduite sur le sol par le mariage d'Aliénor avec Henri, comte d'Anjou et duc de Normandie, qui devint bientôt roi d'Angleterre, sous le nom de Henri II.

Au XIII^e siècle, Ildefonse ou Alphonse, frère de S. Louis, comte de Poitiers et de Toulouse, combla de bienfaits l'abbaye de St-Savin.

Les religieux devaient célébrer chaque année quatre services solennels pour les fondateurs et bienfaiteurs de l'abbaye, à savoir: Charlemagne, Adelmodie, Ildefonse et la Dame de Toyray.

Il existe, au sujet de cette dernière, une touchante tradition. Elle avait perdu ses enfants par la dent des bêtes féroces qui infestaient la contrée: dans sa douleur, elle légua tous ses biens à l'abbaye, à la condition d'être enterrée sous le parvis de l'église (1), voulant, disait-elle, que les fidèles n'oubliaient pas de prier pour elle et les siens, et se rappelassent sans cesse son infortune en la foulant chaque jour aux pieds.

Dans la seconde moitié du XIV^e siècle, nous trouvons un abbé du nom de Jansélinus, élu visiteur des monastères de Poitiers, Luçon et Maillezais, véhémentement soupçonné par les bons religieux de St-Savin d'être un grand partisan des Anglais; il fut déposé de son siège par les seigneurs Français auxquels la forteresse fut remise. En vain Chandos essayait-il de la reprendre par sur-

(1) Dans les premiers siècles chrétiens, on n'inhumait pas dans les églises, réservées aux dépouilles des martyrs et des saints. Constantin le Grand fut inhumé sous le porche de Ste Sophie; Benoit VIII et Nicolas I^{er} (857-867), sous le parvis de l'église de Rome. Le concile de Tibur permit en 895 d'enterrer les prêtres à l'entrée des églises, et celui de Meaux (963) étendit cette permission aux laïques. Les tombeaux des comtes de Toulouse étaient placés même en dehors des églises.

prise la même année (1370). Il fallut que l'année suivante, le prince de Galles, à la tête de forces considérables, l'emportât d'assaut ; la garnison fut massacrée et le monastère livré aux flammes.

A dater de cette terrible catastrophe, et au milieu des luttes continuelles qui désolèrent la France, cette riche abbaye vit ses propriétés envahies et dilapidées par les seigneurs du voisinage devenus des abbés *commenditaires*.

Les catholiques et les huguenots, pendant le xvi^e siècle, engagèrent sous ses murs des luttes sanglantes ; enfin ils furent définitivement rasés par les soins d'un sieur Champagne, prévôt des marchands de Montmorillon, chargé de cette mission au rétablissement de la paix. Dans l'excès de son zèle, il tenta même de miner le superbe clocher : mais ce beau projet échoua fort heureusement ; il fit seulement découvrir sous les fondations un long souterrain qui, aboutissant à la Gartempe sous la protection des remparts, empêchait autrefois la garnison de manquer d'eau.

Les souterrains, comme on le sait, jouent un rôle important dans toutes les constructions des forteresses du Poitou.

Nous arrivons au dernier épisode curieux de l'histoire de St-Savin.

La tour du Clocher-Donjon était prédestinée à devenir le théâtre d'un drame singulier dont les dernières scènes vinrent aboutir aux cachots de la Bastille : comme il est propre à donner une idée des dernières luttes de la féodalité expirante sous l'étreinte terrible du grand ministre qui s'est appelé RICHELIEU, le lecteur me permettra de clore ce résumé par cette dernière exquisse.

Un sieur des Francs, seigneur de N..., était devenu, par succession ou par alliance, propriétaire, ou comme on le disait alors abbé commenditaire de l'abbaye ruinée de St-Savin, et sans doute aussi d'une partie des terres qui en dépendaient encore : ses droits avaient même été reconnus pendant les grands jours de Poitiers tenus en 1634.

Menant une joyeuse vie, le peu canonique seigneur ne mettait guère de mesure à faire valoir ce qu'il croyait sans doute faire partie de ses droits, pour faire face à ses nombreux besoins : il eut donc souvent maille à partir à ce sujet avec les habitants du voi-

sinage , comme on le pense bien. Mais retranché obstinément dans la tour du clocher , dont il avait muré toutes les issues dangereuses pour lui , il narguait à l'abri de ses fortes murailles les sommations qui pleuvaient *par huisier* sur ce Roger-bon-temps.

Avec le temps la querelle s'envenima au point qu'un voisin puissant , le seigneur de Naillé , dénonça cette affaire au cardinal , qui n'aimait guère les plaisanteries à l'endroit de ses ordonnances. Un beau jour l'ordre fut donné à la compagnie d'Archers du grand-prévôt de happer le galant à la première occasion favorable. Cet ordre fut exécuté par une belle nuit que le sieur de N..., oubliant sa prudence ordinaire, s'était retiré dans une de ses maisons de campagne à St-Cyprien (hameau voisin de St-Savin). Les Archers le surprirent et l'emmenèrent tout garotté au bourg de St-Savin, où l'attendaient, comme c'est l'ordinaire pour les vaincus, un haro général. De là conduit à Poitiers et jugé, il alla apprendre à ses dépens dans les cachots de la Bastille où il mourut, qu'il ne faisait pas bon de se jouer au terrible ministre. Richelieu, on le sait, ne marchanda guère la liberté, ni même la vie des plus grands personnages de l'Etat, pour affermir l'autorité royale et soustraire le peuple aux tiraillements de l'anarchie.

C'est ici que finit la chronique de dom Nozereau sur St-Savin, chronique qui date de 1640, époque à laquelle les religieux de la congrégation de St-Maur prirent possession des ruines de cette abbaye pour la relever. Leurs paisibles et pieux travaux succédèrent aux péripéties des guerres civiles.

En terminant ce croquis historique de l'abbaye de St-Savin, nous ne pouvons guère passer sous silence l'énigme que présente son sceau. C'est une trop bonne occasion pour exercer l'esprit de controverse des amateurs de logogripes et de subtilités : ils nous sauront sans doute quelque gré de leur avoir ménagé cette petite surprise.

SCEAU DE L'ABBAYE DE SAINT-SAVIN

Soudé sur les cloches de l'église actuelle.



Ces armes se blasonnent ainsi :

De France à une palme d'or et un coutelas d'argent, la poignée d'or posée en sautoir, cantonné de trois fleurs de lys d'or avec un E couronné d'or en chef, le tout timbré d'une crosse et d'une mitre et entouré de deux palmes de Sinople (1).

Les armes de l'abbaye de St-Cyprien, sa sœur, n'en différaient que par l'absence de l'E couronné.

D'où a pu provenir cet E anormal ? Tel est la question que plus d'un curieux s'est déjà posée sans pouvoir la résoudre sans appel.

Avant de proposer notre explication qui ne sera sans doute qu'une hypothèse de plus, nous allons donner celles de nos devanciers.

Les pierres de taille des parements de la tour du donjon et de son escalier portent des E gravés tantôt dans le sens naturel et tantôt dans le sens inverse ꝺ.

Or, il est une tradition populaire, dont l'origine se perd dans la nuit des âges, que Charlemagne, à son retour de sa périlleuse expé-

(1) Mérimée. (*Historique et peintures murales de St-Savin.*)

dition d'Espagne contre les Sarrasins, fit vœu de bâtir autant de monastères et d'églises qu'il y avait de lettres dans l'alphabet romain (1). C'était beaucoup de dévotion, on en conviendra, à l'endroit de ces majuscules — partant, déjà, un peu suspect. On ajoutait par manière de corroboration, que certaines abbayes conservaient ces lettres de fondation forgées en métal précieux dans les reliquaires de leurs églises, et M. Mérimée lui-même cite le reliquaire de Conques (Aveyron), taillé en forme d'A et appelé dans le pays l'A de Charlemagne.

Sur ce dire, on ajoutait que Saint-Savin ayant été fondé le 5^e en date, correspondait à la lettre E gravée sur ses murailles et couronnée sur son blason.

Telle est la médaille ; — en voici le revers :

— Un manuscrit conservé par les Bollandistes, et rapporté par eux à la date fort respectable de 1465, qui narrait tout au long les faits et gestes du grand empereur d'Occident, confirmait la fameuse légende ; il apportait même le *memorandum* chronologique des fondations de Charlemagne au nombre de 23 (2), et les noms de ces abbayes et églises en regard des lettres qui leur correspondaient. Malheureusement sur ce catalogue, c'est Saint-Maixent qui correspond à l'E tandis que Saint-Savin ne répond qu'à la lettre I.

Le Conques (conchas) cité par M. Mérimée comme fondé sur la lettre A ne correspond qu'au D sur le même catalogue : autre contradiction ; — mais ce n'est pas encore tout. L'histoire manuscrite de l'abbaye de Saint-Maixent par le bénédictin dom Chazal qui s'est entouré de tous les documents imaginables, et qui fut lui-même prieur de ce monastère, ne fait nullement mention de Charlemagne au nombre des fondateurs ou bienfaiteurs de l'abbaye et des

(1) Belleforest, Jacques Charrau, saint Lasare Senonais, etc. (Mérimée.)

(2) Nomina XXIII monasteriorum secundum numerum litterarum distinctarum, scilicet : A, B, C, D, E, F, G, H, I, K, L, M, N, O, P, Q, R, S, T, V, X, Y, Z, &c. Il est à remarquer que l'A compte aussi pour une lettre, en sorte qu'un nom d'église lui correspond aussi, ce qui porte le chiffre des fondations à 24 au lieu de 23. — Autre contradiction.

églises qui en dépendaient. — Nous pourrions dire : *quand nous serons vendus à X, nous ferons une crois.* — Nous n'irons pas si loin ; tout n'est qu'obscurité de ce côté.

L'hypothèse la plus naturelle pour justifier la présence de l'Econronné dans le sceau de l'abbaye de Saint-Savin, consisterait peut-être à supposer que ses abbés l'ont adopté pour se conformer aux croyances populaires, et perpétuer ainsi le souvenir glorieux de son origine.

Toutefois, pour accepter tout à fait cette version, nous aurions désiré que ce fait eût été appuyé par quelque autre fait analogue. Pour notre compte, nous allons proposer une explication tout à fait différente, en prévenant les esprits pointilleux à l'excès que nous ne la regardons pas encore comme à l'abri de tout reproche. A mesure que les cheveux grisonnent sur la tête, ce qu'on apprend de plus certain, à force d'étudier, c'est qu'il n'est pas sage de se croire infallible. La vie n'est qu'une longue école : à la jeunesse seule il peut être permis de ne douter jamais de ses convictions.... du moment, quitte à les échanger contre de nouvelles, quand elle a chèrement payé son expérience par la perte de ses illusions.

Ceci posé, voici mon hypothèse en peu de mots :

— *Les armes de St-Savin sont de France à III fleurs de lys d'or.*

Ce fut seulement à dater de Charles V et par ordonnance de ce prince que les fleurs de lys *sans nombre* de l'écu de France furent réduites à trois.

— Le sceau ne peut donc être antérieur au règne de ce prince.

— En second lieu, le roi d'Angleterre, contemporain de Jean et de Charles V, était Edouard III, et avant que le preux Duguesclin n'eût chassé les Anglais du sol, l'Aquitaine était soumise depuis la captivité du roi Jean au monarque Anglais qui la gouvernait par l'entremise du célèbre Chandos. On sait que le monarque anglais affectait les armes de France sur son écu et sur son sceau royal.

Chandos vint recevoir dans l'Aquitaine la foi et l'hommage de chacun au nom du souverain Anglais (Guérinière).

Or, vers ce temps (1366), il arriva précisément que Janscolinus était abbé commenditaire de St-Savin et visiteur de plusieurs au-

tres abbayes et églises du Poitou (1). Ce fut précisément cet abbé devenu odieux aux religieux par son amour trop exclusif pour les Anglais. (Ce fut toujours chose odieuse en France, sous la monarchie légitime.) Ce fut cet abbé, dis-je, qui fut cause, par sa conduite, que la forteresse de St-Savin fut remise aux mains des chevaliers Français (1370).

— Qu'avait fait de si particulièrement odieux cet abbé *anglo-mane*, peut-être même *Anglais* d'origine, pour que de paisibles religieux osassent un coup si hardi que celui de faire changer une place forte de maîtres ?

— Il avait rendu foi et hommage de l'abbaye à son roi exotique, et sans doute, par excès de zèle, placé son initiale E couronnée dans l'écusson de l'abbaye de Charlemagne. Ce crime de lèze-orgueil national coûta la vie à la garnison anglaise, qui fut massacrée tout entière, dans les remparts de St-Savin.

— Malheureusement le terrible prince Noir usa l'année suivante de cruelles représailles, et l'abbaye fut réduite en cendres.

Si quelqu'un était tenté de trouver cette supposition hasardée, — qu'il se souvienne du plaisant empressement de la marine anglaise à arborer son pavillon sur l'écueil volcanique de l'île *Julia* qui parut 24 heures seulement au-dessus des eaux de la Méditerranée, entre Malte et la Sicile, si je ne me trompe; et qui replongeant subitement sous les eaux, emporta avec elle cette preuve, *verè drolatic*, de l'esprit d'accaparement qui a toujours tourmenté John Bull.

Dans tous les cas, on trouvera sans doute que les coïncidences singulières que je viens de signaler sont pour le moins aussi valables que les contradictions énumérées plus haut.

Si nous voulions éclaircir tous les points obscurs que présente la chronique de St-Savin, la tâche serait longue : ajoutons que nous la croyons impossible à remplir. Ainsi, tandis que d'une part dom Fontenau nous apprend qu'on a contesté fortement le voyage de St-Savin et de St-Cyprien dans les Gaules, et revendiqué exclusi-

(1) Manuscrit de Dom Etienneet.

vement ces deux martyrs pour l'Italie ; d'autre part dom Etiennot ajoute que c'était le tombeau de Ste-SAMINE ou SAVINE, vierge-martyre des Gaules et vénérée au loin, qui reposait dans la crypte de St-Savin et qui a donné son nom au premier monastère.

— Encore un peu de patience, et voici autre chose encore : c'était le tombeau de St-Marin seulement qui reposait dans cette même crypte dans un temps assez rapproché de nous, avant qu'on n'élevât la tablette de pierre qui le recouvrait sur quatre tronçons de colonnes pour servir d'autel dans la chapelle de l'abside dite de St-Marin. — St-Marin est du reste le second patron de l'abbaye et de l'église.

Voilà bien des incertitudes, bien des contradictions, mais quoi d'étonnant en cela. — Le plus surprenant serait au contraire de n'en trouver aucune, quand on songe à combien d'assaits, de sacs et d'incendies, ces forteresses-abbayes ont été exposées pendant plusieurs siècles, et combien peu de chances il leur est resté de sauver leurs archives, de pouvoir renouer la chaîne de leurs traditions à travers les décombres fumants et ensanglantés de leurs murailles.

VII.

ARCHITECTURE DE L'ÉGLISE DE ST-SAVIN.

Lorsque le voyageur parti de Chauvigny est sur le point d'atteindre l'extrémité du plateau qui aboutit à la vallée de la Gar-tempe, son œil est tout à coup frappé par l'aspect imprévu d'un obélisque délié qui pointe à l'horizon sans que rien semble encore justifier sa présence. Cet obélisque, pareil à ces gigantesques monolithes que l'Égypte dressait à l'entrée des temples du désert pour diriger les pas du pèlerin, c'est la flèche élevée du clocher de l'église de St-Savin.

La tradition populaire en attribue la construction aux Anglais, vers cette époque de lugubre mémoire où leur main pesait si lour-

dement sur les destinées du pays. Mais si l'histoire inexorable multiplie parfois autour de nous les souvenirs de nos malheurs passés, elle nous console aussi en rappelant à notre juste orgueil les efforts héroïques de nos populations pour secouer le joug humiliant de l'insulaire et le rejeter à jamais dans son fléau.

Si de loin le voyageur s'est étonné de l'élévation prodigieuse de l'aiguille du clocher, arrivé au pied du colosse de pierre, il se sent écrasé par sa masse imposante. Dans sa pensée, l'oiseau seul semblerait pouvoir en atteindre le faite. Cependant le pays conserve le souvenir encore tout frémissant de l'entreprise audacieuse d'un homme qui accomplit avec succès cette ascension que personne n'osait rêver.

— Trop souvent l'homme est forcé de déplorer son impuissance en face des merveilles de la nature ou de l'art. — Hélas ! que n'ait-je à ma disposition l'éloquence entraînante ou les accords harmonieux de la lyre de quelque moderne Amphion pour décrire, sans la moindre omission, le magnifique monument qui se présente à nous. — Quels flots de pierres dressées à l'équerre ou fouillées au ciseau, — quels torrents de moulures, de palmettes, d'animaux fantastiques brochant les chapiteaux, — quelle profusion de colonnes, de cintres, coulant sans efforts de mes fécondes lèvres, ne viendraient pas assise par assise dresser sous les yeux du lecteur quelque *relief* ample et fidèle de ce vaste édifice ! Mais après tout, le peuple des lecteurs est-il forcément architecte, toujours grand amateur des *Vignoles* aux mille détails précis, techniques, inexorables ? — Nous ne le saurions croire. — Tout le monde, en effet, ne peut prétendre à construire des basiliques, et ne tient pas toujours à faire emplette de ces livres volumineux. — L'éditeur de pareils ouvrages ne s'en est que trop souvent aperçu à ses propres dépens.

Or donc, pour cette fois, le lecteur indulgent se contentera peut-être des expressions naïves de la sincère admiration d'un simple *curieux*.

Le prisme gigantesque d'une tour sert de piédestal à la flèche du clocher de St-Savin, et se termine à son sommet par deux étages de fenêtres. Des clochetons reliés par une riche balustrade ceignent le front de ce socle immense, et du milieu de son gracieux

!
-
-
is
i
m
ii
si,
mi
lie/
des
des
ous
en-
aire
vra-

tera
sim-

èche
jeux
rade
jeux



Lith. O. Maunier, Poitiers

INTÉRIEUR DE L'ÉGLISE DE S^t SAVIN

bandeau s'élance dans les airs, pareil à une tiare, l'obélisque à huit pans, aux arêtes brodées de fleurons dont l'imprudente audace va défier la foudre dans les airs (4). Les contreforts puissants qui accotent les faces et les angles de la tour, les longues meurtrières qui pourfendent les murs et qui jadis donnaient passage aux bras de quelque pont-levis, ces hautes salles voûtées, cet escalier étroit qui se soude et se visse à l'un de ses flancs, tout rappelle l'aspect d'un vieux donjon du moyen âge. Il fut réuni sans doute à une époque postérieure à sa fondation au corps même de la nef placée en arrière.

La différence de niveau entre la base de la tour et le sol de l'église, différence comblée par un double escalier, et surtout le désaccord évident de l'axe général de la nef avec celui des trois dernières travées qui rejoignent la tour, portent cette opinion jusqu'à l'évidence. C'était du reste l'habitude des ^x^e et ^{xii}^e siècles de dresser les tours des clochers un peu en avant de l'entrée des basiliques (2).

— Franchissons maintenant le seuil du vestibule qui s'enfonce à la base du clocher et arrêtons-nous un instant au sommet de ces marches qui s'arrondissent avec grâce en s'abaissant doucement jusqu'au niveau du sol de la nef.

Une porte élevée encadre de son cintre et de ses solides jambages l'intérieur de cette auguste basilique : pareille à une longue avenue d'arbres gigantesques dont la tige s'élèverait immédiatement du sol, et dont la tête irait s'épanouir en palmes, en capricieux enroulements propres à l'école romane, une superbe colonnade se dresse devant nous. Des arcades jetées d'une colonne à l'autre soutiennent une voûte courbée en berceau qui conduit l'œil émerveillé jusqu'aux profondeurs de l'abside arrondie dans le lointain de cette perspective. A droite et à gauche se prolongent les bas-côtés que recouvrent des voûtes d'arêtes appuyées au som-

(4) Le clocher de St-Savin a effectivement été renversé par la foudre il y a trente ans environ.

(2) Les cloches de St-Savin sont placées aujourd'hui dans le petit clocher qui surmonte la croisée du transepts.

met des colonnes et des pilastres à demi-engagés dans les murs latéraux, et qui versent par leurs fenêtres élevées un jour doux et mystérieux dans ce temple peint d'harmonieuses couleurs.



FAC SIMILE DE LA VIERGE

Peinte à fresque à l'entrée de la nef.

Soit que le regard élevé vers la voûte s'abaisse avec ses lignes élégantes, soit qu'abaissé d'abord sur les dalles du sol, il remonte leur longue perspective, soit qu'il parcourre cet étroit cordon de draperies peintes qui rehausse les murs et se ploie autour des pilastres comme en un jour de fête, il aboutit toujours par une pente naturelle à cet abside sous laquelle gît la crypte de St-Savin et au centre de laquelle s'élève l'autel du Dieu de paix dominé par une croix gigantesque.

L'unité, l'harmonie de l'ensemble est un des caractères les plus remarquables de l'église de St-Savin; c'est au point qu'on serait tenté de croire qu'elle a été moulée d'un seul jet comme une châsse immense, et cependant son architecture accuse à n'en pouvoir douter de fréquents remaniements. Nous aurons l'occasion de

faire la même remarque en parlant de ses curieuses peintures murales.

Le seul reproche que l'œil pourrait faire à cette longue perspective, serait peut-être le défaut d'élévation suffisante du chœur ; mais la monotonie en est heureusement rompue par une grille de fer qui s'élève aux deux tiers environ de la longueur de la nef centrale (4).

Pénétrons dans l'église, approchons-nous du chœur et les transepts vont élargir le temple ; les lourds piliers qui en soutiennent la croisée et font seuls disparate avec la colonnade de l'église ne nous masqueront plus une partie du chœur ; les détails de l'abside deviendront accessibles à l'œil : les curieuses chapelles aux antiques autels qui s'attachent comme autant de camées autour de son riche collier, et dont les fenêtres cintrées font converger les rayons du jour autour du tabernacle, nous offriront mille détails curieux qu'on étudie avec tant d'intérêt sur les chapiteaux romans. Les palmes, les feuilles d'acanthé, les volutes nées en Orient se marient à l'imitation des plantes plus modestes de nos climats, ou se montrent dans leur voisinage.

Encore quelques pas, et en face de la chapelle de S. Marin, s'ouvre devant nous l'escalier étroit et mystérieux qui descend dans la crypte placée au-dessous du maître-autel ; c'est là un souvenir sacré des cruelles épreuves qu'a subies la religion dans la personne des premiers confesseurs du Christ, et que l'Eglise actuelle aime à se rappeler comme un titre de gloire.

Crypte profonde, autels antiques, abside romane, nef immense et pareille, à la voûte près, aux basiliques des premiers chrétiens, vieux donjon que couronne son aiguille gothique, tout dans l'architecture de l'église de St-Savin excite à un haut degré l'intérêt et l'admiration.

Nous n'avons pas tout dit ; nous n'avons pas parlé de ces innombrables peintures murales qui déroulent les pages de leurs longues

(4) Cette grille a été placée par les soins, et je crois même avec les deniers de M. le doyen Dubois et de quelques personnes pieuses de St-Savin.

et pieuses légendes sur les voûtes, les murs et les colonnes mêmes de ce vaste musée chrétien.

VIII.

PEINTURES MURALES DE L'ÉGLISE DE ST-SAVIN.

Nous étions, il y a peu d'instant, descendus dans la crypte de l'église de St-Savin, et c'est aussi de là qu'il faut partir pour étudier cette longue série de peintures murales qui racontent successivement à l'œil attentif et au cœur attendri l'histoire du glorieux martyr des saints patrons du lieu ; les drames sacrés de l'ancien testament, les croyances douces et faites pour agrandir l'âme apportées par le Christ et répandues par ses apôtres, le souvenir, enfin, de la piété des fondateurs, et des bienfaiteurs de la vieille abbaye.

A la lueur des flambeaux — car le jour ne pénètre que difficilement au fond de cette crypte — on aperçoit sur le berceau de la voûte plusieurs rangs de tableaux, dont une partie, malheureusement, a complètement disparu. Ces tableaux reproduisent avec naïveté les phases variées de la longue légende que nous avons donnée en détail : pareils à ces représentations que le moyen âge nomma des *mystères*, et qui avaient pour théâtre les cloîtres des monastères et des églises elles-mêmes, ils divisent l'*exposition* du martyr de St-Savin et de St-Cyprien en scènes successives ; et pour dernier trait de ressemblance, l'acteur qui autrefois annonçait aux spectateurs émerveillés le sujet pieux qu'on allait représenter devant eux, est suppléé dans ces tableaux par des légendes concises placées au bas des personnages : l'artiste même, pour éviter toute équivoque, a placé leur nom auprès d'eux. On pourra juger sur les croquis que nous joignons à cette description imparfaite, de la naïveté, je dirai volontiers de la bonhomie du *faire* de notre artiste *Imagier*.

L'inondation terrible qui, pénétrant jusque dans les profondeurs

de cette crypte, effaçait les tableaux inférieurs, ne nous permet pas de juger si la double légende de St-Savin et de St-Cyprien y était figurée ; si les bourreaux de ces martyrs étaient livrés à la vindicte de l'enfer. Au vestibule, nous voyons le Sauveur, au milieu de sa gloire, bénissant les courageux confesseurs de la foi.

L'escalier de la crypte franchi, on se trouve en présence de la chapelle St-Marin : son gîntre gracieux s'arrondit éclairé par des fenêtres profondes, dont le jour vient converger sur une chaise antique que supporte un antique autel. — C'est le couvercle même du tombeau de St-Marin porté sur de courtes colonnes. Au pourtour se dessinent des niches occupées par les effigies des saints honorés plus particulièrement dans cette église. Arêtes, frises, tympanaux des arcades, tout est brodé de grecques et de capricieuses guirlandes, comme l'antiquité les aime, comme la renaissance sut les multiplier.

Le reste de l'abside, la voûte et les pilastres du chœur étaient sans doute couverts autrefois de peintures disparues aujourd'hui, à l'exception de quelques figures d'évêques. Auprès de l'une d'elles on lit s. NICHOLAS.

La crypte nous a présenté de grossiers débris de statues provenant des premières constructions de l'église (1) : un des bras du transept nous offre une statue d'un bon modèle, ailée, drapée à plis comptés et symétriques, peinte et portant une croix patée ; elle se nomme GABRIEL (Gabriel). — L'école appelée *byzantine* a dû passer par là.

— Elevons nos regards ; l'immense berceau de la nef déploie au-dessus de nos têtes sa riche broderie tissée sous l'inspiration de la Bible. Écoutons ses récits. — Dieu, sous la figure de son divin fils, a créé l'homme et sa compagne, et les a pourvus de tous biens, à la condition de la foi, de l'obéissance. — Mais ils veulent connaître le bien et le mal, choisir et s'égaliser à Dieu : — Ils sont tombés : désormais le travail, la douleur vont leur faire expier les torts de leur orgueil.

Cain jaloux a tué son frère, voilà le premier crime, nouveau

(1) Voir pages 128 et 134.

fruit de l'orgueil , et l'humanité suit sa fatale pente. — Noé , seul juste , sera sauvé des eaux par les avertissements du Seigneur , et sa postérité repeuplera la terre. — Babel s'élève ; les peuples se dispersent. — Abraham est choisi par Dieu ; il se dévoue au secours de ses frères et Melchisedech le bénit : enfin il est enseveli dans le pays promis à ses descendants.

— Voici encore l'histoire touchante de Joseph : — Victime de la jalousie fraternelle et de la vengeance d'un impudique , il s'élève par sa vertu , par sa science , au-dessus de tous : parvenu au faite des grandeurs , il pardonne à ses frères devenus malheureux , et leur ouvre ses bras. Caïn est expié. — Moïse s'avance , il affranchit le peuple Hébreu. La Mer Rouge engloutit l'armée de Pharaon. Désormais ISRAËL est conquis au Seigneur et le Seigneur donne les tables de la loi à son serviteur bien-aimé prosterné devant lui. Les flammes brillent sur la montagne sainte , les trompettes des anges retentissent au loin. — Le peuple attend , sous la conduite d'Aaron , que le prophète redescende vers lui armé de la volonté immuable de Jéhovah.

On ne sait ce qu'il faut le plus admirer du choix intelligent et sobre de ces tableaux destinés à rappeler les bienfaits du Dieu de Moïse , d'Abraham et de Jacob , ou de la verve de l'*Imagier* qui fit mouvoir les personnages variés de ces immenses fresques. Leur pantomime vive et fortement accentuée , supplée à la parole , à la légende écrite , et l'enchaînement de ces diverses scènes est si naturellement tracé qu'on y lit , pour ainsi parler , la Bible à livre ouvert. Ce ne sont plus les figures immobiles et guindées de la crypte ; ce sont d'intelligents acteurs. — C'est une *illustration* vivante dans laquelle le Seigneur souvent représenté , instruit , réprimande et bénit.

Nous connaissons nombre de peintures d'un dessin plus correct , d'un coloris plus séduisant ; nous n'en connaissons pas qui nous aient intéressés davantage par l'unité de leur action et par la naturel et si naturelle de leurs allures.

Reportons-nous par la pensée à quelques siècles en arrière , imbus de l'ignorance qui pesait sur le temps , et convenons de bonne foi que ce fut un trait de génie d'adopter ce moyen facile et saisis-

sant d'instruire les populations en les émerveillant. L'esprit ne peut plus oublier ce qui l'a vivement frappé. — Le peintre a donc été un habile catéchiste (1). En avançant dans le moyen âge, on voit comment les représentations des mystères, jusque dans la nef des églises, complétaient cette instruction.

Il est à regretter qu'une grande partie des pages de la création et de l'histoire de Moïse ait complètement disparu.

Les colonnes gigantesques qui suspendent si haut le berceau peint de cette nef, sont vainées elles-mêmes des nuances brillantes et capricieuses de l'agate (les chapiteaux eux-mêmes étaient peints autrefois), et par le jour doux et tranquille qui pénètre dans cette immense basilique, ces tons variés sont remplis d'harmonie.

— Au moment où nous quittons la nef pour gravir les degrés du vestibule de la tour d'entrée, levons les yeux encore : assise sur un trône splendide, au sein d'une auréole brillante, la vierge couronnée soutient l'Enfant-Jésus qui bénit le chrétien sur le point de sortir du temple. Peut-être est-ce un souvenir de cette vierge miraculeuse qui apparut au pieux Bernard pendant ses ferventes prières et dont l'original si vénéré du peuple catholique du pays fut précipité dans un gouffre de la Gartempe par les Huguenots furieux.

— Sous les voûtes de la puissante tour, nous trouvons le Sauveur encore majestueux et bénissant au milieu de ses anges et de ses apôtres qui lui rendent hommage : autour de lui, sur les murs latéraux, se déploient les pages mystérieuses écrites au livre du disciple qu'il honora du nom de *bien-aimé*.

L'apocalypse y déroule ses prophétiques légendes qui renferment les destinées du monde. Tout en face du Christ, un arc-doubleau offre aux yeux les signes du zodiaque : cet emblème éternel de l'année qui se perpétue dans tous les âges, n'est-il pas là pour dire avec l'apôtre : Le Christ était hier, il est encore et il sera dans tous les siècles (2) !

(1) *Quin in ipsâ picturâ etiam ignorantes vident; quod sequi debent, in ipsâ legunt qui litteras nesciunt.*

De historia SC. imag. et Pict. Joan. Molanus.

(2) *J. C. heri et hodie, et in secula.*

L'étroit escalier de la tour nous conduira dans la salle de la *tribune* qu'éclairent seulement les ouvertures étroites des bras de l'ancien pont-levis.

Tout est grave et peint avec des proportions gigantesques sous sa voûte élevée. On sent que l'artiste imagier a voulu caractériser la puissance et la grandeur spirituelles de ses personnages en élevant leur taille au-dessus de celle de l'humanité. — Et pour grandes que soient ses figures, on n'en compte pas moins de sept rangs de part et d'autre, depuis le sol jusqu'à l'intrados de la voûte. L'œil se fatigue en vain à les compter et à les deviner, tant elles eurent à souffrir du feu, de la pluie, des injures des guerres ; car ce lieu fut, comme nous l'avons dit déjà, le théâtre sanglant de luttes acharnées.



TYPES DES PEINTURES DE LA CRYPTÉ ET DE LA TRIBUNE.

Celles qu'on peut encore apprécier paraissent consacrées exclu-

sivement à reproduire les traits de la vie et de la passion du Christ et l'effigie des saints patrons et des fondateurs de l'église et de l'abbaye.

— Nous venons d'essayer de donner au lecteur une idée imparfaite, sans doute, de cette vaste galerie religieuse si digne d'intérêt : il nous resterait à rechercher avec soin, et l'âge et les écoles auxquels on peut avec le plus de vraisemblance rapporter ces curieux tableaux. Questions intéressantes au plus haut degré si on considère que la peinture murale avec ses frères et sœurs, les émaux, les verrières, les tapisseries à personnages, et jusqu'aux *enluminures* des manuscrits, sont les chaînons naîfs et timides qui, à travers l'obscurité des âges de nos transformations sociales, rattachent l'art antique aux chefs-d'œuvre des écoles de la renaissance.

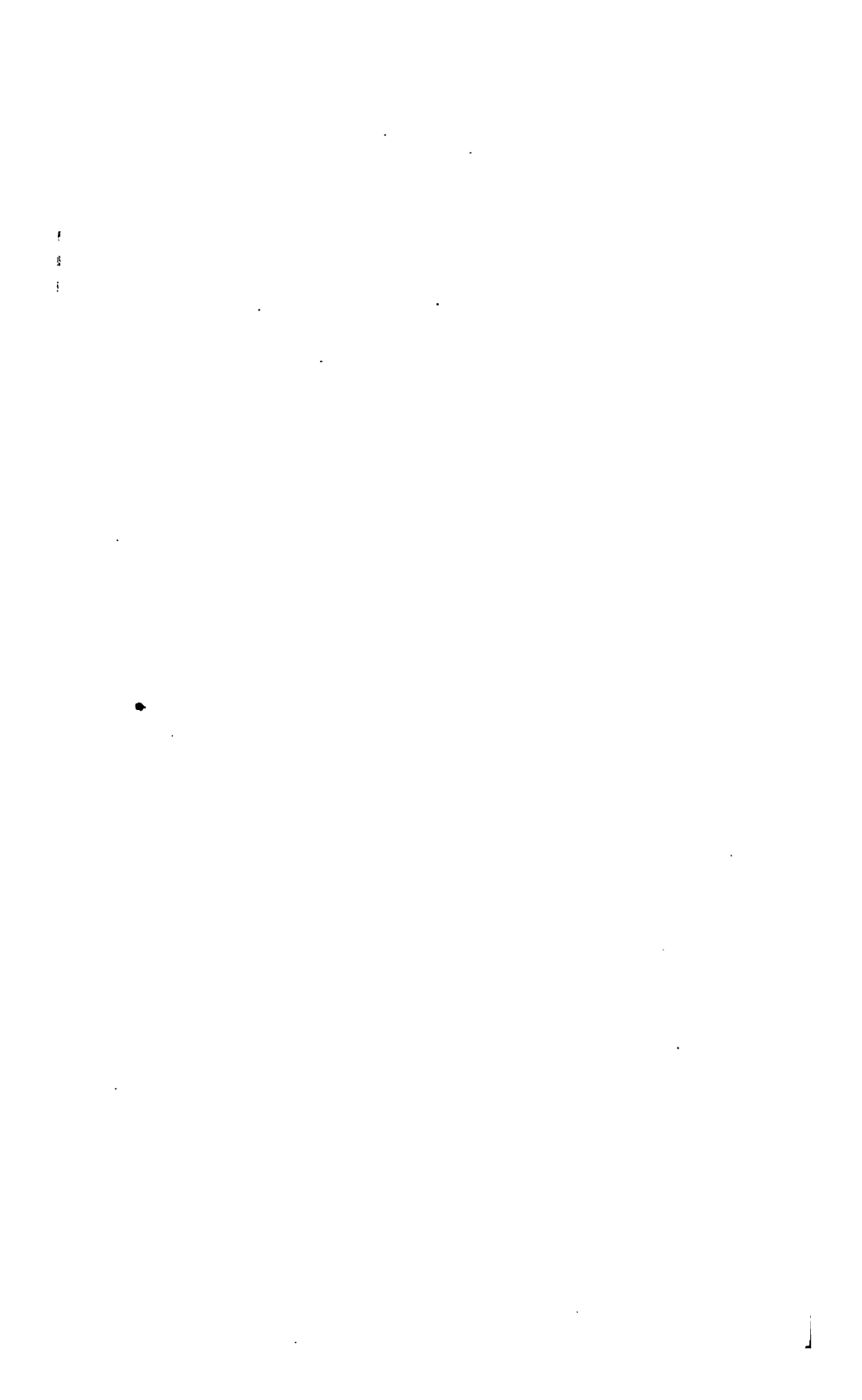
— Cimabùe, Giotto, son élève, prirent leurs premières leçons des peintres Grecs qui décoraient les basiliques de l'Orient et de la haute Italie : leurs œuvres encore tout empreintes de la raideur byzantine ne furent pas moins, par la filiation des Ange de Fiesole, des Léonard de Vinci et des Perugin, les ancêtres des pages immortelles du tendre et divin RAPHAËL, du sombre et terrible MICHEL-ANGE.

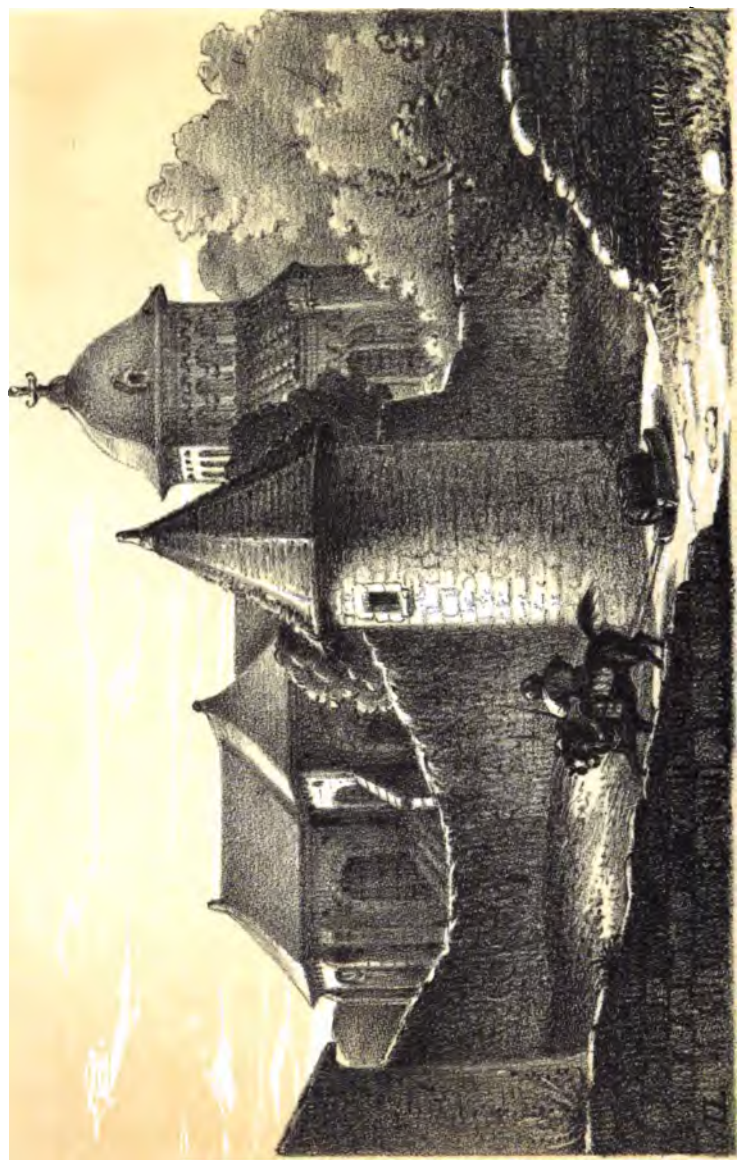
Raphaël, ce roi glorieux de l'école de Rome qui animait ses sublimes tableaux des lueurs célestes que renfermait son âme, qui traduisait sur les loges du Vatican les pages éloquentes de la Bible, et dont les pinceaux trouvaient des couleurs dignes de faire comprendre à l'homme la *transfiguration* d'un Dieu.

— Michel-Ange, ce despote orgueilleux de l'école florentine, dont le génie surhumain peignit en traits de feu le drame imposant et terrible du *jugement dernier*.

— Fixer l'âge et l'école de chacune de nos peintures murales, (car elles n'appartiennent pas toutes à la même époque ni au même *faire*), était donc un point d'un haut intérêt. Nous y avons appliqué nos efforts ; à mesure que notre travail avançait ; à mesure que les observations s'amoncelaient autour de nous, l'horizon s'étendait chaque jour davantage. Il nous semblait que les peintures de St-Savin avaient une corrélation incontestable avec celles des

églises du voisinage ; qu'elles devaient s'éclairer mutuellement, et que de leur comparaison scrupuleuse il pouvait ressortir des faits nouveaux, des faits mieux appuyés que s'ils demeuraient isolés, et conclus d'une seule localité.





ENCEINTE RUINÉE DE L'ANCIENNE ABBAYE DE NOUAILLE

L'ABBAYE DE NOUAILLÉ.

I.

LA VALLÉE DU MIOSSON ET SA VIEILLE ABBAYE.

Des bords de la Gartempe et des murs effacés de l'abbaye de St-Savin, nous allons transporter le lecteur sur les rives du Miosson, au milieu de la vieille enceinte de l'abbaye de Nouaillé. Elle nous servira de cadre pour étudier les institutions religieuses qui jouèrent un rôle si capital au milieu de la société, principalement au IX^e et X^e siècles, époques de lugubre mémoire, où le sol était abandonné presque sans défense aux incursions de ces terribles pirates du Nord qu'on appelait indifféremment du nom de Danois ou Normands.

— A peu de distance de Poitiers, entre St-Benoît et Nieuil, court un petit vallon solitaire profondément encaissé par des berges rocheuses. Au fond de ce vallon se déroule une nappe étroite de prés que sillonnent les mille sinuosités du Miosson, dont l'eau coule sans bruit sous les aulnes et les peupliers de ses bords. — Les falaises qui se dressent à pic sur plusieurs points de la vallée autour de Nouaillé, sont de nature calcaire, passant parfois à la dolomie friable : c'est dans l'épaisseur de ces dernières couches que s'ouvrent des cavernes nombreuses, creusées ou modifiées par les infiltrations des eaux pluviales. — Ces cryptes naturelles,

ces grottes hospitalières, ont dû être occupées de bonne heure par les premiers habitants du pays ; elles ont également offert des retraites sûres et tranquilles à ces pieux solitaires qui consacraient leur vie à la méditation , à la prière. Parfois les corniches avancées qui en forment les voûtes sont soutenues à l'extérieur par de forts murs d'appui qui servaient à les clore , et le jour n'y pénètre alors que par les ouvertures naturelles des rochers masquées par les buissons.

— Les bords du Miosson , si paisibles , si éloignés des bruits du monde , sont semés çà et là de ruines pittoresques, dont l'origine est presque contemporaine du berceau de notre vieille monarchie.

Il y avait en effet dès le VII^e siècle (1) sur la côte de Montvinard, presque en face de Nouaillé, une chapelle dédiée à la Vierge Marie, vers laquelle les pèlerins accouraient en foule de bien loin, le jour de la Nativité.

Ce pèlerinage devenu célèbre, et la réputation de sainteté des desservants de la chapelle, furent les causes premières de la fondation de l'Abbaye de Nouaillé, d'abord simple *cella*, dont le premier prieur fut Hermenbert , prêtre de Montvinard, qui se fit moine. Cette fondation due à Atton, évêque de Saintes et abbé de Saint-Hilaire-le-Grand, sur un terrain qui dépendait de son abbaye, date de la fin du VIII^e siècle. — Quant à la chapelle actuelle de Montvinard, bien qu'elle surgisse au milieu de tombes de pierres qui rappellent en quelque sorte les champs de Civaux , St-Pierre-les-Eglises et tant d'autres encore , elle ne peut prétendre à remonter au delà du XIII^e ou XIV^e siècle , et fut sans doute réédifiée et agrandie sur les ruines de la première.

— Si nous remontons la vallée du Miosson , à moitié chemin de Nouaillé à Nieuil, nous trouverions à demi cachée sous la tête de quelques beaux arbres une autre modeste chapelle qui fut érigée sous le nom de *Ste-Marie-d'Availles*. Sa façade appartient au XI^e ou XII^e siècle, tandis que les voûtes de la nef rappellent les siècles

(1) Note de M. Babault de Chaumont. (*Mémoires de la Société des Antiquaires de l'Ouest.*)

suivants. L'aspect grave et sévère de l'architecture romane du portail contraste fortement avec les détails si coquets de cet autre portail que la renaissance lui a donné pour compagnon : son arcade élégante sert aujourd'hui d'entrée à la cour d'une métairie établie au milieu des remparts et des fortes tourelles de l'ancienne *manse* abbatiale de Nouaillé, dont l'écusson est sculpté sur la pierre (1). Rien n'égale la surprise du voyageur qui trouve tout à coup, à l'ombre des rochers dont les grottes laissent échapper mille sources, au bord du Miosson qui fuit comme une flèche, au milieu d'une fraîche verdure, cet assemblage de remparts, de tours, de constructions religieuses et civiles de diverses époques, placées là comme une véritable fantaisie d'artiste pour le plaisir des yeux. —

Mais revenons à Nouaillé.

Quand du haut de la côte de Montvinard où nous étions il y a quelques instants, le regard plonge au fond de la vallée, on n'aperçoit d'abord qu'un pêle-mêle pittoresque et confus de ruines, de toits, de verdure, de hautes cheminées, de tourelles et de pignons aigus, du milieu desquels s'élève la masse imposante de l'église actuelle de Nouaillé.

Cette église et les bâtiments principaux de l'ancienne abbaye sont encore aujourd'hui renfermés dans une enceinte de remparts, flanqués de tours nombreuses, et défendus par de larges et profondes douves, dont le vaste rectangle est placé en travers de la vallée.

L'importance des restes de cette abbaye annonce assez quel rôle intéressant elle fut appelée à jouer pendant le moyen âge ; ses ruines accumulées, ses brèches souvent réparées rappellent aussi à combien d'incendies, de pillages, de massacres et de calamités de toute espèce, ce vieux refuge des populations voisines fut souvent exposé.

Mosaïque encore debout, Nouaillé offre à l'antiquaire plus d'une énigme à déchiffrer, car chaque siècle semble avoir pris à tâche

(1) Ces ruines si curieuses et si bien conservées encore, sont situées sur la propriété de M. Babault de Chaumont, à Availles.

de lui laisser son empreinte mariée aux empreintes des siècles écoulés. Ses entrées primitives ont changé elles-mêmes de place, au gré des possesseurs successifs de ses vieux bâtiments.

Près de trente églises relevaient autrefois de l'abbaye de Nouaillé, qui disposait en outre du revenu de huit terres considérables (1). Nous verrons bientôt quel usage les monastères savaient faire de ces richesses. Nouaillé fut particulièrement protégée par Charlemagne et par son fils Louis-le-Pieux. Les plus grands seigneurs de l'Aquitaine la comblèrent des marques de leur munificence, et dans ce nombre il faut compter les Guillaume d'Aquitaine, les Isabelle d'Angleterre, les Lusignan, les sires de Morthemer, de Curzay, de Châtelleraut et tant d'autres encore, dont les tombes reposèrent longtemps dans son enceinte. Les seigneurs de la terre de Moncontour en Anjou lui rendaient même hommage en lui payant chaque année une *maille d'or* (2). — Rien ne semblait donc lui manquer de tout ce qui fait ici-bas la gloire et la fortune; par contre aussi, rien ne lui a manqué en fait de catastrophes et de désastres.

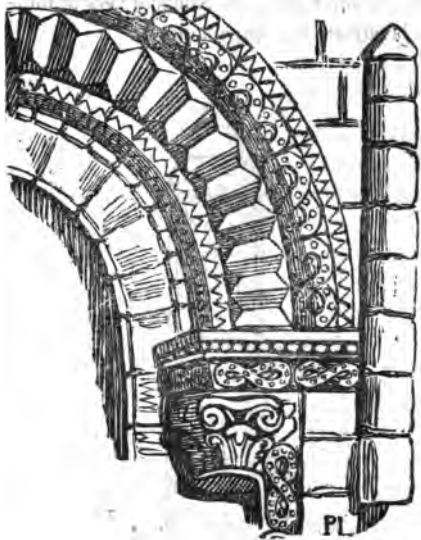
L'église et les bâtiments primitifs de l'abbaye de Nouaillé, érigés dans les premières années du IX^e siècle, furent pillés et dévastés par les Normands vers 865, et relevés à la fin du même siècle par la munificence des seigneurs Aquitains. Dans les premières années du XIII^e siècle, et pour la mettre désormais à l'abri des chances des guerres civiles, de forts remparts, des doutes profondes l'entourèrent complètement; et nonobstant, au milieu du XIV^e siècle, trop voisine du fatale champ de bataille de Maupertuis, elle fut ravagée par les Anglais vainqueurs. Deux siècles après, les Huguenots, qui assiégeaient Poitiers sous la conduite du célèbre Coligny, y mirent le feu et la saccagèrent de fond en comble.

L'église renfermée dans l'enceinte de l'abbaye de Nouaillé en est sans contredit le monument le plus intéressant. A voir ses puissantes murailles en partie couronnées par des galeries de ronde, dont les consoles rappellent les machicoulis des vieilles forteresses,

(1) Manuscrits de dom Fontenau.

(2) Monnaie du temps.

et ces nids d'hirondelles qui protégeaient le débouché des escaliers sur les terrasses des bâtiments voisins, on pense involontairement à ces donjons fortifiés, derniers refuges d'une garnison aux abois, quand la première enceinte avait été forcée par l'ennemi.



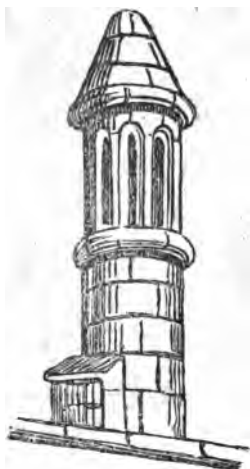
**TYPE DES ARCADES ROMANES DES BAS-COTÉS DE L'ÉGLISE
DE NOUAILLÉ.**

Ce n'est pas encore là ces constructions légères et élégantes que les siècles suivants élevèrent à l'abri d'une paix assurée, c'est encore un modèle de ces forteresses religieuses prêtes à se défendre contre un ennemi toujours menaçant et terrible.

L'ancienne entrée de la vieille abbaye placée du côté de l'abside s'ouvrait obliquement entre deux fortetours, et le chemin traversant le fossé sur une étroite chaussée venait longer les bas-côtés de l'église et passer à portée des arbalètes des sentinelles de la galerie supérieure.

Tout dans cette partie rappelle fortement l'époque romane.

L'entrée actuelle s'ouvre sous une voûte qui traverse la base d'un élégant pavillon dit de l'*Abbé*, fondé sans doute vers la fin du XV^e siècle par Raoul du Fou qui fut abbé de Nouaillé avant de parvenir au siège épiscopal d'Angoulême, et complété depuis par Jean de Mareuil, autre abbé de Nouaillé vers le milieu du XVI^e siècle, après la retraite des Huguenots.



N'oublions pas de signaler cette *lampe sépulcrale*, lanterne pittoresque et découpée à jour qui surmonte les murs du bâtiment voisin. Le feu qu'on allumait le soir dans la cage de pierre, annonçait au loin aux habitants de la vallée que la nuit et le jour l'abbaye leur offrait un asile assuré, et que les religieux imploreraient en silence la protection du ciel et priaient pour les morts.

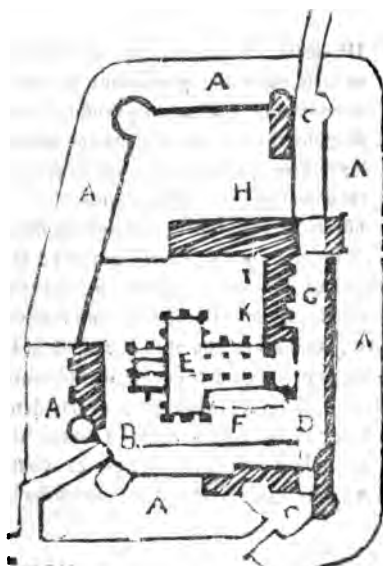
Une autre construction qui s'éleva vers 1370 par les soins de Guillaume de Montjean, prieur du monastère, témoigne une fois de plus de la sollicitude des religieux pour les populations environnantes ; je veux parler du bâtiment appelé l'Aumônerie, spécimen curieux de ces édifices civils du moyen âge toujours construits en

prévision du danger extérieur. Cet hôpital (car tel était sa destination) ne communiquait avec le dehors que par d'étroites portes ouvertes dans des murs épais et défendues par une galerie supérieure, dont les corbeaux d'appui sont encore apparents ; l'intérieur n'était éclairé que par de petites fenêtres demi-circulaires, placées presque au sommet des murs. Une chapelle, dont le style rappelle le siècle suivant, est accolée à l'extrémité de ce bâtiment et répondait sans doute au dortoir des malades qui pouvaient entendre la messe pour ainsi dire de leur lit de douleur.

Autour de l'abbaye les roches étaient coupées, les fondrières comblées, l'accès devenu plus facile pour les nombreux vassaux et les tenanciers qui recevaient d'elle et lui rendaient tour à tour ses bienfaits.

Les profondes ornières qui creusent les rocs affleurant le sol témoignent assez de l'activité qui régnait jadis autour de cet établissement religieux.

PLAN DE L'ABBAYE DE NOUAILLÉ.



Légende.

- A, A Fossés d'enceinte.
- B Ancienne entrée du Castrum (xii^e siècle).
- C, C Entrées actuelles.
- D Pavillon de l'abbé (xv^e et xvi^e siècles).
- G Anciens bâtiments de l'abbaye (du xii^e au xiv^e siècle).
- E Eglise de l'abbaye.
- F Tour du clocher servant d'entrée.
- H Bâtiments des xvii^e et xviii^e siècles.
- F Bas-côté de style roman.
- K Lampe sépulcrale.
- I Nid d'hirondelle au débouché d'un escalier.

II.

CE QUE C'ÉTAIT QU'UNE ABBAYE AU IX^e SIÈCLE.

Nous avons fait dans le chapitre précédent un assez ample connaissance avec l'ensemble des bâtiments de l'ancienne abbaye de Nouaillé, pour être préparés à comprendre quel rôle important ces établissements religieux et civilisateurs étaient appelés à jouer au milieu des siècles barbares où la force tenait si souvent lieu du droit.

Il est resté dans notre esprit que si les fortifications de l'enceinte et les constructions qu'elles abritent encore aujourd'hui, ont subi de nombreuses modifications, elles n'indiquent pas moins que dès l'origine, elles offrirent un asile assuré non seulement aux religieux de la communauté, mais même aux vassaux répandus autour d'elle dans la vallée.

Probablement avant le XIII^e siècle, cette enceinte de pierres avait été précédée par quelque forte palissade garnissant la crête des fossés, et ses bâtiments intérieurs étaient en grande partie construits en bois : ce genre de construction, usité dans ces temps reculés, fut assurément une des causes qui contribuèrent le plus à favoriser les incendies et les ravages des pirates Normands.

« Une abbaye, dit M. de Châteaubriand, ne fut autre chose dans l'origine que la demeure d'un riche patricien romain avec les diverses classes de serviteurs et d'ouvriers attachés au service de la propriété et du propriétaire. Le monastère était une maison romaine pour l'architecture ; ses petites chambres occupaient le pourtour du cloître, et les murs crénelés de l'enceinte extérieure étaient garnis de vastes hangars ou de magasins couverts dans lesquels on entassait les grains et les mobiliers des vassaux de l'abbaye, à l'approche du moindre danger. — Les couvents devinrent les forteresses où la civilisation se mit à l'abri sous la bannière de quelque saint. »

Les premiers monastères fondés par les rois Mérovingiens et Carlovingiens, étaient généralement pourvus de biens assez considérables, fruits de la conquête; mais il faut observer qu'on leur livra presque toujours des terres incultes, improductives, et que ce fut à force d'industrie et de persévérance qu'ils les transformèrent en terres fécondes. C'est ainsi que les corporations religieuses en remédiant aux malheurs, suite nécessaire des invasions des hordes conquérantes, préparaient notre sol à nourrir désormais ses libres et paisibles enfants, et jetaient les fondements solides de la patrie française.

Nous allons bientôt voir, qu'en s'occupant des besoins matériels du corps, les religieux n'avaient pas négligé pour cela les besoins de l'intelligence, et plus d'un lecteur sera peut-être surpris d'apprendre que les *trésors* des abbayes renfermaient déjà les rudiments de toutes nos sciences modernes.

Certains de ces établissements étaient plus particulièrement favorisés de la fortune. Châteaubriand cite entr'autres le monastère de St-Martin d'Autun qui possédait sous les mérovingiens jusqu'à cent mille *manse*s ou métairies. La manse était un fonds de terre pouvant nourrir un colon avec sa famille et lui permettre de payer en outre le *cens* à son propriétaire.

La riche abbaye de St-Riquier possédait 2,500 manses de séculiers, dont chacune payait 12 deniers d'argent (36 francs environ), 3 setiers (1) de froment, d'avoine et de fèves, 4 poulets et 30 œufs.

Ses quatre moulins lui devaient 600 muids (2) de grains mêlés, 8 porcs et 12 vaches.

Le marché de la ville de St-Riquier lui payait chaque semaine 40 sous d'or, et le péage rendait 20 sous.

Ses 13 fours étaient taxés à 40 sous d'or par an, 300 pains et 30 gâteaux dans le temps des Litanies.

13 villes, 30 villages, des métairies nombreuses lui formaient un revenu assez considérable en outre du casuel qui résultait des

(1) Le setier valait 1 hectol. 60 lit. environ.

(2) Le muid valait 12 setiers et pesait 44 livres.

enterrements, des oblations, des mariages et du jugement des procès.

Les commerçants, les artisans de la ville de St-Riquier devaient en outre à l'abbaye à peu près tous les objets nécessaires aux besoins du culte ou des religieux. Ainsi les drapiers lui fournissaient chaque année une belle tapisserie pour orner son église; les ouvriers en fer tous les ferrements dont elle avait besoin. Les fabricants de boucliers reliaient ses livres; les selliers garnissaient les montures des frères; les cordonniers chaussaient les serviteurs de l'abbaye; les foulonniers faisaient les sommiers de laine.

Les boulangers, les bouchers, les vignerons, les cabaretiers fournissaient le pain, la graisse, le vin et la bière nécessaires.

Les chapelles des nobles et du peuple existant dans la ville de St-Riquier fournissaient l'église de l'abbaye d'encens, de cire et de parfums.

Aux fêtes de Noël, de Pâques, de la Pentecôte, cent chevaliers tout équipés formaient l'escorte de l'abbé. On estimait les offrandes en argent faites au tombeau de St-Riquier plus de 15,000 livres pesant chaque année, et son trésor renfermait une quantité innombrable de vases précieux.

Cet argent, fruit de la conquête, des violences et du pillage, c'est-à-dire des mœurs habituelles aux peuples barbares, allait devenir dans les mains des religieux un moyen de civilisation.

L'argent était distribué aux veuves, aux orphelins, aux pauvres: il aidait à instruire des *clercs* au milieu de ces temps d'ignorance.

On comprendra facilement que l'abbaye de Nouaillé, d'abord **CELLA**, puis prieuré aussi modeste, fut loin d'avoir des débuts aussi brillants, ni d'atteindre jamais au degré de prospérité de l'abbaye de St-Riquier. Deux ou trois religieux abandonnés pour ainsi dire à leurs propres forces, au milieu d'une contrée sauvage et inculte, dépeuplée par des guerres d'extermination, tels furent les fondateurs du monastère dont le terrain fut conquis pied par pied sur les ronces et les bruyères.

Peu à peu cet établissement, forcé de se créer des ressources par lui-même, acquit de l'importance et devint tout à la fois une ferme

expérimentale, appuyée sur une forterosse dont ses vassaux étaient les défenseurs naturels, et un lieu d'étude et de méditation où de laborieux bénédictins préparaient, entassaient en silence les matériaux que nous empruntons encore chaque jour à leurs collections précieuses.

— A la tête du personnel d'une abbaye se trouvait un père abbé, choisi par les moines et consacré par l'évêque diocésain. Dans les monastères moins importants on le nommait simplement prieur, et tel fut longtemps celui de Nouaillé, dont la nomination était soumise à l'approbation du chapitre de St-Hilaire-le-Grand, dont ce prieuré relevait.

Des doyens choisis par l'abbé l'assistaient de leurs conseils et surveillaient les religieux dans tous leurs exercices; il y en avait ordinairement un pour dix religieux. — Un *cellier* avait soin des provisions de la communauté, provisions apportées par les soins du *pitancier* ou pourvoyeur. — Le *chambrier* surveillait les dortoirs des frères; le *trésorier*, le *secrétaire*, l'*infirmier* et le *chantre* remplissaient les diverses fonctions indiquées par leurs titres.

— Un fait qui n'est peut-être pas généralement connu, c'est que les monastères étaient dans l'origine des associations religieuses indépendantes du clergé proprement dit. Les unes étaient en *règle*, et leurs abbés étaient nommés par la communauté; les autres étaient simplement en *commende*, et leurs abbés *seculiers* ou *laïcs* étaient nommés par les souverains qui possédaient souvent eux-mêmes plusieurs abbayes.

Charles-le-Chauve avait en propre les abbayes de St-Denis, de St-Quentin et de St-Wast d'Arras; Salomon, duc de Bretagne, possédait celle de St-Aubin d'Angers, dont il rendait hommage au roi comme d'un fief ordinaire.

Les abbayes possédées par des laïcs, en récompense de services éminents rendus à l'État et au souverain, devinrent par la suite héréditaires et se transmirent comme toute autre propriété. Il est dès lors facile de prévoir quels abus durent en résulter; les revenus des abbayes partagés par portions inégales entre l'abbé commenditaire et la communauté, furent en grande partie distraits de leur pieuse destination primitive.

Quelques monastères jouissaient de privilèges extraordinaires, ainsi l'abbé de St-Florent de Monglone-sur-Loire était indépendant du roi et des évêques, et ne reconnaissait que l'autorité du pape : il commandait à neuf paroisses, et le jour de son intronisation il était porté comme un évêque, par quatre seigneurs de la contrée.

On doit s'attendre que les abbayes, considérées comme des fiefs mouvants, étaient assujetties comme les autres propriétés au service militaire réclamé par le souverain.

Les monastères d'abord indépendants du clergé s'habituerent insensiblement à avoir recours à lui pour en obtenir quelques immunités et partager les privilèges dont il jouissait depuis longtemps sous les rois Franks.

Les religieux cloîtrés furent donc amenés peu à peu à se fondre d'eux-mêmes dans la grande et forte corporation cléricale ; et l'autorité des évêques, encore mal définie à leur égard, intervint bientôt dans les affaires de ces communautés. Comment en eut-il été autrement, les évêques étaient les chefs spirituels de la nation ; depuis longtemps ils prenaient part à l'autorité judiciaire, surveillaient les magistrats eux-mêmes et dénonçaient aux comtes souverains ou aux *missi dominici* les juges prévaricateurs ou négligents. Leur surveillance s'exerçait sur les jeux de hasard ; ils concouraient à l'administration publique en conservant dans leurs églises les actes relatifs aux tutelles. Enfin la loi leur conférait le titre de chefs de la cité. (*Fauriel.*)

L'influence tutélaire du clergé fut ébranlée et amoindrie par la distribution de ces hautes charges aux laïcs puissants qu'aucun vœu ne liait. Une réforme générale devint nécessaire et fut opérée par le clergé régulier, c'est-à-dire par les communautés de moines, dès le VII^e siècle à la voix de St Colomban. Des écoles abbatiales furent fondées dans les monastères pour former des religieux dignes de leur mission, tandis que de saintes femmes vouées au service divin donnaient le même exemple de leur côté.

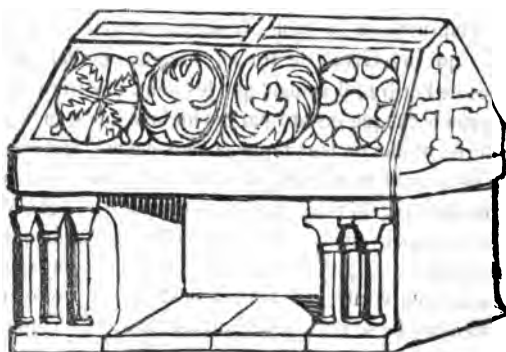
Sous Charlemagne, on vit s'élever aussi dans chaque cathédrale des écoles où la jeunesse allait s'instruire sous la direction de savants clercs désignés sous le nom d'*Escolastres*.

La nation cherchait à se transformer, et l'on comptait déjà dans

tout l'empire 250 monastères importants, dans le cours du IX^e siècle.

Remarquons, en terminant cet aperçu, que les rois mérovingiens n'avaient été en quelque sorte que les lieutenants militaires du clergé gaulois; que Charlemagne fit du clergé son plus puissant auxiliaire pour accomplir ses grandes réformes (1); mais qu'après, ce grand prince isolé dans sa race, le clergé reprit toute sa suprématie dans l'Etat et le domina de nouveau, jusqu'à ce qu'enfin clergé et nation, tout semblât disparaître sous l'étreinte terrible des pirates du Nord, pour se renouveler et reprendre vie dans l'ère des croisades.

TOMBEAU DE GUILLEROCHUS, ANCIEN PRIEUR DE NOUAILLÉ.



Le sens général de l'inscription gravée sur ce tombeau était que le moine Guillerochus, qui fut honoré de son vivant de la garde de son église, n'était plus à cette heure que le gardien de son tombeau.

(1) Le pape Adrien lui-même, marquait la plus grande déférence pour Charlemagne, et l'investiture du temporel du siège de St-Pierre n'eut lieu sous les successeurs de ce pape, qu'avec l'agrément et la confirmation des empereurs d'Occident. (*Chartes et Diplômes de l'abbé de Foy.*)

III.

LES LÉGENDES DE L'ABBÉ WAVINUS (1).

Vers le milieu du IX^e siècle, le petit monastère de Nouaillé était gouverné par le prieur Wavinus qui prenait le titre de père abbé. Ce sage et prudent homme avait fait faire aux bâtiments du prieuré d'importantes réparations et additions eu égard aux ressources bornées dont sa communauté pouvait disposer dans ce temps. Reconstituées en pierres et en briques, les salles du couvent et principalement le réfectoire montraient sur leurs murs peints des sujets religieux empruntés à la Bible. Observateur zélé de la règle de S. Benoît, qui prescrivait le travail comme une des obligations principales de l'ordre, il voulait que les yeux des frères fussent en outre frappés à chaque instant par quelque une des scènes sublimes de l'Écriture; et afin de leur rappeler sans cesse le but sérieux des vœux qu'ils avaient prononcés, des lectures pieuses étaient faites aux heures des frugals repas de la communauté: l'abbé Wavinus avait même cru pouvoir les faire entremêler parfois de quelque une de ces légendes qui, par des exemples saisissants et rapprochés du temps où l'on vivait, semblaient destinées à prouver que le zèle chrétien loin de se ralentir prenait au contraire chaque jour de nouvelles forces.

A cet effet, il avait recueilli avec soin toutes les traditions de l'Aquitaine, et souvent dicté au secrétaire de l'abbaye les épisodes les plus remarquables, pour en composer un recueil édifiant destiné aux lectures du réfectoire.

Au moment où nous le trouvons assis dans l'étroite embrasure d'une fenêtre de son appartement, la tête appuyée sur ses mains,

(1) Abbé de Nouaillé de 842 à 866 (manuscripts de dom Fontenau); tous les noms de cette partie des chroniques sont textuellement extraits des Cartulaires de Nouaillé.

il écoutait avec recueillement la vie merveilleuse de S. wilhem-du-Désert, que lui lisait frère Dolinus, son secrétaire.

De temps à autre la lecture était interrompue par quelque pieuse réflexion, une observation judicieuse, ou enfin quelque rectification du père abbé, ou de l'un des deux doyens assis auprès de lui.

Ces religieux groupés à la portée de la voix du lecteur qui se tenait debout, le dos tourné à la croisée, pour que le jour éclairât mieux le rouleau de vélin sur lequel la légende était écrite; leurs figures graves et pensives, la longue robe de bure qui drapait autour d'eux ses plis épais, l'étroite couronne de cheveux qui seule garnissait leur tête, le jour mystérieux pénétrant à grand peine par l'étroite fenêtre percée comme une meurtrière, et qui, laissant la plus grande partie du vaste appartement presque dans l'ombre, n'éclairait vivement que le groupe attentif, tout concourait à former un tableau que n'eût point dédaigné Rembrandt.

Le secrétaire de l'abbé était reconnaissable aux insignes de ses fonctions placées à sa portée. C'était, suivant l'usage des calligraphes du temps, une règle, un compas, un crayon de plomb, des ciseaux, un canif, de la pierre ponce pour polir le vélin, une écritoire pour l'encre ordinaire, quelques fioles contenant des encres de diverses couleurs pour tracer les initiales, et une trousse remplie de petits roseaux qu'on préférait aux plumes comme donnant des déliés plus fins.

« Guillaume ou Wilhem (1), disait le lecteur, était fils du comte Théodorick qui avait combattu les Saxons aux côtés de Charlemagne; d'un physique agréable, d'une robuste complexion et d'une bravoure à toute épreuve, il avait été remarqué dès son enfance par le grand empereur.

Elevé dans son palais-d'Aix-la-Chapelle, il fut successivement créé comte palatin et nommé chef de la première cohorte de la garde impériale.

Lorsque Louis, fils aîné de Charles, fut couronné roi d'Aqui-

(1) Guillaume-le-Saint, comte du Poitou, si célèbre parmi les romanciers du moyen âge qui ont travesti sa sainte vie en la chargeant d'aventures romanesques, et en le nommant le *marquis au court nez*.

taine, l'empereur voulut lui former un entourage d'hommes d'élite, dont l'exemple fut capable de maintenir le jeune prince dans la bonne voie, et Wilhem fut alors créé comte de Toulouse. »

— C'est duc d'Aquitaine qu'il faut écrire, ce me semble, interrompit un des doyens. —

— Oh ! dit l'abbé, l'un n'empêche pas l'autre, mais il serait bon d'ajouter que Wilhem ne fut pourvu de cette dignité qu'après la dégradation de Corzon I^{er}, duc d'Aquitaine, amenée par le traité honteux qu'il avait conclu avec Adalrick, duc des Wascons, plus de dix ans après le couronnement de Louis-le-Pieux (roi encore enfant).

« Dans ce poste important, continua Dolinus, Wilhem sut prouver que la confiance de Charlemagne avait été placée en bon lieu.

Il fut pour le jeune Louis de bon conseil pendant la paix, et un chef vaillant et heureux pendant la guerre.

Les Wascons maintenus dans l'obéissance, les Sarrazins battus et rejetés au delà des Pyrénées, une justice exacte et paternelle rendue aux sujets de Louis, tels furent les œuvres, tels furent les titres de ce vaillant duc à la reconnaissance du pays et de l'empereur.

— Tout à coup au milieu du cours de ses triomphes, Wilhem se recueillit en lui-même, et parvenu au faite de la gloire humaine, il résolut de tout abandonner et de consacrer le reste de sa vie à la solitude et à la prière. Les regrets de l'empereur qui s'opposa en vain à ses désirs, les prières touchantes de ses compagnons d'armes accoutumés à marcher avec lui aux triomphes guerriers, ne purent le dissuader d'abandonner le monde. — Il partit à la hâte pour se dérober à leurs larmes, traversa le pays des Francks, semant sur son chemin l'aumône et les prières, et rachetant les serfs de ses deniers pour les rendre à la liberté. En passant à Brioude, il s'arrêta au monastère de S. Julien, et pendit en dehors de la porte de son église son carquois, son arc, sa lance et son épée, et suspendit son casque et son bouclier au-dessus de la tombe même du martyr. Aujourd'hui même encore, ces armes dignes d'un géant des temps anciens, font l'étonnement et l'admiration des pèlerins.

— En continuant sa route, il arriva enfin à l'entrée de la vallée presque sauvage de Gelone, où il fonda une abbaye non loin de celle d'Aniane.

Dans cette solitude, aidé de ses enfants Bertard et Ganselme¹, il traça des routes, aplanit les rocs et créa des jardins autour du monastère fortifié. Quand tout fut prêt, il s'achemina à pied vers la solitude qu'il avait choisie, revêtu d'un cilice par-dessus ses habits, portant sur ses épaules l'autel et les riches présents qu'il destinait à la nouvelle église. Les moines vinrent processionnellement au-devant de lui, et reçurent des calices d'or et d'argent, des vêtements, des draperies de soie, des évangiles et des manuscrits précieux, une clochette en argent pur pour annoncer aux religieux les heures du jour, de saintes reliques et surtout le fragment de la vraie croix que Charlemagne lui avait accordé comme la preuve la plus touchante de sa tendre amitié pour lui. — Désormais Wilhem, le favori des princes, le vainqueur brillant des ennemis de Charles et de l'Aquitaine, n'est plus qu'un humble moine : sa longue chevelure tombe sous les ciseaux ; il revêt le cilice et, suivant un ancien usage, il consacre à Dieu sa barbe qu'il vient de raser. Chrétien plein d'humilité, il va du même pas porter aux champs le déjeuner des ouvriers de l'abbaye : le travail obscur et la prière fervente furent ses plus douces occupations jusqu'à l'heure de sa mort arrivée deux ans avant celle de Charlemagne (†).

— Voilà une vie digne de servir de modèle, dit Théodrado, l'un des doyens, quand Dolinus eût achevé sa lecture.

— Et la brillante dynastie des ducs d'Aquitaine, ajouta l'abbé, ne pouvait désirer une plus noble source.

— Ne pensez-vous pas, mes frères, que de semblables légendes doivent contribuer à rendre la vie monastique plus chère encore à nos frères.

— Sans nul doute, reprit le doyen. Mais que n'avons-nous l'insigne bonheur de posséder aussi le précieux phylactère de Gelone

¹ Guérinière, histoire du Poitou.

qui renfermait du bois de la vraie croix et qui fut cause de tant de pèlerinages et de riches oblations à saint Guilhelm-du-désert.

— Et, sans aller aussi loin, interrompt Chrodoleno, le plus âgé des deux doyens, que n'avons-nous celui de notre voisin de Karrow (Charroux), si bien doté par Charlémaigne!

— Mon vénérable frère, dit Wavinus, vous sortiez, je crois, du monastère de Karrow, quand vous vîntes à Noviliacum (Nouaillé); ne pourriez-vous nous parler de sa fondation? — Frère Dolinus en prendrait note, et ce serait un sujet plein d'intérêt à développer pour nos lecteurs.

— Le doyen s'empessa de satisfaire le père abbé, et Dolinus assis sur un pliant s'appréta à tenir une note exacte de son récit.

— Comme le bon frère était resté longtemps au monastère de Karrow ou Charroux, et que l'homme arrivé à un certain âge ne sait pas se défendre du plaisir de conter avec grand détail et de vanter outre mesure ce qu'il a vu ou partagé pendant longues années, nous ne le suivrons pas dans tous les développements où il lui plût d'entrer avec ses complaisants auditeurs. Nous dirons seulement en peu de mots que le monastère et l'église de Charroux furent fondés comme l'indique leur nom (1) au milieu d'une enceinte de chênes qui se trouva miraculeusement dégagée dans l'espace d'une seule nuit sur les bords de la Charente. Ce furent Rotger, comte de Limoges et la comtesse Euphrasie, sa femme, fille d'Is-tier, comte des Arvernes, qui en furent les fondateurs et qui les dotèrent par testament de pêcheries, de terres, de vignes, de prés et de bois considérables (781); un grand nombre de villas avec leurs colons et leurs serfs, et bon nombre d'églises relevèrent du monastère de Charroux, fondé sous l'invocation du Sauveur, de la Vierge et des saints Innocents.

L'évêque et les diocésains n'avaient aucune autorité ni juridiction sur ses religieux, et ils élisaient librement leur abbé, sauf l'approbation du roi seulement.

Charles confirma leurs statuts en 799 et fit présent à leur église

(1) Karrow (Kaer, enceinte, Row chêne).

de superbes croix, de calices, d'encensoirs, de chandeliers d'or et d'un manuscrit précieux écrit en lettres d'or. En outre, il dota le monastère de la Viguerie de l'église de Niort et de quelques maisons comprises dans le *castellum* (enceinte) de cette ville.

— En retour, les moines de Charroux étaient seulement tenus de présenter à l'empereur, pendant son séjour à Poitiers, dans le palais épiscopal où il logeait, une paire de gants, deux cierges et deux vases pleins de nectar (vin vieux). De tous les présents que le grand empereur fit à ce monastère, le plus précieux fut, sans contredit, le fragment de la vraie croix dont nous avons déjà parlé. Cette précieuse relique qu'on venait adorer de loin attira dans la suite d'abondantes oblations à Charroux et contribua à son enrichissement. Aussi les bâtiments d'abord construits en bois furent-ils bientôt remplacés par des édifices de pierre par l'abbé David, premier successeur de l'abbé Dominicus, qui avait présidé à sa fondation.

— Dieu sait, s'exclama l'abbé Wavinus, en levant les mains quand le doyen eût terminé son récit, Dieu sait à quel degré de prospérité Charroux pourra un jour parvenir (1), et combien son trésor renfermera de richesses. Mais il faut se montrer contents du peu de biens que Dieu nous envoie et nous rappeler qu'à défaut de richesses, le verre d'eau offert par une main charitable aura souvent à ses yeux plus de mérite que l'aumône de l'opulence.

IV.

LES PETITES TRIBULATIONS D'UN MONASTÈRE.

Approchez-vous, mes frères, dit le bon abbé en se levant, et désignant de la main la fenêtre entr'ouverte, et jetez les yeux sur

(1) Le père abbé ne se trompait pas. Charroux vit plusieurs papes dans ses murs, il s'y tint même plusieurs conciles. Les entrailles de Richard-Cœur-de-Lion y furent, dit-on, ensevelies.

la vallée qui entoure notre modeste demeure. — N'est-il pas consolant pour nous de voir quels résultats on peut obtenir avec les ressources bornées dont nous disposons ?

Au lieu de ces jardins cultivés avec soin, de ces vergers plantés d'arbres fruitiers, de ces champs cultivés en mil et en panis dont nous faisons notre pain quotidien, de ces prairies où paissent de grasses génisses, on ne voyait autour de nous que marécages, halliers fourrés, buissons d'épines, bons, tout au plus, à servir de retraite aux animaux sauvages.

— Je suis témoin que ce tableau était exact à mon arrivée dans ces lieux ; votre prédécesseur Godolenus, de bonne et sainte mémoire, avait seulement commencé les défrichements que vous avez poussés avec tant de vigueur. Ce désert s'est peuplé, l'aisance a peu à peu pris la place de la misère : les huttes des colons de l'abbaye parsèment la vallée, et les murs fortifiés du monastère leur servent de refuge assuré à la première alerte.

— Dieu merci, reprit Wavinus, en donnant les premiers l'exemple du travail, nous l'avons entièrement réhabilité. La vieille société l'ayant jugé déshonorant l'avait abandonné à ses esclaves : nos *clercs* en ouvrant des sillons, en traçant des chemins au milieu des rochers, en écoulant les eaux des marécages, en maniant le pic, la bêche, le marteau, la navette, ont bien prouvé au peuple que le travail ne déshonorait point, puisque de savants hommes ne craignaient pas d'y occuper leurs soins ; et le peuple à son tour les a secondés avec ardeur.

— Grâce à la règle sévère qui fait aux communautés religieuses une loi du travail assidu et de la sobriété, nous voyons aujourd'hui de nombreux troupeaux prospérer à l'envi, et les Gaules épuisées, ravagées par la guerre, voient aujourd'hui multiplier les races de bestiaux utiles.

— Mais, sainte Marie !... que se passe-t-il donc dans le cloître, s'écria l'abbé en se penchant sur le bord de la fenêtre et en interrompant l'énumération des travaux dans laquelle il semblait se complaire.

— Frère Dolinus, voyez un peu ce qui peut agiter ainsi le cellérier et le pourvoyeur qui paraissent en proie à la plus vive émotion.

Dolinus obéit sur le champ et sortit de l'appartement.

Quelques instants après on entendit les pas et les voix des trois personnages qui montaient l'escalier ; et à mesure qu'ils approchaient de l'appartement de l'abbé, on saisissait confusément ces exclamations entrecoupées et sans suite que les deux surveillants prononçaient d'un ton animé : Quel gaspillage ! — Mais mon cher frère. — Quel horrible désordre ! — Si vous vouliez m'entendre... — Le porc, la volaille..... — Mais mon frère — Le *madon* épuisé... — Frère, écoutez-moi donc ! Tandis que le secrétaire s'efforçait de les apaiser et leur représentait à voix basse que l'abbé pouvait les entendre et n'approuverait nullement tout ce bruit.

Toutefois, quand ils furent arrivés sur le seuil de l'appartement et qu'ils aperçurent le père abbé et les deux doyens, ils se turent subitement ; mais leur air agité et leurs joues enflammées témoignaient assez qu'ils n'avaient fait qu'une trêve passagère. Les hostilités furent même sur le point de recommencer quand Wavinus s'adressant à eux leur dit : Eh bien ! mes frères, me direz-vous le sujet de l'agitation extraordinaire qui s'est emparée de vous ?

Révérend père ! s'écria le cellier, croiriez-vous bien..... — Sire abbé ! interrompit le pitancier, notre frère ne veut pas comprendre.....

— Si vous continuez de la sorte, dit tranquillement l'abbé, je cours grand risque de n'y rien comprendre moi-même ; mais Dolinus est sans doute au courant du sujet de votre altercation, laissez-le m'en instruire, ce sera le meilleur moyen d'arriver promptement au but.

Les deux frères calmés par le ton paisible de l'abbé gardèrent le silence.

— Tout ce que j'ai pu comprendre, dit Dolinus, à travers le chaos de leurs exclamations, c'est que la dernière visite des chanoines de St-Hilaire avait fait une forte brèche aux provisions du monastère et porté le désordre dans la symétrie habituelle de l'arrangement du magasin et du cellier. Or, frère Job qui préside ordinairement aux distributions des vivres, étant absent à cette époque, a trouvé à son retour les choses au pis, suivant sa manière de voir, et il en rejette le blâme sur frère Melardo, le pour-

voyeur , qui le suppléait momentanément dans ses fonctions ordinaires.

— Dans tout cela , dit avec un sourire tranquille le père abbé , je ne vois qu'un excès de zèle pour le bien et l'honneur de la communauté : frère Job regrette ses provisions parce que leur désordre et leur diminution influera sur la part des pauvres ; frère Melardo a voulu faire largement les honneurs de l'abbaye au chapitre de St-Hilaire pour la gloire de notre communauté. Nous ne voyons donc pas dans tout cela un bien grand mal.

Seulement frère Job aurait dû avoir présente devant ses yeux l'inaltérable patience du saint patron dont il porte le nom : Job n'opposa qu'une angélique douceur à des maux bien autrement insupportables que la disette de provisions dont nous sommes menacés en ce moment ; frère Melardo , de son côté , aurait pu prendre moins à cœur de traiter avec somptuosité nos seigneurs suzerains , mais il fera tous ses efforts pour réparer le mal et rétablir la part des pauvres dans son intégrité. Quant à nous , mes frères , ajouta l'abbé en se tournant vers ses doyens , que nous faut-il pour satisfaire à nos besoins bornés ? — Du lait , des œufs : nos basses-cours y suffisent. — Le Mioisson nous fournit de poisson , — nos jardins des légumes , — nos champs du pain en abondance , nous en serons tout au plus quittes pour jeûner un peu davantage , pour nous priver de *madou* (vin aromatisé) et de pâtés d'oies à nos grandes fêtes prochaines , et nous offrirons ces petites privations en expiation de nos péchés.

Les deux doyens s'inclinèrent en signe d'assentiment. — Au surplus , continua Wavinus en souriant , il faut bien pardonner quelque chose à l'appétit des bons chanoines qui viennent de si loin en procession pour honorer les précieuses reliques de St-Junien , dont le monastère s'honore , et il ne faut pas non plus oublier que cette charge est compensée par les oblations que nous valent ces pèlerinages de la part des pieux visiteurs. (Pèlerinages de N. D. de Montvinard.) — Allez en paix , mes frères , oubliez cette petite altercation , descendez à l'église , et au pied de l'autel repentez-vous de vos vivacités , et réparez le mal de votre mieux. Et le bon

abbé les congédia en leur donnant sa bénédiction sous laquelle les deux frères confus s'inclinaient humblement.

Un moment de silence suivit la sortie des économes du monastère. Wavinus, tout à l'heure calme et souriant, paraissait fortement ému; un profond soupir trahit enfin ses secrètes préoccupations.

— Ces jeunes frères, dit-il aux deux doyens qui semblaient étonnés de ce changement soudain, ne sont préoccupés que du dommage matériel que nous causent les visites onéreuses de ces chanoines exigeants. Hélas ! pourquoi le mal ne se borne-t-il pas à cela ? — Ces visites tumultueuses, ces prétentions exagérées qui se font jour à l'aise, portent le trouble dans notre paisible demeure. La discipline en souffre. Involontairement nos frères comparent avec amortume cette joyeuse et libre vie avec le régime austère qui nous est imposé. — Il faut que le mal cesse, ajouta Wavinus en s'animant d'une manière inusitée. Si le chapitre est sourd à nos prières, à nos réclamations, le pape est notre père, le pape nous protège ; il en décidera. Peut-être trouvera-t-il que nos processions de chaque semaine, accomplies les pieds nus, avec humilité, sont plus propres à inspirer le respect des choses sacrées que ces bruyantes et presque mondaines solennités. Peut-être l'évêque de Rome jugera-t-il que notre pauvre monastère doit penser aux besoins de ses pauvres et de ses malades avant de subvenir au superflu des riches titulaires du chapitre de St-Hilaire. Qui sait si un beau jour ils n'élèveront pas aussi leurs prétentions sur les oblations du pèlerinage de Notre-Dame de Montvinard, qui nous appartient (1) ? Déjà Louis-le-Pieux, en considération de notre laborieuse humilité, nous a dispensés de faire des présents à la couronne et de fournir un contingent militaire à ses armées. Le père commun des fidèles ne peut manquer d'écouter nos justes réclamations (2).

(1) Rothardus, abbé de Nouaillé, fut effectivement obligé en 934, par suite des exigences croissantes du chapitre de Poitiers, de défendre les franchises de cette chapelle. Frothaire II était alors évêque de Poitiers.

(2) Ce ne fut toutefois qu'en 1110, sur les plaintes réitérées des moines

— Sur quoi, demanda Theodrado, sont donc fondées ces prétentions extraordinaires du chapitre de St-Hilaire, et comment le monastère fut-il doté des reliques de St-Junien ?

— Dolinus, répondit l'abbé, doit avoir une note exacte de ces faits, répondit Wavinus ; il va nous en donner connaissance.

V.

ORIGINE DES REVENUS ET CHARGES DE L'ABBAYE DE NOUAILLÉ.

L'abbaye de Nouaillé (Noviliacum ou Nobiliacum) aujourd'hui florissante, commença Dolinus les yeux fixés sur ses tablettes, ne fut dans l'origine qu'un modeste prieuré, une simple *cella* occupée par trois religieux dont l'un prenait le titre de recteur. La *cella* et la modeste chapelle furent agrandies ou réédifiées sous l'invocation de Notre-Dame et de St-Hilaire, sur un terrain bordant le Micio (Miosson), donné jadis par un certain Frotselmus au chapitre de St-Hilaire.

Notre véritable fondateur fut Aton, évêque de Saintes et abbé de St-Hilaire, qui nous dota de la terre de Jouarenne pour subvenir aux besoins de la communauté. Charlemagne enjoignit d'établir à Nouaillé des religieux de l'ordre de St-Benoît, dont il favorisait particulièrement le développement, parce que la règle de ces moines leur prescrivait de consacrer à l'étude et au travail un temps considérable chaque jour : circonstance qui s'accordait merveilleusement avec les vues civilisatrices de ce grand homme.

Louis-le-Pieux, alors roi d'Aquitaine, confirma lui-même ce nouvel établissement fondé dans un lieu favorable au recueillement et au travail, par un diplôme en date de 793.

de l'abbaye de Nouaillé, troublés dans leurs exercices religieux par les chanoines de St-Hilaire, que le pape Gélase supprima les processions onéreuses pour la communauté.

En conséquence de cette dépendance de St-Hilaire, les prieurs ou abbés de Nouaillé élus par la communauté sont dans l'obligation de se présenter devant le chapitre pour obtenir leur confirmation des curés de ce chapitre : enfin le prieuré doit une rente de vingt sous à St-Hilaire, le jour de la fête de la translation des reliques du saint.

— Mais, sans aucun doute, interrompit l'abbé, ni Charles-le-Grand, ni Louis-le-Pieux, ni le vénérable Aton lui-même, n'ont jamais entendu qu'on portât le trouble au milieu de notre paisible communauté, sous prétexte de rendre ostensible cette suprématie. Au surplus, ce fut à titre de restitution plutôt qu'à titre de pur don que les revenus de la terre de Jouarenne nous furent assignés; car elle avait été jadis détachée de notre manse pour être donnée à St-Hilaire.

C'est donc au vénérable Aton seul, que nous devons cet acte de justice. Quand il fut promu à l'évêché de Saintes, en 798, par Louis 4^{or} roi d'Aquitaine; c'est en considération de cet acte de justice que nous disons chaque année une messe, et que nous chantons un psaume pour le repos de son âme. Ce n'était pas non plus dans le but de nous attirer de fâcheuses visites que Pippin 1^{er}, roi d'Aquitaine, autorisa la translation des reliques de St-Junien dans l'église du monastère.

Mais continuez, Dolinus.

L'abbé de Nouaillé, nommé Godolenus (1), poursuivit le secrétaire, fut appelé dans la 17^e année (2) du règne de Pippin et de l'empereur Louis-le-Pieux, à prendre la direction des affaires de l'abbaye de Mairé-l'Evesquaut, et à réunir les deux monastères sous son autorité.

Mairé avait été ruinée par les guerres intestines qui avaient affligé le pays, et par les incursions des Normands. Le père abbé préféra sagement établir à Nouaillé le siège de la double communauté et y transporter les reliques de St-Junien qui attiraient jadis à Mairé un grand concours de pèlerins.

(1) De la Fontenelle, hist. des rois et ducs d'Aquitaine.

(2) Dom Fontenau.

— Et voilà donc pourquoi, interrompit Théodrado, le sceau de l'abbaye porte deux crosses passées en sautoir, avec l'image de son saint patron dans le champ.



ARMES SCULPTÉES SUR LE PORTAIL DE N.-D. D'AVAILLES ,
DÉPENDANTE DE L'ABBAYE DE NOUAILLÉ.

On y voit la double crosse de l'abbaye.



heliabz

SCEAU DE 1270.



SCEAU DE RAERIUS 1235.

— C'est aussi pour cela, ajouta Dolinus, que les abbés de Nouaillé sont mitrés et portent leurs crosses tantôt en dedans et tantôt en dehors, comme un signe de leur juridiction à l'intérieur et à l'extérieur de leur monastère (1).

— Ce fut un spectacle superbe, continua-t-il, que la procession solennelle de la translation des reliques de St-Junien, et la dédicace de notre nouvelle église. Le roi Pippin, le comte du Poitou Bernhar 4^{er}, la cour du monarque Aquitain, une foule de seigneurs et d'ecclésiastiques assistèrent à cette auguste cérémonie.

— L'évêque de Poitiers, Sigebrend, officia lui-même, et jamais ces paisibles solitudes ne furent témoins de tant de pompe.

Les offrandes affluèrent de toutes parts, et le trésor du monastère si pauvre jusque-là s'enrichit tout à coup d'objets précieux, destinés à rehausser la pompe du culte : croix d'or processionnelles et crosses d'argent massif, calice de vermeil, ceintures et ornements ayant appartenu au bienheureux Hilaire, superbe évangélaire écrit en lettres d'or sur vélin teint en pourpre, image de la vierge Marie en vermeil, magnifique reliquaire en filigrane d'argent doré, chasse d'argent renfermant la tête de notre saint patron, dont le corps reposait désormais sous le maître-autel, bras d'argent creux renfermant un de ses précieux bras, et tant d'autres encore dont le détail serait trop long (2).

Appelez frère Matheo, dit l'abbé, quand Dolinus eût achevé la lecture de ses notes : j'en ai chargé de préparer un travail pour appuyer auprès du père commun des fidèles notre réclamation.

— Le trésorier arriva bientôt et donna le détail des revenus de l'abbaye de Nouaillé. Ils consistaient seulement dans le revenu des manses de la terre de Jouarenne léguée par l'évêque Aton ;

(1) Ce ne fut pourtant en réalité qu'au XI^e siècle que les monastères et leurs abbés commencèrent à l'exemple des évêques et des rois à affecter des sceaux. Les armoiries n'y figurèrent que plus tard encore. Celle de Nouaillé furent : *d'azur à trois fleurs de lys d'or, deux et une, à deux crosses de même passées en sautoir.*

(2) Ces détails sont en partie extraits d'un inventaire du trésor de Nouaillé dispersé ou enfoui pendant les guerres de religion. — Cette cérémonie eut lieu le 6 novembre 830.

dans celui des terres de Mairé, et des champs cultivés par les *hommes* de l'abbaye; enfin dans les modestes redevances payées par quelques chapelles voisines (1) et les dîmes dues par quelques laboureurs et artisans répandus dans la vallée du Miosson.

— Dixmes, reprit l'abbé, qui ont pour origine les redevances annuelles imposées pour les concessions de terre que nous leur avons faites : nous en donnons une part à l'évêque, et une autre aux pauvres; le reste est consacré à l'entretien de notre église et de la communauté.

— Mais voyons à quel chiffre total montent nos revenus.

— Les temps de troubles au milieu desquels nous vivons, continua le trésorier, ont réduit à fort peu de chose les revenus que l'abbaye tire de l'extérieur.

Six manses éloignées nous doivent chacune à peine trente sous d'argent; six autres plus rapprochées, 12 setiers (18 hectolitres) de mil, d'avoine ou de fèves chacune et quelques volailles.

Nos vingt colons de la vallée nous doivent un cans de dix sous d'argent, que nous leur remettons depuis longtemps vu la difficulté des temps, transformant cet argent en journées de culture pour les hommes, et de couture pour les femmes qui cousent les habits de nos frères.

— A Pâques ils nous fournissent chacun une douzaine d'œufs, une poule, 6 chemises et la cire nécessaire au service divin.

— L'investiture de nos domaines et de nos manses nous rapporte moyennement une douzaine de porcs gras et autant de chemises (2).

Les tisserands nous doivent aussi quelques aunes de toile et de

(1) Dans la suite, les églises ou chapelles de Mazerolles, de Civray, de Limalonges, d'Availles, et bien d'autres relevèrent de St-Junien de Nouaillé.

(2) Tous ces détails sont fidèlement extraits des annales de diverses abbayes à peu près contemporaines du monastère de Nouaillé (celle de St-Cyprien entre autres); c'était chose ordinaire que cette redevance de chemise, objet presque de luxe dans ces temps reculés. On donnait également le nom de *camisia* à l'aube du prêtre et au rochet des chanoines.

panne grise (sorte de drap grossier) pour faire des capes à nos frères qui vont travailler au dehors, et les abriter de l'intempérie des saisons.

— Et voyons à présent, frère Matheo, quel est l'emploi annuel d'un revenu aussi tirailé et d'une rentrée aussi difficile.

— Les chemises qu'on fournit à l'abbaye suffisent à peine aux besoins de nos frères auxquels notre père abbé en doit trois chaque année.

— Hélas, dit Wavinus, mon cœur en saigne, car nous ne pouvons même en donner quelques-unes aux serfs malades de l'abbaye. Frère Matheo, vous transformerez pour cet objet quelques redevances en argent afin qu'il n'en soit plus ainsi.

Le trésorier fit un signe d'assentiment.

— Et surtout n'oubliez pas dans le compte les deux chemises que nous devons chaque an à Notre-Dame de Montvillard et à la chasse de St-Junien. Continuez.

— Nous vendons peu de grains et de légumes malgré la frugalité de notre vie, attendu les nombreux indigents qui se pressent chaque jour à la porte du monastère et auxquels on ne peut refuser quelque nourriture.

Les jours gras et les grandes fêtes absorbent en entier les jambons de nos saisoirs et le vin de nos vignes.

— Ah ! ah ! dit le bon abbé, voilà un article auquel la visite de nos chanoines a mis bon ordre pour l'année. Mais nos frères sauront en prendre leur parti.

— Sans doute, répondit Matheo ; mais en sera-t-il de même de nos 20 pauvres auxquels, pendant les jours de réjouissance, on a coutume de distribuer des salaisons ; — ils croiront bien plutôt qu'on veut les frustrer de leur rétribution annuelle, et le renom d'hospitalité de notre abbaye sera compromis.

— Nous y aviserons, reprit Wavinus. Continuez.

— On distribue encore du pain et de la viande à douze pauvres établis dans la vallée, à chaque anniversaire des bienfaiteurs de la communauté et le jour des morts.

— Nous pourvoyons à l'entretien et au traitement assez coûteux de 48 malades dans notre infirmerie, et chaque jour nous portons au

loin des secours de toute nature aux malades nécessiteux que l'hôpital ne peut recevoir. — Enfin nos aumônes s'étendent à une quantité innombrable de nécessiteux.

— Peut-être, dit à voix basse le père, cet emploi de nos biens nous vaudra-t-il la remise de nos péchés, et le saint homme s'absorba pendant quelques instants dans une prière mentale.

Le monastère, continua Matheo, élève chaque année six jeunes clercs jusqu'à l'âge de 15 ans, époque à laquelle ils peuvent faire profession et prendre l'habit.

Nos portes sont toujours ouvertes aux voyageurs et surtout à nos frères des autres communautés, auxquelles nous sommes associés pour les bonnes œuvres (1), ou qui visitent les monastères munis de lettres *formées* (lettres de recommandation revêtues d'un sceau de plomb) des abbés ou des évêques de la chrétienté.

— La charité et l'intérêt même de nos frères en tournée le commandent expressément, observa l'abbé.

— Nous payons chaque année une rente de vingt sous à St-Hilaire-le-Grand, et nous devons à ses chanoines un dîner le jour de la procession de St-Junien.

— Hélas, oui, soupira l'abbé.

— Il faut pourvoir à l'entretien de l'église, des habillements et de la chaussure de nos frères; payer les gages du médecin, du cuisinier et du portier.

— Heureusement, dit Wavinus en riant, que notre abbé n'est pas commenditaire, car il aurait aussi à réclamer sa bonne part dans les autres frais.

— Notre abbé, s'écrièrent vivement les doyens et le trésorier, nous donne l'exemple de la résignation et de l'humilité : aussi notre communauté redoublera de zèle pour remédier à tout et suffire à

(1) Les communautés religieuses s'associaient au moyen âge dans un but charitable et pour se soutenir mutuellement. Nouaillé était associé à St-Savin, St-Cyprien, Ste-Croix, St-Sauveur de Charroux, St-Martial de Limoges, etc. Nous répétons que tous ces détails sont de la plus scrupuleuse exactitude et puisés à des sources authentiques.

ses charges. — L'abbé, sensible à ce témoignage d'affection, s'inclina avec modestie.

— Enfin, dit en terminant Matheo, s'il nous fallait comme autrefois faire des offrandes à la couronne et payer les décimes et subventions du roi pour les gens de guerre, nous ne saurions en vérité comment y parvenir.

— Hélas, dit Wavinus, il faut pourtant bien nous attendre à de nouvelles charges pour faire face aux tristes nécessités des temps où nous vivons, et donner aux chefs de l'Aquitaine les moyens de renvoyer dans leurs déserts glacés les hordes de pirates Normands.

— Merci, frère Matheo. Votre travail appuyera fortement nos réclamations énergiques. Mais il est temps, mes frères, de nous livrer à la prière et au recueillement, car j'entends la cloche des vêpres (six heures du soir).

Les doyens et le trésorier se retirèrent aussitôt et laissèrent le père abbé plongé dans ses méditations.

Richesses manuscrites du IX^e siècle.

VL

LE CATALOGUE DE FRÈRE DOLINUS.

A quelque temps de là, frère Dolinus s'était enfermé dès la pointe du jour dans une cellule assez spacieuse, non loin de l'appartement du père abbé (si l'on peut donner ce nom à une pièce un peu plus grande que celles des autres religieux), et paraissait être très affairé. Le secrétaire du révérend Wavinus, qui était en même temps l'*armarius* de la communauté de Nouaillé, c'est-à-dire le bibliothécaire, avait reçu de son supérieur l'injonction for-

melle de dresser avec un soin particulier le catalogue exact et détaillé de tous les manuscrits que possédait l'abbaye.



SAINT FORTUNAT ÉCRIVANT LA VIE DE SAINTE BADEGONDE.

Vignette d'un manuscrit du xiii^e siècle.
(Bibliothèque de Poitiers.)

Type des scribes au moyen âge.

Il était d'usage de faire chaque année un recensement à peu près semblable pour s'assurer du nombre, de l'état des ouvrages, et juger des acquisitions nouvelles faites depuis le dernier recensement.

Toute négligence, tout accident arrivé par la faute d'un reli-

gieux à ces précieux manuscrits, lui attirait une verte réprimande, et il en demandait humblement pardon comme d'une faute capitale. L'armarius tenait avec soin un registre des emprunts faits à la collection de son monastère, et exigeait un gage qui restait entre ses mains jusqu'à ce que le manuscrit prêté fut revenu à sa place habituelle.

Cette fois le prudent frère Dolinus avait ajouté au catalogue, rédigé suivant la formule habituelle, une analyse substantielle des matières contenues dans chaque manuscrit : et même avec ce zèle et cet amour de sa profession que les seules bibliophiles connaissent et apprécient, il avait joint à cette analyse ce qu'on nommerait aujourd'hui le signalement complet des caractères extérieurs et pour ainsi dire *physiques* de ces manuscrits.

A voir la pièce qui servait de bibliothèque, on eût difficilement de nos jours deviné à quel usage important elle était consacrée. Deux grands bahuts ou coffres de chêne, grossièrement sculptés et garnis de lourdes ferrures, une table massive, quelques sièges en forme de pliants, un prie-Dieu et le trône du père abbé, sorte de fauteuil à dossier élevé muni d'un marche-pied, composaient tout l'ameublement.

Dolinus avait la veille terminé son travail, et comme ce jour-là, il devait le soumettre à l'abbé, il s'occupait avec activité à le collationner avec les manuscrits ; allant sans cesse des bahuts à la table, il transportait chaque fois un ou deux ouvrages qu'il plaçait dans l'ordre indiqué sur son catalogue.

Ce travail préliminaire achevé, Dolinus essuyant son front où perlaient quelques gouttes de sueur, se jeta, pour reprendre haleine, sur le trône même de l'abbé, placé non loin de la fenêtre. Toutefois, son agitation ne lui permit pas d'y rester oisif, et, pour calmer son impatience, en attendant l'arrivée de son supérieur, qui ne devait venir qu'après le dernier coup de tierce (9 heures du matin), il se prit à relire à voix basse le préambule dont il avait jugé à propos de faire précéder son catalogue. De temps à autre, et pour suppléer sans doute à quelque interlocuteur absent, il interrompait sa lecture par un soliloque en ma-

nière de commentaire sur les raisons qui l'avaient déterminé à suivre telle ou telle marche dans son travail.

« — Le père abbé, qui aime tant à réunir des documents historiques, sera sans doute satisfait de ce petit préambule, car j'y ai résumé à peu près tout ce qu'on sait touchant les matières sur lesquelles on nous a transmis les traditions du passé.

Et Dolinus se mit à lire :

Rien ne fut plus varié dans tous les temps, que les matières sur lesquelles les peuples tracèrent les souvenirs de leur histoire. Moïse.....—

« Ne faut-il pas remonter jusqu'à l'origine ? murmura-t-il entre ses dents, comme pour répondre à quelque voix intérieure qui lui disait sans doute : c'est le prendre d'un peu haut ! »

Moïse grava les lois dictées par Jéhovah sur des tables de pierre.

Athènes conserva les lois de Solon gravées sur des planches de bois incorruptible.

Les lois des douze tables de Rome étaient écrites sur des tables d'airain.

Les édits du sénat romain se burinaient sur des tablettes d'ivoire, d'où leur nom de *libri elephantini*.

On employa parfois des livres dont les feuillets, réunis par des fils, étaient faits de marbre et si minces que le jour passait à travers.

« — Hum ! fit Dolinus, c'était un peu fragile. Voici du plus solide. »

Les Chaldéens consignaient leurs observations astronomiques sur les briques de leurs monuments, et les Egyptiens sculptaient leurs annales sur le granit de leurs temples.

« — Il est vrai que ce fut précaution assez inutile pour nous qui n'avons plus la clef de leurs hiéroglyphes, murmura l'armarius, en secouant la tête (1). »

— Du temps de Job, on écrivait sur des feuilles de plomb, avec un style de fer, et ces feuilles étaient réunies autour d'une tige à l'aide de petits anneaux.

(1) Frère Dolinus n'avait pas prévu Champollion,

— C'était aussi sur des feuilles de plomb très minces que les Grecs traçaient leur correspondance secrète : on les cousait entre les semelles des chaussures des messagers, et le correspondant habitué à ce manège, profitait du sommeil des coureurs pour s'emparer de ces écrits et y substituer sa réponse.

« Oh ! les Grecs, les Grecs, murmura Dolinus..... Continuons. »

— Le philosophe Cléanthe écrivait les leçons de son maître Zénon sur des os de bœuf et des coquilles marines.

— On raconte que le Coran du maudit *prophète* était écrit sur des omoplates de mouton.

— Les pugillaires romaines étaient des tablettes de bois de thym amincies et polies, attachées l'une à l'autre de manière à former un recueil facile à feuilleter. Les tablettes enduites de cire étaient aussi souvent réunies à l'aide de bandes de parchemin pour former des espèces de livres.

« Tout cela n'était guère commode, aussi les peuples essayèrent-ils de bonne heure de substituer à ces matières inflexibles des peaux de bêtes. »

— Les anciens Perses, les Hébreux et les Grecs en donnèrent l'exemple.

Les Israélites écrivaient leurs livres saints sur des peaux de chèvres ou de boucs teintes en rouge. L'Iliade et l'Odyssée d'Homère furent écrites en lettres d'or sur des entrailles de serpent qui formaient un rouleau de cent pieds de long. Il existait encore au *v^e* siècle et fut détruit dans un incendie de Constantinople.

« Cela ne prouve rien contre la matière, fit Dolinus, car on vit périr également dans un incendie du Capitole 3,000 tables de bronze qui s'y trouvaient réunies du temps de Vespasien. »

— Les Egyptiens, les Grecs et les Romains eux-mêmes écrivaient sur des toiles préparées avec de la colle et du charbon pulvérisé. Ces toiles longues et étroites se repliaient sur elles-mêmes entre deux tablettes, ou s'enroulaient autour de deux bâtons placés à leurs extrémités.

Toutefois, le papyrus que l'on fabriquait à Saïs avec les filaments intérieurs d'un jonc des marais de la Basse-Egypte, nommé pa-

pyrus ou *biblos*, fut la matière la plus généralement répandue dans le monde ; et avant la conquête de l'Égypte par les Arabes , cette contrée en faisait un commerce considérable (4) : il s'est perdu depuis, au point qu'il nous faut souvent aujourd'hui blanchir et poncer les vieux manuscrits pour en fabriquer de nouveaux.

Triste nécessité , murmura Dolinus , triste nécessité qui sera la cause inévitable de la perte de plus d'un ouvrage précieux. Qui peut être assuré que nos calligraphes épargneront toujours les textes les plus rares pour les recouvrir de productions insignifiantes.

Heureusement du moins , nos frères bénédictins , que la règle oblige à multiplier nos richesses manuscrites sauront faire un choix intelligent , tandis que d'autres... — Agiront avec moins de discernement , acheva l'abbé Wavinus qui , pendant ce dernier soliloque de Dolinus , s'était avancé dans la pièce sans que le secrétaire préoccupé de ses réflexions , s'en fut aperçu.

Et c'est ainsi qu'ici-bas , continua l'abbé , chacun pense de son prochain , sans se douter que le prochain a peut-être d'aussi bonnes raisons pour en penser autant de son côté.

Mais qu'est-ce cela , dit-il en souriant à Dolinus qui , honteux d'avoir été surpris sur le trône de son supérieur , au milieu de son monologue , s'était levé subitement.

— C'est , balbutia l'armarius troublé , une notice sur les diverses matières sur lesquelles les hommes ont consigné jusqu'à ce jour leurs pensées et leurs traditions , et dont j'ai fait précéder le catalogue détaillé que votre révérence m'avait prescrit de faire.

— Ah ! ah ! je vois , reprit le bon abbé , que notre savant armarius nous a préparé une petite surprise avec son zèle ordinaire. — Ce surcroît de travail lui rendra notre indulgence et le pardon de ses petites médisances sur le compte d'autrui. Vous relisiez , ce me semble , votre travail ?

Oui , révérend , et si vous aviez un moment à perdre , je vous lirais l'article curieux auquel j'étais précisément arrivé.

(4) Ils furent en usage en France jusqu'au XI^e siècle.

Voyons-le, dit l'abbé, qui connaissait le faible de son secrétaire pour les résumés encyclopédiques.

Certains calligraphes de l'antiquité et des temps modernes, lut Dolinus, sont parvenus à tracer des caractères d'une finesse incroyable. On cite dans ce genre un distique latin écrit en lettres d'or sur l'écorce d'un grain de blé. — Un vers d'Homère tracé sur un grain de millet. — Les 45,210 vers dont se compose l'Illiade, écrits sur une étoffe d'une extrême finesse, furent renfermés dans une coquille de noix !!

— Dolinus, en achevant ces mots avec emphase, regarda d'un air triomphant le père abbé pour jouir de son étonnement; mais Wavines, préoccupé de pensées plus graves que l'armarius; murmura à demi-voix avec impatience : *difficilis naves!* (1) et se tournant vivement du côté des doyens qui entraient en ce moment dans la bibliothèque, il les pria de l'aider dans l'examen qu'il allait faire des richesses manuscrites de l'abbaye.

VII.

L'examen du catalogue de frère Dolinus écrit en minuscule Caroline (2) sans abréviations, vrai chef-d'œuvre de calligraphie, valut au secrétaire des compliments mérités pour son habileté : mais ce n'était pas là son seul mérite, car c'était en outre un véritable modèle d'ordre et de clarté, élaboré avec cette minutieuse et intelligente patience, qui a toujours été l'apanage des véritables bibliophiles. (Pourquoi des esprits chagrins et jaloux les ont-ils souvent confondus avec ces tristes *bibliomanes* qui n'en sont que la caricature !)

— L'armarius judicieux de Nouaillé n'avait pas jugé à propos de classer les ouvrages confiés à ses soins par ordre alphabé-

(1) Niaiseries difficiles.

(2) Caractère analogue à celui qu'on emploie aujourd'hui dans l'imprimerie sous le nom de *Petit-Romain*.

tique, sous prétexte que c'était là le moyen le plus facile de mettre la main à coup sûr sur le manuscrit demandé.

Il pensait, le bonhomme, que cette méthode fort convenable pour un glossaire, avait l'inconvénient de séparer par de longues distances les ouvrages traitant de matières semblables et se prêtant un appui mutuel.

— Inutile de dire qu'il n'avait pas non plus imaginé d'assortir par taille et genre de reliure ses précieux ouvrages dans le seul but de plaire à l'œil, et de le charmer par une élégante symétrie. Dans ces temps sérieux, on tenait davantage à la substance même des livres qu'à leur apparence extérieure, et il était réservé à nos jours de progrès de transformer quelques bibliothèques en *dressoirs* de luxe, dont le fer à gaufrer devait faire tout le mérite, attendu que leurs propriétaires n'entendaient nullement s'inquiéter du contenu.

— Donc frère Dolinus avait jugé convenable de diviser ses manuscrits par groupes traitant les sujets analogues; et dans chacun de ces groupes, les ouvrages figuraient suivant leur importance et leur ancienneté, se prêtant ainsi un appui mutuel et guidant, avec une sorte de bienveillante sollicitude, le travailleur dans ses recherches.

En outre, Dolinus, en bibliophile intrépide, ne s'était pas contenté de consigner sur son catalogue le nom des manuscrits et des auteurs; il avait ajouté à leur signalement *physique* une analyse rapide de leur contenu, et sa table générale disposée tout à la fois par ordre alphabétique et par ordre de sujets, offrait d'un seul coup d'œil le résumé de tous les matériaux qui pouvaient intéresser chacun. Du reste son obligeance infatigable venait sans cesse en aide aux travailleurs, et plus d'un lui dut souvent la plus grande part de ses succès (1). —

(1) Cette qualité précieuse, je dirai plus, cette vertu d'État, n'est pas dieu merci demeurée enfouie toute entière dans les vieux âges, et nous l'avons pour notre compte toujours trouvée dans les conservateurs de la bibliothèque de Pottiers. Chacun est toujours sûr de rencontrer auprès d'eux ce degré d'urbanité et d'obligeance qui facilite même au plus inexpérimenté les recherches les plus pénibles.

Je ne sache rien de si favorable à l'étude, et de si rare en même temps, que la mémoire limpide et bien meublée d'un homme spécial, et (qu'on me passe le terme) d'un *homme bibliothèque* qu'on puisse feuilleter tout à l'aise, et qui de temps à autre ajoute de son cru quelque réflexion judicieuse qui nous eût échappé et dont nous faisons bel et bien notre profit.

Ah! Messieurs les auteurs, que de larcins ignorés des lecteurs! tant il est doux pour l'amour-propre de butiner à la sourdine dans les sillons ensemencés par d'autres, et de laisser croire au public qu'on a tout tiré de son propre fonds!

— Le IX^e siècle avait réuni dans les monastères assez d'ouvrages pour que nous y puissions reconnaître déjà le noyau principal de nos bibliothèques modernes.

On y trouvait les saintes écritures, les écrits des pères de l'église et des historiens sacrés. Des livres de controverse religieuse et d'histoire profane, et enfin la plupart *des poètes* et des prosateurs Grecs et Romains.

— Voyons, dit le père abbé après avoir feuilleté quelques instants le catalogue et approuvé la méthode de Dolinus, commençons le recolement de nos manuscrits. Cet examen nous permettra de décider quels ouvrages nous devons distribuer à nos frères pour multiplier les copies pendant le saint temps de Carême (1).

— Croiriez-vous, vénérable Théodrado, que notre communauté a rempli à elle seule tous les vides qui séparaient les 42 ou 48 manuscrits qui existaient à peine à Nouaillé il y a une vingtaine d'années? — Heureux les monastères auxquels les écoliers apportent chaque année des manuscrits comme à St-Benoît-sur-Loire (2), pour solder les honoraires des maîtres clercs. Il leur est plus facile qu'à nous de posséder de riches collections.

Frère Dolinus, nous vous attendons.

Dolinus commença sa lecture en désignant du doigt chacun des manuscrits étalés sur la table à mesure que son tour était arrivé.

(1) On choisissait effectivement ce temps-là pour imposer comme mortification une tâche plus grande aux religieux.

(2) Cette abbaye instruisait 5,000 écoliers.

LIVRES SACRÉS. Deux magnifiques exemplaires des saintes écritures reliés en peau de chevreuil teinte en rouge...

Lirai-je, fit timidement Dolinus, le petit commentaire que j'ai joint à cet énoncé ?

Ah ! Ah ! répondit Wavinus, encore quelque surprise sans doute : lisez, lisez, ajouta-t-il en faisant un signe des yeux aux deux Doyens, comme pour les prévenir de s'attendre à quelques traits d'érudition minutieuse, péché mignon du bon armarius.

L'un de ces exemplaires, se hâta de lire Dolinus sans méfiance, est écrit en capitales rustiques sur vélin blanc très fin, rayé de vermillon ; mots indistincts et monogrammes intercellés dans le corps des lignes. Sa date est incertaine.

Le second sur vélin jaunâtre, rayé de blanc, est écrit en onciales mêlées de minuscules et de capitales : son texte est divisé en stiques ou versets, suivant la méthode attribuée à saint Jérôme. Date également incertaine.

— A merveille ! fit Wavinus comprimant un sourire.

— Un magnifique évangélaire, poursuivit Dolinus ravi de cette approbation, sur vélin teint en pourpre foncé, écrit en capitales d'or et d'argent par lignes alternatives : sigles ou abréviations nombreuses, style pur de tout barbarisme ; reliure brune ornée de baguettes d'or disposées en losanges. Ce manuscrit est un cadeau précieux que Pippin 1^{er}, roi d'Aquitaine, fit à ce monastère. Il date du VII^e siècle.

— Très précis, fit encore l'abbé.

— Le livre des Machabées, formé de feuilles de vélin cousues ensemble et roulées sur elles-mêmes. Onciales à jambages brisés et détachés, titres en capitales rustiques ; stiques ou versets marqués par un petit rentrant de l'écriture au commencement de la première ligne. Exemplaire du VI^e siècle.

— Parfaitement technique, observa l'abbé.

— Le livre de Job, écrit en caractères hébraïques sur papyrus d'Égypte, encre jaunie. Exemplaire endommagé des rats.

— Pauvres rats, murmura Wavinus à demi-voix. Etre réduits à se nourrir d'hébreu !

La vie des saints apôtres et des martyrs, poursuivit Dolinus,

sans saisir le sens des mots indistincts de son supérieur, écrite sur papyrus neuf, en caractères minuscules mêlés d'un peu d'onciales et de majuscules. Abréviations et barbarismes fréquents. De la fin du siècle dernier.

— Les actes des apôtres en demi-onciales sur vélin gris jaunâtre, titres en grandes capitales ou en onciales indifféremment; des notes de Tyron sur les marges.

— De mieux en mieux, grommela l'abbé.

— Un exemplaire fort curieux des œuvres de saint Chrysostôme sur papyrus gris-brun en assez bon état, écrit en caractères grecs dits *Boustrophédons*.

— Vous dites...? fit l'abbé.

— *BOUSTROPHÉDONS*! répéta Dolinus. — C'est-à-dire, ajouta-t-il avec empressement, une espèce d'écriture dont la première ligne commence de droite à gauche comme toutes celles de l'Orient pour continuer de gauche à droite à la seconde ligne, en revenant sur ses pas et ainsi de suite, absolument comme un attelage de bœufs trace les sillons d'un champ, ce qui lui a valu son nom.

— Cela est fort ingénieux, observa l'abbé; mais comment les lettres s'arrangent-elles de ce retournement. — Ah! dit Dolinus, les lettres se retournent aussi et les choses vont d'elles-mêmes.

— A merveille, mon bon Dolinus. Mais vous n'avez guère eu pitié de nous depuis quelques instants, en nous accablant sans relâche de votre érudition, ajouta Wavinus avec un sourire encourageant. Nous aurions grand besoin de quelques explications sur tous les termes que vous avez employés jusqu'ici pour vous suivre avec fruit pendant la lecture du reste de notre catalogue. J'avoue que nos vénérables doyens et moi, nous nous perdons un peu au milieu des écueils de ces onciales droites ou tortues, de ces capitales régulières ou rustiques, de cet amas de minuscules et de tout l'essaim calligraphique que votre science remue à la pelle comme vile poussière.

— Dolinus, enchanté de cet appel à son érudition, donna sans défiance dans le piège innocent que lui tendait le père abbé, et s'apprêta à le satisfaire. Comme tous les hommes entièrement adonnés à une étude spéciale, il attachait une extrême impor-

tance à ses moindres détails, et ne soupçonnait même pas que ces détails pussent être indifférents pour d'autres : bien plus, je ne voudrais pas même assurer que le bon et naïf érudit n'eût mis quelque malice à provoquer ces explications par un emploi un peu exagéré de mots techniques. On voit jusqu'à quel point il avait réussi.

Sans être aussi proluxe que Dolinus, nous résumerons en peu de mots les développements que l'armarius se plut à donner à ses supérieurs, grâce au sang-froid imperturbable et à la patience exemplaire dont ils s'étaient armés pour l'écouter jusqu'au bout. Si le lecteur ne se sent pas la même patience, nous l'engageons à passer ces détails que nous ne consignons ici que pour éviter à quelques curieux les recherches longues et pénibles qu'ils nous ont coûtées pour rassembler ces traits bien peu connus de la calligraphie ancienne.

L'armarius décrivit donc successivement la belle capitale romaine carrée, les combinaisons et enclavements des *sigles*, imposés à ses lettres, et que l'on peut étudier encore chaque jour sur les inscriptions tumulaires. Elle était généralement employée dans les manuscrits pour les titres généraux ou le commencement des chapitres. Quelques manuscrits même étaient écrits entièrement en capitale, mais un peu négligée, et pour cela même appelée *rustique*. Le plus souvent cette dernière s'y mélangeait à l'*onciale* et à la *minuscule* (1).

L'*onciale* romaine était une forme d'écriture très ancienne, qui empruntait quelques caractères à l'alphabet grec ; elle différait principalement de la capitale par l'arrondissement des sommets et des bases de quelques-unes de ses lettres, ce qui donnait à leurs jambages l'apparence de C. disposés dans plusieurs sens. Son nom lui est venu de la taille qu'elle affectait dans l'origine (*uncia*, pouce, 12^e partie du pied romain) ; toutefois elle n'était nullement astreinte à ces dimensions primitives.

(1) Tous les détails qui vont suivre sont fidèlement extraits des œuvres de Mabillon et autres Bénédictins.

INCIPIT EXPOSITIO
SANCTI HILARIIEPISCOPI PICTAVENSIS
NIS SUPER MATTHAEUM

Peccare humanum
est. permanere
diabolicum

In nomine Domini Dei et Salvatoris nostri Jesu Christi, Hludovicus im-
perator Augustus. Signum, Hludovicus (ce dernier mot est en monogramme.)

1 CAPITALES RUSTIQUES.

Incipit expositio Sancti Hilarii, episcopi Pictaviensis, super Mathæum.

2 ONCIALES.

Peccare humanum est. Permanere diabolicum.

3 ÉCRITURE MAJUSCULE DES DIPLÔMES.

In nomine Domini Dei et Salvatoris nostri Jesu Christi, Hludovicus im-
perator Augustus. Signum, Hludovicus (ce dernier mot est en monogramme.)

La *minuscule romaine* n'avait d'arrondi que les sommités de ses jambages. (C'est notre caractère actuel d'imprimerie.) La *cursive* lui ressemblait un peu, mais elle avait subi tous les caprices des tachygraphes et se montrait souvent défigurée par une profusion de majuscules longues et étroites. Souvent elle passait à la cursive *lombarde* jalonnée de longues *hastes* ou queues disgracieuses qui traversent parfois les lignes voisines.

Les caractères ou notes de Tyron sont les aïeux de nos caractères sténographiques avec lesquels ils ont l'analogie la plus frappante.

On sait que ce fut Tyron, affranchi et secrétaire de Cicéron, qui les mit en vogue. Leur utilité principale consistait à saisir avec rapidité les discours prononcés en public.

Dolinus expliqua à ses auditeurs qu'à défaut de date inscrite, on pouvait souvent préciser l'âge des manuscrits par le seul examen de leurs caractères. Les calligraphes avaient employé volontiers jusqu'au ix^e siècle la capitale, l'onciale et la minuscule dans les manuscrits, et la cursive dans les actes et les diplômes, sauf quelques exceptions.

— Les manuscrits antérieurs au vi^e siècle étaient généralement écrits en belles capitales romaines ou en onciales anguleuses et sans bases sur des feuilles de vélin carré, à deux colonnes (principalement pour les ouvrages liturgiques), les têtes des versets ou stiques indiquées par un petit rentrant de l'écriture au commencement de la première ligne.

Les titres dépourvus d'ornements étaient formés d'onciales à jambes torses, et les quatre ou cinq premières lignes écrites en vermillon.

Au vi^e et vii^e siècles, les abréviations et les barbarismes se multipliaient : les mots étaient souvent partagés en deux ou trois parties sans raisons apparentes; les sigles, monogrammes et lettres historiées se montraient fréquemment dans les titres.

Le *sacramentaire* de Gellone offrait de curieux exemples de ces lettres appelées visigothiques, parmi lesquelles il y en avait d'antropomorphiques, de zoographiques, d'ornithoïdes, d'ophiomorphes, selon qu'elles figuraient plus ou moins bien des personnages.

des animaux, des oiseaux ou des serpents. D'autres étaient fleuries, brodées, entrelacées, aucunes mêmes grotesques; elles remplissaient parfois la première page tout entière des manuscrits.

INITIALES WISIGOTHIQUES.



Le premier monogramme KLE représente le mot Kalendas.

On voit que nous n'avons pas plus inventé les lettres historiées que la sténographie.

Le corps de l'écriture était de préférence en onciale, en demi-onciale et en minuscule tranchée; les capitales des titres coloriées en vert, et la première ligne seulement en vermillon.

Au VIII^e siècle, les fautes et barbarismes croissaient de plus belle; les titres étaient très ornés et leurs lettres anglo-saxonnes se terminaient par des queues et des têtes de serpents. Souvent le corps de la lettre était brodé de points blancs sur un fond jaune, rouge ou bleu.

Le corps de l'écriture était tout en onciale, ou tout en minuscule, avec intercallation de quelques majuscules, cursives et onciales, mais en petit nombre.



INITIALES MÉROVINGIENNES ET SAXONNES.

Depuis le commencement du ix^e siècle, l'orthographe était devenue plus correcte et l'écriture mieux tranchée, mais courte et massive. Charlemagne avait exigé qu'on apportât tous ses soins à faire des copies correctes des livres de liturgie. Les évêques et abbés ne devaient se servir pour la célébration des offices que des livres d'Hymnes, Psaumes et Cantiques composés ou recueillis par les soins de Paul Diacre, vers 788.

Les textes étaient généralement écrits en minuscules dites carlovingiennes, pures de tout mélange, avec des titres en onciales ou en capitales superbes. On y remarquait beaucoup d'abréviations.

Vers la fin du dernier siècle, les initiales lombardiques s'étaient mêlées aux caractères saxons bizarrement contournés.

Ces caractères lombardiques appelés justement massifs, marquetés ou mosaïques, affectaient généralement la forme de poissons ou d'oiseaux.

Nous offrons ici quelques spécimens de la plupart de ces lettres curieuses, sans lesquels le lecteur ne pourrait se former une idée précise des ornements variés de nos antiques manuscrits.



CAPITALES LOMBARDIQUES EN MARQUETERIE.

Souvent la place des initiales ornées était laissée en blanc dans le manuscrit, parce que l'enlumineur et le chrysographe (peintres des lettres d'or et de couleur) n'avaient pas accompli leur tâche.

Le calligraphe n'était chargé que de l'écriture habituelle. L'or s'appliquait en poudre délayée dans la colle de parchemin, sur un fond de minium, et l'argent préparé de la même manière sur un fond peint en vert. Quand cette application d'or ou d'argent avait suffisamment séché, on la polissait à l'ivoire.

Telles furent en substance les explications sur lesquelles Dolinus s'étendit avec ce plaisir qu'on ressent toujours à parler de l'objet de ses études favorites. Comme il arrive quelquefois aussi, les auditeurs, d'abord disposés à sourire, l'avaient écouté avec un intérêt croissant à mesure qu'il avançait dans son résumé de la calligraphie ancienne, tant le travail consciencieux finit par imposer son gré mal gré aux plus indifférents, parfois même aux railleurs. Le bon armarius était ravi, et ce fut avec un redoublement de zèle qu'il acheva la lecture de son catalogue.

Outre les bibles, l'évangélaire, le livre de Job et des Machabées, les actes des apôtres, la vie des martyrs et les œuvres de saint Chrysostôme dont nous avons déjà parlé, la bibliothèque du

monastère de Nouaillé renfermait encore les œuvres de saint Basile, de saint Ambroise, saint Cyprien, saint Athanase, saint Irénée, saint Grégoire de Nazianze et de saint Jérôme (4).

Tertullien et surtout saint Augustin, le grand docteur de l'Eglise, y tenaient une place considérable. On y voyait de ce dernier, ses traités de la cité de Dieu, du baptême des enfants, de la doctrine chrétienne, de la concordance des évangiles, de la nature de l'âme et de la nécessité de la foi ; enfin ses confessions et ses divers écrits contre les hérétiques.

Le grand Hilaire y figurait par son traité contre l'arianisme et celui de la foi catholique.

On y trouvait encore la vie de saint Martin de Tours, celle de la bienheureuse sainte Radegonde, commencée par saint Fortunat et continuée par Bandovine, religieuse du monastère de Sainte-Croix.—L'histoire ecclésiastique d'Eusèbe.

— Les consolations et la philosophie de Boèce.

— La règle monastique de saint Benoît, copiée sur le manuscrit même que Charlemagne avait fait faire au mont Cassin, sur l'original du fondateur de cet ordre religieux.

— Les livres Carolins ou *Traité des Images*, écrit par l'ordre de Charlemagne, sous l'inspiration des 300 évêques qui, au concile de Francfort, s'étant mépris sur le sens véritable des décisions du concile de Nicée, tenu en 789, condamnaient une doctrine qui selon eux frappait d'anathème tous ceux qui ne rendaient pas aux images des saints le même culte qu'à la divine Trinité.

Tout à côté figurait aussi la réfutation de cette opinion erronée par le pape Adrien.

L'histoire profane comprenait celle des Franks, par Grégoire de Tours ; la guerre des Gaules, de J. César ; Tite-Live, Juste-Lipse, Valère-Maxime.

(4) Ce catalogue de Dolinus a été composé sur les données fournies par les inventaires des bibliothèques de plusieurs monastères anciens, et notamment de ceux de Saint-Riquier, Saint-Benoît-sur-Loire, de Corbie, de Sainte-Bénigne de Dijon, de Rheims et de Nouaillé lui-même. On peut donc le regarder comme un résumé authentique des richesses littéraires des abbayes anciennes.

Les poètes, les prosateurs, les philosophes grecs et latins y figuraient par les ouvrages d'Homère, d'Aristote, d'Isocrate, de Lucain, d'Ovide, de Lucrèce, de Virgile, de Martial, de Tércence, d'Horace, de Cicéron et de Plinc. Une grammaire d'Alcuin sous forme de dialogue entre un Saxon et un Frank, et une grammaire latine à laquelle le moine qui l'avait rédigée avait donné le titre plaisant de *serva dorsum* (garantis ton dos), charitable avertissement pour les écoliers paresseux et négligents.

On y voyait encore une description de l'univers par Solinus, ébauche imparfaite du monde connu; quelques livres sur la médecine. Enfin le *Polypique* ou *Pouillé* de l'abbaye, qui contenait le recensement de la population et le *terrier* qui décrivait le territoire propre du monastère, terminait cette longue énumération. A la suite de son catalogue, l'armarius avait ajouté une note des ouvrages qu'il désirait voir figurer à l'avenir dans la bibliothèque et dont quelques-uns lui avaient été désignés par l'abbé lui-même. — Ces ouvrages, empruntés aux communautés voisines, devaient être copiés par les clercs de l'abbaye pendant le carême.

La note indiquait entr'autres : un antiphonaire corrigé sur le chant grégorien; un commentaire d'Alcuin sur les Psaumes, son sacramentaire complet pour toutes les fêtes de l'année; la vie de Charlemagne, par Eginhart; la réfutation des erreurs subtiles de J. Scott sur la grâce et le libre arbitre, par le diacre Horus, théologien du chapitre de Lyon; le Traité des vices et des vertus d'Hincmar, abbé de Saint-Denis; enfin quelques Missels et Psautiers indispensables pour suivre les offices.

Cette longue énumération si intéressante quelle fût pour les auditeurs les avait peu à peu fatigués, et les deux doyens s'étaient insensiblement assoupis; mais ils se réveillèrent aussitôt que la voix de Dolinus cessa de se faire entendre, à peu près comme le meunier est tiré de son sommeil quand le tic-tac de son moulin s'arrête au milieu de la nuit et ne berce plus ses oreilles de son bruit monotone.

En ce moment, frère Ermentreus, l'écolâtre, entra dans la bibliothèque, un rouleau à la main.

VIII.

FRÈRE ERMENTREUS, L'ÉCOLÂTRE.

Avant de nous informer du contenu de ce mystérieux rouleau que frère Ermentreus tenait à la main, il ne sera pas hors de propos de dire quelques mots au lecteur sur l'*écolâtre* de l'abbaye de Nouaillé, et sur la manière dont il s'acquittait des importantes fonctions dont il était chargé.

Frère Ermentreus dirigeait l'enseignement des jeunes clercs depuis longtemps. On sait que Charlemagne avait exigé que les églises cathédrales et les monastères eussent des écoles, dans lesquelles on faisait parcourir à la jeunesse le cercle entier de l'instruction, appelé, dans ces temps et même beaucoup plus tard encore, le *trivium* et le *quadrivium*, ce qui constituait les *sept arts libéraux*.

Le Trivium comprenait la grammaire, la dialectique et la rhétorique.

Le Quadrivium ; l'arithmétique, la géométrie, l'astronomie et la musique.

Au sortir de ces premières études, les élèves étudiaient la discipline ecclésiastique, les livres saints et les pères de l'Eglise.

On leur enseignait en outre le latin, le grec, et souvent l'arabe et l'hébreu.

Le professeur de tant de langues, de tant de sciences, portait le nom de *Primicier* ou d'*Ecolâtre* ; mais l'enseignement des sciences sacrées était principalement confié à un religieux appelé le *Théologal*.

La règle de saint Benoît faisait expressément une obligation du travail intellectuel à tous les religieux, et cette institution était éminemment propre au développement de l'instruction par toute la France, où leurs communautés étaient fort répandues.

Nous avons dit qu'on avait l'habitude de distribuer à chaque

membre de ces communautés quelque ouvrage dont il était obligé de fournir une ou plusieurs copies à la fin du carême et par esprit de pénitence ; ce fait explique à lui seul la multiplication des manuscrits au moyen âge.

Les écoles des monastères plus particulièrement destinées à l'éducation des jeunes moines , n'étaient cependant pas fermées aux clercs séculiers ; on peut donc la considérer comme la véritable origine de nos corps enseignants actuels.

On sait que chez les grecs , le soin d'instruire la jeunesse était abandonné à certains esclaves appelés pédagogues. Les scribes grecs et romains étaient aussi des esclaves nommés *calligraphes* quand ils écrivaient à main posée comme dans nos beaux manuscrits , et *tachygraphes* quand ils n'employaient que l'écriture *cursive* ou expédiée , ou même les notes de Tyron dont nous avons déjà parlé.

Les barbares méprisèrent un art cultivé par les peuples qu'ils avaient vaincus , et il ne tarda pas à tomber en décadence. Les Goths voyaient avec colère que leurs rois fissent apprendre à écrire à leurs enfants , et leur en adressèrent souvent d'amers reproches. Les Mérovingiens trop peu stables , trop occupés de guerres intestines , s'en occupèrent peu : leurs rois savaient à peine signer leur nom ; et Pépin lui-même , le père de Charlemagne et le chef de la seconde race , ne savait pas signer le sien.

Charlemagne , quoiqu'on en ait douté , savait écrire ; il avait même toujours sous son chevet des tablettes , sur lesquelles il consignait ses réflexions à mesure qu'elles naissaient dans son esprit.

Ce grand prince obligea les évêques , les abbés et les comtes , à avoir des notaires et des secrétaires , pour remédier au préjudice que l'ignorance universelle menaçait de porter au développement de l'intelligence de la nation.

Les beaux manuscrits en onciale et en minuscule romaine qui datent de son règne , sont remarquables par la netteté de leurs caractères , qui portent le nom de *Carolins*.

Frère Ermentreus possédait à fond la science calligraphique et tachygraphique ; mais la nature et la multiplicité de ses occupations lui laissaient moins de loisirs qu'au frère Dolinus ; il préférait

pour son usage habituel les caractères cursifs, tandis que Dolinus avait voué un culte exclusif à la minuscule et l'onziale. Cette différence d'aptitude et de goût dans le même art, était le seul sujet des innocentes querelles qui s'élevaient parfois entre ces deux bons frères, liés d'ailleurs par le plus tendre attachement. En outre de sa science calligraphique, Dolinus possédait encore les talents de l'enlumineur et du chrysographe, en sorte qu'il peignait souvent sans aucun secours étranger de remarquables manuscrits, auxquels Ermentreus opposait en vain ses splendides diplômes, enjolivés à main levée. Au surplus, les petites altercations qui s'élevaient parfois entre ces deux champions, n'allaient jamais bien loin; et comme la jalousie était un sentiment étranger à leur cœur, ils se prêtaient souvent un secours mutuel quand surgissait pour l'un ou pour l'autre quelque difficulté imprévue.

Ermentreus, surtout, avait un caractère doux, conciliant, qui lui valait l'affection générale. Son extrême modestie et son inaltérable bienveillance pour ses confrères et ses écoliers, ne lui avaient jamais laissé soupçonner qu'on put tirer quelque vanité de son savoir, et encore moins s'en prévaloir pour surprendre en faute et humilier le prochain.

C'était du reste le modèle des érudits. Il ne pensait pas devoir acquérir la science pour lui seul, ou pour en faire parade, et ne s'était jamais imaginé non plus qu'il fallut la hérissier d'épines pour en garder le monopole à l'aide d'un jargon mystérieux; au lieu de repousser les autres du champ qu'il avait cultivé avec amour, il leur en facilitait l'accès, applaudissait à leurs efforts, à leurs succès, n'y voyant qu'un motif de se réjouir, et jamais un sujet d'envie. Loin de ressembler à ces monopoliseurs jaloux qui confisquent à leur profit les sources où l'on puise tant d'*inventions*, de *découvertes*, il était toujours disposé à faire part à tous de ses matériaux, fruits de ses laborieuses veilles. Il s'oubliait sans cesse pour faire valoir tous ceux qui l'entouraient, qualité qui n'est la compagne que d'un mérite solide et incontesté.

Avec un pareil maître les élèves faisaient de rapides progrès, autant par affection pour lui que par le désir de s'instruire. Il est vrai qu'il avait adopté pour son enseignement une méthode qui ne

ressemblait en rien à celles imaginées depuis. Tous ses écoliers lui étaient également précieux et chers : en instruire avec soin quelques-uns des plus intelligents pour s'en faire honneur, sans se préoccuper des autres, n'était jamais entré dans ses spéculations. Imaginer un mode d'enseignement qu'on pourrait comparer à la serinette à l'aide de laquelle on apprend à siffler aux merles et aux serins, ne lui fut jamais venu dans la pensée.

Dans sa sollicitude paternelle pour ses élèves, il leur présentait son enseignement sous les formes les plus accessibles à leur intelligence, s'ingéniant à rendre ses démonstrations claires et limpides plutôt que dogmatiques, s'attachant à découvrir le côté accessible de leur intelligence, leur inspirant le désir de s'instruire plutôt en vue des avantages de l'instruction elle-même que pour la triste satisfaction de l'emporter sur leurs condisciples.

On a trop souvent de nos jours décoré du beau nom d'émulation ce sentiment orgueilleux et impie qui nous pousse aux triomphes. Ce principe égoïste de toutes les haines funestes qui divisent les hommes dès le collège, nous ne le reportons que trop dans le reste de nos carrières, avec cette triste différence que l'habileté, le savoir faire, l'intrigue remplacent presque toujours dans le monde le véritable mérite et le savoir.

En un mot, Ermentreus envisageait l'instruction comme un moyen naturel d'anoblir et d'élever la dignité humaine, et non de développer en elle des instincts pernicieux : aussi l'instruction morale et religieuse primait-elle dans son enseignement toutes les autres ; et son école fournissait chaque année nombre de bons chrétiens, liés entr'eux par une affection fraternelle, au lieu de loups et de renards savants, prêts à se disputer toujours à belles dents la plus mince proie.

C'était donc un digne homme, et de plus un savant clerc que frère Ermentreus.

IX.

LES DIPLOMES DE LOUIS-LE-PIEUX.

Le frère Escolastre était entré, comme nous l'avons dit, dans la bibliothèque où se trouvaient réunis le père abbé, les deux doyens, le bon Dolinus et Matheo, le trésorier: il tenait à la main un rouleau de vélin qu'il déploya en arrivant pour soumettre à l'examen de ses supérieurs les copies de deux actes importants pour la communauté. Les originaux étaient annexés aux copies; on les avait récemment tirés du *chartier* de l'abbaye placé dans une chapelle souterraine de l'église qui servait en même temps de trésor, pour mettre en sûreté tous les objets précieux dont nous avons déjà parlé.

Il n'est pas inutile de faire remarquer que c'est aux anciennes communautés religieuses que sont dues ces collections si précieuses de documents authentiques où les âges suivant sont venus puiser à loisir les bases de notre histoire nationale, la connaissance des mœurs et des coutumes de ces temps reculés, et retrouver la source des lois qui nous régissent encore aujourd'hui. Leurs cartulaires contenaient des copies scrupuleuses et des originaux nombreux des actes les plus importants, concernant l'état des propriétés et des personnes, et jusqu'à des transactions solennelles entre les pouvoirs de l'Etat: Plus tard, les chapitres cathédraux, les évêques, les princes, les ducs, les comtes-gouverneurs des provinces eurent des cartulaires à l'exemple des monastères; mais ces derniers contenaient généralement les faits les plus nombreux et étaient regardés comme les asiles les plus inviolables où les particuliers et les souverains eux-mêmes croyaient devoir mettre en sûreté leurs chartes et leurs actes de toute nature (1). C'est ainsi que les rois

(1) Les chartiers des églises ont fourni des documents historiques depuis l'an 448. Ce ne fut que sous Philippe-Auguste que commença la collection

de France déposèrent longtemps les actes les plus importants de la couronne dans le trésor de Saint-Denis. Charles V y fit même consigner une copie authentique, et scellée comme l'original, de la déclaration de majorité des rois de France à 44 ans. Innocent IV confia au *trésor* du monastère de Cluny le double de tous les titres importants de l'église de Rome.

Ces *trésors* étaient placés dans des caveaux voûtés et grillés, à l'abri des ravages de l'incendie.

On comprendra dès lors toute l'importance des travaux de ces pieux et laborieux bénédictins qui puisaient leurs matériaux aux sources mêmes de l'histoire, et avaient presque seuls à leur dispositions les vastes collections confiées aux établissements de leur ordre.

Les deux pièces importantes dont l'abbé Wavinus avait demandé des copies au frère Ecolâtre, dont l'habileté calligraphique était proverbiale dans la communauté, n'étaient rien moins que des diplômes ou chartes données à l'abbaye de Nouaillé par l'héritier de Charlemagne.

La première de ces chartes datait de l'an 794, était signée de Louis I^{er}, encore roi d'Aquitaine, et énumérait les dons et privilèges accordés au monastère par Charlemagne et les évêques de Poitiers.

La seconde, obtenue en 830, sur les instances d'Aton, neveu du fondateur de l'abbaye, et abbé (titulaire sans doute) de Nouaillé; quoiqu'il ne fût que simple diacre (1), était également signée de Louis I^{er}, mais comme empereur d'Occident.

Cette pièce importante confirmait le contenu de la précédente et les avantages qu'on avait pu y ajouter depuis.

Observons en passant que le soin de faire confirmer au commencement de chaque règne nouveau les privilèges ou concessions accordés par les souverains impliquait nécessairement une

des archives de France. Il n'y eut de registres publics que du temps de saint Louis; auparavant, les actes ne consistaient qu'en rouleaux détachés ou cousus ensemble.

(1) Collection de chartes et diplôme de l'abbé de Foy.

sorte d'incertitude dans l'état des biens et des personnes. Ce ne fut qu'à la fin du ix^e et surtout pendant le x^e siècle, pendant lesquels s'établit définitivement le système féodal, que les concessions, faites à tous les titres, acquirent définitivement un caractère héréditaire et incommutable.

La rédaction et les clauses de ces diplômes sont assez curieuses pour que nous en donnions ici un aperçu rapide : ils nous feront remonter à l'origine de certaines formules, et pénétrer plus avant dans les détails de la vie sociale du ix^e siècle.

Le diplôme original de 794, écrit en latin, contenait en substance que Hlodwig (1), par la grâce de Dieu, roi des Aquitains, déclarait au nom du Christ, qu'il lui avait paru juste et convenable de confirmer les donations faites à l'abbaye de Nouaillé-sur-Miltio (Miosson), ainsi que les privilèges et exemptions accordés par le glorieux empereur d'Occident, en faveur des utiles travaux de la communauté. Le signataire du diplôme recommandait, suivant l'usage, sa famille et lui-même aux prières des religieux; et pour que son ordonnance fut mieux respectée, il l'avait signée de sa propre main et fait sceller de son sceau royal.

Ce sceau ovale en cire verte portait l'empreinte d'une tête laurée avec la barbe et les cheveux courts. Le buste était vêtu d'une chlamyde ou manteau royal attaché sur l'épaule droite.

La signature de Louis consistait dans un monogramme compliqué qui se lisait HLUDOWICUS, et il était suivi de 17 signatures de personnages laïcs ou ecclésiastiques présents à la rédaction de l'acte qu'ils avaient signé de leurs mains, ou dont on avait rempli les noms en les faisant précéder d'une † ou d'une S (2) traversée d'une barre. Au-dessous on lisait la date suivante :

Donné en notre palais de Jogundiacus (3), le 3^e jour des nones

(1) Style et contenu calqués sur la rédaction de l'original.

(2) *Signum*. Signature.

(3) Jonzac ? Maison royale sur la situation de laquelle on n'est pas d'accord. Dom Mabillon en cite 163, d'où les chartes royales avaient été datées : quelques-unes situées dans les villes, d'autres en pleine campagne ou au milieu des bois, la plupart inconnues aujourd'hui.

d'août (3 août), l'an 26^e du règne du glorieux Charles, et le 43^e du nôtre. Visé par moi Hildegarius, en l'absence du chancelier Deodast.

Une des formules les plus curieuses que contiennent ces chartes est sans contredit celle qui fulmine des imprécations terribles contre les violateurs des volontés du donataire. Ces sortes de formules datent des siècles les plus reculés du catholicisme, et se retrouvent encore au milieu du xiv^e. Voici une des plus complètes qui fut lancée par Benoît VIII en 1014, contre les détenteurs des biens des abbayes ; nous observerons que ce n'était pas seulement les papes et les évêques qui en usaient, mais encore les princes et même les particuliers. « Les violateurs et détenteurs des biens de notre clergé seront rejetés du sein de l'église, une malédiction éternelle pèsera sur eux..... Qu'ils soient maudits et associés à toujours avec Judas, Caïphe, Anne, Hérode et Pilate ; après leur mort, que Satan ait leur âme en partage... Maudits en Orient, détruits en Occident, interdits du côté du Nord et excommuniés du côté du Midi... Maudits pendant le jour et excommuniés pendant la nuit ; maudits dans l'intérieur de leurs maisons et excommuniés au dehors ; maudits debout, excommuniés assis ; maudits quand ils mangeront, boiront ou dormiront, excommuniés lorsqu'ils veilleront ; maudits au printemps, excommuniés en été ; maudits en automne, excommuniés en hiver ; maudits dans le présent, excommuniés dans l'avenir... Que leurs aliments soient maudits, et maudits soient ceux qui auraient goûté de leurs restes, ceux qui les soigneraient dans leur maladies où les enseveliraient après leur mort. Enfin, que toutes les malédiction tombent sur eux, s'ils ne reconnaissent l'injustice de leurs usurpations et ne les réparent. »

On conçoit dans des âges religieux la puissance de ces terribles formules ; si libre de tout préjugé, on veut se reporter par la pensée à ces époques de violence et de foi, on verra que le respect de la propriété et des personnes, aujourd'hui base solide de notre droit public et, pour ainsi dire, partie de nos usages et de nos mœurs, découle tout naturellement de cette première et vigoureuse empreinte jetée par ces formules jusqu'au fond des âmes de nos aïeux.

— Les imprécations lancées par les particuliers offraient des traits encore plus curieux. On souhaitait aux spoliateurs du bien d'autrui, aux violateurs des clauses consenties, de devenir aveugles, d'être couverts d'ulcères de la tête aux pieds, d'être rongés de vers, et de devenir pour tous un objet d'horreur et de dérision; que leur âme fut arrachée de leur corps avec d'horribles tortures, et que dans l'autre monde elle fut plongée dans les flammes avec les impies et les scélérats. On ajoutait encore, par manière de précaution contre ceux que la crainte de l'accomplissement de ces terribles souhaits n'eût pas retenu, l'obligation de payer une forte amende en or ou en argent. Et comme une partie de cette amende revenait au trésor royal, la force publique assurait l'exécution de cette clause. — C'est toujours la *composition* qui tient une si large place dans la législation des deux premières races. Les violateurs des contrats et les spoliateurs étaient déclarés incapables de posséder un bénéfice, d'exercer une charge publique, de faire aucun acte valide, de vendre ni d'acheter; ils étaient en outre taxés d'infamie. C'était, on le voit, une sorte de mort civile. — Mais revenons à Nouaillé.

Après avoir examiné avec attention les copies des diplômes de Louis-le-Pieux, l'abbé, les doyens et surtout Dolinus convinrent qu'on ne pouvait porter plus loin le talent de l'imitation.

Frère Ermentreus avait en effet scrupuleusement imité le caractère de l'écriture, et jusqu'aux moindres accidents du diplôme. La première ligne suivant l'usage du temps était écrite en majuscules allongées, tandis que le corps de l'acte était libellé en minuscule anguleuse entremêlée de demi-onciales. Les mots n'étaient pas distingués les uns des autres par des intervalles, et la fin du sens n'était indiqué après chaque phrase que par la présence d'un —; pour toute ponctuation. Ajoutons que le latin de ces chartres était fautif et tel qu'on le parlait communément alors, afin sans doute d'être compris de tous, et nous aurons donné une idée suffisante de ces pièces anciennes que l'on complètera au besoin en jetant les yeux sur nos fac-simile.

X.

LES FAUSSAIRES.

La perfection des copies faites par Ermentreus arracha à l'abbé Wavinus cette réflexion involontaire, que ce talent d'imitation possédé par des hommes peu scrupuleux pouvait causer des malheurs infinis; Delinus ne laissa pas tomber cette nouvelle occasion de faire preuve de son érudition approfondie dans tout ce qui touchait à l'art calligraphique.

Les faussaires, fit-il, après avoir poussé un haut vigoureux, pronostic infallible d'une longue dissertation; les faussaires ont souvent joué un rôle important dans les annales des peuples; mais il en est peu qui pourraient se vanter de posséder l'habileté et la science de notre frère Ermentreus, et il n'en exista peut-être jamais un seul qui n'ait laissé passer quelque petit bout d'oreille à sa fraude. Cette industrie leur a du reste coûté toujours bien cher dans tous les temps, et vous allez voir qu'il y avait de quoi les dégoûter de l'exercer. La loi Cornélia, que confirma Marc-Aurèle, punissait de mort les faussaires des édits des préteurs. Avant sa promulgation, on les précipitait déjà de la Roche Tarpéenne.

— La variante est bien légère, observa Wavinus.

— Hérode, roi de Judée, fit mourir son fils Antipater qui, voulant le brouiller avec ses autres enfants, avait fait fabriquer de fausses lettres et contrefaire son écriture par un faussaire appelé Diophante.

— Sous Tibère, un greffier supérieur du tribunal de la province d'Égypte eut le poing coupé pour s'être enrichi en fabriquant de faux actes.

— Mnestée, secrétaire d'Aurélien, subit le dernier supplice pour avoir provoqué la mort de cet empereur en montrant un faux écrit de proscription sur lequel se trouvait le nom d'un de ses officiers.

— Bien, bien, s'écria l'abbé, interrompant Dolinus dans la crainte qu'il ne s'embarquât dans un voyage autour du monde à propos de faussaires; mais sans doute plus près de nous ces exemples sont devenus plus rares, quoique les risques aient sans doute aussi diminués.

— Plus rares! reprit Dolinus. Presque tous les hérésiarques ont été des faussaires et ont supposé de fausses lettres, de faux décrets, pour égayer l'esprit public et faire tomber les chrétiens dans leurs pièges. C'est à l'un d'eux qu'il faut attribuer la mutilation de Saint-Jean Damascène, accusé, par une fausse lettre de l'empereur Léon l'Iconomache, d'être un défenseur des images. Accusation qui exaspéra contre lui l'émir sarrazin auprès duquel ce docteur s'était réfugié.

L'église excommunia les faussaires. La loi des Wisigoths les condamna à cent coups de fouet, à l'esclavage ou à la confiscation de leurs biens, et nos capitulaires à la mutilation du poing, qu'ils peuvent néanmoins racheter par une forte composition; mais tandis que les peines encourues pour le sacrilège et l'adultère se prescrivaient autrefois au bout de 5 ans, celles dues aux faussaires étaient encore applicables au bout de 20 ans.

Ah! ah! fit Wavinus, je vois qu'on les a traités de manière à les dégoûter d'user mal de leurs petits talents, et cependant il doit être dans certains cas assez difficile de les convaincre de leurs fraudes; et c'est, sans doute, ce qui donne naissance à ces contestations où les parties adverses appuyent leurs prétentions sur des pièces en apparence authentiques.

— L'œil d'un véritable expert, répliqua Dolinus, ne saurait s'y laisser tromper.

— Comment donc expliquer alors les difficultés qui obligent si souvent les juges à s'abstenir de prononcer sur tant de cas, quand les experts eux-mêmes sont en défaut.

— Pauvres experts! fit Dolinus en secouant la tête. Le véritable expert est donc presque aussi rare qu'un faussaire parfait. Mais celui-ci tombe généralement dans quelques bévues grossières, surtout quand il s'agit de fabriquer des titres un peu anciens. S'il se rencontra un faussaire assez habile pour ne laisser aucune prise à

la critique d'un expert éclairé, je serais prêt à le déclarer l'égal du phénix de l'antiquité.

— Et je vous prie, insista Wavinus en accentuant ses paroles de manière à piquer vivement son secrétaire, à quels signes infail-
tibles un véritable expert est-il donc sûr de rencontrer toujours le
défaut de l'armure d'un faussaire?

— Ah ! répartit Dolinus avec empressement, comme un cheval
ardent qui n'attendait que le coup d'épéron de son cavalier
pour fournir une longue carrière, ces signes sont nombreux, et
vous allez convenir aisément qu'à moins d'être doué d'une érudition
prodigieuse qui est aujourd'hui l'apanage des seuls clercs et
surtout de nos frères de St-Benoît, il n'est pas facile d'éviter
les mille écueils jetés sur la route ; mais, Dieu merci, nos frères les
moines n'ont encore jusqu'à ce jour fourni aucun faussaire au
monde (4).

Dolinus, ainsi provoqué sur le terrain de son érudition, ne manqua
pas de déduire tout au long les caractères des diplômes et des
chartes de tous les âges ; et si la patience de ses auditeurs fût plus
d'une fois mise à l'épreuve, du moins ils avaient eux-mêmes déter-
miné, par leur imprudente insistance, la chute de cette avalanche
de faits techniques.

Le savant secrétaire divisa sa démonstration en autant de points
qu'il trouvait de groupes principaux à établir dans la série de ses
preuves.

L'espèce des caractères d'écriture employée suivant les âges
était déjà une assez bonne pierre de touche pour un expert. Jus-
qu'au VII^e siècle la *majuscule* et l'*onciale* avaient dominé, mais la
semi-onciale avait été généralement préférée depuis ; enfin la *mi-
nuscule* avait définitivement pris le dessus depuis le commence-
ment du IX^e siècle.

Mais ces faits généraux et même la courte apparition des quatre
lettres Ω , H, Z et X empruntées à l'alphabet grec, dans notre al-
phabet d'Occident, étaient trop connus de tous les calligraphes
pour former un caractère absolu.

(4) Le fait a été constaté pour ces temps reculés.

— Est-il vrai, demanda le père abbé, qu'un pauvre pédagogue aime mieux se laisser couper les oreilles que d'admettre ces caractères intrus dans son enseignement, en obéissant aux ordres du savant roi Chilpéric.

— Oui, l'alphabet lui-même a, en son martyr, répondit Dolinus en riant ; mais l'exemple n'a pas été contagieux. — La réforme au surplus n'a pas duré plus que son auteur.

— La réunion ou la division des mots, continua-t-il ; la séparation des phrases par un ou plusieurs points diversement placés, par des vides ou des initiales remarquables, formaient pour un œil exercé des moyens de juger de l'authenticité d'une pièce.

— La nature du style, des abréviations, la matière sur laquelle les chartes étaient écrites, offraient des caractères précieux. Le papyrus seul traversait tous les siècles ; le parchemin ne paraissait qu'au *v^e* siècle, et ce papier de coton ne datait que du commencement du *ix^e*.

— Les formules initiales des chartes variaient suivant les temps et les personnages qui les avaient données. Les titres pris ou donnés éprouvaient les mêmes modifications.

Les papes s'étaient appelés successivement évêques, serviteurs des serviteurs de Dieu, apostoiles et enfin papes. Ils avaient appelé également *leurs chers fils* les évêques et les rois ; les évêques en leur répondant les appelaient pères des pères, ou très révérends frères, et prenaient pour eux-mêmes le titre de prêtres appelés évêques, ou pêcheurs, ou serviteurs de Jésus-Christ (1).

Les rois jusqu'à Charlemagne avaient conservé le titre de *vir illustris* ou *in luster* que les empereurs romains donnaient aux gouverneurs des provinces et aux sénateurs.

Aujourd'hui les titres d'illustrissimes et de révérendissimes sont perdus dans des actes à tout venant.

(1) Les évêques étaient souvent désignés dans les actes sous le titre de *presuls* ou *prélats*.

RE. BENEVALETE

Bene valets

**PAGE SIMPLE DES MONOGRAMMES ET SALUTS EN TOUTES LETTRES.
DES ÉPITRES ECCLÉSIASTIQUES.**

— Il y a des invocations et des souhaits soit en toutes lettres, soit monogrammatiques, qui caractérisent chaque époque et chaque personnage important. Les signatures si variées forment aussi des points de comparaison importants, surtout si on tient compte avec scrupule de celles des témoins qui permettent de vérifier sur des cartulaires des temps si elles sont apocryphes ou anormales.

— Ce n'est pas une mince difficulté que de s'assurer de l'existence réelle d'un dignitaire au poste qu'un diplôme lui suppose.

MONOGRAMMES DES CHARTES.

RS

IN

R

Carolus, Chlotharius, Christus.

— Mais de toutes les indications, celles fournies par les dates apposées sont les plus précieuses à scruter pour un expert.

Elles sont si variées, si multiples pour une même époque, qu'à moins de posséder le véritable fil d'Ariadne on court risque d'errer infailliblement dans un labyrinthe sans issue.

Il faut savoir qu'on a daté des consuls, ou d'un consul unique, ou du post-consulat, jusqu'au milieu seulement du ^{vi}^e siècle, époque à laquelle on data des empereurs, consuls perpétuels ;

Que l'ère des martyrs de Dioclétien fut aussi en usage dans l'empire romain ;

Que les bulles et les actes des papes, des évêques et du clergé sont généralement datés du pontificat, de l'épiscopat, ou même de l'ordination du signataire jusqu'au ^{viii}^e siècle ;

Que nos actes publics ou rescrits royaux sont datés du règne des souverains ; mais le point de départ de la supputation varie à l'infini. Tantôt il s'agit de leur arrivée au pouvoir, de leur couronnement unique ou de leurs couronnements successifs, communs rois de diverses nations, tantôt de l'époque de leur mariage, ou d'un événement important de leur règne, tel qu'une calamité publique (guerre ou peste), ou encore d'une éclipse remarquable.

C'est ainsi que Charlemagne a daté du 24 septembre 768, jour de la mort de son père Pépin ; de son sacre à Noyon, le 9 novembre de la même année ; du jour où il régna seul par la mort de son frère Carloman (4 décembre 771), et de son règne en Italie (774).

Louis I^{er} a daté de Pâques 781, jour de son couronnement comme roi d'Aquitaine, et du 28 janvier 814, époque de son avènement à l'empire.

Notre monarque régnant, Charles-le-Chauve, date tantôt de 837 comme roi de Neustrie, de 838 comme roi d'Aquitaine, de 839 depuis le serment de fidélité prêté par les seigneurs Aquitains, ou de 840 comme successeur de Louis I^{er} à l'empire.

— Voilà, dit Wavinus, bien des chances d'erreurs en effet pour les faussaires étourdis ; mais il est probable que les maitres-ès-friponnerie ont acquis assez d'expérience pour savoir tout ceci.

— Aussi n'est-ce pas tout, répondit Dolinus ; car tandis qu'une contrée, une province reconnaissait un roi, la contrée, la province voisine lui refusait ce titre et datait du règne précédent, et c'est là l'origine des célèbres formules *regnante Domino Deo nostro Jesu Christo, regeque sperante (sperato)* qu'on rencontre

souvent comme une protestation contre les usurpations des princes (4).

L'ère de l'incarnation ajoutée à la date des règnes du *vii^e* siècle, ne fut pourtant adoptée généralement qu'au *xiii^e* siècle dans les Gaules, et non point de départ à varié successivement du 1^{er} septembre à Noël, au 1^{er} janvier, au 1^{er}, au 25 mars et à Pâques. Au *vii^e* siècle on le fit même remonter à neuf mois avant jusqu'à la conception.

— La mention de l'indiction romaine (2), introduite le siècle suivant, est un nouveau point de vérification des chartes. Il y a encore, ajouta Dolinus, bien d'autres indications, encore telles que les dates de l'épacte de la lune, etc., qui viennent corroborer ou détruire les dates qui leur sont adjointes ; mais je crois vous avoir donné une idée suffisante de l'arsenal des faits dont un fanasaire doit être armé pour ne commettre aucune des bévues qui peuvent le trahir.

— Très suffisante en effet, dit l'abbé, si l'on pouvait admettre que tous les secrétaires ont de tout temps été assez instruits eux-mêmes pour ne commettre aucune erreur sur les originaux les plus authentiques.

— Au moins, répondit Dolinus, grâce à la réforme opérée par Charlemagne dans le personnel de nos clercs obligés de remplir dignement leurs fonctions, et l'adoption définitive de l'ère chrétienne dans tout l'empire, aurons-nous un moyen facile d'éviter de graves erreurs.

Ainsi soit-il ! répliqua Wavinus ; mais voici enfin notre docte avoué, et nous avons grand besoin de ses avis pour les questions qui vont nous occuper.

(1) Ces formules furent surtout employées comme une protestation contre Raoul pendant la captivité de Charles-le-Simple, et aussi pendant les premières années du règne de Hugues-Capet, jusqu'à ce qu'il eût été solennellement reconnu pour roi.

(2) Période de 15 ans comme on sait. Il suffit pour la déterminer de diviser le millésime par 15 et d'ajouter 3 au reste ; car la première année de Jésus-Christ coïncide avec la quatrième de la première indiction introduite par Denys-le-Petit dans les supputations adoptées dans l'Occident.

Nous sommes bien obligés de dire que Wavins ne se trompait guère en doutant que dans l'avenir, la confusion dût cesser dans les dates des actes qui traversèrent notre histoire. Elles furent toujours une source de controverses et d'erreurs qui ont jeté plus d'une incertitude sur l'époque à laquelle on pouvait rapporter tel et tel fait historique.

C'est ainsi que nous trouvons dans les notes de quelques successeurs du laborieux Dolinus, qu'au x^e siècle, d'obscure mémoire, on s'avisa, par un beau zèle pour l'antiquité, de compter par olympiades ou périodes de 4 ans, à dater de tel ou tel règne, méthode très usitée dans les poésies du temps. On y joignait la date de la passion du Christ, celle des évêques, des ducs, des comtes, des marquis, des gouverneurs des provinces, des événements de quelque importance, du cycle dominical ou solaire (période de 28 ans), du cycle lunaire (période de 19 ans), du cycle paschal (95 ans), ou du cycle de Denys-le-Petit, dont nous avons déjà parlé. Un vrai tournoi de dates rarement d'accord entr'elles.

Il n'y avait guère moins de confusion dans la désignation des jours de l'année, comptés tantôt à la romaine, par nones, ides et kalendes, et tantôt à partir de certaines fêtes ou des dimanches.

La manière graphique d'exprimer les dates venait à son tour apporter de nombreuses chances d'erreur, tantôt en supprimant tout à fait la lettre du millésime, ou bien les lettres exprimant les centaines. On a trouvé en effet un diplôme de l'année 1111, daté ainsi CXI (111), et un autre de 1450, marqué ML (1050).

On trouve souvent IIII et IIIII, au lieu de IV et V; avant le $viii^e$ siècle, le nombre 500 était exprimé tantôt par D et tantôt par ID; le nombre 1000 par M, capitale droite; ou par Ω , capitale onciale; ou bien encore par CD ou CJD (1), ou autres variantes

(1) La position malencontreuse de ces pauvres C retournées à l'envers, leur a valu de nos jours d'être comparées, avec autant d'esprit que de bon goût, aux hauts-de-chausses du bon roi Dagobert dont ils sont presque contemporains. — Ces pauvres C !

doivent se rendre à l'armée avec une lance, un bouclier, un arc muni de deux cordes et de 12 flèches, une cuirasse et un casque; ils doivent apporter avec eux pour trois mois de vivres à dater du jour de leur arrivée sur le point de réunion indiqué, sous peine de soixante sols d'amende ou de devenir serfs du roi, et celui qui quitterait l'armée pendant la campagne serait inexorablement puni de mort (1).

» Si le révérend abbé de Nouaillé préférerait payer une taxe à fournir des hommes, elle serait acceptée pour solder les gens de guerre que le malheur du temps a ruinés et multipliés hors de toute mesure, et qui viennent incessamment nous offrir leur concours pour la défense commune. La taxe sera également reçue en espèce d'or et d'argent, en vêtements, en armes, en chevaux, en grains et en bestiaux.

Et nous avons signé de notre main cette missive à laquelle pour plus de sûreté nous apposons en outre notre sceau.

Donné en notre palais de Poitiers, le jour des ides de juillet de la présente année, 7^e du règne glorieux de Charles sur les Aquitains (18 juillet 845). RAYNULFE.

— Fort régulier en effet, dit Dolinus en terminant sa lecture, si on consulte seulement le roi Charles; mais très sujet à contestation, si on s'en rapportait aux fils du roi Pippin I^{er} (2). »

—Et à présent, dit l'abbé Wavinus, sans prendre garde au monologue de son secrétaire, que pense notre avoué du contenu de la missive du comte de Poitiers, qui nous traite avec autant de *considération* que si nous étions abbé crossé et mitré, décoré du *pallium*, et ne sortant jamais de l'enceinte de notre abbaye sans être escorté d'hommes d'armes et flanqué de notre *boutillier*, de notre *chambellan* et de notre *maréchal* (3), tandis que, grâce à Dieu,

(1) Le lecteur fera facilement la comparaison et la différence de cette organisation militaire de la nation sous les premiers Carlovingiens qui se continua, mais plus compliquée pendant la féodalité, avec les lois qui régissent aujourd'hui nos armées.

(2) Compétiteur de Charles-le-Chauve à la couronne d'Aquitaine, écarté du trône par suite des victoires de Charles et de ses traités avec ses frères.

(3) C'était effectivement le privilège des chefs des grandes abbayes de France.

nous ne sommes rien de plus qu'un pauvre moine escorté de ses seules pensées, et peu soucieux de tout cet appareil. Mais d'abord frère Ermentreus, mettez sous les yeux de maître Gratian les diplômes que Louis-le-Pieux donna en faveur de notre monastère.

— Je les connais, répondit Gratian en s'inclinant respectueusement devant l'abbé : ils ne laissent aucun doute sur les intentions bienveillantes du pieux monarque pour l'abbaye de Nouaillé, et l'abbaye ne doit rigoureusement à ses successeurs que les prières dont la communauté s'acquitte avec régularité. De plus, l'abbaye de Nouaillé n'est comprise dans aucun capitulaire, comme étant redevable à la couronne de dons royaux ou d'hommes de milice ; mais.... ajouta l'avoué avec hésitation....

— Eh bien ! insista le père abbé, dites votre pensée ; nous vous la demandons sans réserve.

— Mais, continua Gratian, *en cas d'invasion*, les monastères eux-mêmes doivent contribuer à la défense du pays, et les incursions menaçantes des pirates du Nord sont un motif suffisant pour qu'il faille vous résigner à satisfaire le comte. L'abbaye de Charroux vient de recevoir pareille invitation, et s'est empressée de fournir son contingent, et....

— Mais Charroux, intervint Dolinus, doit le service militaire dans tout le comté, comme le prouvent ses coutumes, et je les montrerai au besoin au révérend père abbé, tandis que nous...

— Il suffit, dit l'abbé.

Maître Gratian, nous vous remercions de votre franchise, et nous suivrons votre avis. Frère Mathéo va recenser l'or et l'argent qui se trouvent dans le trésor, et la moitié sera portée au comte, tandis que Job, notre cellerier, et Mélardo, le pourvoyeur, feront charger 300 boisseaux de grains mêlés, et réuniront six bœufs et deux chevaux en bon état pour acquitter notre contribution.

Quant à nous, continua-t-il en s'adressant aux deux doyens, il faut nous occuper sans délai d'organiser les forces de l'abbaye pour la sûreté de la communauté et des vassaux dont nous avons la charge, car il ne faut pas espérer grand secours du dehors, si ces féroces pirates paraissent subitement au milieu de nous.

Ah ! quel temps, quel temps ! La famine appauvrit le pays, des bandes de loups le parcourent impunément, et nos princes, tout occupés de leurs querelles particulières, délaissant le sol sans défense. L'élite guerrière de la France a succombé dans la lutte fratricide de Fontenay, dans laquelle les soldats de l'Aquitaine figuraient également dans les camps opposés.

Maitre Gratian, vénérables doyens, frère Ermentreus, Dolinus, ajouta l'abbé en s'adressant à ceux qui l'entouraient, désignez-moi l'homme le plus capable de discipliner et d'instruire les défenseurs de l'abbaye, et nous lui conférerons les pouvoirs nécessaires pour agir.

Un seul nom sortit à la fois des lèvres de tous les assistants ; ce fut celui de l'affranchi FABER. Ce nom parut arracher un instant l'esprit de Wavinus à sa préoccupation, et s'adressant à Gratian, il lui demanda avec empressement ce qui s'était passé au dernier plaid du comté dont il arrivait ce jour-là.

XII.

L'AVOUE DU MONASTÈRE ET LES PLAIDS AU IX^e SIÈCLE.

Avant d'accorder la parole à maitre Gratian auquel l'abbé venait de s'adresser, il ne sera pas hors de propos de dire quelques mots sur la nature des fonctions qu'il était chargé de remplir dans l'intérêt de la communauté.

Le temporel ou les intérêts matériels des monastères, leurs droits, etc., pouvaient se trouver compromis, attaqués par des laïcs, et ce n'étaient pas des clercs ecclésiastiques qui étaient chargés de leur défense devant les tribunaux ou dans les assemblées publiques, mais bien des hommes élevés dans la connaissance des lois, et qui parfois occupaient une position sociale très élevée; ces hommes étaient nommés les avoués (*advocati*) des monastères. Les évêques, les abbés et les grands vassaux du roi assistaient ordinairement aux assises tenues trois fois l'an dans chaque comté

soit en personne, soit par leurs vidames (vicedomini) et leurs avoués munis de chartes ou mandats qui leur conféraient tous pouvoirs nécessaires. [Outre ces assises solennelles, il y avait encore dans chaque viguerie des plaids locaux qu'on tenait chaque mois pour juger les causes ordinaires, sous la présidence d'un officier ou vignier du comte. Les avoués y plaidaient et dressaient les procès-verbaux des séances.

Ils défendaient non seulement les intérêts des communautés religieuses, mais ceux des femmes, des mineurs et des sexagénaires; leur servaient de champions et se battaient pour eux, si le duel judiciaire était déféré à leur cause. Le titre d'avoué fut pendant longtemps en grand honneur. Pépin et Charlemagne s'intitulaient les avoués de l'église de Rome; Hugues-Capet, duc de France et comte de Paris, fut l'avoué de Saint-Riquier, et Godefroi de Bouillon ne voulut porter d'autre titre que celui d'avoué du Saint-Sépulcre.

Les villes et les corporations se choisissaient également des avoués qui administraient leurs biens, surveillaient la rédaction des actes, et recevaient les donations. Ceux des abbayes étaient en outre chargés de conduire à la guerre les vassaux qu'elles devaient fournir au roi pour chaque campagne.

Les fondateurs de ces communautés exerçaient les fonctions d'avoués, et les transmettaient à leurs descendants; et comme ceux-ci en abusèrent parfois pour spolier les abbayes élevées par leurs ancêtres, les communautés se virent forcées pour échapper à ses désastreuses conséquences de racheter ce droit qui fut définitivement aboli au XIV^e siècle.

Les plaids où se jugeaient les affaires des comtés étaient ordinairement tenus par le comte ou par son vignier (1), assisté de douze *scabins*, hommes de loi, juges ordinaires de la contrée.

(1) Un capitulaire de Charlemagne disait que les comtes et leurs vicaïres (ou viguiers) connaissent bien la loi, afin qu'aucun juge ne puisse juger injustement en leur présence, ni changer indûment la loi... Les comtes ne remettront pas la tenue de leurs plaids et ne les abrègeront pas pour s'adonner à la chasse ou à d'autres plaisirs..... Ils les tiendront à jeun et de sens rassis. Ils auront un bon greffier et les scribes écriront lisiblement.

Ces scabins portaient aussi le nom de *pairs* et étaient élus à la fois par le comte et le peuple. Ils étaient suppléés au besoin par des juges choisis parmi les bons hommes (*boni homines*) qu'on appelait à siéger à tour de rôle, et qui avaient pris la place des Rachimbourgs mérovingiens (Guizot).

Les scabins des villes étaient tout à la fois des juges et des administrateurs, et ils se confondirent dans la suite avec la municipalité (*échevins*), tandis que les scabins ruraux disparurent devant la juridiction des seigneurs pendant l'époque féodale.

Voilà donc tout à la fois dans ces vieilles institutions le germe et le modèle de nos jurés actuels et de nos conseils municipaux. Aux missi dominici et aux comtes étaient réservés le jugement des causes concernant les terres fiscales et allodiales et les droits des monastères.

Les capitulaires des rois carlovingiens qui avaient conservé les principales dispositions de la loi salique et surtout ses *compositions* appliquées à presque tous les genres de délits et mêmes de crimes, étaient la base de tous les arrêts qu'on rendait dans les plaids.

Gratian, nous l'avons dit, venait d'assister au plaid du comté quand il entra dans la bibliothèque.

— Qui présidait cette fois, demanda l'abbé ?

— Agnarius, le Missus du roi Charles, répondit-il (1).

— Savait-il d'avance que son indigne parent Agnaldus était en cause.

— Il le savait, révérend père, et bonne justice n'en a pas moins été faite.

— Dieu soit loué, fit Wavinus, il ne faut donc désespérer de rien.

— Agnarius, reprit l'avoué, était même venu avec moi à la villa Falma, dans la forêt des hêtres, pour interroger son parent. Il était accusé comme vous le savez par les colons de Cavadado,

(1) Ce fait cité eut lieu en réalité ; mais en 834, c'est-à-dire quelques années avant, Agnarius était alors le délégué du roi Pippin. Nous rétablissons ici la précision des dates, quoiqu'elle ait peu d'importance pour notre récit.

manse de Nouaillé, de s'être livré envers eux à des violences, d'avoir pillé leurs meubles à la tête d'une bande de ses clients, et d'avoir usurpé le domaine qui nous appartient, et le bois qui dépend de St-Hilaire; l'accusé avait fourni entre les mains de Wleranus, colon de St-Hilaire, caution suffisante, pour assurer qu'il se présenterait au plaid et exécuterait le jugement à intervenir. — Aussi est-il venu au temps prescrit : la preuve a été faite par *dits et contredits* des témoins des deux parts, dont quelques-uns ont été récusés comme n'étant pas à jeun; et il a été condamné à restituer les biens usurpés, à nous payer cent sous d'indemnité et trois sous d'amende à chacun des colons maltraités. — Si ces violences avaient eu lieu à main armée, la compensation eût été vingt fois plus forte.

— Tout est donc pour le mieux, dit Wavinus; — la recette du fisc royal et du comte a-t-elle été bien abondante pendant le plaid?

— Elle a été des plus productives, et les causes ont offert une rare variété.

— Si le père abbé le permettait, dirent les deux doyens, nous prierions notre docte avoué de nous en donner connaissance. Les bruits du monde arrivent si rarement à nous que nous ignorons souvent les faits les plus importants qui occupent tout le pays.

— Excepté toutefois, dit Wavinus en souriant, ceux que les missives du comte portent officiellement à notre connaissance. Maître Gratian, ferez-vous droit à la requête de nos vénérables frères avant de vous occuper de l'affranchi Faber?

— Gratian s'inclina en signe d'assentiment.

Au nombre des plus curieuses causes apportées au plaid, l'auditoire a été fort égayé par la condamnation pécuniaire de deux époux grotesques. L'affranchi Boquet (1) avait épousé avant les trente nuits de viduité prescrites par la loi, la veuve de l'artisan Billard, sans acheter au préalable l'autorisation de ses tuteurs. Le

(1) Boquet en langue romane veut dire *bancal* et Billard *botteux*. Il est peu de noms propres qui, dans l'origine, n'aient eu une signification particulière.

mari paiera une amende de 62 sous d'argent pour ce dernier fait, et la femme une autre amende de 480 sols pour n'avoir pas attendu les délais convenables.

— C'est un peu cher pour un ménage qui a déjà besoin de béquilles, observa Dolinus.

— Tout l'auditoire en a fait l'observation, dit Gratian, et l'a poursuivi de ses huées.

Puis sont venues des condamnations à l'amende de 45 sols pour des hommes libres, et de 420 coups de bâton pour quelques serfs dont on a en outre rasé la moitié de la tête, pour avoir donné asile à des voleurs bannis hors du royaume.

— Nos lois sont à bon droit sévères pour ces criminels, observa Dolinus, et les témoins de leurs méfaits qui s'abstiennent de les dénoncer, sont condamnés eux-mêmes à la restitution du prix de la chose volée.

— Nous en avons eu un exemple pendant le plaid, continua Gratian; des amendes ont aussi été prononcées contre des acquéreurs de bestiaux qui, ne connaissant pas suffisamment leurs vendeurs, s'étaient exposés à acheter du bien volé.

— Une affaire assez épineuse s'est présentée aux juges. Un homme avait été accusé de vol devant le comte au plaid dernier et s'était libéré de cette accusation par le serment. Cette fois accusé de nouveau par son adversaire, accompagné de deux témoins, on lui a déferé le combat au bouclier et au bâton. Mais l'accusé était passé maître d'escrime, tandis que le plaignant en avait peu l'habitude et paraissait faible de corps....

— Les juges, interrompit l'abbé, ont-ils donc laissé succomber ce pauvre diable?—Non, reprit Gratian; car dans ce cas il aurait eu le poing coupé, à moins qu'il n'eût racheté ce supplice. Le Missus a interrompu le combat, et il allait renvoyer les parties à la satisfaction de tous les assistants qui connaissaient de longue main la mauvaise foi de l'accusé, quand de nouvelles preuves ayant surgi contre lui, il a été condamné à l'amende *in figuris* pour s'être parjuré sur les reliques au plaid du mois d'avril, et la sentence a été exécutée tout aussitôt. Le coupable a été conduit nu-pieds et nu-tête, la corde au cou et en chemise, entre deux archers jusqu'au

parvis de Saint-Hilaire. Il portait un double écriteau sur la poitrine et sur le dos, et chacun y pouvait lire le motif de sa condamnation. Arrivé sous le porche, il s'est mis à genoux une torche de cire allumée dans la main, et a fait à haute voix la confession de son crime, en disant suivant la formule : j'en demande pardon à Dieu et aux hommes. Puis on l'a conduit dans la prison du comte pour subir le châtiment de son crime, l'exil et la confiscation, en compagnie d'un faux monnayeur qui s'est racheté de la mutilation du poing prononcée par la loi. — Je vous fais grâce des amendes nombreuses encourues par les parties citées au plaid et qui ont fait défaut après les délais de rigueur, ou par les maîtres pour les délits commis par leurs serfs, délits dont ils sont responsables.

— Un cas assez rare s'est présenté. C'est le déni d'hospitalité d'un grand propriétaire d'Alleux, vis-à-vis d'un missus domini en tournée.

— Oh ! oh ! fit Wavinus, méconnaît-on déjà l'autorité royale dans la personne de ses envoyés : et quelle raison apportait le récalcitrant ?

— La pénurie des temps et la suite trop nombreuse du missus royal (4).

— La loi a cependant réglé d'avance ce qui sera fourni en pareil cas.

— Aussi a-t-il été bien et dûment condamné à la confiscation de tous ses biens, sauf le recours au souverain.

Enfin, le plaid a été terminé par la promulgation à son de trompe de la défense d'accaparer les denrées pendant ces temps de famine, pour ne pas augmenter la détresse du peuple. Le prix du boisseau d'avoine a été fixé à deux deniers, celui d'orge à trois, celui de seigle à quatre et celui de froment à six.

(4) Les missi avaient droit chaque jour à un certain nombre de pains et à une certaine quantité de provisions consistant en vin, viande d'agneau et de porc, volailles et fourrages, selon leur dignité et par conséquent proportionnellement à la suite qui devait les accompagner. Ils inspectaient les églises, les abbayes, s'enquerraient de la situation de leurs trésors, de leurs ornements et de l'observance de la discipline. Ces missi, pris souvent parmi les évêques, inspectaient même leurs co-dignitaires.

— C'est justice, fit Wavinus; et à présent instruisez-nous de la manière dont s'est passée l'affaire de notre homme Faber.

— Les Ingelrames, répondit Gratian, sont venus le réclamer comme fils de leur serf devant Agnarius, et réclamèrent même du monastère de Nouaillé une composition de 60 sous pour l'avoir soustrait jusqu'à ce jour à leurs poursuites.

— Faber est notre homme depuis l'affranchissement de son père, dit l'abbé, et nous lui devons notre protection.

— Sans doute, mais ils niaient positivement qu'il eût été affranchi par leur père d'une manière valable, car ils disaient qu'il n'était ni *dénarié* ni *tabularié*, puisque le roi ni l'Eglise n'avaient été pris à témoins de son affranchissement, et qu'ils ne le croyaient pas en possession d'une charte particulière. Mais la vue de celle que frère Dolinus a si heureusement retrouvée les a confondus, et aujourd'hui Faber est reconnu authentiquement comme un homme affranchi par charte privée.

— C'est fort bien, dit l'abbé, mais vous m'obligerez pendant quelques instants encore de lui laisser ignorer cette heureuse conclusion. Avant de lui confier le poste important dont vous l'avez tous jugé digne, je veux mettre encore sa fermeté à l'épreuve et je compte sur vous pour me seconder convenablement.

L'avoué fit un geste d'assentiment et d'intelligence, et Dolinus sortit à la hâte pour amener Faber devant le père abbé.

XIII.

ESCLAVES ET SERFS.

En attendant que Dolinus soit revenu avec le protégé ou le *recommandé* du monastère, nous allons expliquer brièvement ces deux mots nouveaux de *serfs* et d'*affranchis* qui ont pris place dans ce récit, en essayant d'établir le plus clairement qu'il nous sera possible quel était l'état des personnes au ix^e siècle.

Quand les peuples guerriers d'outre-Rhin envahirent les Gaules.

Ils trouvèrent les populations rurales réduites à l'état de colons , c'est-à-dire d'hommes qui originellement esclaves avaient été affranchis de la servitude personnelle qui constituait à proprement parler l'esclavage , à la condition de s'attacher à la culture d'un domaine qu'ils faisaient valoir pour leurs anciens maîtres , ou pour leur propre compte en payant une redevance.

— Le colon romain participait donc de l'homme libre et de l'esclave : de l'homme libre , en ce que le propriétaire du fonds n'avait aucun droit sur sa personne (1); de l'esclave , en ce qu'il était incorporé à l'héritage , ne pouvait le quitter , sous peine de retourner à la condition d'esclave personnel , et se transmettait d'un maître à un autre maître quand le domaine changeait de possesseur.

Les peuples du Nord , ayant peu de besoins à satisfaire , n'avaient point d'esclaves personnels , et ils confondirent leur condition avec celle de colons qu'ils conservèrent sous le nom barbare de *lides* , ou de *lètes* ; le nombre de ces derniers s'augmenta même encore de tous les hommes libres qui , pour échapper à l'obligation du service militaire , selon la loi des peuples du Nord , acceptèrent le servage , en payant le *chevage* habituel (2). La confusion de l'esclave et du lète ou colon , appelés serfs un peu plus tard , en une seule servitude , tourna donc tout à la fois au profit de l'esclave et au détriment du colon.

Le fermage de la terre fut payé au maître ou seigneur , tantôt en nature et tantôt en service de corps , tels que la garde , le guet , la chevauchée , les charrois , la corvée , le travail dans les bois et autres mains-d'œuvre ; mais alors le colon avait droit à trois jours de travail dans la semaine pour son propre compte.

(1) Les colons se mariaient , héritaient , acquéraient , commerçaient , agissaient en justice selon leur volonté. Des nations entières transportées dans les provinces de l'empire romain avaient été réduites à l'état de colons libres , mais fixés à perpétuité sur des terres dont ils payaient une redevance.

(2) Ce chevage ou pot-de-vin de 4 deniers , était le signe du colonat romain ; ils payaient en outre l'ost ou l'*herban* , contribution de guerre qui consistait en bœufs , moutons ou en qustre sous d'or.

L'esclave et le colon, ainsi confondus dans le serf de la terre, arrivaient à la dignité d'homme libre par l'*affranchissement*.

C'est dans la multiplication de cet acte assez rare sous la domination romaine, que l'action tutélaire du clergé concourut avec efficacité à la régénération sociale.

Déjà, sous les derniers empereurs romains, les évêques avaient obtenu que les affranchissements pourraient avoir lieu par la simple déclaration du maître en présence du peuple chrétien, des prêtres ou des évêques—ce qui était contraire à la loi romaine antérieure, qui ne reconnaissait d'affranchissement que devant les consuls ou les préteurs. (Edits de Constantin.) La cérémonie avait lieu par *manumission*, c'est-à-dire que le maître donnait à l'esclave qu'il voulait affranchir, un petit soufflet, en présence de toute l'assemblée : on en dressait un acte que signaient les ecclésiastiques présents et que l'on déposait sur l'autel des oblations.

Sous les rois Franks, l'affranchissement avait lieu de trois manières, et l'on nommait les affranchis *denarii*, *tabularii* et *chartularii*, selon qu'ils avaient été rendus à la liberté par le roi, par l'église, ou par une charte particulière.

Les *denariés* étaient amenés devant le souverain qui leur faisait sauter au visage le denier (*saiga*) (1) qu'ils tenaient dans la main, en les déclarant libres et leur accordant le même *wergheld* qu'aux Franks. Les *tabulariés* étaient les affranchis de l'église : leurs maîtres les remettaient à l'évêque en présence du clergé et du peuple, et demandaient qu'on rédigeât leur acte d'affranchissement. Cet acte était conservé soigneusement dans le chartier, ou le trésor de cette église.

Enfin les *chartulariés* étaient affranchis par un acte isolé, émané de la volonté du maître, sans l'intervention d'un magistrat laïque ou ecclésiastique.

Après leur affranchissement, les nouveaux hommes libres devenaient les obligés du roi, des églises, des monastères, et, comme tels, soumis à certaines conditions dont leurs descendants étaient

(1) Denier salique : il en fallait 12 pour former un sou (monnaie de compte); il fallait 20 sous pour faire une livre d'argent.

seuls dispensés : tel était le retour au roi et non à la famille de l'affranchi, du *wergeld* payé pour le meurtre commis sur sa personne, et l'impossibilité d'hériter de ses proches. C'était comme un tribut payé par l'affranchi, en compensation de la liberté et de la protection qu'on lui accordait dans la société des hommes libres où il venait d'entrer.

Les réformes sociales, destinées à une longue durée, ne peuvent, il faut bien le reconnaître, s'introduire que peu à peu et par une action tout à la fois persévérante et pleine de prudence. Ce fut précisément ce que le clergé catholique comprit et mit en œuvre sous les deux premières races, et lui seul, il faut le dire, pouvait le faire efficacement.

Les terres affectées aux premiers monastères étaient, comme toutes celles de l'empire romain devenues Franques, pourvues de colons ou de lètes ; mais ces colons-serfs étaient traités avec humanité, avec douceur, suivant l'esprit évangélique : entrer dans la famille ecclésiastique impliquait donc déjà une sorte d'affranchissement, et c'était un but ardemment désiré par tout ce qui n'était pas libre dans la nation. Le travail, anobli par l'exemple que donnaient les corporations religieuses en défrichant le sol, relevait le colon de la terre à ses propres yeux. — Le serf affranchi qui se vouait sous le nom de *convers* à la vie religieuse, ou que ses parents rendus libres avaient destiné au clergé dès son enfance en le déposant sur un coin de l'autel, sous le nom d'*oblat* (1), pouvait prétendre aux postes les plus importants et même aux grandes dignités de l'Etat, partage à peu près assuré des *clercs*.

La loi romaine ne reconnaissait pas la validité du mariage des esclaves, et leur union désignée sous le nom de *contubernium* (camaraderie), donnait naissance à quelques esclaves de plus qui enrichissaient le maître, sans donner lieu à constituer une famille pour le père et la mère. Les conciles des évêques Franks reconnurent solennellement et protégèrent ces mariages et ces familles d'esclaves, dont la réhabilitation devenait complète par l'affranchissement.

(1) *Oblatus*, offert.

Les corporations religieuses furent donc tout naturellement un port de refuge pour les classes souffrantes de la nation vaincue, et servirent d'intermédiaire à leur passage à de meilleures situations sociales. Ces faits expliquent suffisamment l'action immense du clergé sur les populations.

Plus le mal était grand, multiple, enraciné, plus les ministres du culte redoublaient de zèle pour l'éteindre, pour l'effacer.

Les évêques (1) se multipliaient pour arracher à l'esclavage les malheureux que jetaient sur le sol les navires étrangers qui abordaient sur nos rivages; employaient leur haute influence auprès des princes franks pour arrêter ces honteuses ventes d'enfants que les juifs et les Vénitiens exportaient du royaume afin de les livrer aux païens d'Espagne, d'Afrique et d'Asie.

— La loi romaine, encore toute puissante dans nos contrées méridionales, donnait aux pères un droit absolu de vie et de mort sur leurs enfants mineurs, et la misère, cette mauvaise conseillère des temps d'épreuve et de transformation, les portait à user de ce droit rigoureux pour en faire un honteux trafic.

En outre de son action directe, le clergé agissait encore par l'influence des nouvelles doctrines évangéliques répandues par ses soins dans l'esprit de la nation. — Il déclarait excommuniés les maîtres qui tuaient leurs esclaves, ou rendaient esclaves des hommes libres en les séduisant par de trompeuses promesses. Il imposait des pénitences rigoureuses à qui les maltraitait. Il exemptait de tous supplices les esclaves qui se réfugiaient aux pieds des autels.

Une loi obtenue des rois Franks soustrayait les esclaves chrétiens aux maîtres juifs, tout puissants par leurs richesses. Il suffisait d'une composition de 12 sous pour les racheter.

Du haut de la chaire, les prédicateurs ne cessaient de promettre les récompenses éternelles à ceux qui affranchissaient volontairement leurs esclaves; et cet espoir touchant a été conservé jusque dans les formules des chartes de ce temps.

(1) S. Germain, S. Fortunat, S. Eloi, la reine Bathilde, sont devenus justement célèbres pour leur dévouement à cette œuvre d'humanité.

Enfin au ix^e siècle, l'esclavage personnel légué par la société païenne avait disparu, et il ne resta plus que le servage de la terre. L'esclavage imposé au monde par le paganisme avait porté ses fruits naturels. Les barbares avaient envahi le monde romain sans beaucoup de difficulté. — Qu'importait, en effet, à l'esclave romain de changer de maître.

— Le serf de la terre devait s'armer au contraire et marcher sous la bannière de sa paroisse pour la défense d'un sol qui l'abritait, protégeait sa famille. Il rehaussait ainsi sa dignité à ses propres yeux.

Le mouvement d'émancipation fut retardé par les guerres intestines des princes, et les invasions des terribles Normands à la fin du ix^e et pendant le x^e siècle; mais l'enthousiasme des croisades excité par le clergé, lui fit faire un pas immense en provoquant l'affranchissement des communes.

Les affranchissements particuliers et généraux furent, en effet, pour les seigneurs féodaux et les rois, le moyen le plus rapide et le plus sûr de battre monnaie pour satisfaire la fièvre religieuse qui agita l'Occident pendant plusieurs siècles, et qui plaçait les croisés de toutes les classes presque au même rang sous le niveau religieux.

— Autre cause d'émancipation tirée de nobles dangers et de pieuses entreprises accomplies en commun.

XIV.

FABER L'AFFRANCHI, OU LES ÉPREUVES JUDICIAIRES.

Quand Faber, conduit par Dolinus, parût devant le père abbé, il ignorait encore que son sort fût décidé; mais il ne se présenta pas moins avec une contenance tranquille et assurée, tant il avait foi dans la parole de son père et dans les souvenirs de son enfance. Il se rappelait, en effet, avoir vu la charte d'affranchissement de

sa famille entre les mains de ses parents, qui pleuraient de joie en songeant que du moins leur union ne coûterait pas la liberté à leur enfant.

On comprendra mieux la cause de ces larmes , quand on saura que Hugues , le père de Faber , homme libre d'extraction , ayant épousé Mariame , serve des Ingelrames , était devenu par la loi du pays serf lui-même : mais le vieux Ingelrames touché des vertus de ce jeune ménage et des soins effectueux dont il l'avait entouré pendant une longue maladie , l'avait rendu à la liberté par une charte particulière : toutefois il exigea que cette charte fût tenue secrète jusqu'à sa mort qui n'arriva que bien longtemps après. Un jour le jeune Faber jouant avec ce parchemin l'égara par malheur sans en connaître l'importance , et la mort de ses parents étant arrivée à peu près en même temps que celle d'Ingelrame , le sort de ce jeune homme était fort compromis. Heureusement pour lui , le frère pourvoyeur de Nouaillé , en revenant de sa tournée dans les manges des environs , avait trouvé ce parchemin à demi-souillé de boue au détour d'un chemin et l'avait apporté au monastère. Dolinus , avec l'assentiment du père abbé , l'avait conservé à tout hasard jusqu'à la mort du père Ingelrame , jugeant qu'il serait plus en sûreté dans le chartier de l'abbaye que dans une maison , d'où la mauvaise volonté et la négligence pouvaient le faire disparaître de nouveau.

Quand il en fût temps on réclama Faber , et l'avoué du monastère se chargea comme on l'a vu de prouver sans réplique qu'il était libre.

— « Approchez-vous , mon enfant , lui dit le père abbé ; notre docte avoué s'est occupé de vos affaires. Il y a lieu d'en augurer une heureuse issue. Mais les choses de la vie sont sujettes à de fortes épreuves , et si pour obtenir votre liberté il vous fallait en subir quelqu'une , auriez-vous le courage de l'affronter.

— Ce serait avec joie , révérend père , répondit Faber d'un air assuré , que je l'accepterais , tant j'ai foi dans ma cause.

— Prenez bien garde , mon enfant , de vous engager à quelque entreprise qui dépasse vos forces ; la justice ordonne souvent des épreuves terribles et qui ont fait pâlir parfois les plus intrépides.

Maître Gratian, dites-lui bien en quoi consistent ces épreuves dont il ignore sans doute la rigueur.

— D'abord, dit l'avoué, il y a l'épreuve du jeûne de trois jours dans une église, entre le mardi soir et le samedi matin; pendant cet intervalle, on ne donne chaque jour au patient qu'un peu de pain *azyme*, fait d'orge pure, et une poignée de cresson avec de l'eau.

— Je la subirai aisément, dit Faber.

— Puis vient celle de la croix, qui consiste à tenir les bras élevés en l'air assez longtemps pour lasser et vaincre son adversaire.

— Je vaincrai tous les champions des Ingelrammes, reprit Faber avec assurance.

— Hum ! fit Gratian d'un air de doute; et l'épreuve de l'eau froide, qu'en dites-vous, mon jeune ami ? Est-il aisé aussi de triompher d'un bon plongeon dans la rivière avec les pieds et les mains liés ensemble ?

— Avec l'aide de St-Junien, notre patron, répondit Faber avec modestie, j'espère encore en triompher.

— Fort bien, mon jeune coq; mais nous avons encore l'épreuve de l'eau chaude dans laquelle il faut saisir avec le bras nu un mince anneau qui fuit toujours, et cela sans que l'eau laisse aucune empreinte sur le bras.—Puis celle de la barre de fer chaud qu'il faut porter à quelque distance sans qu'elle laisse non plus de traces dans la main; puis le brasier ardent, ou les socs rougis au feu, qu'il faut fouler impunément aux pieds.

— Ma sainte et bonne mère, répondit Faber avec émotion, ne m'a-t-elle pas appris dès l'enfance que la foi transportait les montagnes ? La foi dans la protection du ciel qui soutient l'innocence, me donnerait sans doute la victoire.

— Wavinus échangea avec les doyens un regard de satisfaction.

— Vous pensez en vrai chrétien, reprit Gratian; mais s'il vous était réservé une dernière épreuve où l'adresse et la force du corps ont plus de part que la résignation et la foi, ne craindriez-vous pas de succomber sous d'habiles champions.

Nos capitulaires autorisent le combat judiciaire.

— Ah tant mieux ! s'écria Faber avec enthousiasme ! Je l'ap-

pelle de tous mes vœux. Quel champion pourrait espérer de vaincre celui qui combattra pour une juste cause ? Puisque l'Eglise approuve et sanctionne les combats judiciaires, saint Georges me sera en aide, et j'entrerais hardiment dans la lice.

— C'est bien, dit Wavinus ; vous avez le courage et la foi, et nous avons bien auguré de vous ; mais sachez à présent que vous avez été reconnu *homme libre* par les Ingelrames eux-mêmes, en présence du Missus de Charles et de tout le plaid : Dolinus avait retrouvé votre charte, et ce vélin, ajouta l'abbé en le présentant à l'affranchi, vous dispense au moins pour cette fois de faire preuve de votre courage.

Faber saisit la charte qu'on lui présentait, et la baisant avec ardeur, tandis que des larmes de joie baignaient ses paupières, il s'écria avec feu : sans vous, révérend père, ce titre était perdu pour moi, et ma vie empoisonnée si j'eusse succombé dans les épreuves : je jure désormais de la consacrer tout entière au service du monastère et de l'église qui m'ont tiré de cet abîme.

— Mon cher enfant, reprit Wavinus attendri, vous allez au-devant de mes vœux, vous étiez déjà notre *oblat*, car vos parents, sûrs de leur liberté, vous avaient offert en secret à l'autel après votre baptême, et aujourd'hui vous vous montrez digne du poste honorable que je voulais vous confier. Maître Gratian, mûri dans la connaissance des lois, est un précieux défenseur de nos droits devant les tribunaux ; mais sa tête blanchit, et pour l'épreuve du combat, ou pour conduire nos jeunes colons à la guerre, ou défendre ces murs, ses membres n'ont déjà la souplesse nécessaire : vous le suppléerez désormais dans cette partie de sa tâche.

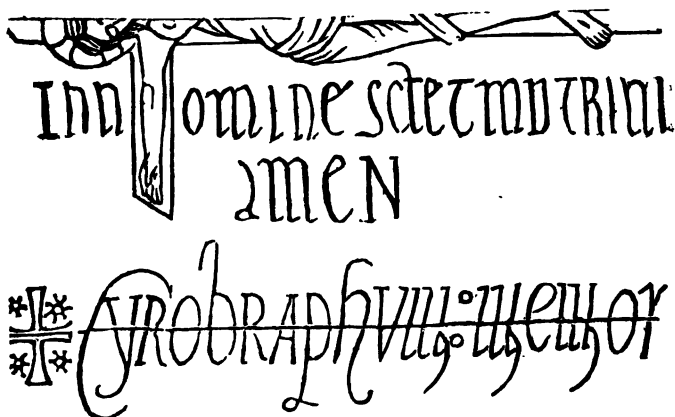
— J'accepte avec bonheur, s'écria Faber, et puisse mon dévouement m'acquitter envers vous.

— Et moi, dit l'avoué, je suis heureux et fier de ce jeune compagnon, qui, un jour, sera sans doute capable de me remplacer tout à fait.

— Et, continua Wavinus, pour l'élever aux yeux des hommes qu'il va désormais commander, nous concédons dès ce jour à Faber un domaine considérable que maître Gratian vient d'ac-

quérir de Remigins et de sa femme Odulgarde, pour le compte du monastère.

En voici la *charte-partie* à laquelle pend le *fétu de paille* et le *rameau de bois*, car c'est une manse dont les terres sont à la fois cultivées et boisées. Nous la conserverons dans le chartier de l'abbaye, et nous y réunirons la charte d'affranchissement de Faber pour que ces deux souvenirs soient inséparables.



Modèles de cyrographes ou chartes-parties dont chaque intéressé conservait une portion qui servait aussi de témoignage à l'autre.

On lit sur le premier : In nomine sancte et individue trinitatis. Amen.

Sur le deuxième : Cyrographum memoriale.

Et à présent, mon cher enfant, nous vous en désérons l'investiture par cet anneau et par cette lance, pour qu'il vous souvienne toujours que vous la tenez de l'abbaye de Nousillé, à la condition de défendre la communauté, votre bienfaitrice. Pour toute redevance, nous vous imposerons l'obligation de déposer sur l'autel de St-Junien, le jour de la translation des saintes reliques, une oblation de dix sous d'argent.

Vous tiendrez de nous cette manse par simple bail *sub manu firmo* pendant toute votre vie : elle fera retour à l'abbaye si vous venez à mourir sans famille, et la communauté vous ensevelira dans la terre bénie et consacré du monastère, à côté de nos frères, comme un de ses membres chéris.

— Oh ! merci révérend abbé, dit Faber avec une émotion profonde, tous mes vœux sont comblés ; à dater de ce jour, ma vie vous appartient.

— C'est bien, répondit Wavinus, et à présent rompons l'anneau et le bois de la lance ; gardez avec soin vos fragments, les nôtres iront dans le chartier en souvenir de notre convention, et Dolinus inscrira votre nom sur le polyptique (1) de l'abbaye.

— Et ce fut ainsi que Faber l'affranchi devint l'homme du monastère de Nouaillé.

Nous avons mentionné sommairement une des singularités de la législation de ces temps reculés dans lesquels on rencontre encore un mélange inouï de coutumes barbares avec les nouvelles tendances à la civilisation. Nous voulons parler de ces épreuves judiciaires auxquelles les peuples barbares du Nord tenaient au point que l'église elle-même fût obligée, tout en les réprouvant, d'y intervenir pour en adoucir et en régulariser l'accomplissement. Ainsi, nous rencontrons dans le capitulaire de Louis-le-Pieux, rendu en 825, un règlement qui concerne l'épreuve de l'eau, sous le titre de *Ordinatio Ludovici imperatoris de benedictione et exorcismo, tum aqua calida aut frigida, tum ipsius hominis, in quâ manus vel totum corpus, ad judicium mittitur*.

L'épreuve devait se faire en présence du peuple assemblé dans

(1) Depuis le Pouillé. Livre de cens des populations habitant les propriétés d'une communauté. La description de ces propriétés était consignée dans un manuscrit qui portait le nom de *terrarii libri*. — Voilà encore l'origine de nos cadastres.

l'église ; la messe était chantée ; les accusés , à jeun , admis à l'offrande et à la communion ; mais auparavant le prêtre les conjurait de ne pas accepter l'hostie s'ils se sentaient coupables du fait dont on les accusait , s'ils avaient donné leur consentement à son accomplissement , ou même simplement s'ils en avaient eu connaissance. Si les accusés gardaient le silence , le prêtre s'approchait de la table de communion et la leur donnait en leur disant : Que le corps et le sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ serve de témoignage à ton innocence et à faire éclater la gloire de son nom et de son église.

On comprend suffisamment que l'église s'interposait ainsi entre les accusés et les cruelles épreuves qui leur étaient réservées , pour leur ménager une occasion de repentir et amener la solution pacifique du différent.

La messe finie , le prêtre faisait porter l'eau bénite dans le lieu de l'épreuve , ordinairement situé dans l'enclos de l'église : on s'y rendait processionnellement en chantant les litanies.

Arrivé là , le prêtre donnait à boire aux accusés un peu de l'eau dans laquelle on allait les plonger en leur disant : Que cette eau bénite te serve aujourd'hui de témoignage , par Notre-Seigneur Jésus-Christ qui est le seul juste et véritable juge.

On les faisait alors déshabiller : ils baisaient l'évangile et le crucifix , étaient aspergés d'eau bénite , et enfin jetés dans le bassin ou la rivière consacrés à l'épreuve.

L'épreuve par l'eau chaude avait lieu avec les mêmes formules , et aussitôt après on enveloppait la main et le bras , et on cachetait l'enveloppe , pour ne la découvrir que trois jours après. La peau de l'innocent ne devait porter aucune marque.

Nous trouvons aussi la relation d'un combat judiciaire entre le champion d'une église et un particulier en contestation pour un pécule , consignée dans une charte au bas de laquelle pendait le bâton qui avait servi à faire confesser au vaincu la vérité des droits de l'église. La charte était signée du doyen , du diacre , des chantres , etc. , de cette église , qui avaient assisté au combat. Cette coutume dura encore longtemps ; car , à la fin du ^{xiii} siècle , le pape Eugène , consulté sur l'opportunité qu'il pouvait y avoir de

confirmer ou d'abroger le combat en usage dans quelques paroisses, répondit simplement : *Ultimi consuetudine vestra*.

— Se mettre en opposition directe avec une coutume aussi enracinée, eut peut-être compromis dans un temps tout guerrier l'autorité de l'église, sans atteindre le but qu'on se fût proposé.

XV.

LE DROIT D'ASILE.

Il faut que le lecteur franchisse avec nous un espace de vingt années et se reporte à l'an 865 (1) qui fut marquée pour le Poitou par d'affreuses calamités. Le personnel de l'abbaye de Nouaillé s'est peu modifié : le bon et respectable Wavinus préside encore, malgré son grand âge, à la paisible communauté. Dolinus, Ermentreus, devenus doyens à la place des vénérables frères qui ont rendu leurs âmes à Dieu, ont été remplacés eux-mêmes dans leurs anciennes fonctions par de jeunes élèves qu'ils avaient instruit dans ce but ; ils se sont toutefois, comme on le pense bien, gardé la haute main dans la surveillance de l'enseignement et de la conservation des manuscrits de l'abbaye, et Dolinus a moins que jamais renoncé à ses longues dissertations savantes avec son complaisant confrère. Matheo, Job, Melardo, en un mot tous les frères avec lesquels nous avons fait connaissance, exercent encore les mêmes fonctions ; mais Gratian a rejoint les doyens, et Faber, suivant sa prédiction et ses désirs est devenu l'avoué en titre de Nouaillé. Dans les épreuves judiciaires, il a souvent donné des preuves de son mâle courage, comme il a déployé une rare intelligence et un savoir profond pendant la tenue des plaids du comté.

On peut donc dire que rien n'était changé dans le paisible monastère, car c'est le propre des corporations bien réglées comme des Etats gouvernés par de bonnes et sages lois, que les dépositaires du pouvoir à tous les degrés, peuvent disparaître et

(1) La confusion des dates existe dans les annales de Nouaillé comme dans presque toutes les chroniques. Nous avons trouvé dans les notes de Dom Fonteneau que l'abbé Wavinus existait encore à Nouaillé en 865, tandis que M. de la Fontenelle donne cette même année Autulfus pour abbé au monastère. Nous avons suivi Dom Fonteneau.

se renouveler sans que pour cela la communauté soit arrêtée un instant dans sa marche.

Au moment où nous revenons à Nouaillé, le 13 août 865, l'office du matin venait d'être chanté en mémoire de la translation des reliques de St-Junien, et les frères qui avaient passé en prières une partie de la nuit étaient en ce moment réunis dans le réfectoire, afin de prendre quelques forces pour se rendre en procession solennelle à la chapelle de Montvinard.

— Rien n'était plus austère que l'aspect du réfectoire d'une communauté religieuse. — Les frères étaient assis sur des bancs grossiers qui flanquaient une longue table de chêne massif, occupant toute la longueur de la salle : vers le milieu était placé le siège élevé de l'abbé qui présidait toujours aux repas et y prenait souvent part ; en face de lui une sorte de petite tribune à demi enfoncée dans le mur, et dont le plancher s'élevait au niveau de la table, était occupée par un clerc chargé de faire une lecture pieuse pendant le repas. Au-dessus de sa tête et en vue de tous était suspendue une image de St Junien. La communauté faisant ce jour-là quelque trêve à la sobriété rigoureuse observée pendant la plus grande partie de l'année, faisait gaiement honneur à un repas assez substantiel en réjouissance de la fête du saint patron, repas auquel assistaient quelques prêtres des environs. Au lieu des aloses salées, des œufs, des légumes cuits à l'eau et du gros pain de tous les jours, on voyait sur la table quelques jambons de bonne mine, des morceaux de bœuf appétissants, du poisson frais, des miches de pain blanc et quelques pots de vin. — Il y avait comme on disait alors, et quelques siècles encore plus tard, il y avait *feste en salle* ! quelques bouteilles de vieux *madou* (1), ce nectar poitevin, étaient même ajoutées à l'ordinaire pour achever d'égayer un peu les bons frères. Enfin un lit de paille fraîche jonchait le pavé raboteux et achevait de donner au réfectoire un air de fête.

Pendant la durée du repas, le lecteur élevant la voix retraça

(1) Vin épicé.

à la communauté la vie édifiante et sainte de leur bienheureux patron.

Junien (1) était né à Brion sur la Clouère, près Gençay, au commencement du VI^e siècle. Après avoir fait ses études, son goût pour la retraite et les exercices pieux le porta à se retirer à Chaunay, non loin du lieu de sa naissance. De là il entretenait une grave correspondance avec Ste Radegonde qui le consultait souvent. Les vertus de cet ermite attirèrent bientôt auprès de lui d'autres solitaires qui venaient se placer sous sa direction. Son oratoire lui paraissant alors trop restreint, il en érigea un autre plus vaste, dans un désert près de Château-Larcher. Chlotaire, touché de la sainteté de sa vie, lui accorda même la terre de Mairé sur laquelle il édifia un monastère et une église. Néanmoins sa première retraite de Chaunay le rappelait souvent, et ce fut même là qu'il mourut le 13 août 587 à la même heure que Ste Radegonde ; mais il fut enterré dans son monastère de Mairé. L'église et les bâtiments furent détruits dans les guerres du duc d'Aquitaine contre les maires du palais sous les Mérovingiens, et le tombeau de St Junien fut couvert par des ruines, jusqu'au moment où Godolenus nommé abbé des deux monastères de Mairé et de Nouaillé, prit des mesures pour transporter les reliques du saint patron dans notre monastère.

Cette lecture achevée, le père abbé suivant l'usage fit rappeler succinctement à ses religieux les principales dispositions de la règle de St-Benoît à laquelle ils étaient soumis.

Les Bénédictins devaient une obéissance absolue aux supérieurs qu'ils s'étaient eux-mêmes choisis, mettaient tous leurs biens en commun, n'admettaient dans le sein de la communauté que les frères soumis préalablement à une longue épreuve ; ils devaient faire eux-mêmes tous les travaux du monastère, et chaque jour avant la messe du chœur, mener la procession autour des murs, précédés d'une croix ; chanter une grand'messe la veille de toutes les fêtes solennelles ; réciter chaque mois des prières pour la famille régnante, les fondateurs et bienfaiteurs de la com-

(1) De la Fontenelle, histoire d'Aquitaine.

munauté ; traiter avec les soins les plus fraternels les religieux vieillissants dans les austérités , et ne pas les reléguer dans cet âge avancé dans les *celles* tenues par des laïques , de peur qu'ils ne fussent négligés par eux. Le temps des religieux devait se partager entre les travaux de toute nature et la prière ; ils devaient remercier le ciel comme d'une faveur signalée, quand il leur adressait de pauvres voyageurs envers lesquels ils pouvaient exercer une large hospitalité , ou' quelques malheureux affligés par des maladies qu'ils pouvaient conjurer à force de soins charitables...

Le lecteur en était là de son office , quand le frère portier de l'abbaye accourut précipitamment au réfectoire prévenir le père abbé, qu'un homme paraissant en proie à la plus vive terreur venait de frapper à la porte extérieure, et demandait avec insistance à jouir du droit d'asile du monastère ; il s'était même saisi de l'anneau scellé dans le mur extérieur (1) et destiné à cet usage tutélaire, bien qu'on ne vit dans la vallée aucun signe extérieur de danger.

—Laisse-le pénétrer dans la cour, répondit le père abbé; quand il sera remis de sa frayeur il nous en expliquera le motif. Le plus pressé est de le mettre à l'abri ; nous l'interrogerons après la procession. Et tenez, frère Anselme, portez-lui au parloir cette portion demeurée inutile depuis la mort du pauvre Aymon, dont la place est vacante. Le pauvre et le persécuté ont également droit à la portion des morts. (2). Si le réfugié est innocent, nous lui ferons rendre justice ; s'il est coupable, nous essayerons de calmer ceux qui le poursuivent et de lui obtenir une composition supportable et la paix de ses membres (3), et nous ne le rendrons qu'après serment prêté sur les saints évangiles et les reliques de

(1) Les anneaux scellés à la porte des monastères, les croix, l'enceinte des églises, des maisons des évêques, et plus tard des rois, et des seigneurs partageaient le même privilège. L'enceinte inviolable s'étendait même à trente pas autour des clôtures du lieu d'asile.

(2) Il était d'usage dans les monastères de servir pendant un mois ou plus les portions des religieux décédés devant leur place ordinaire, et de la distribuer aux pauvres.

(3) C'est-à-dire l'exemption de toute mutilation.

St Junien de respecter ces conditions. Quand il aura pris quelques aliments, vous le conduirez aux pieds de l'autel, et il s'assemblera sur la *Pierre de paix*, de laquelle nul n'oserait l'arracher, pendant que nous accomplirons notre procession solennelle.

— Le frère portier s'inclina et sortit pour exécuter les instructions du père abbé !

Ce droit d'asile inviolable était encore un des bienfaits que la religion chrétienne avait multipliés et opposés aux sévices des lois barbares : c'était aussi un des mille liens qui reliaient fortement le peuple au clergé toujours prêt à le protéger. Le respect pour le clergé et l'inviolabilité des lieux d'asiles et surtout des églises était si grand, que le meurtre commis, même à son corps défendant, sous leurs porches, donnait lieu à une composition de 600 sous et à une pénitence publique. Les mauvais traitements exercés sur les clercs dans les mêmes conditions amenaient une amende triple de celle des laïcs ; on réduisait le coupable en servitude s'il n'était pas en état de payer.

XVI.

LE COLLIBERT.

La communauté réunie à l'église aussitôt après être sortie du réfectoire, se mit bientôt en marche pour se rendre à la chapelle de Montvinard. Les portes du monastère furent ouvertes à l'approche de la bannière de saint Junien qui se balançait en tête du cortège, et les chœurs sacrés commencèrent à s'élever lentement et à se prolonger dans la vallée.

La foule des habitants du voisinage pressée au dehors des remparts, s'ouvrit respectueusement pour laisser passer les deux longues files de religieux qui cheminaient de ce pas grave et lent, si bien en harmonie avec la méditation religieuse. Les frères portaient des vêtements à peu près semblables à ceux de la population d'alors, car si nous trouvons aujourd'hui une aussi grande différence

entre les habillements des ecclésiastiques et les nôtres, c'est que nous en avons souvent changé de siècle en siècle, tandis que les serviteurs de l'Eglise ont conservé à peu près intacts les vêtements qu'ils portaient dès l'origine.

— Leur robe talaire (1) de couleur foncée cachait leurs braies gauloises ; par-dessus était jeté un sagum, sorte de manteau assez court auquel s'attachait un capuchon, vêtement à peu près semblable à la cape dont nos femmes de la campagne ont conservé l'usage ; enfin ils étaient chaussés de sandales. A la suite des frères de la communauté venaient les curés des Celles voisines assistés de leurs diacres et sous-diacres, et devant lesquels on portait une belle croix processionnelle en argent. L'habillement des curés différait de celui des moines en ce qu'ils portaient sur leur robe une aube ou tunique de lin, et par-dessus encore la *chasuble*, sorte de robe ouverte sur les côtés et rehaussée de riches broderies d'or et de soie, ou bien l'*étole*, autre robe ornée d'une riche bordure (2).

Au lieu de chasubles et d'étoles, les diacres et les sous-diacres portaient la dalmatique, vêtement d'une grande richesse introduit par Charlemagne dans l'Eglise des Gaules et qui était en usage depuis longtemps en Italie. Ce vêtement était rond et percé au milieu pour laisser passer la tête ; on le relevait sur les côtés et le fixait sur les épaules à l'aide d'une agraffe. Plus tard on l'échancra sur les côtés comme la chasuble pour laisser plus de liberté aux mouvements.

Tous portaient sur le bras une sorte de mouchoir orné qui est resté dans le costume des prêtres comme un simple ornement connu sous le nom de manipule.

L'abbé environné de ses doyens s'avancait ensuite portant avec précaution le bras de saint Junien renfermé dans un étui d'argent, et abrité sous le dôme de leur superbe dais que portaient de jeunes oblats.

Devant lui, un jeune clerc tenait la crosse abbatiale, insigne de

(1) Robe qui descendait jusqu'aux talons.

(2) L'étole est réduite aujourd'hui aux seules bordures qui décoraient autrefois cette robe.

sa dignité. Le père abbé était vêtu de la robe talaire comme ses moines, mais par-dessus était passée l'étole, puis le sayon ou capuce en peau de loutre pour garantir la tête qui n'était défendue que par une simple couronne de cheveux. Ses pieds étaient chaussés de bottines lacées.

Sur le passage du révérend Wavinus, la population s'agenouillait pour honorer les reliques qu'il offrait aux regards des fidèles et pour obtenir sa bénédiction.

Déjà la bannière de saint Junien flottait sur le haut du coteau de Montvinard, et la procession était près d'atteindre le but de son pèlerinage, quand les chants sacrés furent tout à coup interrompus par un cri perçant parti du milieu de la foule qui suivait le cortège avec recueillement.

— Ce cri venait d'être poussé par un être d'un aspect étrange et qui était sorti de l'abbaye quelques instants après la communauté.

Ses vêtements en désordre, ses yeux égarés, sa figure bizarre, échevelée, sa barbe en désordre et la fixité effrayante du regard qu'il attachait obstinément sur un des assistants en le désignant du doigt étaient bien faits pour surprendre chacun. Bientôt on entendit murmurer dans la foule le nom étrange et méprisé de *Collibert*.

Car c'était bien un Collibert qui, sous l'abri de sa capuce, avait reçu l'hospitalité dans le monastère, comme nous l'avons vu précédemment et qui en ce moment causait tout ce désordre.

— L'effroi qui paraissait dominer ce pauvre insensé devint promptement communicatif et la foule s'ouvrit autour de l'objet de sa terreur. C'était un homme de haute taille, enveloppé de la tête aux pieds, sans doute pour n'être pas reconnu, dans un ample vêtement fait de peaux de bêtes sauvages, et qui se hâta de s'éloigner quand il se vit l'objet de l'attention générale.

— Alors le Collibert sembla recouvrer la voix que la terreur lui avait enlevée et il s'écria : Sus ! courez sus à l'espion normand, car sa bande n'est pas loin sans doute et il ne tardera pas à la ramener contre vous.

Ces terribles paroles articulées avec un accent étrange et des sons gutturaux qui n'avaient presque rien d'humain, au lieu d'a-

nimer la foule à saisir l'espion, redoubla son émotion et tombant à genoux elle entama d'une voix tremblante le chant à *furor normanorum libera nos, Domine !* qui ne retentissait que trop souvent dans ces époques si funestes au sein des campagnes ravagées et des villes incendiées ; puis le père abbé ordonnant à la procession de rebrousser chemin la ramena dans l'enceinte de l'abbaye, et permit à la foule effrayée d'y chercher aussi un abri, tandis que le brave Faber disposait ses hommes armés à la hâte aux postes les plus utiles à défendre et se préparait à tout hasard à repousser l'assaillant s'il se présentait.

— Qu'était-ce donc que ce Collibert arrivé si inopinément dans la vallée du Micio, et comment s'était-il précisément réfugié dans l'enceinte de Nouaillé au moment où le monastère se trouvait menacé par les féroces pirates du Nord.

La chronique de Maillezais nous apprend qu'il y avait dans les marais et sur le bord des rivières du Bas-Poitou une race d'hommes exclusivement adonnée à la pêche, sa seule nourriture et son seul objet de commerce. Elle habitait des cabanes répandues dans l'île de Maillezais, ou des bateaux toujours à flot sur la Sèvre-Niortaise, et poussait parfois assez loin ses excursions.

Les Colliberts parlaient un jargon étrange, étaient à demi-catholiques, ignorants, superstitieux et passaient même pour rendre secrètement un culte à la *pluie* qui faisait déborder leurs marais et leur procurait les moyens de vivre.

— Leur aspect était misérable et repoussant de malpropreté, leur regard était hébété. C'étaient, assurait-on, les misérables restes des *Agesinates-Cambolectri*, aborigènes du Poitou, que les nations conquérantes avaient successivement repoussés dans les marais les plus inaccessibles de la contrée.

Parias cruellement traqués de ces âges barbares, ils passaient pour irritables, indociles, cruels et jamais ils ne s'alliaient qu'entre eux. Ils étaient donc honnis.

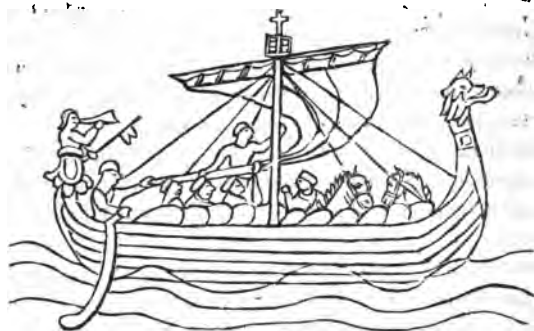
Telle est parfois la justice des hommes ! Touchante ressemblance avec celle de certain loup de la fable accusant sa victime au moment même où il la déchirait.

Les Normands plus féroces encore que les hordes qui les avaient

précédés, égorgeaient par milliers les malheureux Colliberts qui occupaient précisément l'embouchure d'une rivière adoptée par eux pour pénétrer au cœur de l'Aquitaine. Notre malheureux *innocent* (4) était précisément une des victimes qui s'étaient échappées de leur dernière boucherie et qui avait fui avec l'énergie du désespoir, après avoir vu périr tous les siens. L'espion qu'il avait signalé à la foule effrayée était précisément un des barbares qui avaient immolé sa famille.

XVII.

LES NORMANDS.



UN VAISSEAU NORMAND.

On rapporte que Charlemagne, accoudé un jour à l'une des fenêtres d'un palais, dans une ville maritime, ayant aperçu les premières voiles des Normands, qui se hâtèrent pourtant de s'é-

(4) Nom donné par le peuple à ceux qui ne jouissent pas de toutes leurs facultés mentales.

loigner , resta longtemps dans une muette contemplation et que l'on vit des larmes couler sur sa mâle figure : aucun des seigneurs qui l'environnaient n'osant lui demander la cause de sa douleur , il leur dit : « O mes fidèles , savez-vous pourquoi je pleure en ce moment ? Je ne crains pas pour moi ces pirates ; mais je m'afflige , que moi , vivant , ils aient osé insulter ce rivage. Je prévois les maux qu'ils feront souffrir à mes descendants et à leur peuple. » (Châteaubain.) Les larmes prophétiques du « vieux chrétien Charlemagne » étaient déjà le commencement des représailles de ses mesures rigoureuses contre les peuples de la Saxe. On prétend , en effet , qu'un grand nombre des indomptables compagnons de Witikind s'étant réfugiés sur les bords de la Baltique et chez les Danois , excitèrent les Scandinaves à se jeter sur les côtes de l'empire. En effet , dès l'an 787 , des pirates danois , saxons et scandinaves désignés indifféremment sous le nom de *danois* ou *normans* parurent d'abord sur les côtes d'Angleterre , et peu de temps après sur celles de France. Vers 800 , il firent une apparition simultanée à l'embouchure de plusieurs rivières , et Charles y fit stationner des flottes d'observation pour les repousser et les poursuivre quand ils se présenteraient de nouveau. C'était , en effet , la mesure la plus efficace pour protéger les côtes , et c'est faute d'avoir entretenu ces flottilles d'observation que les faibles successeurs de Charles laissèrent envahir le cœur de la France par ces barbares.

Hardis navigateurs , les Danois remontaient le cours des rivières sur de légères barques d'osier , dont l'avant était armé de longues pointes , parcouraient les contrées voisines , le fer et la flamme à la main , se chargeaient de butin , et quand les populations , revenues de leur première surprise , se rassemblaient en armes pour les repousser , ils avaient déjà disparu. Aussi , la terreur qui précédait leur nom , ôtait à leurs victimes la force de résister ; elles ne savaient que fuir , se renfermer dans les villes closes et se racheter de la destruction en payant un honteux tribut.

Une fatale mesure de Charles-le-Chauve avait encore favorisé le mal. En effet , l'édit rendu à la diète des pistes , avait prescrit impérativement de détruire sans délai toutes les forteresses , châteaux

ou enceintes élevées sans l'autorisation royale. C'était encore un appoint offert aux succès des Normands.

Ces pirates audacieux avaient établi leur quartier général dans l'île de Héro (Noirmoutiers), en face de la Loire ; c'est là qu'ils déposaient le fruit de leurs rapines qu'ils transportaient à la fin de la belle saison en Scandinavie, pour revenir au printemps suivant, toujours plus hardis et plus entreprenants.

Les querelles longues et sanglantes des enfants de Louis I^{er} avaient porté au comble le désordre de l'empire, et tous les hommes ruinés par les guerres et le malheur du temps, se réunissaient aux Normands ou pillaient pour leur propre compte. L'exemple venait de haut : on avait vu en effet le fils de Pippin I^{er}, roi d'Aquitaine, se réunir d'abord aux Sarrazins, puis aux pirates du Nord, pour ravager les malheureuses contrées soustraites à sa domination.

Les Juifs, comme c'était la coutume, étaient également accusés par la voix publique de favoriser les incursions des Normands, de leur fournir des guides et de leur désigner à l'avance les points vulnérables du territoire où se trouvait le plus riche butin.

Nous retrouvons ces accusations renouvelées contre la race déicide dans tout le cours du moyen âge, qu'il s'agisse de peste, de puils empoisonnés, de famines, d'incendies ou de guerres. Le peuple ignorant et passionné pouvait-il jamais supposer que cette race proscrite et toujours persécutée ne fît des vœux pour la ruine du genre humain ? Il faut avouer aussi que la dureté proverbiale, l'avarice, l'usure des Juifs, et jusqu'à l'imprudence de leurs rabbins qui mettaient en question si un juif devait ou non sauver un Gentil en péril de se noyer, n'étaient pas propres à faire revenir les populations de leur antipathie innée contre eux.

Il ne serait pas juste de passer sous silence les efforts généreux de quelques chefs pour repousser les féroces Normands, et nous devons une mention particulière au courage de Robert-le-Fort, comte de la Marche, surnommé pour ses exploits le *Machabée français*, et à celui du comte de Poitou, Raynulphe I^{er}, qui d'abord vainqueurs de ces pirates, en un lieu appelé Brissarthe, à quelque distance d'Angers, périrent au milieu de leur triomphe.

par une de ces fougueuses imprudences, si ordinaires au caractère français. La rude poésie Tudesque nous a également conservé dans son énergique langage le souvenir de la victoire éclatante que Louis III remporta contre eux sur l'Escaut, vers la fin du ix^e siècle. L'enthousiasme que ces succès excitait parmi nos populations témoigne assez de la terreur profonde que les barbares du Nord avaient inspirée à nos pères.

Voici quelques fragments de la traduction de l'ode en l'honneur de Louis :

Je connais un roi puissant, c'est le seigneur Louis.

Je vais chanter ses exploits et sa gloire.

Il fut frappé d'étonnement et de douleur

En voyant l'état dans lequel son royaume était tombé...

Dieu qui voyait ces calamités, eût enfin pitié de son peuple :

Il ordonna au seigneur Louis de s'armer de sa puissance,

Et d'aller délivrer le royaume.

« Louis, mon roi, allez, lui dit-il, allez secourir mon peuple

» que les Normands tiennent courbé sous le joug

» De l'oppression et de l'esclavage.

» Je vous obéis, Seigneur, répondit Louis, je suis prêt à marcher...

» Et sentant dans son cœur une force toute divine,

» Louis élève l'oriflamme à la vue des Franks :

» Consolez-vous, mes braves compagnons d'armes,

» Dit-il aux gens qui l'entouraient :

» Braves chevaliers, c'est Dieu lui-même qui m'a envoyé ici,

» Son bras me soutiendra.

» Vous me trouverez partout où il y aura du danger.

» Et je ne m'arrêterai qu'après vous avoir tous délivrés.

» Suivez-moi donc, vous tous restés fidèles à Dieu et à votre prince,

» Je récompenserai ceux qui reviendront du combat

» Après s'y être signalés,

» Et je prendrai sous ma protection

» Les familles de ceux qui seront restés sur le champ de la gloire

» En combattant pour leur patrie. »

« A ces mots, Louis prend son bouclier et sa lance ;

» Il marche avec joie... A peu de distance de là ,

» Il se trouve en présence des Normands :

» Dieu soit loué, s'écrie-t-il, nous avons ce que nous désirions ! »

L'ardeur impétueuse des Franks se peignait sur leurs joues enflammées,

Mais aucun ne se montra comme Louis.
Il fit briller cette valeur et ce grand courage
Qui anoblissent le sang des rois franks.
Conservez-le, Seigneur, pendant longues années !

Le moyen âge avec sa foi naïve et sa valeur chevaleresque, est peint d'un trait dans cette vieille poésie où l'on retrouve tout à la fois les sentiments paternels et l'amour de la France qui animèrent Clovis, Charles-le-Grand, Philippe l'Auguste, Louis-le-Saint et ce Henri, père du peuple et père de ses soldats. Nous ne pouvons résister au plaisir de donner textuellement la dernière strophe, en plaçant en regard sa version littérale.

Texte Francique.

Tho nam her skild indisper.
Ellianlich reit her.
Vuold her unarer sabchon
Sina unidar abchon.
Tho ni un uas is burolango.
Fand her thia Northmamon.
Aoss Los : sageta.
Her siht thes her geveda.
Thor kuning reit kuono,
Sang lioth frano,
Joh alle saman Sungon :
Kyrie eleison.

Version Littérale.

Alors il (le roi) prit bouclier et lance,
Avec empressement chevaucha lui.
Il voulait lui vraiment venger,
De ses ennemis.
Alors pas fut un intervalle long,
Il trouva lui-même ces Normands.
A Dieu louange : disait-il,
Lui-même voyant ce qu'il désirait.
Le roi, chevauche audacieusement,
Entonne un cantique vulgaire,
Aussi tous ensemble chantaient :
Kyrie eleison.

C'est en répétant en chœur ces ballades pieuses et guerrières que les soldats préludaient à leurs victoires.

XVIII.

LE CRI A DIEU ET L'INCENDIE.

Nous avons vu, dans l'avant-dernier chapitre, la procession de Nouaillé rentrer précipitamment dans l'enceinte du monas-

rière, et Faber prendre à la hâte quelques dispositions pour la défense commune.

Le premier mouvement de la foule en entrant fut de se précipiter dans l'intérieur de l'église et de s'agenouiller tout éplorée autour des saints autels. Au milieu du recueillement général et du murmure des prières qui s'élevait doucement jusqu'aux voûtes du sanctuaire, un cri sortit subitement des lèvres de cet être étrange que nous avons désigné sous le nom de Colibert ; **LE SORT DES SAINTS ! LE SORT DES SAINTS !!!** répétait-il avec angoisse, et de toutes les parties de l'édifice la foule tremblante et impressionnée par cette voix à demi-sauvage qui tout à l'heure l'avait avertie du péril, répéta à son tour d'un ton suppliant : oui, oui ! **LE SORT DES SAINTS !**

Les malheureux se rattachent avidement à tout ce qui peut leur donner quelque espérance, et il leur sembla dans ce moment que Dieu consulté au hasard dans les passages de ses saints Evangiles, allait leur ouvrir ses consolations et les préserver du danger.

Sur un signe du vénérable Wavinus, qui ne crut pas devoir refuser cette consolation à son troupeau effarouché, un diacre s'avança vers le maître-autel, et ouvrant au hasard un superbe évangélaire qui reposait à l'un des angles, il lut tout haut ce verset du 4^e livre de l'apocalypse de S. Jean, qui répondait si bien à la foi vive de la foule :

Beatus qui legit et audit verba prophetiæ hujus, et ea servat quæ in ea scripta sunt ; tempus enim prope est !

— Oui les temps prédits par la colère du Seigneur sont arrivés, murmurait l'assistance, écoutons ce que dit le livre de la Sagesse.

— Et le diacre, ouvrant de nouveau le livre sacré, tomba sur cet autre verset du chapitre VIII :

Et primus angelus tubâ cecinit, et facta est grando, et ignis, mista in sanguine, et missum est in terram, et tertia pars terræ combusta est, et tertia pars arborum concremata est, et omne fenum viride combustum est.

Ces terribles paroles, si bien en harmonie avec la situation du

monastère dans ce moment , frappèrent d'une terreur suprême cette foule qui trouvait le tableau effrayant des dangers qui la menaçaient dans les pages mêmes du livre où elle avait voulu puiser quelque espérance de salut.

Les imaginations frappées de cette coïncidence prophétique , croyaient entendre cette grêle horrible entremêlée de flammes et de sang , s'abattre à grand bruit sur la terre et la dépeupler. Dans le paroxysme de leur émotion , tandis que le chœur des clercs avait entonné le chant :

*Parce , domine ,
Parce populo tuo....*

Toutes les poitrines oppressées répondirent par cet autre chant lugubre que nous avons déjà entendu :

*A furore normannorum
Libera nos , Domine !*

Alors le père abbé touché de la douleur de ce troupeau confié dans ce moment suprême à sa défense et à ses consolations, fit recouvrir d'un cilice grossier et de rudes épines les marches de l'autel, et y déposa l'évangélaire , le crucifix et les reliques de S. Junien , pour redonner à la foule quelque courage par le souvenir solennel des terribles épreuves endurées par le Christ et les Saints pendant leur mission sur la terre.

Les prêtres agenouillés à l'entour récitèrent avec ferveur le psaume *Ut quid Deus repulisti in finem*, pendant que les fidèles se retiraient respectueusement au fond de la nef , attendant en silence le secours du ciel imploré par ce suprême CRI A DIEU.

Mais hélas ! l'heure de l'abbaye avait sonné. Elle devait tomber, pour se relever dans la suite plus brillante et plus forte.

Les reliques étaient à peine replacées dans leurs châsses que le toit de l'église devenait la proie des flammes allumées à l'aide de flèches enduites de bitume. Les bâtiments des cloîtres commençaient aussi à brûler et les défenseurs dispersés sur plusieurs

points de l'enceinte ne luttaient plus qu'avec peine avec leurs terribles assaillants. Les portes des monastères forcées à l'aide de la hache, des leviers et du feu, laissèrent pénétrer bientôt un flot de Normands dans la paisible retraite de l'étude, du travail et de la piété.

Alors la défense de l'enceinte devint impossible, et les féroces pirates immolèrent de toutes parts les vassaux armés de l'abbaye. Au milieu de clameurs horribles, le sang coula à flots pressés, et les clottres du monastère se remplirent de cadavres et de débris fumants qui s'écroulaient au milieu des flammes ; dans cette affreuse mêlée, où les impitoyables vainqueurs n'avaient que la peine de frapper des victimes sans défense, on voyait courir échevelés, la menace à la bouche, ces sauvages à face humaine rendus hideux par le sang qui les inondait et les peaux de bêtes inconnues dont ils étaient revêtus. Ils ne firent trêve à leur soif sanguinaire que pour s'élancer au pillage, et plus d'un emporta dans sa sauvage patrie des ornements sacrés, arrachés aux autels pour en faire des parures à son affreuse famille.

Le vénérable abbé de Nouaillé ne survécut pas à la dispersion de sa communauté.

Le Poitou fut cruellement éprouvé, et nombre de monastères furent ensevelis sous leurs ruines, car les pirates savaient bien qu'ils trouveraient, dans ces lieux d'asile et de refuge des populations, un riche butin à conquérir.

XIX.

L'AN 1000.

Les Pirates normands continuèrent leurs incursions et leurs ravages pendant la seconde moitié du ix^e siècle. Sous l'impression de la terreur croissante qu'ils inspiraient, les campagnes ruinées étaient abandonnées et les populations se réfugiaient dans les villes fortes, ou les châteaux qui pouvaient le mieux leur offrir un abri.

N'est-il pas naturel de se mettre sous la protection des hommes énergiques qui dans les temps de troubles suppléent à l'action tutélaire de la royauté devenue insuffisante.

La division de l'empire de Charlemagne entre les enfants de son fils Louis, et leurs querelles sanglantes avaient rompu l'unité franque.

A la mort de Charles-le-Gros, l'empire de Charles formait déjà sept royaumes distincts : à la fin du ix^e siècle on y comptait 29 souverainetés, et 55 un siècle après la chute de la race carlovingienne.

Telle est la cause, l'origine du système féodal qui régna pendant plusieurs siècles. Au commencement du x^e siècle, les hordes normandes s'établissent à demeure aux embouchures de la Seine et de la Loire, et bientôt la Neustrie et le comté Nantais deviennent leurs provinces. Charles-le-Simple leur céda, à Claire-sur-Epte, les contrées qu'il ne pouvait plus leur arracher. Si à dater de ce moment elles se hasardent encore au-delà de la Loire, en Aquitaine, en Arvernie, les vaillants ducs de ces contrées les repoussent et les exterminent.

Vers ce temps-là les Hongrois, peuplade venue des bords du Volga, font une apparition dans l'Occident. Arrivés sur les bords du Rhin, ils entrent en France par le Nord, pointent sur Orléans, pénètrent jusqu'à la Garonne, puis rebroussant chemin par l'Auvergne et la Suisse, ils disparaissent sans laisser de traces. Cette apparition singulière, faible réminiscence des incursions guerrières des Huns à travers les provinces du monde romain, porte le trouble dans l'esprit des peuples stupéfaits du passage audacieux de ces terribles hôtes (1).

A mesure que le x^e siècle vieillissait, les signes les plus inquiétants, les pronostics les plus funestes frappaient tous les esprits. Des sécheresses obstinées brûlaient le sol, détruisaient les moissons. L'horrible épidémie connue sous le nom de la peste noire faucha à plusieurs reprises les populations de quelques pro-

(1) Les contes d'Ogres restés dans les souvenirs populaires semblent devoir leur origine au nom de ces Hongrois.

vinces. Ce feu ardent qui brûlait les entrailles des victimes du fléau, ne pouvait être qu'un sinistre avant-coureur de la colère céleste. C'était en vain que les prières publiques s'élevaient dans les temples ; que les processions solennelles parcouraient les lieux saints, la fin du monde approchait à grands pas. Cette croyance terrible eut du moins un bon résultat, ce fut de mettre fin aux guerres des princes qui conclurent la trêve de Dieu.

Toute pensée terrestre fut éteinte dans les esprits ; on ne songea plus désormais qu'aux bonnes œuvres, et à faire à l'église l'abandon des dons destinés à périr, afin d'obtenir ses bénédictions et de faire une bonne fin.

— Tous les actes dressés dans ce but pieux à la fin du x^e siècle, débutent par des formules qui sont l'expression du sentiment qui dominait tous les esprits. On y lit en effet : *mundi termino appropinquante*, *crescentibus ruinis*, ou bien *adventante vespero mundi*, ou bien encore *mundi senio sese impellente ad occasum*, etc.

On offrait avec empressement à l'église non seulement ses biens, mais même ses enfants comme on le voit par l'acte suivant :

Quædam nobilis matrona, Aldeardis nomine, filium suum Hilionem in monasterio perpetualiter domino servitutum obtulit, simul et quatuor mansos (mansiones 3).

Factum anno ab incarn. Dom. DCCCCXCI (991), regnante Domino nostro Jesu Christo, Francis autem contra jus regnum usurpante Ugone rege.

Cet acte est doublement curieux pour sa clause principale et pour la date qui le termine.

Ainsi Hugues-Capet, bien que reconnu roi et couronné dès 987, n'était point encore admis comme tel dans toutes les provinces. Le respect pour l'ordre régulier de la succession au trône était conservé même vis-à-vis des faibles descendants de Charles, flétris du nom de *fainéants*, parce que d'ambitieux et puissants feudataires les tenaient depuis longtemps dans l'ombre, pour gouverner en leur nom.

Quelle était l'origine de cette croyance enracinée dans les

esprits du x^e siècle que le monde devait finir en l'an mille ? Une prophétie de St-Jean mal interprétée dès les premiers siècles de l'église avait accrédité peu à peu cette opinion chez les peuples de l'Occident. Suivant ce *dire*, le règne du Christ devait durer 1000 ans à dater de sa naissance, et au bout de ce temps le monde devait être renouvelé; alors les étoiles vacillantes dans le ciel devaient tomber du firmament et embraser la terre.

De 997 à la fin de 999 (1), le monde chrétien fut parcouru dans tous les sens par de pieux anachorètes qui, poussés hors de leurs retraites par leur imagination ardente, venaient crier aux oreilles des peuples : **MALHEUR ! MALHEUR !** Voici venir la fin du temps ; les mille années vont être révolues tout à l'heure. L'avènement du Fils de l'Homme sera demain ! Faites pénitence, prosternez-vous. Priez, pleurez et couvrez-vous de cendres..... Et quand ces grandes voix retentissaient, les habitants des villes, des bourgs et des hameaux étaient saisis d'effroi... Ils se rappelaient involontairement que les prophètes hébreux avaient aussi crié **MALHEUR !** aux villes que le Seigneur avait condamnées à périr.... Tous plaisirs, toutes joies se taisaient... les populations restaient muettes et consternées sur le passage de ces pieux solitaires, et ce n'était pas seulement le menu peuple : papes et empereurs, rois, princes, magistrats, chevaliers, grandes dames et villageoises, tous n'avaient qu'une pensée, celle de fléchir le ciel et de se le rendre favorable au grand jour du jugement dernier.

Dans l'hiver de 999, l'année qui précéda l'année marquée du doigt de Dieu, la neige tomba en si grande abondance que les chaumières des serfs dans quelques provinces furent ensevelies, et qu'un grand nombre d'hommes périrent avec leurs troupeaux ; à la suite des neiges, il plut trois mois sans discontinuer, les blés furent noyés et partout la famine fut grande.

Il faudrait avoir la foi vive de nos pères pour se faire une idée juste de l'anxiété et des angoisses qu'hommes et femmes, enfants et vieillards, forts et faibles, petits et grands, éprouvèrent quand

(1) Nous empruntons la fin de ce récit aux souvenirs du voyage du vicomte Walsh.

la dernière heure de l'an 1000 fut près de finir !... Quand la première heure de l'an 1001 fut au moment de commencer, alors dans toutes les villes c'était déjà comme le silence du tombeau ; enfin la dernière heure des mille années révolues depuis la naissance du Christ sonna !... et la terrible trompette de l'Archange du dernier jugement ne s'y mêla pas, et la terre ne trembla pas, et les étoiles ne tombèrent point du ciel, et le premier soleil de l'an MIL UN se leva comme à l'ordinaire, car Dieu permettait encore au temps de suivre son cours.

Quand les hommes eurent acquis la conviction que le monde allait continuer comme par le passé, il y eut un délire général, un vif sentiment de gratitude, qui ne furent pas stériles : le sentiment religieux porta ses fruits, et pour sceller le nouveau bail passé entre le ciel et la terre, les populations se hâtèrent d'élever de toutes parts de nouveaux édifices religieux ; en sorte que, suivant l'énergique et singulière expression d'un témoin oculaire (Glubert-Radulphe) : *On eut dit que le monde, en s'agitant, eût rejeté son vieux vêtement, pour se couvrir d'un blanc manteau d'églises.*

ÉPILOGUE.

LE BON VOISIN.

Je suis tout prêt à convenir que ce titre-là est sujet à plus d'une interprétation.—Le cultivateur le donne à son confrère qui l'aide à l'occasion à terminer sa *couvraille*, ne chicane jamais sur la borne du champ, ou souffre sans crier trop haut les menus dégâts du bétail.

Un chasseur bon vivant n'appelle *bon voisin*, que le chasseur toujours prêt à courir le lièvre et à échanger avec lui le gai sans-gêne d'une hospitalité réciproque.

L'homme banal tiendra pour *bons voisins* tous ceux qui lui rendront ses souhaits : Bonjour ! bonsoir ! Dieu vous conserve !

Chacun d'eux a raison, car à chacun, sans plus, la monnaie de sa pièce. Bien fou qui voudrait davantage.

Toutefois, lorsque j'ai besoin d'un conseil (qui n'en a pas parfois besoin ?), je suis fort aise de trouver quelque chose de plus chez le voisin.—Du bon sens allié à la bienveillance. — Et j'ai, par bonheur, rencontré l'homme que je peux appeler un *bon voisin* dans l'acception la plus complète de ce mot.

Mais voyez l'aventure, mon homme aux yeux de bien des gens ne passe tout au plus que pour un ours *demi-léché*.

— Que voulez-vous ! *on ne peut contenter tout le monde et son père*, —et ce bonhomme a le plus singulier défaut du monde ; il ne sait pas sourire aux gens et les complimenter quand ils sont devant lui, quitte à les déchirer à belles dents avec l'un avec

l'autre, aussitôt qu'ils ont tourné le dos, pour s'égayer quelque peu avec ses amis. Pour comble d'originalité, il donne de sa conduite une explication des plus singulières, quand on s'étonne de le voir ainsi façonné. Croirait-on que c'est par *pure modestie* qu'il s'abstient de toute médisance? — Rien n'est plus vrai pourtant. Il prétend, en effet, qu'on ne médit d'autrui que pour faire un éloge indirect et perpétuel de son propre mérite.

J'aime assez pour mon compte cette manière d'envisager ce péché si friand : elle m'explique le charme que tant de gens trouvent dans l'exercice continuél de la médisance, si même ils ne vont au-delà.

Ce manège est bien excusable chez les pauvres d'esprit. — Ne faut-il pas quelque revanche à leur infirmité. — Mais chez les riches d'intelligence, cela s'explique beaucoup moins. En quoi profiterait-il à leur propre mérite de dénigrer autrui? Tous les hommes peuvent-ils ne s'occuper que des mêmes études ; un seul suffrait-il à parcourir le cercle entier des connaissances humaines, et chacun ne peut-il s'asseoir en paix à côté d'un confrère, unir ses efforts laborieux aux siens, pour contribuer à former à la longue ce faisceau glorieux qu'on nomme le progrès humain. — Ce faisceau varie à chaque siècle, sans doute, et tous ceux qui de près ou de loin y portent la main, travaillent rarement à coup sûr ; mais après tout qu'on me désigne un homme, une œuvre, un livre, une opinion à laquelle on ne puisse trouver à reprendre. — Cet homme, cette œuvre, ce livre, cette opinion, ont cependant tenu leur place, apporté quelque pierre à l'édifice.

Se moquer sans discernement et à tout propos est plutôt fait que d'examiner, et plus satisfaisant pour la vanité que de rendre justice. C'est proprement le fait des écoliers taquins.

Que d'hommes restés écoliers longtemps après leurs classes.

Revenons à mon bon voisin.

Son esprit cultivé, mais un peu nonchalant, ne ressemble en rien à l'esprit de tous ceux que je viens de décrire. C'est une de ces natures insouciantes et pleines de bonhomie, qui aiment à se sentir vivre sans bruit. Chez lui, la vie s'écoule comme l'eau d'un paisible ruisseau, qui s'achemine insensiblement en frôlant à

peine ses rives , mais qui rafraîchit et vivifie tout ce qui l'avoi-
sine , ou vient se poser sur ses bords.

Un vrai trésor que cet homme-là.

Or , un beau jour que nous causions les pieds sur les chenets ,
comme deux bons amis , je lui fis part de mon projet de réveiller
les échos populaires de nos chroniques , en terminant ma confi-
dence , suivant l'usage *antique* , par un : *Donnez-m'en votre avis.*

— Hum ! fit le voisin en souriant du coin de l'œil , avis bien su-
perflu , je pense ; votre parti n'est-il pas pris d'avance ?

— Ce fut à mon tour de sourire , car le bonhomme avait raison .

N'est-ce pas , en effet , la marche accoutumée de notre esprit ? Que
notre conseiller par bienveillance , par indifférence peut-être , opine
comme nous , nous nous emparons avec avidité de ce point d'ap-
pui qui nous flatte .— Notre homme a tant d'esprit !— Mais dans le
cas contraire , nous ne manquons pas aussi de le trouver un peu
baissé , à moins que nous ne lui supposions charitablement quel-
que intérêt secret à nous contrecarrer .

— Eh bien ! soit , répondis-je , je n'en suis pas moins désireux
de connaître votre opinion sur ce beau projet .

Mon homme fit un signe d'assentiment .

— « Vous conviendrez sans peine , continuai-je , que le sol du
Poitou appartient à l'histoire , et vous n'ignorez pas que le pic de
nos ouvriers fait chaque jour sortir de terre quelque débris rouillé
d'armure , quelque tronçon d'épée , des armes en silex , des mail-
lets de porphyre , et jusqu'à des boulets de fonte ou de pierre ,
derniers témoins des luttes du passé .

— D'accord , répondit-il ; nos collections publiques en font foi ,
et moi-même , je les ai parfois enrichies de quelques-uns de ces
échantillons curieux , mais sans essayer , je l'avoue , de déchiffrer
sous la rouille de leur écorce leur histoire perdue .

— Comment , repris-je en m'animant , placés comme nous le
sommes entre les bords de la Vienne et du Clain , sur ces plateaux
témoins de tant de drames , comment ne pas s'intéresser aux tra-
ditions qui se rattachent aux champs de batailles , aux retranche-
ments encore visibles sur le sol , aux ruines de nos vieux châteaux
et de nos abbayes !

Peut-on se défendre de fouiller les souvenirs puissants que réveillent les noms de Maupertuis, de Nouaillé, de Lussac, de Civaux, de Chauvigny, de St-Savin, de Voclades, de Moussais-la-Bataille ! Qui ne serait jaloux de connaître amplement ces histoires dont chacun ne sait guère que des fragments épars ?

— Ma foi, répliqua mon voisin, je dors assez bien sans cela depuis nombre d'années, et vous auriez raison d'en faire autant que moi ; car, voyez-vous, ce n'est pas fruit permis à tout le monde que pareille besogne.

— Vous vous trompez sans doute, la vraie science ne hait pas les essais et sait pardonner les erreurs, qu'elle n'évite pas toujours elle-même.

— La vraie science étudiée pour elle-même, à la bonne heure ; celle-là ne fait guère de bruit et ne tient pas pour vol le travail dont s'occupe autrui. Mais vous ignorez donc qu'il est certaines gens qui posant leurs jalons à la ronde, disent à tout venant : je m'occuperai de ceci, je ferai cela, je rassemble des notes, quelque jour..., etc., si bien qu'on ne peut à la lettre poser le pied sur le vaste terrain qu'ils ont accaparé de cette singulière façon, sans marcher infailliblement sur la queue de quelqu'une de leurs prétentions universelles, et par suite sans recevoir en tapinois et à l'improviste quelque bon coup de griffe qui vous prévient trop tard de votre outrecuidance.

Sans compter que ces bons apôtres, dédaigneux à l'excès de toute distinction, ne sont pas trop fâchés à l'occasion d'accepter le satisfaction de quelque haut bonnet officiel d'académie, avec toutes les prérogatives qui peuvent en découler.

— Ce que vous dites-là, voisin, me paraît impossible ; un pareil procédé équivaldrait à transporter dans le domaine de l'intelligence ouvert à chacun dans la proportion de ses forces, le *Tabou* des sorciers de la mer du Sud.

— *Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable*, mon cher voisin.

— Entendons-nous un peu, insistai-je : il n'est peut-être pas un seul point du Poitou qu'on n'ait étudié en détail sous un point de vue ou sous l'autre : mais l'un a écrit pour l'architecte seulement ;

l'autre pour l'antiquaire, un troisième pour les légistes, un quatrième au point de vue de la tactique militaire, d'autres encore au point de vue purement historique, ou littéraire, ou religieux. Chacun de ces auteurs n'a donc qu'un public privilégié, partant assez restreint. Modeste *vulgarisateur* (bien des pardons pour ce néologisme), j'ai voulu seulement agrandir ce parterre en offrant dans une série de feuilletons le résumé de nos chroniques locales, l'écho des souvenirs populaires éclairés par l'histoire, et rappeler enfin les sources variées de nos coutumes, de nos croyances et de nos lois.

— De notre temps, bon nombre d'esprits novateurs ou sujets à l'oubli paraissent croire que nous sommes poussés de la veille sur les cinq ou six couches de révolutions accumulées sous nos pieds : peut-être sera-t-il utile de leur rappeler que les transformations sociales sont de plus longue haleine et que les hommes ne ressemblent pas de tout point aux champignons.

— Oh ! oh ! fit mon voisin, votre projet est cent fois pire encore que je ne le supposais ; et comme il me voyait un peu décontenancé par son exclamation, il ajouta : Votre intention est bonne, sans doute, mais vous ne contenterez personne. Les érudits vous trouveront trop *chétif de moitié*. Les autres crieront à la *prétention* ! Les gens locaux, souvent méticuleux, vous chercheront querelle pour une différence de quelques décimètres sur l'emplacement exact d'un camp, d'un fossé ou d'un gué. Les chronologistes sévères vous prouveront que vous avez avancé ou retardé de quelques heures l'époque d'un fait insignifiant arrivé il y a six ou sept cents ans, et tant d'autres monstruosité de même force dont je vous fais grâce. Sans compter que les gens qui ne veulent s'occuper de rien (et le nombre en est grand) n'entendent pas non plus que les autres en fassent davantage. Un pauvre auteur qui ne pourrait rendre des points au bonhomme Job lui-même en fait de patience, ferait sagement de renoncer à son épineuse carrière.

— Vous n'êtes guère encourageant, lui répliquai-je ; mais tranquillisez-vous, je n'ai pas oublié la fable du meunier de notre fabuliste : il connaissait à fond cette énigme embrouillée qu'on a

nommée le cœur humain. En résumé, si je me suis trompé, un autre essaiera de mieux faire pour me prouver que j'ai eu tort, et tout le monde y gagnera.

— Bon courage donc, me dit mon voisin, au moment où je me levais pour le quitter; et promettez-moi de me conter tous les accidents du chemin, cela m'aidera dans la suite à mesurer la confiance que je dois avoir dans mes jugements préventifs.

Je le lui promis volontiers et nous nous quittâmes.

Ceci s'était passé avant que je n'eusse entamé la publication de ces chroniques. — Arrivé à l'an MILLK, les feuillets de l'*Abeille* mis à part, accostés de lithographies, de croquis explicatifs et de nombreux suppléments dont je n'avais pu en conscience accabler l'obligeant directeur du journal, formèrent le volume que je présente aujourd'hui au public.

— Je l'apportai à mon voisin.

— Le voisin taillait ses rosiers.

— Fort bien, me cria-t-il du plus loin qu'il me vit. Vous arrivez avec armes et bagages. Donnez-moi des nouvelles de la critique. La dame au long museau a-t-elle mordu le chroniqueur au vif?

— Heu! heu! fis-je, on a crié déjà au *roman historique*! et vous savez quel anathème est compris dans ce mot pour bien des esprits.

— Oui, oui, dit le voisin, mais chacun a son goût: j'aime autant la peinture des scènes animées de la vie intime des peuples, empruntée aux chroniqueurs contemporains et aux données de l'histoire générale, que ces chapelets formés du squelette des faits enfilés à des dates et décorés, souvent mal à propos, du nom d'histoires véridiques.

— Du reste, la vente me dira sans doute si je me suis trompé!

— Hum! fit encore le voisin, ne vous y fiez pas; nombre de bons ouvrages n'ont jamais trouvé d'acheteurs.

— Mais à quel baromètre demander....

— A la critique , à la critique , cher voisin. Sa morsure est souvent bon signe pour l'ouvrage , à moins que la mauvaise ne vise que l'auteur.

En ce cas-là , je puis dormir sur l'une ou sur l'autre oreille , car je n'ai rencontré partout que le meilleur accueil sur la route explorée , et les bibliothèques m'ont prodigué leurs trésors , les habitants de la contrée m'ont ouvert leurs demeures , les curieux m'ont offert leurs trouvailles , les pauvres m'ont raconté les *dirés* du pays , et de vieux condisciples m'ont prodigué l'hospitalité.

— Attendons , répondit mon obstiné voisin.

— J'attends , lui répliquai-je , la paix qui fut promise aux hommes de bonne volonté.

— Amen ! de tout mon cœur ! en attendant , je vais lire votre livre.

— Grand merci , voisin ! le public en fait autant , je pourrai quelque jour continuer ma besogne.

Le Cours de Longuemar.

APPENDICE.

NOTE I^{re}.

Analyse des principaux articles du capitulaire de Charlemagne donné en l'an 800, sous ce titre :

De villis fisci, seu Karolo magno regi pertinentibus.

Peu de lecteurs ont lu en entier cet espèce de code rural, dans lequel Charlemagne avait réglé lui-même tous les détails de l'administration de ses domaines. Il nous a semblé qu'ils trouveraient peut-être curieux de juger par eux-mêmes de la sagacité singulière de ce génie universel qui ne dédaignait pas de s'occuper de ses affaires domestiques au milieu des grandes préoccupations que lui donnaient l'empire. Ce capitulaire comprend 70 articles : nous négligerons dans cette analyse les articles peu importants ou ceux qui se trouvent implicitement renfermés dans les précédents.

- 1 On réservera tous les fruits de nos domaines pour notre usage et celui des personnes de notre maison.
- 2 Nos officiers auront soin que nos serviteurs aient toutes les choses nécessaires à la vie afin qu'ils ne tombent pas dans la misère.
- 3 Les intendants de nos domaines n'emploieront pas à leur service particulier les personnes destinées à cultiver nos terres, n'exigeront d'elles aucunes corvées, ni objets d'un grand prix, tel que cheval, bœufs, vaches, etc.; mais nous leur permettons de recevoir une gourde, quelques légumes, des fruits, des poulets et des œufs.
- 4 Nos domestiques convaincus de vol ou de négligence paieront l'amende portée par la loi pour matières graves, ou seront fustigés si la loi l'ordonne. En cas d'incendie ou d'homicide, ils paieront à notre fisc l'amende fixée en pareil cas.

S'ils volent chez les particuliers, ceux-ci obtiendront la composition voulue. S'il y a des Franks employés dans nos domaines, ils seront jugés selon leur loi pour leur délit, et paieront l'amende à notre fisc soit en argent, soit en bétail.

- 5 Nos intendants feront couper nos forêts, faire nos moissons, vendanger nos vignes en temps convenable, et nous enverront leurs plus intelligents domestiques pour recevoir nos ordres.
- 6 Ils paieront exactement la dixme de tous les fruits aux églises de nos domaines et non à d'autres, à moins de titres anciens. Ces églises ne seront desservies que par les prêtres et autres clercs tirés de notre chapelle, ou qui nous auraient appartenu comme serfs.
- 7 Chaque année les intendants de nos domaines, après l'accomplissement de leur mission, viendront à notre cour rendre compte de l'emploi de leur année et du nombre de *nuits* qu'ils y ont passées, afin qu'ils soient rétribués en proportion et reçoivent de nouvelles commissions.
- 8 Au temps des vendanges, des intendants nommés *ad hoc* iront dans nos vignobles reconnaître les vignes, surveiller la vendange, faire mettre le vin dans des vaisseaux propres, et réserver pour l'arrière-saison des raisins de nos vignes qu'ils laisseront attachés aux ceps ou feront suspendre à couvert. Ils feront conduire dans nos celliers le vin de redevance que les tenanciers de nos domaines nous doivent.
- 9 Nos intendants auront dans les métairies qu'ils administrent des mesures étalonnées sur celles de notre palais pour mesurer le vin et les grains.
- 10 Nos premiers officiers, forestiers, écuyers qui élèvent nos chevaux, proposés aux celliers, surveillants de la manutention et de l'exploitation de nos métairies, receveurs des droits de douane et tous autres officiers auxquels nous donnons pour salaire des terres de notre domaine, devront en payer le cens et placer un domestique ou vicaire dans ces domaines particuliers pour les faire valoir, afin qu'ils restent libres de remplir avec exactitude les emplois dont ils sont nantis.
- 11 Nos intendants n'exigeront pas pour eux ni leurs chiens de pain ni de légumes de nos serfs, cultivateurs ou gardiens des forêts.
- 12 Ils ne recevront aucun hôte dans nos maisons de campagne.
- 13 Ils prendront soin des étalons, les changeront de haras pour leur santé, et nous préviendront assez à temps de leur mort pour qu'on puisse les remplacer en temps convenable.
- 14 Ils feront soigner et séparer du troupeau en temps convenable les poulains et pouliches, et les y réuniront de nouveau un peu plus tard.
- 15 On nous amènera chaque année, le jour de la Saint-Martin, tous les poulains de tout âge, afin qu'à l'issue de la messe nous les passions en revue.
- 16 Nos intendants obéiront à nos ordres, à ceux de la reine et des officiers

de notre palais : faute de quoi nous leur défendons de boire du vin depuis le moment de la notification de leur faute jusqu'au jour où ils viendront en demander et obtenir le pardon. Lorsqu'ils auront reçu une mission à l'extérieur et qu'ils manqueront d'obéir à nos ordres, ils reviendront sur notre ordre, à pied à notre palais, et sans boire de vin ni manger de chair ; et si leurs raisons sont mauvaises, ils pourront être condamnés à recevoir des coups de bâton.

17 Dans chaque métairie un homme sera exclusivement chargé du soin des abeilles.

18 Nos moulins élèveront pour notre consommation des poulets et des oies en proportion de la farine qu'ils rendent chaque année.

19 Les principales métaires élèveront 100 poules et 30 oies, et les borderies, 40 poules et 12 oies au moins.

20 On conservera dans chaque domaine toutes sortes de fruits de la meilleure qualité, afin que notre table en soit fournie toute l'année, et on n'en donnera qu'aux officiers envoyés par nous pour surveiller nos intendants.

21 On entretiendra avec soin les viviers, on les agrandira, on en creusera de nouveaux suivant le cas.

22 Les tenanciers qui auront planté des vignes sur nos terres apporteront à nos intendants 3 ou 4 paniers de raisins chaque année.

23 Les intendants auront soin de cultiver des enclos convenables pour faire paître les vaches, les brebis et les chèvres, et engraisser des cochons. Ils pourront faire garder par nos vachers autant de vaches à eux qu'ils le voudront. La chair des bêtes mortes de maladie ne sera pas même employée à nourrir les chiens.

24 Nos intendants mangeront du pain de froment pareil à celui qui sera servi sur notre table, et leurs mets seront bons et choisis.

25 Ils préviendront nos serfs et vassaux de leurs districts quand nous voudrons les régaler aux kalendes de septembre (c'est le repas de la fin de moisson).

26 Chaque intendant n'aura dans son district que l'étendue de terrain qu'il peut parcourir en un jour.

27 Il y aura toujours du feu dans nos métairies, et un domestique veillera chaque nuit pour prévoir les accidents et y remédier.

Nos missi ne prendront pas leur nourriture dans nos maisons de campagne, mais ils seront hébergés, comme c'est l'ordinaire, par les comtes qui leur fourniront en outre des chevaux de voyage.

28 Nos intendants nous apporteront *le dimanche des Rameaux* le produit en argent du fisc suivant l'état formé d'avance.

(Ce produit consistait en droits de douane, péage et produit de la vente de l'excédant des fruits.)

- 29 Ils rendront bonne justice à nos gens de culture, et s'ils sont obligés d'aller plaider au loin, leurs supérieurs iront pour eux afin de leur éviter toute perte de temps.
- 30 Il y aura dans nos domaines des hommes spécialement occupés à conduire nos fourgons à l'armée.
- 31 Aussitôt après la moisson, les intendants distribueront les fruits et denrées, en proportion de leurs besoins, à nos éleveurs de chevaux et employés du fisc, et ils nous en rendront compte.
- 32 On ne sèmera dans nos terres que le meilleur blé tiré de nos greniers ou d'ailleurs.
- 33 Des ordres ultérieurs indiqueront l'emploi à faire de la récolte.
- 34 Les intendants feront préparer avec soin et saler le lard, boucaner le cochon salé, faire des cervelas et des andouilles, du vin, du vinaigre, du sirop de mûres, du vin cuit, du garus, de la moutarde, des fromages, du beurre, de la bière, de l'hydromel, du miel, de la cire.
- 35 Ils entretiendront dans nos troupeaux un fonds de moutons et de cochons gras, et 2 bœufs gras par métairie, tout prêts à être conduits à notre palais, quand besoin en sera.
- 36 Les officiers forestiers feront émonder les arbres des bords des chemins, pour que leur ombre ne nuise pas aux champs; conserveront les bêtes fauves de nos bois et élèveront pour notre service des faucons et des éperviers.
- 37 Nos intendants recevront les poulets et les œufs de rente, et feront vendre ceux que nous ne consommerons pas.
- 40 Il est de la dignité de nos maisons royales qu'ils élèvent des haies, des paons, des faisans, des anêtes (canards sauvages), des pigeons, des perdrix et des tourterelles.
- 41 Ils entretiendront avec soin les bâtiments des métairies, les haies vives, les bergeries, les cuisines, les boulangeries, les pressoirs, afin que nos officiers puissent faire proprement et commodément leur office.
- 42 Les intendants meubleront toutes les chambres de nos métairies de lits garnis de couvertures, lits de plumes et draps; de banquettes pour se mettre à table, de marmites et autres ustensiles de cuisine, de cuivre, de plomb, de fer et de bois; de cramailières, de trépieds, de scies, de cognées, de doloires, de tarrières, de maillets et autres choses nécessaires et d'usage, afin qu'on ne soit pas obligé de les emprunter ailleurs. Ils entretiendront également d'armes nos métairies, et les colons les y déposeront au retour de la guerre.
- 43 Les colons de nos métairies fourniront à nos manufactures le lin, la laine, le pastel, la garance, le vermillon, et autres drogues pour la teinture; les cardes, le savon et l'huile pour préparer et fabriquer les étoffes.

- 45 On entretiendra dans les districts les meilleures artistes serruriers, tail-
landiers, orfèvres, cordonniers, sculpteurs, ciseleurs, charpentiers,
fourbisseurs, pannetiers, ciseleurs, savoniers, brasseurs, cidriers, pâ-
tissiers, boulangers, fabricants de filets, etc.
- 47 Les intendants recevront les chasseurs et fauconniers envoyés par nous.
- 48 Nous défendons, comme trop malpropre, de fouler la vendange avec
les pieds.
- 51 à 54 On surveillera la probité des semeurs qui pourraient cacher du blé
sous la terre, et les serviteurs adonnés aux sortilèges; on veillera à ce
qu'ils ne perdent pas leur temps au marché.
- 55 Les registres de nos intendants contiendront l'un les choses envoyées
par nos ordres ou fournisseurs, l'autre les dépenses pour la métairie, un
3^e le résumé des denrées qui resteront.
- 57 Tout serviteur ayant à se plaindre d'un supérieur, nous sera envoyé par
l'intendant accompagné de ce supérieur, et nous serons informés à l'avance
du sujet de sa plainte.
- 58 Les intendants nourriront les meutes de jeunes chiens que nous enverrons
dans nos habitations, à moins que nous ne donnions l'ordre de prendre
du blé dans nos greniers pour le livrer au valet qui les soigne.
- 59 Ils nous fourniront annuellement 3 livres de cire, 68 livres de savon;
l'intendant de la terre où nous serons à la St-André et à la Mi-Carême avec
la cour, nous fournira 6 livres de cire dans chacun de ces deux jours.
- 60 Nos intendants auront égard à la fidélité de nos officiers pour les faire
monter aux grades de l'administration de nos domaines, sans égard pour
leur richesse personnelle.
- 61 Ils feront conduire à notre palais l'orge nécessaire pour notre bière, et
les maîtres brasseurs y viendront également pour la façonner.
- 63 Ils nous présenteront à Noël leurs livres de régie portant par articles
séparés le profit fait sur les bœufs, le produit des grains de nos métairies
et terres détachées, des cens, amendes, compositions, permissions de
chasse à la grosse bête, de nos moulins, de l'usage dans les bois et pacages,
des péages de ponts et bacs, de l'affranchissement des serfs de cha-
que centaine, et de ceux attachés au fisc; des droits de marché, du pro-
duit des vignes et droits sur les vins, des foin, de la vente du bois de
corde et des fagots, de la glaise et autres matériaux des carrières, de la
vente des légumes, millet, panis, laine, lin et chènevis, des fruits
divers, grosses et petites noix, du produit des arbres greffés, des
abeilles, de la pêche des rivières, de la vente des cuirs, des peaux et
de la chair des animaux, du miel, de la cire, de l'oing, du savon, du
sirop de mûres, du vin cuit, de l'hydromel, du vinaigre, de la bière,
du vin vieux et nouveau, des poulets, des œufs, des oies, des ca-
nards et enfin des ouvrages de nos artistes désignés au titre 45.

- 63 Chaque officier inférieur fournira l'état par district dans le même détail, afin de composer le précédent.
- 64 Nos fourgons pour l'armée seront entretenus en bon état, nos litières fabriquées en bon cuir et cousues solidement afin qu'elles puissent passer l'eau comme des bateaux. Chaque fourgon sera chargé de 12 muids de farine ou de vin. Son conducteur sera armé d'une épée, d'une lance, d'un arc et d'un carquois.
- 65 Nos rivières seront pêchées à notre profit et repeuplées de poisson.
- 66 On tiendra un compte exact des chèvres, des boucs de nos troupeaux, des peaux et des cornes de ceux qu'on tuera, et on nous fournira chaque année des chevreaux gras.
- 67 On nous rendra compte des terres non mises en valeur et des serfs nouvellement acquis.
- 68 On fera relier en fer les tonneaux de vin destinés à l'armée ou à notre palais, et on n'emploiera pas les autres à cet usage.
- 69 On devra chasser le loup toute l'année, et en mai on tendra des pièges aux louveteaux. Toutes les peaux de loups abattus nous seront présentées.
- 70 On cultivera dans nos jardins des légumes et des fleurs : des lys, des roses, du fenu grec, du baume, de la sauge, de la rhue, de l'aurone, des concombres, des citrouilles, des calabasses, des haricots, du cumin, du romarin, du carvé, des pois chiches, de la seille, du glayeur, de la serpentine, de l'anis, de la coloquinte, des tournesols, des laitues, de la poivrette, de la roquette blanche, du cresson alénois, de la bardanne, du pouillot, de l'ache, du persil, de la sabine, du fenouil, de la chicorée, de la moutarde, de la sariette, de la menthe, des pavots, de la poirée, de la guimauve, des mauves, du panais, de la bette, des choux, des poireaux, des raves, des échalottes, des oignons, des cardons, des fèves, de la coriandre, du cerfeuil, de la toute-bonne et de la barbede-jupiter que les jardiniers conserveront dans leurs maisons.
- On cultivera toutes sortes d'arbres fruitiers : pommiers, pruniers, corniers, néfliers, poiriers, pêcheurs, châtaigners, cognassiers, avelliniers, amandiers, mûriers, figuiers, noyers, cerisiers, etc.

On pourra faire mille remarques sur ce document si curieux et si complet qui renferme comme un abrégé des lois, des mœurs et des usages du temps. C'est une sorte de code rural dans lequel nous retrouvons l'origine de bien des institutions encore existantes ; il renferme à la fois des règlements sanitaires, de discipline, de justice, de police rurale, de comptabilité ; il détermine les

obligations de chaque officier des domaines, c'est-à-dire de chaque employé de la domesticité de l'empereur. On y trouve les prescriptions de l'économie domestique la plus minutieuse, un tableau complet des cultures, de l'industrie de cette époque, des sources du revenu impérial, et jusqu'à l'ameublement des métairies de la couronne. On y verra surtout ce respect pour les lois générales qui gouvernent le royaume, enseignées par les hommes mêmes du fisc royal, qui n'étaient exempts d'aucunes peines non plus que le reste de la nation, ni d'aucunes charges, telles que les dîmes envers les églises, etc.

On admirera cette organisation intelligente du personnel de surveillance des domaines, qui permettait à l'œil du maître de saisir et de diriger les moindres détails de l'administration de ses vastes biens dont chacun devait suffire à l'entretien de ses hommes de culture et de la cour impériale et qui formait à elle seul un petit monde.

On ne manquera pas de remarquer aussi que Charles nous avait précédés de loin dans l'établissement d'étalons uniformes pour les poids et mesures.

On pourra remarquer avec quelque raison le peu de relation qui existe souvent entre deux articles consécutifs : il est assez vraisemblable qu'ils n'ont été rédigés qu'au fur et à mesure des besoins et des observations du maître et de ses intendants.

NOTE II.

SERMENT DE 842. APPENDICE AUX LANGUES PARLÉES DANS L'EMPIRE FRANK AU IX^e SIÈCLE.

Charles-le-Chauve et Louis de Germanie s'étant réunis à Strasbourg afin de contracter une alliance contre les entreprises de Lothaire, prononcèrent en présence de leurs armées un serment

devenu célèbre comme étant le plus ancien monument authentique des langues parlées en Occident à cette époque reculée.

Louis, l'aîné, employa la langue romane pour être compris des soldats de Charles, tandis que Charles employa la langue tudesque pour l'être des Franks-Germains de l'armée de Louis.

Voici le serment dans les deux langues et sa traduction interlinéaire, disposés de telle sorte que la traduction forme la première ligne, le serment en langue romane la deuxième ligne, et la version tudesque la troisième.

En de Dieu amour et pour du Chrétien peuple et de notre
Pro Deo amur et pro Christian poblo et nostro
In Goddes minna in durch tes Kristianes folches, ind unser
commun salut de ce jour dorénavant aussi loin que à moi
commun saluamen, dist di en auant in qant me
bedhero gehaltmissi, fon thesemo dag, frommordes, sofram so mir
Dieu sagesse et pouvoir donne ; ainsi garderai-je à ce mon frère ,
Deus sauir et podir dunat ; si saluarai eo cist meon fradre ,
Got geuissel indi mahd furgibit, so hald in tesian minan brædher ,
ainsi que l'on avec raison son frère doit, afin que il à moi
et cum om perdreit suon fradre saluar dist, in o quid il mi
soesoman mit rethu suon brædher scal, in thiû thaler mig
la même chose fasse, et avec Lothaire dans aucun arrangement
si a alre si fazet, et ab Ludher nul plaid
sosoma duo, indi mit Lutherem inno theinithing
ne viendrai à lui à dommage soit.
nunquam prindrai qui meon vel cist meon fradre in damno sit.
ne gegango ze minan uuillon imo ce soadhen uuerdhen.

Ce serment des deux frères fut suivi de celui des deux armées : nous le donnons dans le même ordre que le précédent, en substituant Charles à Louis et réciproquement, selon que la formule était prononcée par les Franks ou les Germains.

Si ce serment que il a son frère Louis (Charles) jura, accomplit ,
Si sagrament que Lodhuigs a son fradre Karle jurat , conservat ,
Oba thein eld, then Karl st nemo brædher Ludhuinge gesuor, geleistit ,

et Louis (Charles) mon mattre, celui que il à lui jura, viole,
et Karlus meos sendra de suo part, no lo stanit,
inde Ludhuunig min herro then er imo gesuor, forbricht,
si je le empêcher ne peux, ni de ceux-ci aucun le arrêter peut,
si io returnar non lint pois, ne io, ne neuls cui so returnarint pois,
ob ik inanes aruenden ne mag, no ih, nohthero thein hes irruenden mag,
à lui pour secours contre Charles (Louis) ne serai.
lui in nulla adiudha contra Lodhuuig num li tuer.
Imo ce follusti uuidhar Karle ne uairdhit.

Avec un peu d'attention on retrouvera dans le texte théotisque ou tudesque, le principe des mots des langues actuelles d'Allemagne et du nord de l'Europe, tandis qu'on reconnaitra dans le texte roman la transition déjà marquée de quelques mots latins à la forme française, ou pour parler plus exactement, à ces deux dialectes de la langue d'oïl et de la langue d'oc parlés l'un au-delà et l'autre en deçà de la Loire.

Ce fut à dater de cette entrevue de Charles et de Louis et du serment qui les liait, que Pippin ou Pepin, roi d'Aquitaine, se trouvant privé de ses Etats, échus à Charles, et devenu fugitif, excita des troubles dans cette contrée pour ressaisir le pouvoir et s'allia même avec les Normands pour la ravager.

Ce serment que nous venons de rapporter se lie donc directement avec les souvenirs que nous avons évoqués.

LÉGENDE DE LA CARTE ARCHÉOLOGIQUE

DES BORDS DU CLAIN, DE LA VIENNE ET DE LA GARTEMPE.

Notes extraites des bulletins et mémoires de la Société des Antiquaires de l'Ouest des manuscrits de dom Fonteneau, etc.

POITIERS (Limonum); cette ville se trouve sur les bords de notre cadre archéologique et n'entre qu'indirectement dans le texte de ces chroniques.

LA PIERRE-LEVÉE, demi-dolmen druidique, placé sur le haut de la côte de St-Saturnin, en face de Poitiers.

Il existe un assez grand nombre de ces pierres dans les champs de Thorus.

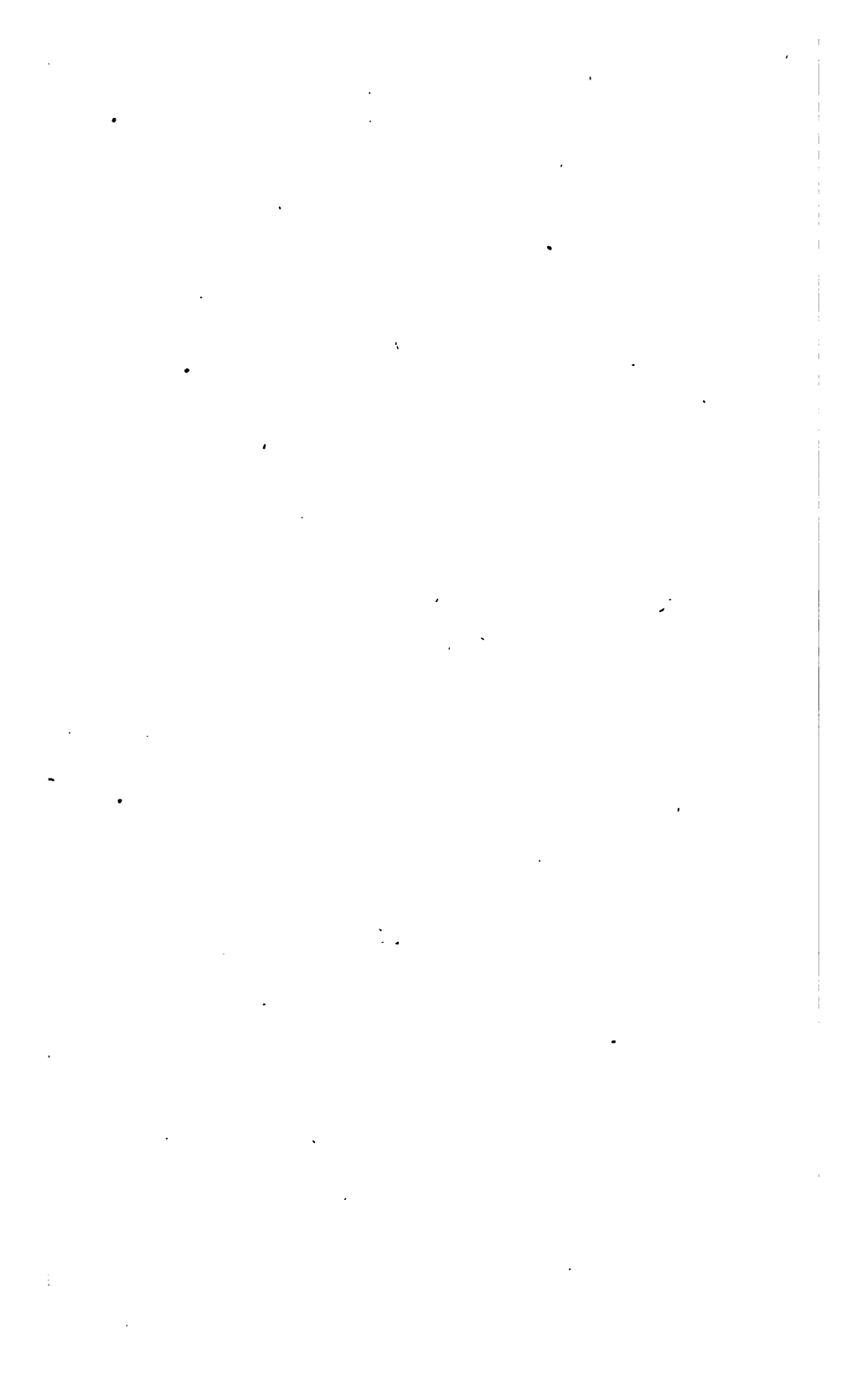
L'AQUEDUC DE L'HERMITAGE, débris d'un aqueduc romain qui amenait autrefois dans Limone l'eau d'une source éloignée.

LIGUGÉ, joli petit bourg situé près des rives du Clain. Saint Martin y fonda, vers 360, le premier monastère des Gaules.

VOULON, **VOCLADES** et **CHAMPAGNÉ-SAINT-HILAIRE**, lieux où fut donnée, en 307, la célèbre bataille dite de Vouglé ou Vouillé, entre Clovis et Alaric, bataille qui expulsa les Wisigoths de l'Aquitaine.

MOUSSAIS-LA-BATAILLE, lieu devenu célèbre par la lutte héroïque des 30,000 franks de Charles-Martel contre les 400,000 sarrazins de l'armée d'Abdérame. La victoire de Charles, remportée en 732, préserva l'Aquitaine du joug du Croissant.

La voie romaine de Limonum à Cæsarodunum (Tours) passait à Moussais et Cenon.



LE VIEUX POITIERS , emplacement d'un *castellum* romain ; on y voit encore les ruines d'un ancien temple , et près de là se dresse un menhir gaulois revêtu d'une inscription romaine. Un peu plus haut , à St-Cyr , on trouve un autre menhir plus élevé , mais sans inscription.

MAUPERTUIS , aujourd'hui la *Cardinerie* , lieu présumé de la bataille dite de Poitiers , entre le roi Jean et le prince de Galles (1356).

En arrière de ce point , à cheval sur les anciennes voies romaines , et presque en ligne droite , on trouve aux lieux dits le bois *des Châtelliers* , les brandes de *Carthage* et *Château-neuf* , les traces encore bien apparentes de trois retranchements en forme de redoute , sur l'origine desquels on n'est pas bien fixé.

NOUAILLÉ (Nobiliacum ou Noviliacum) , abbaye carlovingienne , remarquable par son enceinte fortifiée et les fréquents remaniements qu'ont subi ses divers monuments et son église depuis le ix^e siècle jusqu'au xviii^e siècle.

NOTRE-DAME DE MONTVINARD , célèbre chapelle près Nouaillé.

NOTRE-DAME D'AVAILLES , chapelle et manse abbatiale de Nouaillé , types curieux de l'architecture du xii^e , xiii^e et xvi^e siècles.

SAVIGNY-L'ÉVESCAULT , petit village près duquel était , dit-on , la *villa sabiniana* , maison de campagne de l'augure Sabinus , qui passa aux évêques de Poitiers , et fut remplacée au xiii^e siècle par un castel dont les fondations sont encore visibles.

Une tradition veut même que ce castel ait abrité le roi Jean après la bataille de Maupertuis.

LE PAS-DE-SAINT-MARTIN , modeste chapelle dont les murs renferment un rocher sur lequel la tradition populaire veut voir l'empreinte du pas du cheval de saint Martin. Les têtes de rochers des environs montrent aussi des empreintes à peu près pareilles. Une grande voie allant du gué de Toulon à Savigny et Poitiers , passe en cet endroit.

CHAUVIGNY (Calriacum ou Calviniacum) , petite ville sur la Vienne , dans une situation très pittoresque , dont les souvenirs remontent aux Gaulois et descendent jusqu'à nous par une suc-

cession de faits du plus haut intérêt. Ses châteaux ruinés et ses églises romanes méritent l'attention du voyageur et de l'antiquaire.

SAINT-PIERRE-LES-EGLISES et le **GUÉ-DES-CHIRETS**, emplacement probable d'une ancienne mansion romaine à la traversée de la Vienne, par la voie romaine de Limonum à Argentomagus (Argenton). Ses bornes milliaires ont été recueillies dans le musée de Saint-Jean de Poitiers. Son cimetière renferme des sarcophages de pierre, dont quelques-uns remontent jusqu'à l'époque gallo-romaine.

CIVAUX, célèbre nécropole chrétienne, où sont entassés plusieurs milliers de tombes de pierre qui remontent à l'époque gallo-romaine, offre des spécimens de sarcophages de tous les siècles.

LA TOUR AU COGNUM, vieille forteresse bâtie sur les rochers, en face de Civaux, et qui commandait le cours de la Vienne. C'est près de là et sur la même rive que se trouve la carrière d'où sont sorties les innombrables tombes de Civaux.

LE SIÈGE DU ROI, rocher sur lequel Clovis s'est assis pour voir défilier son armée traversant le **GUÉ DE LA BICHE**.

LE TOMBEAU DE CHANDOS, placé près de l'ancien pont de pierre de Lussac, dont il ne reste qu'une portion de la première pile, et sur lequel le célèbre connétable anglais fut blessé à mort par l'écuier de saint Martin, en 1369.

MORTEMER, château fort où Chandos fût transporté et expira.

MAZEROLLES, village dont l'église est remarquable par sa belle campanille et un autel qui paraît remonter aux premiers siècles du christianisme.

ST-SAVIN (castrum ceracense), abbaye fortifiée, dont la construction est attribuée à Charlemagne.

L'église seule est aujourd'hui debout et se recommande aux visiteurs par la majesté de son ensemble et ses curieuses peintures murales.

LE MONT SAINT-SAVIN, autrefois les Cyprés, emplacement d'une chapelle dédiée à saint Vincent qui existait au VIII^e siècle de notre ère.

Les martyrs saint Savin et saint Cyprien y furent ensevelis, suivant la tradition locale.

ANTIGNY. Ce fut en ce lieu et au Gué de Sciaux, situé en face, que, suivant la même tradition, les deux saints furent mis à mort.

Le village d'Antigny est remarquable par la curieuse lanterne des morts qui s'élève sur la place de l'église, autrefois le cimetière de la localité.

FIN.





